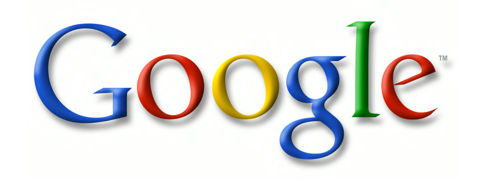




COLLECTION

DE VOYAGES

EN AFRIQUE.

TOME XXI.

Imprimerie d'Auguste Desrez rue Lemercier, 24, Batignolles-Monceaux.

COLLECTION
DES RELATIONS
DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
EN DIFFÉRENTES PARTIES DE L'AFRIQUE
DEPUIS 1400 JUSQU'A NOS JOURS,

mise en ordre et publiée

PAR C. A. WALCKENAER,
MEMBRE DE L'INSTITUT.

TOME XXI.

A PARIS
CHEZ L'ÉDITEUR, RUE LAFFITTE, 40.

1842

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE XVII.

VOYAGES AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE ET LE LONG DES CÔTES OCCIDENTALES ET MÉRIDIONALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP NEGRO JUSQU'AU CAP CORRIENTES.

SUITE DU CHAPITRE XXV.

Voyage de Thompson.

§ IV.

Observations de Thompson sur les Boschimans, les Corannas, les Betchouanas, les Griquas, les Mantatis.

Les Boschimans supportent la faim à un degré incroyable. Le capitaine Stockenstrom dit à notre voyageur qu'il avait une fois trouvé dans un désert un Boschiman qui, pendant quinze jours, n'avait vécu que d'eau et de sel. Ce pauvre homme semblait être sur le point de rendre le dernier soupir; il n'avait

plus que la peau et les os; on craignait qu'en le laissant manger à sa fantaisie, il ne se fît du mal; enfin on se décida à ne pas le gêner, et il dévora la moitié d'un mouton. Le lendemain il était complétement arrondi, et se portait à merveille. Il paraît que l'habitude a fait acquérir à l'estomac de ce peuple une faculté semblable à celle des bêtes carnassières, pour supporter long-temps la faim, et pour manger gloutonnement.

Thompson, de même que les voyageurs dont on a donné des extraits dans cet ouvrage, dépeint la condition des Boschimans comme la plus misérable que l'on puisse imaginer, et en attribue également la cause aux empiétements successifs des blancs. Il entendit répéter par beaucoup de colons que ces malheureux étaient un peuple de voleurs, qui, ne voulant ni cultiver la terre, ni élever du bétail, ne peuvent occuper avec avantage le pays qu'ils habitent; qu'ils vivraient bien plus à leur aise en se mettant au service des chrétiens, comme bergers ou domestiques, et qu'enfin ils ne peuvent être civilisés par aucun autre moyen, comme le prouve la mauvaise issue des tentatives faites par les missionnaires, notamment sur les bords du Zak-Rivier, où, après plusieurs années d'efforts infructueux pour leur inculquer l'amour du travail et des habitudes de prévoyance, M. Kicherer avait été forcé d'abandonner son entreprise. Mais Thompson apprit plus tard que cet exposé n'était pas exact, et que M. Kicherer, bien loin d'avoir quitté volontairement ces Boschimans à cause du manque de réussite de ses travaux, ne s'était éloigné que

parce que le gouvernement colonial l'avait envoyé remplir ailleurs des fonctions ecclésiastiques. Pour démontrer que les Boschimans étaient incapables de profiter des bonnes intentions des blancs qui voulaient améliorer leur sort, des fermiers racontèrent à Thompson, qu'une fois ils avaient donné au chef d'une horde un certain nombre de moutons et de chèvres qui appartenaient en commun aux blancs et aux Boschimans; mais les colons étant allés au kraal peu de temps après, trouvèrent qu'il n'y restait pas un seul animal, et que les Boschimans étaient aussi dépourvus qu'auparavant.

Notre voyageur observe que, quelle qu'ait pu être la cause qui a nui aux succès des efforts des missionnaires pour civiliser les Boschimans, la conduite des blancs envers ceux-ci a dû contribuer plutôt à les rendre plus barbares, et à les faire agir en gens désespérés qu'à les apprivoiser et à les rendre traitables. Un fermier dit à notre voyageur que, depuis peu de temps, plusieurs des plus sensés parmi les cultivateurs avaient essayé de traiter les Boschimans avec plus de douceur, et qu'une espèce de convention existait entre lui et le chef de la principale horde du voisinage. Ce chef vient trouver le blanc à chaque troisième pleine lune, et lui raconte ce qui s'est passé dans sa troupe : si elle s'est bien comportée; si elle a vécu modestement de fourmis et de racines bulbeuses, et s'est abstenue de voler du bétail, elle reçoit du magistrat et des fermiers de son ressort un don en moutons, tabac, et différentes bagatelles.

Parmi diverses particularités dont ce fermier fit

part à Thompson, il lui raconta que, depuis quarante ans, les Boschimans avaient beaucoup perfectionné la préparation du poison dont ils enduisent leurs flèches. Il affirma que maintenant il est plus subtil et plus dangereux qu'autrefois, et qu'il est composé d'ingrédients végétaux et minéraux très délétères, que l'on fait bouillir soigneusement avec le venin des serpents les plus malfaisants. Ce colon affirma aussi qu'il y a chez les Boschimans des individus qui ont le pouvoir de charmer les serpents les plus farouches, et de guérir promptement leurs morsures. Ces gens peuvent communiquer à d'autres leur savoir et leur faculté d'être invulnérables. Les fermiers ont la confiance la plus implicite dans les médicaments que ces hommes conseillent, quelque absurdes ou chimériques que soient quelques unes de ces recettes. Une des choses dont ils font l'usage le plus fréquent à l'extérieur pour les morsures de serpent est l'urine, que les Hottentots de la colonie emploient aussi dans des cas semblables, mêlée avec de la poudre à tirer; et l'on assure qu'il en résulte généralement un bon effet.

La danse des Boschimans consiste à frapper violemment la terre du pied, et à se tordre en même temps le corps, en faisant toutes sortes de contorsions. Leur seule musique est une sorte de son gémissant poussé par les hommes, et que les femmes accompagnent d'un cri plaintif monotone et plus doux. Ils continuent pendant plusieurs heures cet exercice, qui paraît leur faire grand plaisir, et qui leur occasionne une transpiration abondante.

Thompson ayant fait adresser des questions à des Boschimans intelligents, obtint les résultats suivants sur leurs noms de nombre.

Un....................	T'a.
Deux....................	T'oa.
Trois....................	Quo.

C'est à ce nombre que s'arrêtent les mots simples; pour les suivants, ils répètent ceux-ci, et les combinent de la manière suivante.

Quatre....................	T'oa, t'oa.
Cinq....................	T'oa, t'oa, t'a.
Six....................	T'oa, t'oa, t'oa.
Sept....................	T'oa, t'oa, t'oa, t'a.
Huit....................	T'oa, t'oa, t'oa, t'oa.
Neuf....................	T'oa, t'oa, t'oa, t'oa, t'a.
Dix....................	T'oa, t'oa, t'oa, t'oa, t'oa.

Le défaut d'invention et d'esprit que l'on remarque dans le langage des Boschimans montre évidemment l'état de dégradation de l'intelligence de ce peuple. Le soin de soutenir son existence semble avoir absorbé toutes ses facultés. Quelques kraals de Boschimans ont de petits troupeaux; ce qui prouve que ces hommes ne sont pas aussi dépourvus de prudence et de prévoyance qu'on le dit communément.

Les fourmis, dont ils font leur principale nourriture, sont de deux espèces; l'une noire, l'autre blanche; ils regardent celle-ci comme la plus délicate : son extérieur l'a fait nommer, par les colons, riz des Boschimans. Cette substance a un goût acide qui n'est pas désagréable; mais il en faut une quantité considérable pour rassasier un homme affamé.

Afin de remplir leur estomac, et peut-être pour modifier la trop grande acidité de cette nourriture, les Boschimans y joignent la gomme du mimosa.

Un des petits doigts de la main d'un vieillard avec lequel Thompson faisait la conversation, manquait d'une de ses phalanges; interrogé sur la cause de cette mutilation, cet homme répondit que sa mère, ayant perdu peu de temps après leur naissance tous les enfants dont elle était accouchée avant lui, avait coupé cette phalange pour empêcher qu'un malheur semblable ne lui arrivât (1).

Les Corannas ne diffèrent pas beaucoup des Hottentots-Namaquas par l'extérieur et les mœurs; de même qu'eux, ils portent l'ancien habillement en peau de mouton, que Kolbe a décrit il y a une centaine d'années, mais que les Hottentots de la colonie ont depuis long-temps oublié et abandonné. Quelques uns de leurs usages, que Thompson a observés, indiquent certainement un des degrés les plus bas de l'échelle de la civilisation au moral et au physique; néanmoins c'est en somme un peuple rempli de bonté. Il l'emporte par sa taille sur les autres tribus de Hottentots : plusieurs ont la tête bien faite, des traits saillants et un air de douceur et de bonne humeur qui prévient en leur faveur. Ils mènent une vie indolente et vagabonde, subsistent principalement du lait de leurs troupeaux, et s'écartent rarement du Gariep et de ses affluents. Leur bétail ressemble beaucoup à celui des Betchouanas et

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 392, 432, et *passim*.

des Cafres, étant plus petit que celui de la colonie ou des Namaquas. Quelques uns de leurs kraals possèdent aussi des troupeaux de chèvres et de moutons; mais ces derniers sont peu nombreux. Quoique les animaux soient bien portants et de grande taille, la difficulté de les préserver de l'attaque des bêtes féroces, et de les conduire d'un lieu à un autre dans leurs fréquentes émigrations, les empêche probablement d'avoir des troupeaux très considérables.

Les Corannas des bords du Hartebeest-Rivier n'ont pas du tout de bétail, et vivent absolument comme les Boschimans. Quand ils ne peuvent ni tuer du gibier, ni trouver des racines comestibles, ils ont recours aux fourmis, à la gomme, et aux bouts des branches de certains arbrisseaux. Ils sont généralement plus grands que les Boschimans, et diffèrent également d'eux par le langage, ainsi que par diverses particularités. Il paraît que, comme les autres tribus de leur nation, ils ont jadis possédé du bétail, et qu'ils ont été réduits à leur existence précaire par des hordes voisines qui les ont pillés. Leur état actuel indique la marche des causes qui ont réduit les Boschimans, autrefois pasteurs, à devenir chasseurs et voleurs (1).

Thompson, qui eut plusieurs occasions de recueillir des renseignements sur les Corannas, dit encore qu'ils appartiennent à la famille des Hottentots purs: ils sont divisés en un grand nombre de hordes ou kraals indépendants; on en compte plus de trente

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 450.

qui, dans leur langue, sont désignés par diverses dénominations, marquant quelques particularités relatives à la matière de leur vêtement, ou à leur manière de se nourrir. Leur idiome ressemble beaucoup au dialecte des Hottentots de la colonie, et à celui des Namaquas. Ils sont bienveillants envers les étrangers, et enclins à vivre en paix avec toutes les hordes qui les entourent, excepté avec les Boschimans, contre lesquels ils nourrissent une haine invétérée, à cause des déprédations continuelles que ceux-ci commettent sur leurs troupeaux. On dit que le ressentiment dans ces guerres est poussé à un tel point, que de part et d'autre on épargne rarement le sexe ou l'âge. Les armes des deux côtés sont semblables; mais les flèches des Corannas sont plus grandes et mieux façonnées, et quelquefois garnies de plumes.

Les seules choses qu'ils fabriquent indépendamment de leurs nattes, de leurs vêtements et de leurs armes, sont des pots grossiers en terre, et des gamelles qu'ils taillent avec beaucoup de peine et de travail dans de gros blocs de bois. Ils achètent leurs haches et leurs couteaux soit des Betchouanas, soit des colons, car ils ne travaillent pas le fer.

Les femmes Corannas ont rarement plus de quatre à cinq enfants; si elles accouchent de jumeaux, ce qui n'arrive pas souvent, l'un d'eux est sacrifié, comme chez les Boschimans. La dégoûtante cérémonie du mariage, dont Kolbe a parlé comme pratiquée jadis chez les Hottentots de la colonie, n'a pas lieu chez les Corannas; mais on dit qu'une sorte d'asper-

sion avec le même fluide se fait lorsque les jeunes gens arrivent à la puberté. Cet usage a probablement donné lieu à l'histoire rapportée par Kolbe. La seule cérémonie du mariage dont Thompson ait entendu parler, consiste en un régal donné par le jeune homme et par les parents de la jeune fille, à tout le kraal, si leurs moyens le leur permettent. Ils aiment beaucoup les fêtes, quoiqu'ils aient de la répugnance à tuer leur bétail, excepté dans les grandes occasions, vivant ordinairement de miel, de racines sauvages et de gibier. Ils se plaisent à chanter et à danser au clair de la lune, et à raconter des aventures fabuleuses, le soir, autour du feu. De même que les autres tribus de l'Afrique méridionale, les Corannas possèdent l'art de faire une espèce d'hydromel très enivrant, en laissant fermenter le miel avec le suc d'une certaine racine, dont Thompson ne put se procurer un échantillon.

Les Corannas sont très sujets, de même que toutes les tribus hottentotes, à la phthisie pulmonaire, et plus particulièrement à une maladie nommée la fièvre sanguine, qui en emporte un grand nombre. Quelques personnes pensent qu'elle est due à leurs fréquentes et brusques immersions dans le Gariep, quand ils reviennent de la chasse trempés de sueur : d'autres l'attribuent à la qualité insalubre de l'eau dans certaines saisons : elle se manifeste en général par des bubons dans quelques parties du corps : dans ce cas, ils font une incision tout autour, et y appliquent, avec succès, le fiel et la graisse de certains animaux; mais si le mal se porte dans l'intérieur, il n'y a pas

de remède, et le malade succombe. Cette fièvre est limitée aux rives du Gariep; ses ravages ont lieu principalement dans les mois de février et de mars. Pour les coupures et les contusions, les Corannas emploient avec avantage les feuilles du boukou, et une ou deux autres plantes.

Ils n'ont aucune cérémonie religieuse, et seulement une idée bien confuse d'un état futur. Quelques uns disent que, suivant une tradition de leurs ancêtres, les esprits des hommes monteront, par une porte dans les nuages, dans un autre monde, où ils continuent à exister; mais bien peu ont confiance à cette tradition. Tous avouent qu'avant l'arrivée des missionnaires parmi eux, ils n'avaient pas une notion claire d'un Dieu suprême, ni d'un état de récompenses ou de punitions futures.

Ils sont extrêmement adonnés à une sorte de sorcellerie malfaisante, qui a quelque analogie avec celle des tribus cafres, et par le moyen de laquelle ils se tourmentent cruellement les uns les autres; on dit même que quelquefois ils ont recours à des pratiques pires que des empoisonnements imaginaires, et qu'ils se servent réellement de poison.

Toutes les tribus des Corannas de la partie supérieure du cours du Gariep et de ses affluents vivent en amitié et en alliance avec les Griquas, et se liguent avec eux contre les Boschimans. C'est par cette connexion que quelques unes se sont procuré des armes à feu. Il y a des hordes confédérées avec celles des Matclhapis, et des mariages ont fréquemment lieu entre elles. Celles du cours inférieur du

Gariep ont extrêmement souffert des déprédations de troupes de bandits qui infestent les bords de ce fleuve; on a vu, dans la relation du voyage de Thompson, à quelle misère extrême elles ont été réduites; elles semblent avoir moins d'activité et de persévérance que les Boschimans pour chercher des ressources dans la chasse du gibier, et dans les insectes et les racines sauvages, quoiqu'elles soient accoutumées depuis long-temps à recourir à ces moyens précaires de subsister. Toutefois il faut convenir que, pour creuser des fosses destinées à prendre des hippopotames et d'autres grands animaux, les Corannas montrent un degré d'intelligence et de patience non moins remarquable que celle que déploient les Boschimans, et à laquelle on ne s'attendrait guère d'après leur caractère indolent (1).

Le portrait que Thompson fait des Betchouanas ressemble beaucoup à celui qu'on a vu dans les relations des autres voyageurs. Il les dépeint également comme de très beaux hommes, et l'emportant à cet égard sur les Cafres, qui pourtant ont l'air plus mâle et plus martial. Les Betchouanas ont en général très peu de barbe, et plusieurs sont chauves; ce qu'ils regardent comme une défectuosité. Ils sont très cérémonieux dans leurs allocutions entre eux; et les capitaines inférieurs ne le sont pas moins lorsqu'ils causent l'un avec l'autre que lorsqu'ils s'adressent au roi. L'interprète, lorsqu'il parlait au roi, commençait son discours en disant: « Je parle au père de Piklou. »

(1) Thompson's *Travels*, t. I, p. 250-449; t. II, p. 26-29.

Lorsqu'un capitaine s'adressait à M. Moffat le missionnaire, il avait coutume de dire: « Je parle au père de Marie. » Dans leurs harangues ils se nomment les fils de Mallahahvan ou Mollivahang, suivant la prononciation de quelques voyageurs.

Un soir, Thompson ayant entendu des cris plaintifs et des lamentations dans une partie de la ville, apprit qu'ils étaient occasionnés par la mort d'un personnage considérable, et que ses parents et ses domestiques exprimaient leur douleur et leurs regrets auprès de son corps. Ces cris ressemblaient un peu à : *Tchő! tchő! tchő!* répété continuellement, tantôt lentement et tristement, tantôt rapidement avec diverses modifications, qui produisaient un effet bizarre et mélancolique. Notre voyageur entendit aussi d'autres personnes chanter près d'une personne malade, mais sur un ton plus doux et plus monotone (1).

Lorsque Thompson était en course avec Arend, il questionna plusieurs fois ce fugitif sur les moyens de passer à travers le pays occupé par les tribus betchouanas, et d'arriver à la baie de Lagoa. Arend lui répéta que, sans l'invasion des Mantatis, il l'aurait volontiers accompagné jusque-là, puisqu'il connaissait la plupart des chefs qui habitent sur la route. Il dit que peu de temps avant il était allé à une petite distance de ce lieu. Ayant besoin de vêtements pour sa femme et son enfant, il se mit en route pour en acheter sur les bords de cette baie; mais étant parvenu à une journée de distance de l'éta-

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 172.

blissement portugais, il se procura, chez les indigènes, les choses qui lui étaient nécessaires, et s'en retourna. Il donna à Thompson une pièce de toile de coton fine dont il avait fait l'emplette, et qui était réellement de fabrique indienne. Dans cette excursion, dont il évaluait la durée à dix journées, il voyagea dans un beau pays très peuplé; à la demande de Thompson, il décrivit ainsi sa route.

« Parti de Lattakou, qui appartient à la tribu des Matclhapis, et dont Levenkels est maintenant le chef sous Matibé, je suis allé à Nokeuning, qui en est éloigné de dix-huit milles : il a déjà été question de Mahoumapélo, chef de ce lieu. De Nokeuning, à la capitale des Barolongs, j'ai marché pendant trois jours; le chef ou roi de cette tribu se nomme Machaou (Campbell a, par méprise, appliqué ce nom à la ville, et a donné au roi celui de Koussé, qui est un titre signifiant chef, ou principal personnage dans leur langue). De chez les Barolongs chez les Marotzies, je mis cinq jours. En un jour j'allai de chez ceux-ci chez Kapan, chef des Manémagons, tribu très considérable; en un autre jour, chez Lasak, roi des Maquins. De chez lui à la baie de Lagoa, il n'y avait plus que deux petites journées. Les montagnes du pays des Maquins, d'après la description qu'Arend en a faite, ressemblent à celles dont parle le capitaine Owen, comme visibles des environs de la baie de Lagoa.

« J'essayai, ajoute Thompson, d'apprendre d'Arend si les tribus chez lesquelles il avait voyagé savaient quelque chose du sort de la troupe du doc-

teur Cowan. On avait dit, d'après l'autorité des chefs Matclhapis, que ces infortunés avaient été exterminés par Makkabba, roi des Wankits. Arend, d'accord sur le fait principal avec des Griquas que j'avais interrogés, m'assura que ce récit était entièrement faux, et inventé par d'autres tribus qui haïssent et redoutent Makkabba, afin de rendre ce chef odieux aux colons. C'était dans des intentions pareilles qu'un fils de Makkabba, qui était récemment venu à Kourouman, représentait son père comme le meurtrier de Cowan, afin de prévenir les missionnaires contre lui, et d'obtenir leur influence pour l'aider à rassembler des troupes qui le missent en état d'attaquer son père, contre lequel il s'était révolté, et qu'il complotait de supplanter. Mais Arend donnait un démenti formel à ces allégations; il était allé à Mélita chez Makkabba, qui l'avait accueilli de la manière la plus hospitalière et la plus généreuse, et lui avait fait de grands présents en ivoire et en bétail; Conrad Buys, fugitif de la colonie, vivait tranquillement et dans l'aisance sur le territoire de Makkabba, et, à son arrivée, avait reçu de lui un présent de cinquante têtes de bétail. Quant à la troupe de Cowan, Arend ajouta que chez les Wankits on racontait que ces étrangers, en traversant ce pays, avaient été reçus avec toutes sortes d'égards, et ensuite avaient été massacrés par un peuple éloigné dont il ne pouvait se rappeler le nom. Ces renseignements coïncident parfaitement avec ceux que le capitaine Owen apprit sur ce sujet des habitants de la côte orientale.

« Arend ajouta que, chez ces tribus, le plus grand danger que courent les voyageurs est d'être pris pour des espions, dont elles se défient beaucoup. En conséquence, il pensait qu'il conviendrait de s'arrêter pendant dix jours dans la ville principale de chaque tribu, afin d'acquérir la confiance du chef, et d'obtenir sans difficulté la permission de traverser ses terres » (1).

Thompson donne de nouveaux détails sur les Namaquas. Il dit, comme les voyageurs précédents, que ce peuple appartient à la famille des Hottentots, et habite le pays voisin de la côte sur les deux rives du Gariep. C'est une nation pastorale et nomade qui ressemble beaucoup aux Corannas, dont elle a le caractère doux, indolent et paisible. M. Barrow qui, il y a une trentaine d'années, visita quelques kraals de Namaquas dans le voisinage des monts Kamies, est, suivant notre voyageur, l'écrivain qui a donné les détails les plus satisfaisants sur ce peuple.

La contrée qu'ils occupent est désignée ordinairement sur les cartes par les noms de pays des grands et des petits Namaquàs. Quelle qu'ait pu être, dans l'origine, l'étendue de ce dernier, il est restreint aujourd'hui à l'angle aigu compris entre la côte maritime et le Gariep, et borné au sud et à l'est par le cours du Koussie, et par les monts Carlisle. Le pays des grands Namaquas est beaucoup plus vaste, se prolongeant à deux cents milles au nord des rives du Gariep, et autant à l'est des côtes de la mer vers

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 208.

l'intérieur. Il est séparé du pays des Betchouanas par un désert immense, absolument inhabitable à cause du manque d'eau. Au nord, il confine avec le pays des Damaras. Une grande partie du territoire consiste en une très grande plaine ou vallée qui est arrosée ou plutôt dont toutes les eaux sont reçues par le fleuve nommé rivière des Poissons par Levaillant. Ce voyageur a commis une erreur en le marquant sur sa carte comme ayant son embouchure dans la mer au nord de la baie d'Angra-Péquina. M. Burchell, d'après son autorité, a commis la même faute. Thompson a reconnu que c'était un affluent du Gariep, et l'a nommé Borradaile-River d'après un de ses amis. Il se réunit au Gariep à peu de distance de l'embouchure de celui-ci; et on dit qu'après des pluies abondantes il est très considérable; mais, de même que la plupart des rivières de ces régions qui n'ont qu'un cours temporaire, son lit paraît presque toujours vide, et ne présente que des mares éparses d'eau stagnante. Néanmoins c'est, après le Gariep, la principale rivière du pays des Namaquas; et, dans la saison sèche, ses rives sont fréquentées par des troupes nombreuses d'indigènes. On avait parlé à Thompson du Kouisip comme d'une rivière également importante, qui se jetait dans la mer plus au nord; mais il ne put obtenir aucune information précise sur sa nature ni sur son cours, et, en conséquence, ne la plaça pas sur sa carte. En général, le pays des grands Namaquas est sec et stérile, vivifié seulement çà et là par quelques sources permanentes qui fournissent aux besoins des tribus nomades et

de leurs troupeaux dans les saisons de sécheresse, qui sont longues et fréquentes. La grande vallée du Borrodaile est séparée de la côte maritime par une chaîne de collines raboteuses d'une hauteur médiocre, qui semblent filer vers les rameaux que notre voyageur a nommés monts Gariépins.

Le terrain du pays des Namaquas est, en général, léger et sablonneux, et couvert çà et là d'une sorte d'herbe qui pousse tout à coup après les pluies précaires de cette région, et fournit des pâturages suffisants à des troupeaux nombreux et aux bêtes fauves. On dit que les plaines voisines des sources du Borrodaile sont plus riches en pâturages que le reste du pays, et qu'il s'y trouve çà et là quelques sources abondantes, que les missionnaires regardent comme pouvant déterminer à établir des villages permanents dans leur voisinage.

Les kraals des Namaquas voisins de la colonie ont été détruits depuis long-temps, ou réduits en servitude par les fermiers. Les vastes plaines situées entre le Gariep et les monts Kamies sont représentées par les anciens écrivains comme habitées par un peuple nombreux, possédant de grands troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres, et vivant dans l'aisance et l'abondance. Il ne reste plus de toutes ces tribus que celle qui vit à Pella et dans le voisinage; on l'a nommée Obsesès, d'après une espèce d'abeille qui s'associe amicalement à l'espèce commune, probablement parce que cette horde s'est formée de l'agrégation de plusieurs bandes peu considérables. Il paraît que la population diminue

rapidement dans le pays des grands Namaquas; on cite les tribus suivantes comme encore existantes, et quelques unes comme nombreuses : ce sont les Nannimaps, les Kourissimaps, les Kannamap-Arissips, les Haïkammap-Kouvousips, les Tsaumaps, les Tsaugamaps, les Karamaps, les Aïmaps, les Kauma-Tsaweps, les Gandemaps, etc.

Le climat du pays des Namaquas est beaucoup plus chaud et plus sec que celui de la côte orientale. Sur les rives immédiates du Gariep qui, dans ce canton, sont beaucoup inférieures aux terres voisines, la chaleur, en été, est excessive; alors le thermomètre s'élève fréquemment à 120° (39°), température que les indigènes, et encore moins les Européens, ne supportent pas aisément. Si dans ces moments une vache ou une brebis met bas dans un endroit qui ne soit pas ombragé, son fruit meurt à l'instant. Les reptiles et les insectes, communs dans la colonie, deviennent beaucoup plus gros dans cette contrée, et y sont plus dangereux.

On trouve des poissons en grand nombre dans le Gariep, près de son embouchure. Après les pluies périodiques, les eaux, en se retirant, les laissent dans les mares peu profondes; alors les indigènes les prennent avec des nattes de jonc qui leur tiennent lieu de filets; il y en a de six pieds de long; quoiqu'ils fournissent une nourriture excellente et salubre, les indigènes ne l'aiment pas beaucoup; des préjugés, vraisemblablement d'une nature superstitieuse, leur inspirent de l'aversion pour le poisson. Il est assez remarquable que celui de ce fleuve est

attaqué d'une maladie semblable à celle dont les hommes et les animaux qui boivent de cette eau sont affectés après ses débordements périodiques; fait qui prouve que le Gariep acquiert alors une qualité insalubre de la terre qu'il a entraînée par la surabondance de ses ondes.

Thompson raconte que les tribus des Namaquas, autrefois riches en moutons et en bœufs, et menant une vie heureuse et paisible, sauf leurs combats accidentels avec les Boschimans, avaient été attaquées depuis quinze ans par des ennemis plus formidables que conduisait Africanir, ce chef dont il a été question dans les relations de Campbell et de Philip. Après sa conversion, cet homme devint le protecteur des Namaquas et des Corannas, qu'il avait si long-temps poursuivis et pillés. Par malheur, cet état de tranquillité ne fut pas de longue durée; Africanir mourut, et bientôt son fils et la plus grande partie de ses partisans reprirent leur ancien train de vie. Cette troupe, composée de plus de trois cents combattants, possède à peu près deux cents fusils pris de force aux Corannas, ou obtenus des colons par un trafic illicite. Ces bandits, après avoir dépouillé les inoffensifs Corannas et Namaquas de presque tout leur bétail, ont récemment fait plusieurs excursions heureuses contre les Damaras, et sont la terreur et le fléau de cette partie de l'Afrique méridionale (1).

Thompson donne sur les Damaras des détails qu'il tenait des missionnaires et d'autres personnes

(1) Thompson's *Travels*, t. II, p. 60.

qui avaient été chez eux. Ils sont de la famille des Cafres, et parlent un dialecte de la langue des Betchouanas. Leur pays est plus fertile que celui des Namaquas, de sorte qu'ils peuvent cultiver avec avantage du sorgho, des potirons, des haricots, et autres productions végétales connues chez les diverses tribus de leur famille. Ils ont aussi de nombreux troupeaux de bétail, et ne sont pas obligés, ainsi que M. Barrow l'a avancé à tort, de se procurer des tribus voisines leur subsistance précaire en échange d'ornements qu'ils fabriquent avec le cuivre natif qui se trouve dans leurs montagnes. Il est certain que du minerai très riche de ce métal y est abondant, et qu'ils savent le fondre et le façonner. On en a apporté des échantillons au Cap.

Les Damaras vivent en tribus plus nombreuses que celles des Corannas et des Namaquas, et sont gouvernés par des chefs héréditaires; ils pratiquent la circoncision. Leurs villages sont aussi bien construits que ceux des Betchouanas. Les tribus les plus proches de la colonie sont les Ghoups, les Nèvis, les Gamaquas, et les Kourars; mais il est clair que ces noms ne sont pas ceux qu'ils se donnent, et sont d'origine hottentote. De même que les Matclhapis, ils se servent d'arcs et de flèches, aussi bien que de sagaies. Il paraît probable qu'ils ont adopté l'arc et les flèches empoisonnées des Hottentots, de leurs relations intimes avec des tribus de cette nation; car ni les Betchouanas plus au nord, ni aucune horde des Cafres du sud, ne font usage de l'arc, ni d'arme empoisonnée.

Les Damaras sont séparés, à l'est, des Betchouanas par un grand désert dépourvu d'eau, et conséquemment inhabité. Néanmoins il est traversé quelquefois, après la saison des pluies, par des partis de Matclhapis et de Karrikarris qui, lorsqu'ils ne sont pas occupés à guerroyer plus près de chez eux, se désennuient en faisant des expéditions pour piller des peuplades faibles. Des chefs Damaras racontèrent aux missionnaires venus chez eux, que sur leur côte il y a une île, près de laquelle les navires mouillent quelquefois, et échangent du fer pour du bétail. M. Chapman, capitaine de la corvette l'Espiègle, découvrit en 1824, sous les vingt-deux degrés de latitude sud, ce qui doit être dans le pays des Damaras, ou d'une tribu de ce peuple, un grand fleuve qu'il nomma Nourse-River, en honneur du feu commodore de ce nom. Il décrit ce fleuve comme ayant trois milles de largeur à son embouchure, et quoiqu'il s'y trouve, comme à beaucoup de ceux de l'Afrique, une barre à l'entrée, il put, lorsqu'il le visita, y entrer aisément avec de petites embarcations, la barre étant couverte de neuf pieds d'eau sans le moindre ressac. Le pays voisin, et à une grande distance le long de la côte, est verdoyant, bien boisé, et peuplé de beaucoup de bêtes sauvages, entre autres d'éléphants et de buffles. Ainsi l'embouchure du Nourse-River pourrait être plus commode pour le commerce que celle du Gariep, qui d'ailleurs coule en grande partie dans un pays aride, stérile, et visité seulement par quelques hordes errantes, en proie à la misère, et déchirées par des guerres intestines (1).

(1) Thompson's *Travels*, t. II, p. 70.

Parmi les hordes qui désolent cette malheureuse contrée, on remarque celle des Griquas, dont Thompson estime le nombre à cinq mille. Il pense qu'ils ont au moins sept cents fusils. Ils sont répandus tout le long du Gariep, depuis sa source jusqu'à son embouchure. Malgré les prohibitions publiées par le gouvernement, ils obtiennent constamment des fermiers des munitions qui les mettent en état de continuer leurs ravages. Mais tous les Griquas ne sont pas des bandits; on doit faire une exception honorable en faveur de ceux qui habitent Griqua-Town. Ce furent eux qui sauvèrent les Matclhapis de leur ruine totale. Thompson a donné le récit de cet événement d'après les relations que lui envoyèrent M. Melvill et M. Moffat. Voici l'extrait de son récit, qui complétera ce que l'on a lu précédemment.

Dès que M. Melvill fut arrivé à Kourouman (1), il fut décidé, dans une conférence tenue entre les missionnaires et les chefs des Griquas, que Waterboer aurait le commandement de l'expédition contre les Mantatis, et que MM. Melvill et Moffat accompagneraient sa troupe, afin d'ouvrir, s'il était possible, des relations amicales avec les sauvages, et d'employer leur influence pour éviter toute effusion inutile du sang humain. Matibé fut invité à se joindre aux Griquas avec ses capitaines et ses guerriers; mais on lui signifia que, dans le cas où une bataille deviendrait inévitable, les Betchouanas devaient entièrement s'abstenir de tuer, suivant leur coutume, les femmes et les enfants, et que tout ennemi qui

(1) Tome [illegible] 375.

mettrait bas les armes, devait recevoir quartier comme prisonnier de guerre. Matibé consentit à ces conditions pour lui et les siens, avec une cordialité apparente, et promit de donner des ordres pour que ses gens s'y conformassent. On verra comment cette parole fut tenue.

Les Griquas partirent le 24 juin; Matibé, à la tête de cinq cents hommes, les rejoignit sur les bords du Maquarin. Cinq cents autres guerriers, venant des villages de l'ouest, devaient fournir, sous ses ordres, un nouveau renfort. Comme on ne pouvait faire aucun fond sur les rapports des Betchouanas, un détachement de dix Griquas, commandés par Waterboer, et accompagné de M. Moffat, fut envoyé en avant pour reconnaître l'ennemi. « Nous l'aperçûmes le lendemain matin, dit le missionnaire, sur le penchant d'un coteau, à une petite distance au sud de Lattakou. Une seconde division, plus nombreuse, occupait cette ville. Je m'avançai avec Waterboer vers une jeune femme que nous vîmes dans un ravin. Je lui adressai quelques questions en betchouana; elle répondit que cette armée venait d'un pays éloigné. Nous ne pûmes apprendre d'elle aucune autre information intéressante. Alors, ayant poussé jusqu'à deux portées de fusil du lieu où l'armée se reposait, nous trouvâmes, couchés à l'ombre d'un petit rocher, un vieillard et son fils : ce dernier sans le moindre signe de vie; le père était à peine en état de nous dire qu'ils mouraient de faim. Il nous demanda de la viande; nous lui en donnâmes un morceau, mais nous ne pûmes rien tirer de lui.

« Nous restâmes là près d'une demi-heure, la bride de nos chevaux à la main, pour montrer à l'ennemi que nous n'avions pas peur de lui, et que nous ne voulions pas lui faire du mal. En même temps nous dépêchâmes un de nos hommes à notre troupe restée à vingt milles en arrière, pour l'instruire de la position des affaires. Bientôt nous remarquâmes que tout le bétail était réuni à la hâte, et renfermé au milieu de la multitude. Quelques hommes armés marchèrent vers nous : voyant que nous les attendions tranquillement, ils se retirèrent. Étant remontés à cheval, nous nous approchâmes à peu près à deux cents pas du corps d'armée. Il avait été convenu qu'avec une autre personne je me présenterais sans armes devant les ennemis, pour inviter deux ou trois d'entre eux à venir camper avec nous, pendant que le reste de notre troupe se tiendrait sur ses gardes. Ce dessein ne put être exécuté. Nous venions de faire halte, lorsque les sauvages se mirent en marche en poussant un cri affreux; et j'avais eu à peine le temps de dire : « Tenez-vous sur vos gardes, ils vont nous attaquer, » que plusieurs centaines d'hommes armés se précipitaient de notre côté avec furie, en lançant leurs armes avec tant de force et de vitesse que tout ce que nous pûmes faire fut de faire tourner nos chevaux, et de nous éloigner au galop. Un de nos hommes fut presque atteint par une des massues de guerre des Mantatis. Parvenus à quelques centaines de pas, nous nous arrêtâmes pour délibérer; et voyant qu'il n'y avait pas moyen d'amener l'ennemi à une conférence, nous gagnâmes une hauteur peu éloi-

gnée, mais hors de sa vue. Ayant dessellé nos chevaux, nous tuâmes deux pintades, que nous fîmes cuire dans des cendres chaudes pour notre dîner, espérant que notre conduite pacifique exciterait quelque bonne volonté chez nos adversaires, et leur inspirerait l'idée d'une entrevue; mais pas un ne s'avança de toute la journée. »

Au coucher du soleil, M. Moffat, laissant l'avant-garde aux soins de Waterboer, revint trouver M. Melvill pour aviser avec lui, si c'était possible, aux moyens d'amener l'ennemi à des termes de paix, et de prévenir les terribles conséquences d'une bataille. Au point du jour, l'expédition rejoignit l'avant-garde, qui avait passé la nuit derrière un coteau, à un mille des sauvages. Le mauvais succès des tentatives pacifiques de la veille laissant peu d'espoir d'une issue plus heureuse, on résolut de leur faire connaître le terrible effet des armes à feu, pour produire sur leur esprit une impression capable de les empêcher de continuer leur marche.

Vers huit heures, les Griquas s'avancèrent au galop; les Mantatis étaient campés dans une plaine ouverte. « Ils continuèrent à rester assis, dit M. Melvill, sans manifester la moindre alarme de notre approche. Un petit nombre seulement était occupé à charger des bœufs. Un troupeau considérable était renfermé dans le centre de la troupe, et entouré d'hommes, de femmes et d'enfants. Cette division fut estimée à quinze mille âmes. Nous nous avançâmes à trois cents pas de leur front. Tout à coup, avant que la moitié des Griquas fût arrivée, les Mantatis

poussèrent leur affreux cri de guerre, et déployèrent leurs deux ailes comme s'ils eussent voulu nous envelopper, des centaines de leurs guerriers se précipitant en avant et lançant avec fureur des massues et des javelines. Cette attaque fut si brusque et si impétueuse, que nous eûmes à peine le temps de faire tourner nos chevaux et de nous éloigner au galop hors de la portée de leurs armes. Leur aspect était vraiment formidable. Les guerriers étaient de grande taille, de structure athlétique, entièrement noirs, sans autre vêtement qu'une sorte de tablier autour des reins. Ils avaient la tête coiffée de plumes d'autruche; leurs armes consistaient en lances ou javelines, haches de bataille et massues. Ils se servaient de grands boucliers ovales qu'ils tenaient tout près de terre, à leur gauche, quand ils chargeaient.

« Voyant que nous avions affaire à un ennemi belliqueux et hardi, les Griquas ménagèrent leur feu, afin de tirer à coup sûr, et de ne pas dépenser inutilement la petite quantité de munitions que nous possédions : aussi, dès que nous fûmes hors de la portée des Mantatis, ils firent volte-face; Waterboer et quelques autres mirent pied à terre, tirèrent sur les guerriers les plus avancés, et les abattirent. Un peu déconcertés par cet échec, les ailes se replièrent sur le corps principal, se cachant derrière leurs boucliers quand un coup partait.

« Sur ces entrefaites, les guerriers betchouanas accoururent du haut du coteau pour se joindre au combat; mais leur aide ne produisit pas un grand avantage; car un petit nombre seulement eut assez de

courage pour atteindre l'ennemi avec leurs flèches, et tous s'enfuirent avec une précipitation extrême, chaque fois que quelques poignées de Mantatis s'élançaient vers eux. Les Griquas se rapprochèrent de nouveau; aussitôt des bandes armées de l'ennemi, plus nombreuses et plus audacieuses que les premières, se portèrent sur eux avec impétuosité. Nos gens ayant, comme la première fois, mis pied à terre, parce qu'étant à cheval ils ne pouvaient pas si bien viser, recommencèrent à tirer; mais cette manière de combattre n'était pas sans de grands dangers, parce que l'attaque de l'ennemi était si brusque et si fougueuse, et il courait avec tant de vitesse, essayant chaque fois d'envelopper notre petite troupe, qu'il ne nous restait qu'un très court espace pour sauter sur nos selles, et galoper hors de ses atteintes. »

En avançant et se retirant ainsi alternativement, puis s'arrêtant pour laisser aux Mantatis l'occasion de traiter s'ils y étaient disposés, le combat dura pendant près de deux heures et demie. Pendant quelque temps, ils montrèrent un courage remarquable, beaucoup de hardiesse et de résolution, s'élançant continuellement sur les cavaliers, et marchant avec fureur et intrépidité sur le corps des hommes morts; mais à la fin, voyant l'inutilité de leurs efforts pour envelopper et atteindre les Griquas, et leurs plus braves guerriers abattus par des armes invisibles, contre lesquelles leurs boucliers ne leur offraient aucune défense, leur audace diminua; cependant ils ne montrèrent pas l'intention de faire retraite. Les Griquas avaient essayé d'attirer les guerriers ennemis le plus

loin possible dans la plaine, et alors, en galopant entre eux et le corps principal, de les en séparer et de décider le combat; mais ceux-ci s'aperçurent de leur dessein, et se rapprochèrent davantage du cercle de femmes et d'enfants qui entouraient le bétail.

Alors les Griquas s'avancèrent vers eux; une partie mit pied à terre et occupa un terrain élevé, d'où l'on pouvait distinguer et viser les guerriers repoussés par la multitude. Chaque coup devint mortel; bientôt une confusion et une terreur extrême se manifestèrent parmi les Mantatis. Le bétail finit par s'échapper du milieu de la foule qui l'entourait; les Griquas s'en emparèrent. Les Mantatis commencèrent à se mouvoir en masse, hâtant le pas à mesure qu'ils se retiraient. Lorsqu'ils eurent rétrogradé un mille dans la direction de Lattakou, où l'autre division de leur armée était campée, les Griquas tournèrent leur flanc gauche, dans le dessein de les repousser à l'est, et d'empêcher la réunion de leurs forces. Les Mantatis, ainsi pressés, montèrent sur un terrain élevé, puis, se retournant brusquement, ils se précipitèrent sur leurs adversaires avec autant de fureur qu'au commencement de l'action. Plusieurs Griquas ne leur échappèrent qu'avec difficulté. Les Mantatis continuèrent leur marche, et, malgré le ravage que causait parmi eux le feu de leurs ennemis qui essayaient toujours de les tourner, ils opérèrent leur jonction avec leurs compatriotes. Au moment où ils entrèrent dans la ville, ayant été renforcés par plusieurs milliers de guerriers tout frais, ils coururent de nouveau au combat. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent re-

connu l'impossibilité d'en venir aux mains avec les assaillants, et qu'ils eurent vu tomber leurs deux principaux chefs, et plus braves capitaines, qu'ils furent repoussés avec un grand carnage.

Alors le corps entier des Mantatis sortit lentement de la ville, après y avoir mis le feu. Une fois hors des maisons, ils firent une nouvelle tentative pour entourer les Griquas, encore embarrassés au milieu des maisons brûlantes, et à moitié aveuglés par la fumée et la poussière. Un détachement de leurs guerriers s'était glissé à la dérobée entre des buissons, et arrivait par derrière lorsqu'il fut aperçu. Aussitôt un parti de Griquas fut envoyé pour les combattre : ils furent repoussés vers leur corps d'armée, qui continua lentement sa retraite vers le nord-est, avec plus d'ordre qu'on n'aurait pu s'y attendre; les hommes armés restant à l'arrière-garde et sur les ailes, et se retournant de temps en temps vers les Griquas, qui les poursuivirent à huit milles au-delà de Lattakou, et les quittèrent à trois heures après midi. Dès qu'ils furent partis, les Mantatis s'assirent dans la plaine.

« Lorsque les deux divisions de ces sauvages étaient réunies, dit M. Melvill, elles paraissaient extrêmement nombreuses; elles s'étendaient en une masse compacte longue de quinze cents pieds, sur trois cents pieds de profondeur. Si l'on suppute leur nombre par l'espace qu'ils occupaient, en supposant trois pieds carrés pour chaque individu, il sera de cinquante mille. »

Les Betchouanas, postés sur les coteaux voisins en attendant l'issue du combat, car bien peu d'entre

eux étaient venus à portée d'arc de l'ennemi, n'eurent pas plus tôt aperçu les Mantatis décidément en fuite, qu'ils accoururent sur le champ de bataille comme des loups féroces, pour piller les morts et les mourants, et assouvir leur vengeance en assassinant les blessés, les femmes et les enfants.

Beaucoup de femmes laissées en arrière, voyant que les Griquas leur avaient montré de la compassion, s'étaient assises à terre, et, découvrant leur sein, s'écriaient dans leur langue, qui est un dialecte du betchouana : « Je suis une femme! je suis une femme ! » quand quelqu'un s'approchait d'elles. Mais ces paroles touchantes ne produisirent aucun effet sur ces hommes implacables, qui les égorgèrent de sang-froid, et n'épargnèrent pas non plus les enfants. M. Moffat ayant reconnu que l'ennemi avait pris la fuite, revint pour examiner les prisonniers. Dès qu'il aperçut cette horrible boucherie, il s'élança au galop au milieu des Betchouanas, et, à force de menaces, il réussit à en écarter la plupart. M. Melvill ne parvint à leur arracher leur proie qu'en les battant et en leur montrant son fusil.

L'audace et le courage indomptable des guerriers mantatis offraient un contraste frappant avec la pusillanimité des Betchouanas : plusieurs qui avaient été blessés par les coups de feu des Griquas étaient restés, après la retraite de leurs compatriotes, épars sur le champ de bataille : quelques uns, accablés par les Betchouanas, avaient succombé; mais d'autres se défendaient avec une bravoure désespérée et digne d'un meilleur sort. M. Melvill vit l'un d'eux

qui, ayant le corps percé de dix javelines et d'autant de flèches, tenait une quarantaine d'ennemis éloignés de lui; un autre, grièvement blessé, combattait, un genou en terre, contre une bande d'assaillants, et arracha une lance de son corps pour la leur jeter; ils semblaient n'avoir aucune idée de se rendre, ou de demander quartier, probablement parce que dans leurs guerres ce n'est pas l'usage.

« Les blessés et les mourants, dit M. Moffat, ne montraient pas ces signes de sensibilité que l'on se serait attendu à voir chez des hommes dans leur position; les enfants tombés des bras de leurs mères, fuyant ou égorgées, jetaient des cris que l'on entendait distinctement; mais les autres semblaient être peu affectés par leur situation affreuse : une soif féroce de vengeance paraissait régner seule dans leur cœur. Plusieurs fois je manquai d'être atteint par les lances et les haches des blessés pendant que je cherchais à secourir les femmes et les enfants. »

M. Moffat et M. Melvill, quoiqu'ils assurassent les femmes qu'ils les protégeraient contre quiconque voudrait leur faire du mal, eurent beaucoup de peine à les engager à venir avec eux. Ils en emmenèrent ainsi une centaine pour qu'elles ne restassent pas exposées aux cruautés des Betchouanas; mais arrivées au lieu où leurs compatriotes avaient campé, et où il y avait beaucoup de vivres épars à terre, elles s'arrêtèrent, et se mirent à manger avec voracité : il y en eut bien peu que l'on pût forcer d'avancer. A l'endroit où la bataille avait commencé, les deux Européens trouvèrent une centaine de

femmes et d'enfants assis autour de petits feux, et faisant cuire de la viande au milieu des cadavres; ils ne purent leur faire quitter la place : l'apathie de ce peuple était frappante.

Beaucoup de Mantatis, notamment les femmes et les infirmes, paraissaient souffrir de la famine. La plupart des prisonniers étaient exténués et extrêmement avides de nourriture : les guerriers morts étaient très maigres, et semblaient n'avoir que la peau sur les os, quoique dans le combat ils eussent déployé beaucoup d'agilité et de vitesse. Il y avait à peu près cinq cents cadavres sur le champ de bataille; tant les fusils des Griquas avaient fait de ravages! tandis que, du côté de ceux-ci, il n'y eut pas un homme tué, et qu'un seul blessé. Un Betchouana fut assommé, et il le méritait, par un blessé qu'il dépouillait.

Cette horde barbare ressemble beaucoup aux Betchouanas; leur langue a tant d'analogie avec celle des Matclhapis, que M. Moffat comprenait les prisonniers presque aussi facilement que les habitants de Kourouman. Tous les hommes étaient grands et musculeux; ils avaient le corps enduit d'un mélange de charbon et de graisse, ce qui les rendait entièrement noirs; ils étaient vêtus de peaux tannées ou passées, qui leur pendaient sur les épaules. Quelques chefs avaient de très beaux manteaux, et plusieurs portaient de longs schalls de toile de coton; mais la plupart des femmes étaient presque entièrement dépourvues de vêtements, n'ayant, pour couvrir leur nudité, qu'un petit morceau de peau attaché autour

des reins. Pendant le combat, les hommes n'en eurent pas davantage, quand ils eurent jeté leurs manteaux. Leurs ornements consistaient en plumes d'autruche noires à la tête, en grands anneaux de cuivre, quelquefois au nombre de six à huit autour du cou, et en beaucoup d'anneaux du même métal aux bras et aux jambes, et d'autres, ou de grandes plaques suspendues aux oreilles. Outre les armes nommées plus haut, ils avaient aussi une lame de fer d'une forme circulaire, et dont le bord extérieur est tranchant; elle est fixée à un bâton terminé par un gros nœud; on la lance, ou bien on s'en sert pour combattre corps à corps.

On apprit des prisonniers que les Mantatis avaient eu l'intention de commencer leur marche sur Kourouman le jour même qu'ils furent rencontrés. Ils avaient chassé les habitants de Nokeuning, ravagé et brûlé cette ville, et traitaient de même Lattakou lorsque, suivant leurs expressions, le tonnerre et les éclairs des Griquas les forcèrent de reculer.

M. Melvill, en quittant le champ de bataille, trouva les Griquas qui revenaient de la poursuite des Mantatis, et avaient dessellé leurs chevaux : il se joignit à M. Moffat pour les prier de prendre soin des femmes qui avaient été laissées en arrière; car ils avaient appris que plusieurs de celles qu'ils avaient eu tant de peine à sauver, avec l'aide de quelques Griquas, s'étant, par la fatigue, arrêtées en route, étaient de nouveau tombées au pouvoir de leurs ennemis, qui les avaient emmenées prisonnières. Aussitôt les chefs griquas envoyèrent un

messager à Matibé, pour lui déclarer que les femmes ayant été sauvées par les Européens pendant que ses gens les égorgeaient, elles devaient être rendues. Il était nécessaire de prendre ce parti, parce que les Betchouanas n'ayant besoin de ces malheureuses que pour leur faire porter le butin qu'ils avaient ramassé, il était vraisemblable qu'ils les tueraient ou les laisseraient mourir de faim. Matibé entra en fureur en entendant le message des Griquas, et, avec une grosse pierre, écrasa la tête d'une femme; et un des hommes de sa suite perça le cœur d'un prisonnier.

Instruit de cet acte d'inhumanité par le prompt retour de l'émissaire, M. Melvill, accompagné d'Adam Kok, se hâta d'aller trouver Matibé; d'autres Griquas, armés de leurs fusils, les suivirent; ce qui effraya tellement les Matclhapis qu'ils consentirent à rendre les femmes : on en réunit ainsi quatre-vingt-sept; il y en avait de blessées, d'autres extrêmement fatiguées et faibles. Elles n'avaient nulle envie de se mettre sous la conduite de leurs libérateurs, car elles craignaient qu'ils ne voulussent aussi les assassiner. On fut donc obligé de recourir à la contrainte pour les faire avancer, jusqu'à ce qu'elles fussent hors de la portée de leurs ennemis, et dans un lieu où l'on pût allumer du feu, pour qu'elles se chauffassent pendant la nuit, et qu'elles fissent cuire des aliments; elles essayaient tous les moyens de s'échapper en courant au milieu des buissons et se couchant à terre. M. Moffat et quelques Griquas prirent des enfants sur leurs chevaux.

Quoique les Griquas soient, par leur caractère,

supérieurs aux Betchouanas sous plusieurs rapports, et ne se soient pas rendus coupables de cruauté, ils montrèrent néanmoins, dans ces circonstances, un défaut de sentiment d'humanité qui, chez les peuples civilisés, n'est étranger qu'aux hommes les plus dépravés. Ils ne se prêtèrent qu'avec beaucoup d'indifférence à réunir les prisonniers, dont plusieurs étaient très faibles, et en général ne manifestèrent presque pas de sympathie pour les blessés, ni de penchant à les secourir. Le bétail, dont on avait pris à peu près mille têtes, était le principal objet de leur sollicitude. Les Européens et deux ou trois Griquas prirent seuls le soin de rassembler et de faire marcher les femmes et les enfants.

Le lendemain, quand tout fut réuni, ces êtres infortunés furent répartis entre les Griquas pour rester à leur service; on jugea que c'était le meilleur moyen de pourvoir à leur subsistance. Cependant M. Melvill, craignant que par la suite cette charge ne tombât entièrement sur lui, demanda à entrer dans le partage du bétail pour lui et les missionnaires, à cause des munitions qu'ils avaient fournies à l'expédition. Il reçut trente-trois têtes de bétail, et déclara expressément que c'était pour fournir à l'entretien des prisonniers mantatis.

Les Griquas partirent le 26 dans la soirée, emmenant leur bétail. M. Melvill, resté en arrière, ramassa encore vingt-cinq femmes et enfants le long de la route jusqu'à Kourouman, où il arriva trois jours après la bataille. Pendant ce voyage, l'idée d'avoir laissé plusieurs centaines de ces malheureuses

créatures à la merci des Betchouanas ou des bêtes féroces du désert, le tourmenta tellement qu'il résolut d'aller à Lattakou; d'ailleurs il était important de savoir, à tout événement, si les Mantatis avaient entièrement quitté le pays, parce que ce n'était que dans ce cas que les missionnaires pourraient se regarder comme hors de tout danger. Il se mit donc en route, le 30 juin, avec M. Hamilton, dans un chariot tiré par des bœufs : ils avaient avec eux un Hottentot de la mission et deux jeunes Betchouanas. Le lendemain, on trouva près d'une source trois femmes cachées dans les buissons; elles avaient allumé du feu, et faisaient cuire de la viande dans un pot. Elles racontèrent qu'elles étaient venues du champ de bataille, et qu'il y en avait d'autres qui les suivaient : on leur donna des vivres pour deux ou trois jours. Le soir, on rencontra encore quinze femmes et enfants assis autour d'un feu près d'une source; un peu plus loin, on en découvrit plusieurs autres.

On leur dit d'aller à l'endroit où étaient les trois premières que l'on avait aperçues, et d'y attendre le retour du chariot; puis on s'approcha de Lattakou. « Nous vîmes, dit M. Melvill, beaucoup de cadavres le long du chemin et entre les buissons: c'étaient probablement ceux de pauvres créatures mortes de faim. Indépendamment des femmes que nous avions sauvées la veille, nous en rencontrâmes d'autres et des enfants qui venaient de Lattakou; nous en comptâmes trente-sept, la plupart sans vivres; sans nous, elles auraient probablement

péri de besoin, avant d'arriver à Kouroumau. »

La fumée qui s'élevait de divers points aida M. Moffat à découvrir plusieurs femmes : l'une d'elles était réduite à une si grande disette qu'elle avait fait cuire et mangeait son manteau de peau ; une autre, blessée d'une flèche empoisonnée, expirait en éprouvant de grandes souffrances ; une troisième avait à peine la force de se traîner. On essaya de les consoler en leur expliquant que l'on était venu pour leur sauver la vie, et en leur donnant un peu de pain ; mais elles paraissaient tellement abattues par le malheur qu'elles s'apercevaient à peine de la présence de leurs libérateurs. Ailleurs une femme avec deux petits enfants ne pouvait plus parler ; ces infortunés ne marquèrent pas la moindre surprise à la vue de M. Moffat et de ses compagnons. Un jeune homme de seize ans était couché sur son manteau ; il avait été dangereusement blessé à la tête, et paraissait être tombé dans le feu, car il était étendu sur les cendres et avait de fortes brûlures. Il vivait encore, et sans doute souffrait beaucoup ; mais on ne put l'engager à se lever, et il refusa obstinément de parler. Malgré la misère extrême de tous ces gens, ils n'exprimaient leur douleur ni par des larmes ni par des gémissements. Plus loin, on trouva une vache que l'on avait déjà vue sous la conduite de deux femmes mantatis : celles-ci s'étaient cachées. « Quand nous approchâmes, dit M. Melvill, une femme s'élança du milieu des buissons en s'écriant qu'elle avait pris soin de notre vache, ne doutant pas, je le suppose, que nous la cherchions, et que peut-être

nous voulions tuer la personne que nous soupçonnions de l'avoir volée. Mais ses craintes ne tardèrent pas à se dissiper d'après la manière dont nous lui parlâmes : elle vint à nous ; sa compagne sortit aussi de sa cachette ; et nous leur dîmes, comme aux autres, d'aller à notre chariot, où elles auraient à manger. »

Dans la soirée, les deux Européens et les gens de leur suite se dirigèrent vers des feux qu'ils avaient aperçus pendant le jour, et dont ils s'étaient éloignés, parce que des empreintes de pas donnaient lieu de croire que, dans le grand nombre des personnes dont on voyait les traces, il y avait des hommes. Quand on fut arrivé à peu près à trois cents pieds des feux que l'on avait découverts, le Hottentot et un Betchouana s'approchèrent davantage pour reconnaître si des voix que l'on entendait étaient celles d'hommes ou de femmes. Au bout de quelques minutes, le Betchouana revint annoncer que des voix d'hommes avaient frappé son oreille ; mais le Hottentot pensait que c'étaient des voix de femmes, et pria M. Melvill de venir avec lui pour s'en mieux assurer. « Je l'accompagnai, dit ce dernier, jusqu'à une quarantaine de pas du feu le plus proche : il y en avait une quinzaine dans différents endroits. Un petit nombre de gens étaient assis auprès ; mais d'autres étaient couchés à terre. Quoique les deux ou trois voix qui parvinrent jusqu'à nous fussent celles de femmes, nous regardâmes comme probable, d'après les vestiges que nous avions vus, dirigés de ce côté, qu'il pouvait y avoir des hommes

dans le nombre. Comme il eût été imprudent de nous avancer davantage, nous nous en retournâmes; car nous considérions que notre premier devoir était de sauver les pauvres créatures que nous avions déjà trouvées.

« Le lendemain matin nous prîmes la route de Kourouman : cinquante-quatre femmes et enfants nous attendaient au lieu où nous leur avions donné rendez-vous. Avant d'atteindre les rives du Maquarin, nous rencontrâmes deux Betchouanas, qui nous apportaient une note de M. Moffat. Elle nous apprenait que les Mantatis, après leur défaite, s'étaient portés sur Nokeuning, avaient pris cette place, et en avaient emmené tout le bétail; que le lendemain ils avaient attaqué Mahoumapelo et Levenkels, deux chefs betchouanas qui s'étaient enfuis de Lattakou, et avaient également enlevé leur bétail et leurs femmes. »

A son arrivée à Kourouman, M. Melvill confia les femmes et les enfants aux soins de madame Hamilton. Le 7 juillet, il alla rejoindre sa famille à Griqua-Town (1).

« On sait, dit Thompson, depuis la publication de l'ouvrage de M. Barrow sur le Cap, que les Cafres méridionaux et les nombreuses tribus qu'ils ont au nord et à l'est, ne sont que des subdivisions d'une grande nation, à laquelle les voyageurs modernes ont donné le nom général de Cafres, faute d'un autre qui les embrassât toutes; je suivrai leur exemple. La grande extension de cette famille remarquable d...

(1) Thompson's *Travels*, t. I, p. 287-329.

genre humain est aujourd'hui constatée. D'après divers témoignages concordants, on peut regarder comme suffisamment prouvé que les tribus connues sous la dénomination commune de Cafres ou les Kousas (Amakosæ), les Tamboukies (Amatymbæ), les indigènes de Hambona, de Natal, de la baie de Lagoa et de Mosambique, les Damaras sur la côte occidentale, et les nombreuses tribus de Betchouanas qui habitent l'intérieur du continent, sur une étendue qui n'a pas encore été examinée, sont non seulement sorties d'une souche commune, mais se ressemblent tellement par la langue, les usages et les mœurs, qu'il est facile de les reconnaître comme des subdivisions d'une même famille. C'est surtout par la langue qu'on découvre leur parenté. Le dialecte betchouana, ou sitchouana, comme quelques personnes le nomment, est parlé par toutes les tribus de l'intérieur que l'on a visitées jusqu'à présent, et ne diffère que légèrement de celui des Damaras et des Delagoans, qui vivent sur des côtes absolument opposées. La langue amakosa, qui est aussi en usage chez les Amatymbæ et d'autres tribus voisines, en diffère beaucoup plus, mais pas autant qu'on l'a supposé. Le fond de ces dialectes est le même, et quelle que puisse être la dissemblance de l'idiome et de la syntaxe entre eux, on a vu, lorsque des individus de ces différentes tribus se trouvent en contact, qu'après un peu de pratique ils peuvent causer couramment ensemble. Je ne prétends pas décider jusqu'où ces affinités de amille et de langage s'étendent dans le nord, mais 'ai vu un vocabulaire de l'île d'Anjouan, une des

Comores, fait par un missionnaire qui y a résidé; il en résulte que ces insulaires, et probablement aussi les tribus aborigènes de Madagascar, parlent un dialecte qui a une relation intime avec ceux de la Cafrerie et de Mosambique. »

Thompson regarde les détails donnés sur les Betchouanas par M. Burchell comme si exacts, qu'il s'abstient d'entrer dans aucune particularité sur ce sujet. Cependant, ayant vu ce peuple dans une occasion d'excitation extraordinaire, il pense qu'à quelques égards son caractère a dû se dévoiler beaucoup plus complétement que lorsque les autres voyageurs l'ont visité. Il partage l'opinion de Philip, qui juge que Lichtenstein s'est étrangement mépris en représentant les Betchouanas comme étant d'un caractère ouvert, courageux et généreux, qui dans leurs guerres et leurs négociations évitent toute espèce de subtilité ou de tromperie; ce qui prouve, ajoute-t-il, leur rectitude naturelle et la conscience qu'ils ont de leur force : mais c'est le contraire qui est vrai. De même que tous les autres barbares, leur prudence politique ne consiste qu'en duplicité et en petites ruses, et leurs guerres ordinaires ne sont que des incursions pour enlever du bétail à leurs voisins plus faibles, en exposant leur vie le moins possible. Lichtenstein cite même des faits qui sont en opposition manifeste avec le caractère qu'il s'est trop empressé d'attribuer aux Betchouanas.

La conduite de Matibé et de ses guerriers envers les Mantatis blessés, et envers les femmes faites prisonnières après le combat de Lattakou, montre de

là manière la plus évidente la bassesse, la méchanceté, le défaut total de pitié, d'honneur, de gratitude, et l'égoïsme brutal de ces barbares. Ce n'est assurément pas chez eux qu'il faut chercher l'innocence de la vie pastorale, ou les vertus grossières des temps héroïques. Enfin, l'état de servitude des femmes, et l'abandon des vieillards et des infirmes, annoncent que les nations cafres n'ont pas encore fait de grands progrès dans la civilisation.

Mais après avoir signalé ces défauts frappants, Thompson déclare qu'en revanche les Betchouanas ne sont pas dépourvus de qualités aimables. Ils sont généralement affables et obligeants pour les étrangers, et les uns envers les autres; et quoique l'on soit importuné de leurs demandes continuelles, on ne court aucun risque, en voyageant au milieu d'eux, d'être volé ou maltraité, quand même on ne serait pas accompagné de beaucoup de monde. Les courses des missionnaires et d'Arend, parmi ces tribus, le prouvent suffisamment. Thompson pense que M. Burchell a injustement dénigré le caractère des Betchouanas, sous ce rapport. D'autres voyageurs ont déjà parlé du soin avec lequel ces tribus cultivent la terre, et de la propreté de leurs maisons et de leurs enclos. Quoique ces travaux tombent maintenant sur les femmes, il est probable que, lorsque les peuples seront éclairés par les lumières du christianisme, les hommes se montreront laborieux et actifs. Leur promptitude à adopter diverses améliorations, à l'exemple des missionnaires, fait augurer qu'ils ne resteront pas stationnaires dans la carrière de la

civilisation, comme ils l'avaient été jusqu'à présent, et que leurs progrès dans tous les genres seront remarquables (1).

Les relations des Européens avec les nations barbares, si ce n'est lorsqu'elles sont fondées sur des motifs désintéressés, ayant pour but leur amélioration, ce qui malheureusement n'est que trop rare, se sont terminées ordinairement par l'esclavage, l'extirpation ou l'abâtardissement moral de ces peuples. La condition actuelle des Cafres de la frontière sud-est de la colonie ne contredit pas cette assertion. Ils n'ont pas fait de progrès depuis que les Européens se sont mis en contact avec eux; au contraire ils ont, à quelques égards, rétrogradé; mais ils sont toujours pleins de courage. Quoique un peu inférieurs aux Betchouanas dans les arts mécaniques, ils l'emportent beaucoup sur eux en courage, et surtout en humanité. Barrow et Lichtenstein, malgré quelques inexactitudes, n'ont pas exagéré les belles qualités de ce peuple. «Je les ai visités en 1821, dit Thompson, et quoique trompé dans mon opinion sur le roi Gaïka, dont il me paraît que l'on a parlé d'une manière trop avantageuse, je fus très satisfait des manières et de l'extérieur de ce peuple. Le despotisme des chefs sur les classes inférieures est bien moins accablant, et on y échappe plus aisément que chez les Betchouanas; il n'existe pas chez eux de gens comme les pauvres Betchouanas, qui sont dans un esclavage absolu. Le pouvoir et l'influence des chefs dépendent

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 330-344.

tellement de leur popularité, et la transmission de l'autorité d'un chef à un autre s'effectue avec tant de facilité, que le pouvoir arbitraire de l'aristocratie héréditaire est suffisamment restreint.

« Leurs guerres intérieures sont généralement poursuivies avec peu d'animosité. Les prisonniers faits sur le champ de bataille, les femmes et les enfants des vaincus sont toujours épargnés. Si dans leurs hostilités contre la colonie ils ont montré quelquefois un esprit plus vindicatif, on peut demander si leur férocité n'a pas été exaspérée par les traitements injustes et cruels qu'ils avaient éprouvés de la part des chrétiens.

« Les crimes sont jugés publiquement par le chef et son conseil; toutes les matières d'intérêt général sont discutées dans des assemblées publiques comme chez les Betchouanas. La grande calamité des Cafres, comme de ce dernier peuple, est la croyance à la sorcellerie, qui souvent devient un instrument de cruautés et d'iniquités affreuses. Les progrès que les missionnaires ont faits récemment chez les Cafres donnent lieu d'espérer que les fantômes de la superstition ne tarderont pas à disparaître. »

Cette tribu, qui comprend les hordes de Gaïka, de Hinza, et de plusieurs autres chefs indépendants moins considérables, occupe un pays qui s'étend le long de la côte depuis la frontière de la colonie, déterminée aujourd'hui par le cours du Keiskamma et du Tchoumi, jusqu'aux rives du Bachi ou rivière Saint-Jean. La longueur de cette contrée est à peu près de deux cents milles, et sa largeur de soixante

ou soixante-dix ; sa population est probablement de cent mille individus : elle est par conséquent plus peuplée qu'aucun des districts de la colonie, et même que le pays des Betchouanas. Cette tribu ayant été récemment dépossédée de ce territoire, situé entre le Keiskamma et le Vis-Rivier, les kraals sont aujourd'hui si rapprochés les uns des autres, qu'il reste à peine des pâturages suffisants pour le bétail ; et, à moins qu'elle n'emprunte de la colonie des méthodes d'agriculture meilleures que celles qu'elle connaît, la famine doit la désoler accidentellement, jusqu'à ce que son nombre soit réduit à celui que la nature du pays permet de nourrir avec le système actuel. Tant qu'un changement de ce genre ne s'effectuera pas, il sera peut-être à peu près impossible, même avec un meilleur système de défense, d'empêcher que ces hordes ne ravagent la colonie.

Cette tribu se nomme elle-même Amakosæ, et son pays Amakosina. Ces mots sont formés de *kosa*, qui désigne un homme de la nation, et d'*aunna* ou *am*, qui marque le pluriel et les dérivés. De la même manière, un Cafre tamboukie est nommé Tymba ou Tembou, parce que le nom collectif de la tribu est Amatymbæ. Celle-ci s'étend des rives du Zwart-Key, sur les frontières de la colonie, jusqu'au-delà du pays des Hinzas le long de la côte. On ne sait pas avec certitude jusqu'où leur territoire va au nord-est ; et il ne paraît pas aisé de les distinguer des tribus cafres contiguës, qui sont généralement connues dans la colonie sous le nom de Mamboukies, qui est une corruption du véritable. Il est très vraisemblable

que ces diverses tribus, au moins jusqu'à la pointe de Natal, ressemblent à celles des Cafres des frontières par la figure, la langue et les mœurs, de même que les hordes des Betchouanas se ressemblent entre elles : celles des Amakosæ, des Amatymbæ et des Hambonas ne sont pas non plus unies entre elles de manière à former une grande communauté ; elles sont subdivisées en beaucoup de sections indépendantes, gouvernées par leurs chefs respectifs.

Ce n'est que depuis dix à douze ans que les Cafres Amatymbæ se sont étendus dans l'ouest jusqu'à la frontière de la colonie. Autrefois les hautes plaines voisines des sources du Key (Vis-Rivier) étaient habitées par une tribu de Hottentots ou de Boschimans ; et Sparrman dit que de son temps les fermiers faisaient des incursions dans ces régions pour y enlever ou y acheter des indigènes dont ils se servaient comme domestiques. Mais les chrétiens d'un côté, et les Cafres de l'autre, ont presque entièrement anéanti la population indigène de ces cantons, et le cours du Zwart-Key y forme la limite entre les colons et la tribu des Amatymbæ. Ces derniers ont été jusqu'à présent des voisins tranquilles, et ont vécu en bonne intelligence avec les fermiers, offrant ainsi un contraste frappant avec l'animosité et les agressions réciproques qui régnèrent si longtemps le long de la frontière plus au sud.

En s'avançant au nord-est le long de la côte, on trouve les Amapondas et les Hambonas. Ce sont des tribus cafres qui ne diffèrent pas de celles dont il a été question précédemment. Thompson pense que

leurs noms ne sont que des variations d'une même appellation que quelques indigènes prononcent Yambana. Celle de Mambouki paraît avoir été forgée par les colons hollandais, par des procédés semblables à ceux qui leur ont fait transformer Amatymba en Tambouki (1).

Mais il y a dans ce canton une horde dont l'histoire, bien que peu connue et obscure, ne peut manquer d'exciter l'intérêt. Elle descend d'Européens, qui, ayant fait naufrage sur cette côte, et n'ayant pu s'en échapper, s'y fixèrent, et se marièrent avec des femmes du pays. Notre voyageur regarde ce fait comme complétement démontré; cependant, comme on l'a révoqué en doute, et qu'il est curieux, il saisit cette occasion de présenter quelques renseignements qu'il a recueillis sur ce sujet.

On sait que le Grosvenor, vaisseau de la compagnie anglaise des Indes, périt, en 1782, sur les côtes de la Cafrerie. Une expédition qui, neuf ans après, partit pour savoir si quelques naufragés vivaient encore, étant arrivée dans le territoire des Hambonas, rencontra, dans le voisinage du lieu de l'accident, une horde d'environ quatre cents individus, issue du mariage d'Européens avec les indigènes, et trouva parmi eux trois vieilles femmes blanches qui étaient encore en vie. Elles étaient si jeunes à l'époque du funeste événement, qu'elles avaient entièrement oublié leur langue maternelle, et ne purent dire ni le nom du navire, ni de quelle

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 351.

nation elles étaient. La horde de mulâtres à laquelle elles appartenaient possédait des bestiaux, et avait de grands jardins plantés en sorgho, maïs, cannes à sucre, patates, bananes, haricots : elle devait évidemment son origine à l'équipage de quelque navire jeté sur cette côte long-temps avant la catastrophe du Grosvenor.

Il paraîtrait, d'après des rapports récents, que cette horde de sang mêlé avait été expulsée de son territoire, ou au moins dispersée en partie, pendant les troubles occasionnés par les progrès des Zoulas sous les ordres du roi Tchaka. On a vu que, dans tous les récits relatifs aux Mantatis, qui circulaient parmi les Betchouanas pendant le séjour de Thompson à Kourouman, il était question d'hommes de couleur jaune et à cheveux longs qui se trouvaient parmi ces sauvages; et quoiqu'on n'en ait pas remarqué dans le nombre de ceux qui furent tués dans le combat, la probabilité du fait n'en est pas infirmée, puisque ces hommes jaunes ne doivent avoir été que très peu nombreux relativement aux autres; d'ailleurs le témoignage des prisonniers confirma cette assertion. De plus, M. Brownlee étant allé, en 1824, rendre visite à Vosani, principal chef des Tamboukies, qui réside à l'est du territoire des Hinzas, apprit que quelques familles de race blanche ou mélangée, et descendant de naufragés, vivaient encore chez une tribu voisine; mais Vosani ne voulut pas permettre à M. Brownlee d'aller de ce côté. On a distingué aussi, parmi les gens de la suite de Tchaka, un homme qui avait les traits européens, les

cheveux longs, des moustaches et une grande barbe; probablement il était d'origine européenne.

Depuis la limite des Amapondæ ou Hambonas au sud-ouest, jusqu'aux rives du Mapouta, et à la baie de Lagoa au nord, et dans l'intérieur au moins jusqu'à la grande chaîne de montagne dans le flanc occidental de laquelle le Gariep a sa source principale, tout le pays obéit aujourd'hui à Tchaka. Cet homme, qui, dans l'origine, était le chef des Zoulas ou Vatouas, tribu obscure mais belliqueuse, a, depuis huit à neuf ans, conquis ou exterminé toutes les hordes indigènes, depuis la baie de Lagoa jusqu'à Hambona. Il a établi dans son vaste royaume un système de despotisme militaire, qui forme un contraste frappant avec le gouvernement patriarcal en usage chez les autres tribus cafres.

En 1825, M. Farewell, lieutenant de vaisseau à demi-solde, alla du Cap au port Natal dans un petit navire, avec un certain nombre d'hommes. Ayant obtenu de Tchaka la concession du territoire voisin, il y bâtit un fort dans le dessein de commercer avec les indigènes. Malgré la perte de deux navires sur la côte, la perspective des profits futurs a engagé cette petite colonie à rester. M. Farewell et d'autres Anglais rendirent récemment visite à Tchaka, qui demeurait à Zoula, son séjour ordinaire, éloigné de cent quarante milles du port. Il paraît que la sagacité de ce roi barbare lui a fait pressentir les avantages qui peuvent résulter pour son peuple, de relations amicales avec les Européens : il ne prévoit donc pas que l'admission de quelques trafiquants pourra

tribu nommée Mantatizi, quoique la masse qui exer-
çait des ravages comprît d'autres hordes. Les deux principales tribus composant l'armée des Mantatis étaient appelées par les prisonniers Bacloquini et Makaalogani; le pays des premiers était désigné comme voisin de Hambona et du port Natal, celui des derniers comme situé près des sources du Ma-[illegible].

Ces deux tribus s'étant associées à d'autres également expulsées par les Zoulas, formèrent une armée très nombreuse; elles avaient avec elles leurs femmes, leurs enfants, et probablement la petite [illegible] qu'elles avaient pu dérober à la [illegible]. Mais un grand nombre de gens, [illegible] les femmes et les vieillards, paraissent [illegible] souffert de la faim depuis le [illegible] quittèrent leur pays jusqu'à celui où [illegible] combattus par les Griquas. D'après l'aveu [illegible], il ne semble que trop certain que l'imputation d'être anthropophages, dont les chargeaient les Betchouanas, n'était que trop fondée; mais vraisemblablement la faim seule, et non un penchant détestable, a pu les pousser à se nourrir de la chair de leurs ennemis ou de leurs compatriotes tués dans le combat.

Sortis de leurs montagnes, les Mantatis suivirent le cours de la branche principale du Gariep, subjuguant dans leur route plusieurs hordes de Lehoyas; ensuite ils marchèrent au nord, pillant et dispersant toutes les tribus betchouanas avec lesquelles ils avaient quelque point de contact : on dit qu'ils en

aux tribus cafres et betchouanas sont incalculables, et ne se bornent pas aux massacres commis par son armée. En pillant et chassant devant lui les nations voisines, il les a forcées à commettre à leur tour des dévastations, et à porter la terreur et le ravage dans les cantons les plus reculés de l'Afrique méridionale. En un mot, les peuples dépossédés par Tchaka sont devenus les Mantatis bandits et cannibales.

Toutes les tribus des Cafres tirent leur principale subsistance de la chair et du lait de leurs troupeaux; et, pendant leurs guerres, leur agriculture, d'ailleurs bornée, est souvent négligée totalement. Par conséquent, s'ils sont privés de leur bétail, ils sont réduits au désespoir, et il faut qu'ils deviennent voleurs ou qu'ils meurent de faim. C'est ce qui est arrivé aux Mantatis. Incapables de résister aux Zoulas, qui les accablaient par le nombre, ils furent pillés et expulsés de leur pays, se joignirent à d'autres tribus qui avaient partagé le même sort, devinrent formidables par leur nombre et leur fureur, et se précipitèrent comme un torrent fougueux sur les tribus de l'intérieur, faibles et peu belliqueuses.

Les opinions sont partagées sur le vrai nom des Mantatis. Le landdrost Stockenstrom, qui a examiné plusieurs des fugitifs retirés dans son district, dit que ce mot signifie simplement brigand ou pillard, en betchouana; que les tribus ravagées ont appelé ainsi celles qui les ont envahies, mais que celles-ci rejettent toutes cette dénomination. Des fugitifs assurèrent à Thompson qu'il existait réellement une

tribu nommée Mantatizi, quoique la masse qui exerçait des ravages comprît d'autres hordes. Les deux principales tribus composant l'armée des Mantatis étaient appelées par les prisonniers Bacloquini et Makallogani; le pays des premiers était désigné comme voisin de Hambona et du port Natal, celui des derniers comme situé près des sources du Mapouta.

Ces deux tribus s'étant associées à d'autres également expulsées par les Zoulas, formèrent une armée très nombreuse; elles avaient avec elles leurs femmes, leurs enfants, et probablement la petite portion de bétail qu'elles avaient pu dérober à la rapacité de l'ennemi. Mais un grand nombre de gens, notamment les femmes et les vieillards, paraissent avoir généralement souffert de la faim depuis le moment où ils quittèrent leur pays jusqu'à celui où ils furent combattus par les Griquas. D'après l'aveu des prisonniers, il ne semble que trop certain que l'imputation d'être anthropophages, dont les chargeaient les Betchouanas, n'était que trop fondée; mais vraisemblablement la faim seule, et non un penchant détestable, a pu les pousser à se nourrir de la chair de leurs ennemis ou de leurs compatriotes tués dans le combat.

Sortis de leurs montagnes, les Mantatis suivirent le cours de la branche principale du Gariep, subjuguant dans leur route plusieurs hordes de Lehoyas; ensuite ils marchèrent au nord, pillant et dispersant toutes les tribus betchouanas avec lesquelles ils eurent quelque point de contact : on dit qu'ils en

traitèrent ainsi vingt-huit. Korritchané, capitale des Maroutzis, fut du nombre des villes saccagées et brûlées. Mais Makkabba, chef des Waukitz, tombant à l'improviste sur les Mantatis pendant qu'ils s'étaient partagés en deux troupes, les défit avec un grand carnage, et sauva ainsi son territoire.

Après cet échec, qui paraît avoir été le premier qu'ils eussent essuyé, les Mantatis, un peu en désordre, et souffrant beaucoup du manque de vivres, dirigèrent brusquement leur marche au sud, et tombèrent avec furie sur une division des Barolongs, qu'ils pillèrent et dispersèrent sans opposition. Ce succès leur ayant procuré du bétail et du grain en abondance, ils continuèrent leur route au sud, vainquirent aisément les Tammahas, tribu faible, et enfin s'avancèrent contre les Matclhapis. Ceux-ci n'auraient jamais pu leur résister, et, sans le double avantage du secours des chevaux et des armes à feu, les troupes les mieux disciplinées les auraient trouvés redoutables. Mais la vue d'hommes à cheval et le terrible effet des fusils, choses absolument nouvelles pour eux, eurent bientôt ralenti leur courage, et les forcèrent à faire retraite, mais avec moins de frayeur et de désordre qu'on n'aurait pu le supposer. Le bruit de la mousqueterie et les blessures faites par des armes invisibles leur causèrent une surprise extrême; néanmoins, ils soutinrent l'attaque avec une fermeté et une persévérance qui sont bien plus dignes de remarque que leur défaite finale. La première fois qu'ils aperçurent Thompson et Arend près de Lattakou, ils les prirent pour des animaux d'une

espèce nouvelle; et c'est dans cette idée qu'ils essayèrent de les envelopper.

La perte de leurs deux rois, ou chefs principaux, qui tombèrent en s'avançant bravement vers les Griquas, les détermina grandement à faire retraite, et, plus tard, occasionna leur désunion; ce qui fut un bonheur pour les Betchouanas. Une division reprit le chemin du nord, et fut de nouveau vaincue et repoussée par Makkabba; ensuite elle se réunit amicalement aux Maroutzis, et, suivant les dernières nouvelles, s'établit, de leur consentement, dans leur territoire près de Korritchané. L'autre division s'en retourna vers Hambona, se dispersa, et pilla plusieurs tribus qui lui avaient échappé précédemment. Cet événement réduisit à une misère extrême des milliers d'individus qui arrivèrent le long de la frontière nord-est de la colonie pour demander qu'on les protégeât, et qu'on leur donnât de quoi subsister.

Une bande d'à peu près trois cents hommes fit, en 1824, une irruption dans le territoire de Tarka, et emmena du bétail. Poursuivis par une troupe de fermiers, et attaqués par des armes à feu, ces pillards montrèrent la plus grande surprise, et abandonnèrent leur butin sans résistance. On leur fit des prisonniers, qui, interrogés en cafre, répondirent qu'ils appartenaient à une tribu nommée Kouss, qui habitait à plusieurs journées de route dans l'est; et que leur pays ayant été ravagé par une nation errante, ils étaient forcés par la famine à en piller d'autres, pour pourvoir à leur subsistance. Leur maigreur extrême prouvait la vérité de ce discours;

on les avertit de ne plus revenir dans la colonie, et on les renvoya. Ces Kouss paraissent avoir été une des hordes pillées par les Mantatis quand ils retournèrent au sud.

La première apparition de ces bandes de pillards chez les Cafres du midi paraît avoir eu lieu dès 1822. Vers la fin de cette année-là, les Amatymbæ furent attaqués par des Ficanis, horde errante qu'ils ne repoussèrent qu'avec peine. Il paraît qu'en cafre ce mot Ficani signifie assaillant ou maraudeur, et par conséquent est synonyme de Mantati en betchouana. En 1824, les Ficanis, probablement les Mantatis, revenant du pays des Betchouanas, renouvelèrent leurs incursions chez les tribus cafres, comme on le voit par une lettre de M. Brownlee, du mois de juillet 1824, dont voici l'extrait :

« Nous avons appris que les Ficanis reparurent, et attaquèrent les Tamboukies il y a à peu près dix-huit mois. Récemment ils ont assailli les Amapondes, tribu qui habite sur la côte à l'est des Tamboukies; ils l'ont dispersée, et enlevé son bétail. Beaucoup de fugitifs ont cherché un asile chez les Tamboukies et les Hinzas. Nous en avons vu aussi d'une autre tribu qui se nomme Amazizi. Ils racontent que leur pays est traversé par une rivière du même nom. D'après les détails qu'ils donnent, je présume qu'elle doit être dans l'intérieur du côté de la baie de Lagoa; ils ressemblent, sous quelques rapports, plus aux Betchouanas qu'aux Cafres; cependant ils disent que les tribus qui demeurent au-dessous d'eux sur l'Amazizi parlent le cafre. »

Thompson pense que, suivant toutes les probabilités, l'Amazizi est le Mapouta, ou un de ses principaux affluents qui coule dans de hautes plaines semblables à celles qui sont voisines des sources du Key. Dans une note, il donne l'extrait suivant d'une lettre du capitaine Owan, commandant le Leven, qui, lorsqu'il l'écrivit, était occupé du relèvement de la côte voisine de la baie de Lagoa.

« Le cours du Mapouta est à peu près de quatre-vingts à quatre-vingt-dix milles; il a son embouchure dans le coin méridional de la baie de Lagoa, vient du sud-ouest, et preud sa source vers 27° de latitude sud, et 31° de longitude est dans un groupe de montagnes du pays des Vatouahs ou Boutouas (Zoulas). L'English-River est l'æstuaire de trois rivières dont le cours n'est pas très long. La plus septentrionale vient d'une distance de vingt milles au nord-est; celle du milieu ou rivière Dundas, de la même distance dans l'ouest; celle du sud, d'une soixantaine de milles dans le sud-sud-ouest. Les montagnes du pays des Vatouahs paraissent être à quinze ou vingt milles au-delà de l'English-River, 26° sud, 32° 30′ est. Le King-George-River ou Munice se jette dans la baie de Lagoa, à trois ou quatre lieues au nord de l'English-River, et sa source est à peu près sous 20° sud, et coule presque en droite ligne du nord au sud.

La langue des indigènes de la baie de Lagoa parut être à peu près la même que celle qui se parle sur la côte orientale jusqu'aux îles Bazaneto. Ces tribus et les Cafres se comprennent les uns les autres sans

beaucoup de peine; mais je ne sais pas si c'est le même idiome. Les Vatouahs sont un peuple différent, qui a un autre dialecte; mais ils s'entendent avec les indigènes de la baie de Lagoa; les premiers ressemblent aux Cafres méridionaux. Les habitants des bords du Mapouta commercent avec l'intérieur, et le pays des Wankitz ne peut pas être à plus de deux cent cinquante milles à l'ouest de la baie de Lagoa. On dit que celui où le docteur Cowan fut massacré est près des sources du King-George-River et de la rivière de Sofala. Les indigènes de la baie de Lagoa sont timides, et semblent vivre en paix avec tout le monde; les Vatouahs les traitent comme des gens vaincus, et ont fait récemment une irruption chez eux : on n'éprouverait de la part des premiers aucun empêchement pour traverser leur pays.»

De nouveaux détails, transmis le 3 juillet 1824, par M. Thompson, autre missionnaire dans le pays des Cafres, corroborent le récit de M. Brownlee relatif aux Amazizis : M. Thompson eut un entretien avec un homme de la nation qui, l'année précédente, avait attaqué Lattakou; il avait été chassé de son pays quelques années avant : il se nomme lui-même Amazizi; ses ennemis l'appellent Baficani. Le premier nom vient d'une grande rivière, en comparaison de laquelle le Keiskamma est peu considérable : il y en a plusieurs autres; quelques unes tarissent en été. Il y a aussi des lacs. L'eau est en général bonne; il y en a aussi beaucoup de saumâtre. Le pays est communément plat; on n'y voit pas de hautes montagnes. En été, la chaleur égale

celle de la Cafrerie; en hiver, il y gèle et il y neige. Il est beaucoup plus peuplé que celui des Cafres et des Tamboukies; il est peu boisé; les maisons sont en roseaux et en petits morceaux de bois apportés de très loin : on fait du feu avec la fiente du bétail et les tiges de sorgho. Les maisons sont propres; l'entourage des kraals à bétail et des jardins est fait en argile et en fiente mêlées. Les Amazizis ont beaucoup de gros bétail, de moutons, de chèvres et de volaille : ils ne connaissent pas les chevaux; ils savent fondre le cuivre et le fer; leurs forgerons fabriquent des houes, des sagaies, des haches et des aiguilles. Les hommes et les femmes fouillent la terre avec des houes; les femmes coupent les tiges, les hommes battent le grain; on ne l'enterre pas comme chez les Cafres, on l'entasse sur la terre, et on le couvre avec de l'herbe. On cultive le sorgho et le maïs, les haricots, le melon d'eau et les courges. On prépare une boisson spiritueuse avec le sorgho, et l'on sait faire prendre au lait une consistance plus grande que chez les Cafres, puisqu'on dit qu'on le mange. Les animaux sauvages sont les loups et les chacals, et plusieurs espèces d'antilopes: plusieurs de ceux qui sont communs dans l'Afrique méridionale ne sont pas connus dans cette contrée.

Cet Amazizi n'était pas allé à Lattakou; il n'avait jamais entendu parler d'hommes blancs. Les détails qu'il donna sur les mœurs de ses compatriotes rappellent ceux qu'on a lus dans les relations de Barrow et de Lichtenstein sur les Cafres. Ces malheureux Ficanis avaient erré long-temps parmi les Mambou-

kies et les Hambonas; un grand nombre s'était fixé récemment parmi le Cafres sujets d'Hinza.

En 1825, les Ficanis recommencèrent leurs déprédations chez les Cafres, et, pénétrant dans le pays des Tamboukies au nord-est, ils s'approchèrent tant de la frontière de la colonie que l'on conçut des craintes. Heureusement qu'ils se contentèrent de piller les kraals des Tamboukies, et ensuite se retirèrent à l'est. En 1826, le bruit de leur retour se répandit; mais les mesures que le gouvernement de la colonie a prises pour veiller leurs mouvements, sont propres à dissiper toutes les inquiétudes sur leurs tentatives futures pour franchir les limites de la colonie. Toute demande de secours de la part des Tamboukies a été refusée. Il faut que les tribus cafres combattent avec bravoure pour défendre leur existence, ou périssent comme celles qui ont déjà été accablées par les dévastateurs. « Sans leurs divisions intestines et leurs jalousies mutuelles, dit Thompson, je pense, d'après le caractère mâle et belliqueux des hordes voisines de nos frontières, qu'elles résisteraient avec plus d'énergie que les lâches Betchouanas.

« Il est difficile d'estimer avec exactitude l'étendue des malheurs et de la destruction occasionnée parmi les Cafres par l'expulsion et les dévastations subséquentes des Mantatis : mais, d'après le calcul le plus modéré, on croit qu'au moins cent mille individus ont péri par la guerre et par la famine. Dans le cours des deux dernières années, près de mille fugitifs, la plupart dans le plus affreux dénûment,

se sont réfugiés dans la colonie ; circonstance absolument sans exemple dans les périodes précédentes. Conformément aux ordres du gouvernement, ces infortunés ont été engagés comme domestiques pour sept ans chez les colons des districts de l'est, qui ne possèdent pas d'esclaves ; et des précautions ont été prises, efficaces, je l'espère, pour prévenir qu'ils ne soient maltraités, ou ne tombent dans l'esclavage » (1).

CHAPITRE XXVI.

Voyage de M. Cowper Rose, officier anglais, dans la colonie du Cap, et dans le pays des Cafres.

Un jeune officier anglais, d'un esprit enjoué, a retracé légèrement les impressions qu'il a reçues des objets vus pendant un séjour de quatre ans chez les colons du Cap et chez les Cafres (2) ; il ne donne lui-même ses observations que pour des esquisses. On ne peut, en effet, les comparer à celles des voyageurs précédents, qui ont agrandi le domaine de la géographie ; cependant il y a de la philosophie et de la finesse dans les remarques du jeune officier, et

(1) Thompson's *Travels*, t. 1, p. 384.

(2) *Four years in southern Africa ;* by Cowper Rose, *Royal Engineers*. Londres, 1829, chez Colburn et Bentley, 308 pages in-8°, avec une planche. Une traduction française a paru en 1830 à Paris.

elles sont présentées sous une forme piquante. Nous le suivrons dans son voyage chez les Cafres.

Après quelques excursions aux environs de la ville du Cap, M. Cowper Rose se rendit à Graham's-Town, chef-lieu du district d'Albany, sur la frontière orientale de la colonie. Cette ville, grande, laide et mal bâtie, est éloignée du Cap de sept cents milles, et peut contenir trois mille habitants, tant bourgeois que soldats ; ils sont presque tous venus d'Angleterre, et ont reçu du gouvernement des portions de terrain pour s'y établir. Graham's-Town n'était, il y a quelques années, qu'un poste militaire ; et, dans la principale rue, on voit encore debout l'arbre sous lequel, dit-on, le colonel Graham, le premier officier anglais qui ait jamais conduit des troupes dans ce pays, dressa sa tente. La ville qui s'est élevée, a reçu son nom, qu'on cite toujours avec vénération. On y a bâti des maisons de toutes les façons, puis des casernes, une église pour le rite anglican, des chapelles pour les dissidents, les wesleyens, les anabaptistes, les indépendants, enfin une prison que l'auteur représente comme l'édifice le plus beau et le plus nécessaire de la ville. La population, dit-il, offre un singulier mélange d'officiers désœuvrés, de marchands paresseux, de soldats ivrognes, et de colons plus ivrognes encore. Graham's-Town est située dans un bas-fond entre de hautes collines verdoyantes, sur lesquelles l'œil suit les chemins qui partent de la ville pour se diriger sur les contrées d'alentour. Entre ces collines, s'enfoncent des ravins couverts de bois, et parés de toute sorte de

fleurs qui croissent à l'ombre; on y trouve aussi des défilés ou poorts bordés de profonds précipices, dont les parois sont tapissées de festons de feuillage, et dans lesquels coulent des ruisseaux, tantôt entre des rochers arides, tantôt sous des touffes d'arbres. Le soleil du soir, en pénétrant dans ces ravins et dans ces précipices, y produit des incidents de lumière d'un effet magique. En revenant à la ville, on voit le bouvier hottentot ramener les bestiaux des habitants, ou une famille de fermier dételer les bœufs de son chariot pour passer la nuit sur la pelouse auprès d'un ruisseau. Quelquefois, toute la population d'une ferme est là, maîtres, serviteurs et animaux. La moisson une fois faite, le paysan est maître de son temps, et il ne dédaigne pas alors de charger son chariot de toutes ses denrées superflues pour aller au loin les échanger dans la ville contre les objets qui lui manquent. Le paysan de la colonie est aussi chasseur; car ici la chasse se joint à l'agriculture pour nourrir les colons, comme dans l'enfance de la société. Aussi voit-on quelquefois emballés avec les denrées destinées au marché de la ville la peau du lion, la belle peau tachetée du léopard et du tigre du Cap, celle du loup, du lynx rouge, les cornes monstrueuses du buffle, dont on fait des poudrières, celles de diverses antilopes, les œufs et les plumes d'autruche, et des tapis grossiers faits en peaux de springboks. Si les chariots appartiennent à des paysans qui trafiquent avec les tribus des frontières, ils apportent aussi des dents d'éléphant et d'hippopotame, des manteaux en fourrure provenant des

Betjouanas et des Griquas, et les singuliers objets de parure de ces peuples, par exemple des colliers auxquels sont suspendus des dents de loup et des griffes de tigre, ou bien des objets mystérieux en bois ou en argile, auxquels on attribue des vertus magiques; des bracelets en cuivre, qui sont quelquefois ingénieusement travaillés, de gros anneaux en ivoire, et des coiffures de femme, consistant en peau de bouc bleu couverte de verroterie, selon divers dessins. On y trouve encore les hassagaies cafres, javelots légers d'environ cinq pieds huit pouces de long, et munis de pointes en fer; au-dessous de ces pointes, quelques armes de cette espèce ont de part et d'autre de doubles crocs, dont les uns sont dirigés en haut et les autres en bas, et qui ont pour but de rendre la plaie plus dangereuse, soit que l'arme y pénètre, soit qu'on la retire; raffinement cruel qui s'exécute pourtant par des procédés grossiers; un quartier de roche sert d'enclume; une pierre tient lieu de marteau, et quelques vieux canons de fusil ou d'autre ferraille fournissent le fer.

Quelquefois on aperçoit aussi parmi ces armes des haches de guerre ayant un manche en corne de rhinocéros, et provenant de hordes de sauvages très éloignés, et l'arme si redoutable du faible Boschiman, la flèche empoisonnée.

D'autres fois arrivent les chariots de missionnaires, traînant à leur suite des indigènes, à qui on fait voir le pays que les Européens leur ont enlevé, et où l'on déploie les arts de la civilisation aux yeux étonnés des sauvages. Peu de temps après l'arrivée de notre

voyageur à Graham's-Town, deux chefs d'un rang élevé, Duchany et son frère, approchèrent avec un missionnaire. A la vue de la ville, Duchany fut saisi de peur parce que, quelques années auparavant, ayant tenté une attaque contre cette place, il avait été proscrit par les Anglais, qui avaient offert une récompense pour sa tête. On eut de la peine à le calmer et à lui persuader que tout était oublié. Quand du haut des collines il vit les rues se prolonger dans le fond, il observa que le kraal est maintenant trop fort pour qu'un coup de main puisse réussir.

Arrivés dans la ville, les chefs, affublés de vieux vêtements européens qu'on leur avait donnés, allèrent de maison en maison avec leur interprète pour mendier des présents. Le landdrost leur acheta dans une boutique des haches, des pots de fer et de terre, des briquets et d'autres ustensiles. Le marchand dit au landdrost : « Pour voir si le Cafre est reconnaissant, demandez à celui pour qui vous venez d'acheter tant de choses un seul de ses pendants d'oreille. » Il en fit en effet la demande pour le landdrost. Duchany fit d'abord semblant de ne pas entendre, puis il répondit d'un air tranquille : « Si le landdrost m'eût demandé cet objet lui-même, je croirais qu'il en a besoin; d'ailleurs j'ai quitté mon pays non pas pour donner, mais pour recevoir. »

Le repos des colons est fréquemment troublé par la nouvelle de l'approche de milliers de sauvages. Le plus souvent, ces bruits viennent de ce que quelque tribu éloignée, poussée au désespoir à la suite d'une mauvaise récolte ou d'une épizootie, se jette

sur une tribu voisine, qui, à son tour, exerce les mêmes ravages chez une autre tribu, et ainsi de suite jusqu'au voisinage de la colonie. Là, ce mouvement belliqueux se répand par la renommée, qui grossit à chaque pas le nombre des assaillants; quelquefois l'armée qui avance est représentée comme étant composée de cinquante à cent mille sauvages et cannibales.

Dans ces derniers temps, un chef nommé Chaka (1), qui est à la tête de la petite tribu belliqueuse des Zoolas, dans le voisinage de la baie de Lagoa, s'est rendu redoutable par ses conquêtes et par ses actes de cruauté. Ses gens sont mieux armés que les Cafres ne le sont ordinairement; quand un de ses officiers manque une entreprise, on le met à mort. Chaka s'est déjà rendu maître de toutes les petites tribus d'alentour, et il a menacé de soumettre ou de ravager tout l'espace qui le sépare de la colonie.

Voilà du moins ce que l'on raconte : M. Cowper Rose pense qu'il faut rabattre un peu des bruits qui circulent à son égard. Cependant il est certain que si les Cafres, au lieu de se diviser continuellement en petites factions, unissaient leurs forces pour attaquer les colons dispersés dans le district d'Albany, les halliers dont le pays est parsemé, et la grande étendue de la frontière, rendraient la défense très difficile; heureusement la jalousie et la haine mutuelle entre les tribus empêchent une coalition générale, et, dans cet état de choses, elles se bornent à des larcins dont l'amour est souvent le motif.

(1) M. Thompson écrit Tchaka. Voyez ci-devant, p. 49.

En effet, un Cafre sait qu'il ne peut avoir la jeune fille qu'il aime qu'en l'achetant au beau-père en bestiaux; s'il n'en a pas, il sait que les hommes blanc en ont ; il réunit quelques amis à qui il promet de rendre le même service dans l'occasion ; ils vont se mettre en embuscade dans quelque hallier au haut d'une colline d'où ils peuvent apercevoir le troupeau d'un colon; quand ils voient que les bouviers s'éloignent, ou qu'ils ne sont pas en force pour résister, ils se glissent tout doucement dans le pâturage, quelquefois en rampant sous les buissons, et voilà les bestiaux enlevés. La première nouvelle que reçoit le fermier du vol de son troupeau, c'est en voyant les Hottentots qui devaient le garder, garrottés et attachés aux arbres. Les Cafres s'enfuient avec leur butin à travers les ravins et les buissons, en sorte qu'il est difficile de suivre leurs traces et de les atteindre ; puis, passant à gué le Vish-Rivier, ils sont bientôt dans leur pays, où, moyennant la cession d'une partie de leur proie, ils gagnent la protection du chef. Quand les Anglais viennent se plaindre, il témoigne de l'indignation du vol qui a été commis, déclare que sa tribu ne s'en est pas rendue coupable, et promet, néanmoins, de faire des recherches; si le fait est trop patent, il découvre enfin les voleurs, promet de les punir sévèrement, et rend le bétail.

Rien n'est plus commun que de voir arriver les colons pour demander aux autorités publiques d'envoyer un piquet de soldats à la recherche de leur bestiaux et de leurs chevaux volés. Auprès d'un ancien poste militaire sur le Kap-Rivier, notre voya

geur vit les tombes de trois soldats anglais que les Cafres avaient assassinés, pour avoir repris des bestiaux que ces sauvages avaient enlevés.

M. Cowper Rose ne croit pas, néanmoins, que les Cafres soient un peuple cruel. On prétend qu'autrefois les fermiers hollandais de la frontière, sur lesquels le gouvernement ne pouvait exercer presque aucun pouvoir, exterminaient les Cafres avec aussi peu de scrupule que s'il se fût agi de loups ou d'autres animaux malfaisants. On a d'ailleurs reculé peu à peu les frontières, et établi des postes militaires sur le terrain que les Cafres occupaient anciennement. Quelques uns des anciens chefs, dit notre voyageur, habitent maintenant avec leurs tribus à cent cinquante milles au-delà de leur séjour primitif; aussi quand l'un d'eux, St' Lamby, qui occupait le pays aux environs d'Uitenhagen, reçut l'ordre de le quitter, il répondit que ses pères avaient mangé le miel sauvage de ces collines, et qu'il ne voyait pas pourquoi il fallait les quitter (1).

En 1810, la grande rivière aux Poissons (*great Fish-River*) fut proclamée comme la limite orientale de la colonie; dix ans après Gaïka ou Geïka, le même chef qui traita avec les Hollandais lors du voyage du docteur Lichtenstein, fut obligé d'évacuer le riche terrain situé entre cette rivière et le Keiskamma : aussi observa-t-il que, quoique redevable aux Anglais à cause de sa dignité comme chef, il trouvait ses bienfaiteurs bien avides, puisqu'ils

(1) *Four years in southern Africa*, p. 75.

lui enlevaient un si beau pays. On lui a pourtant permis dans la suite de retourner sur le sol paternel, et de cultiver la terre défrichée par ses pères.

Pour le voyage en Cafrerie qu'entreprit M. Cowper Rose avec le landdrost d'Albany, on avait formé une caravane de dix-neuf personnes, indépendamment des sept Européens. Il y avait dans le nombre trois jeunes chasseurs, fils de colons anglais, et si habiles tireurs, que les primes qu'ils gagnaient par la destruction des bêtes féroces suffisaient, depuis quelques années, pour payer le bail des fermes de leurs pères. En général, les fils des colons anglais sont une race hardie, entreprenante et énergique, qui un jour constituera un peuple intéressant, mais qui ne sera jamais riche, faute de débouchés pour les productions du pays. Les autres personnes étaient des Hottentots, des Cafres, etc. Un chariot, attelé de seize bœufs, portait la tente et les bagages; on emmenait seize chevaux de selle et un troupeau de moutons. On se dirigea toujours à l'est, ayant à la droite la côte, de laquelle on approchait quelquefois beaucoup; d'autres fois, entre les collines, on avait en perspective de sombres forêts terminées par la teinte bleue de la mer. Sur la gauche se prolongeaient les montagnes des buffles, appuyées contre les chaînes des monts Koloco et Chummie. Les cavaliers prenaient les devants, et s'écartaient quelquefois à droite et à gauche pour chasser, ou pour examiner quelque objet curieux; tandis que le lourd chariot, suivi des moutons, des soldats et des domestiques, suivait lentement. On se reposait pendant

la plus forte chaleur du jour, et lorsque, vers le coucher du soleil, on atteignait les bords de quelque rivière ou ruisseau, on y dressait la tente, et on allumait les feux pour la nuit.

Les principales rivières qu'on traversa dans cette expédition, sont la grande rivière aux Poissons, la Keiskamma, la Chilumni, la rivière aux Buffles, la Namaqua, l'Acoun, le Gounovi, le Gualaka et le Key; rivières qui toutes se dirigent sur la mer, et qui, à l'exception de la dernière, présentent le même aspect, c'est-à-dire que les rivages, couverts de bois fourrés, en sont escarpés sans être très élevés, tandis que l'eau, en coulant à l'ombre des buissons, a une teinte toute noire. Parmi les diverses espèces d'arbres qui parent les bords des rivières, il y en a d'une grande beauté : le riche feuillage du figuier sauvage se marie avec les festons pendants du saule; on y trouve le bois d'hassagaie, le bois de fer, et beaucoup d'autres espèces, tandis que des roseaux et les feuilles du caféier des Cafres, semblables aux feuilles du palmier, bordent le cours de l'eau. Dans le voisinage des rivières, le terrain est hérissé de mamelons, et la terre se couvre de plantes à belles fleurs; mais, en s'éloignant, on entre dans de vastes plaines couvertes d'herbe, et où quelques mimosa sont dispersés à de grandes distances, jusqu'à ce que de nouveaux mamelons annoncent le voisinage d'une autre rivière. Après les chaleurs de l'été, ces plaines ont un aspect rougeâtre et aride; ou bien une vaste étendue, ravagée par le feu, attriste par sa teinte noirâtre. Cependant une seule

averse est capable de changer la face de la contrée, et la végétation s'élève avec une rapidité vraiment prodigieuse pour un Européen habitué à la marche lentement progressive de la nature dans sa patrie.

Sur les bords de la grande rivière aux Poissons, d'épais halliers, appelés buissons de Fish-River, couvrent le terrain sur de vastes espaces : c'est le repaire de la plupart des espèces d'animaux sauvages de l'Afrique méridionale. Dans d'autres endroits, les rives sont entièrement dégarnies de végétaux, et le voyageur ne s'aperçoit du voisinage de la rivière que lorsque, arrêté sur la rive escarpée, il voit un simple ruisseau couler lentement à cinq ou six cents pieds au-dessous de lui. Des deux côtés le pays est plat, et il semble que la profonde ravine n'est destinée qu'à contenir le cours d'une eau si précieuse dans cette partie du monde ; car une série de siècles n'aurait pas suffi pour que l'eau eût pu creuser elle-même un canal aussi profond. Telle est du moins l'opinion de l'auteur; mais a-t-il vu cette rivière dans ses grands débordements, comme les voyageurs qui l'ont précédé?

M. Cowper Rose décrit une soirée au bord de la grande rivière aux Poissons. Le soleil venait de se coucher, plus de rayon de lumière dans le désert, les collines hautes et boisées qui s'élevaient le long du cours sinueux et profond de la rivière, étaient revêtues de teintes de pourpre foncé; celles qui étaient plus reculées se confondaient avec le vague de l'horizon. Les nuages, encore éclatants des rayons d'un soleil qui avait disparu, servaient à éclairer la

riche végétation des bords du précipice au fond duquel coulait la rivière. On distinguait parmi les fleurs de ce monde végétal la superbe *strelitzia regina* et les palmes des euphorbes, plante caractéristique des paysages africains, et dont le lait cau tique sert, dit-on, de nourriture au rhinocéros. Auprès de la rivière, on n'apercevait pas l'eau, mais dans l'éloignement on voyait briller sa surface d'une lumière douteuse. L'auteur avait visité plusieurs habitations des colons anglais. Il y a peu de ces colons, dit-il, qui conservent les habitudes et les sentiments de gentlemen; ceux mêmes des classes supérieures sont tombés dans une indolence désespérante, et les demeures des classes inférieures ne sont que de misérables cabanes en claies crépies d'argile, dans lesquelles habitent l'ivrognerie et l'abrutissement. Cependant au milieu de leur misère ils conservent un orgueil qu'ils exhalent à force d'eau-de-vie du Cap. M. Cowper Rose prit part à une chasse aux éléphants, qui ne fut pas heureuse. Au retour de cette chasse, un des Hottentots, qui l'avait accompagné en qualité de domestique chasseur, lui raconta son histoire. Cet homme, dont le teint était plus foncé et les traits plus réguliers que ceux des Hottentots ordinaires, était de la race des Hottentots bâtards. « Les Cafres, dit-il, m'enlevèrent dans mon enfance lorsqu'ils vinrent incendier la maison du paysan chez lequel je vivais. Dans la suite, je m'associai à une bande de schelms (brigands) hottentots et cafres; nous avions des chevaux, des armes, et nous allions attaquer les paysans dans leurs fermes; et

quand un commando (troupe de soldats et de miliciens) pénétrait dans la Cafrerie, nous nous attachions à harceler l'arrière-garde; dès que nous voyions un homme de la troupe rester en arrière, nous nous poussions entre lui et ses compagnons; l'un saisissait la bride de son cheval, et les autres le renversaient par terre avant qu'il pût saisir son grand fusil; nous l'assommions d'abord à coups de samboc (nerf d'hippopotame) avant de le percer à coups d'hassagaies. » Le Hottentot continua ainsi: « Auprès d'Uitenhagen, les paysans avaient abandonné un demi-baril d'eau-de-vie dans les buissons; nous le bûmes; les autres burent plus que moi, et s'enivrèrent. Ayant vu cela, les paysans descendirent des collines; je me glissai dans les buissons; je les vis de là saisir mes camarades par la tête, et avec leurs longs couteaux leur couper la gorge, comme vous couperiez la tête à une tortue, si elle l'avançait hors de sa carapace. » Et que fîtes-vous ensuite? lui demanda le voyageur. « Les Anglais arrivèrent dans le pays, et envoyèrent l'ordre de ne plus se battre. J'allai à l'école (c'est-à-dire dans un établissement de missionnaires), et puis je fus enrôlé dans les troupes du Cap. » Cet homme, observe M. Cowper Rose, s'appelle maintenant un soldat, et on le garde et on le paie pour traquer et exterminer ses anciens compagnons les Cafres; il est obligé de les détruire sans avoir le prétexte de venger des injures reçues; autrefois il avait cette excuse, alors on l'appelait un bandit. Le fait est que cet homme paraît avoir été destiné, depuis son enfance, à verser le sang;

il racontait l'histoire de ses brigandages avec une indifférence complète. Il a pourtant une grande affection pour sa femme et ses enfants. Le tigre aime beaucoup aussi ses petits. »

Arrivée sur la rivière de Keiskamma, la caravane du landdrost, dans laquelle se trouvait M. Cowper Rose, comme il a été dit plus haut, dressa sa tente dans une vallée verdoyante, presque le seul endroit du rivage qui ne fût pas couvert de buissons épais; encore la pelouse en était-elle tout entourée. La fumée de nos feux, dit le voyageur, s'éleva au milieu des mimosa, des jasmins et d'autres plantes odorantes. Tandis qu'une partie de notre monde aidait à préparer le repas, d'autres se dispersèrent sur les bords de la rivière pour chasser des oiseaux aquatiques. Un chariot de missionnaires vint à passer; ceux qui étaient dedans dirent aux gens de la caravane qu'ils avaient choisi une position qui pourrait être troublée dans la nuit par les hippopotames. Cependant il ne s'en présenta point, et le lendemain matin, de bonne heure, nos voyageurs traversèrent la rivière, et se dirigèrent sur Wesleyville, premier établissement des missionnaires dans la Cafrerie.

La mission est située sur une pente au bord d'une branche du Chilumni; les petites chaumières blanches, construites sur la pente verdoyante, présentaient de loin un air de propreté et de calme. Les Cafres de la tribu voisine accouraient en foule. Son chef Pato, avec ses deux frères Conguar et Kaama, attendait en grand costume les étrangers; l'un portait un uniforme de quartier-maître général, le second était

habillé en officier d'artillerie, et le troisième en lancier. M. Cowper Rose avait déjà vu le cadet, Kaama, dans la colonie ; on l'y avait recherché dans les sociétés à cause de ses manières, qui étaient celles d'un homme civilisé ; il y avait montré un tact remarquable à saisir tout ce qui tenait aux convenances.

M. Cowper Rose visita son kraal, entra dans sa cabane, et fut présenté à Nomquiny, seule femme de ce chef. Les missionnaires étaient fiers de posséder dans leurs établissements un chef cafre qui n'eût qu'une seule femme ; mais il est douteux que Kaama leur ait laissé ce sujet de triomphe, car il parlait de son projet de prendre une seconde femme. Chez lui, Kaama se montrait dans son costume national, c'est-à-dire enveloppé dans son manteau de peau de tigre. Il se souvenait sans doute de la maison du Cap où M. Cowper Rose l'avait vu la dernière fois, car il disait humblement : La maison de Kaama est pauvre. Sa femme était une belle Cafre ; mais sa mère présentait l'aspect d'une décrépitude presque hideuse, moins encore à cause de sa vieillesse que parce qu'autrefois elle avait subi la torture, pour avoir été soupçonnée de magie.

Nos voyageurs visitèrent l'école où les missionnaires enseignaient aux enfants indigènes à lire l'anglais et le cafre. Ils rédigent un vocabulaire de la langue du pays, entreprise difficile à cause de la prononciation qu'on ne peut guère exprimer par des signes écrits. La langue cafre manque d'ailleurs d'expressions pour rendre les idées abstraites, pour les-

quelles les langues européennes ont tant de mots. Les missionnaires eurent, par exemple, beaucoup de peine à faire comprendre à un Cafre la signification du mot hypocrisie. A la fin, saisissant l'idée, il s'écria : Ah oui, c'est endosser le kaross de votre femme pour travailler au jardin ! Pour comprendre cette exclamation, il faut savoir que chez les Cafres le travail du jardinage étant l'occupation obligée des femmes, les hommes croiraient s'avilir en la partageant ; en sorte qu'un homme qui voudrait travailler au jardin, endosserait le vêtement de sa femme pour n'être pas reconnu. M. Cowper Rose craint que, par leur commerce avec les Européens, les sauvages ne finissent par comprendre trop bien ce que c'est que l'hypocrisie.

Nos voyageurs dînèrent chez les missionnaires avec les trois chefs indigènes, qui se comportèrent à table avec beaucoup de réserve; toutefois, ils ne se firent pas prier pour boire.

Le lendemain matin, les voyageurs assistèrent au service divin ; ce fut pour eux quelque chose de singulier d'entendre ce groupe noir, comme dit M. Cowper Rose, entonner un hymne de grâce sur un air national. Un des hymnes que l'on chanta avait été composé par un Cafre; une seule voix chantait les quatre premiers mots de chaque verset, puis tout le chœur, hommes et femmes chantaient le reste. Voici cet hymne en cafre, avec la traduction :

Ulin guba inhulu siambuta tina,
Ulodali, bom' uadali pazula,
Umdala uadala idala izula,

Yebinza inquinquis zixeliela,
Utika umkula gozezulinè,
Yebinza inquinquis nozilimélé,
Umze uakonana subizielc,
Umkokeli na sikokeli tina,
Uenze infaana zenza ga borni;
Imali inkula subiziele,
Wena, wena q'a ba inyaniza,
Wena, wena kaka linyaniza,
Wena, wena klati linyaniza:
Ulodali bom' uadali pezula
Umdala uadala idala izule.

« Lui, notre manteau de sûreté, le dispensateur de la vie, le vieux dans le haut, il est le créateur des cieux et des astres toujours brillants. Dieu est puissant dans les cieux, et fait tourner les étoiles autour du nuage. Nous l'invoquons dans sa demeure, pour qu'il soit notre guide puissant; car c'est lui qui fait que les aveugles voient; nous l'adorons comme l'unique bien, car lui seul est une défense sûre; lui seul est un bouclier véritable; lui seul est notre buisson de refuge; c'est lui, le dispensateur de la vie, en haut, qui est le créateur des cieux. »

Les prières furent récitées en partie dans la langue cafre, et en partie en hollandais, puis traduites par un indigène qui faisait les fonctions de bedeau. Notre voyageur en comprit peu de chose, et il présume que ses voisins à la peau foncée n'en comprenaient guère davantage. C'était la première mission cafre qu'il voyait; dans la suite, il en a visité deux autres. Il rend hommage aux excellentes intentions des missionnaires, à la simplicité de leurs ma-

nières, et à leur hospitalité; toutefois il pense qu'il est permis de douter du bon effet de leurs généreux efforts. C'est presque peine perdue que de vouloir expliquer les mystères du christianisme à des hommes dont les idées ne vont pas au-delà des besoins ordinaires de la vie, et qui ne connaissent presque pas d'autre occupation que la chasse. Toutefois il faut souhaiter que les missionnaires réussissent à détruire les superstitions absurdes et les usages cruels de ces tribus sauvages; à mesure que les missionnaires obtiendront de l'autorité, le faiseur de pluie et sa sorcellerie perdront leur crédit.

M. Cowper Rose avertit au reste qu'il ne faut pas exagérer la position des missionnaires. On les a représentés comme des hommes qui ont renoncé à tous les intérêts mondains, et qui subissent les plus grandes privations pour gagner des âmes au ciel. Ce n'est pas tout-à-fait cela : ceux que notre voyageur a visités habitaient des maisons commodes, et vivaient d'une manière confortable, sans luxe et sans besoin. A quelques exceptions près, les missionnaires ne sont pas d'ailleurs d'une condition qui jouisse de beaucoup d'aisance en Europe. Ils ne manquent pas entièrement de société, puisque ordinairement trois familles demeurent ensemble; ils ne sont pas non plus tout-à-fait privés de communications avec le monde civilisé; car, chaque semaine, un messager cafre se rend au poste militaire le plus proche de la frontière, pour recevoir les lettres qui y ont été apportées de l'intérienr de la colonie. « En me promenant à cheval dans le pays, dit notre voyageur,

j'ai rencontré ce messager qui retournait lentement à la mission, et il m'a semblé voir le dernier anneau de l'immense chaîne qui unit les missionnaires aux contrées civilisées.

Quelques gens de la suite du landdrost se rendirent le soir au kraal de Pato, et y furent témoins d'une cérémonie exécutée par le faiseur de pluie, à l'effet de découvrir une sorcière. Depuis long-temps le chef était malade ; et comme chaque maladie du chef est attribuée soit au poison, soit à la sorcellerie, la tribu, saisie de frayeur et de soupçons, appelle le faiseur de pluie. Lors de l'arrivée de M. Cowper Rose, les femmes, rangées en demi-cercle, frappaient sur les grands boucliers des guerriers, et faisaient entendre un chant mélancolique et monotone; mais la cérémonie cessa bientôt, parce que les indigènes n'aiment point à avoir des étrangers pour témoins de leurs coutumes superstitieuses. Partout on croit, dans ce pays, à la magie; et on en tire une vengeance redoutable. Dès que le faiseur de pluie, dans ses jongleries, a désigné l'individu à qui est attribué quelque sortilége, on le saisit malgré toutes ses protestations d'innocence; on le garrotte, et on l'étend de son long sur la terre; puis on place sur son corps des pierres brûlantes, et quand il est couvert de plaies, on y met des nids de grosses fourmis venimeuses. Dans ses douleurs cuisantes, le malheureux avoue tout ce qu'on veut; on lui ordonne alors de renoncer au pouvoir qui lui a servi à faire du mal. Sur cet ordre, il abandonne quelque effet qui lui appartient; un collier de verroterie, ou quel-

que autre objet de parure. On le fait périr ensuite dans les tourments, ou on le bannit de la tribu; ce qui le force d'errer en mendiant dans le pays.

La Cafrerie souffre beaucoup de la sécheresse : faute de pluie, les habitants des tribus qui dépendent de leurs récoltes de blé et de maïs meurent par centaines. Menacés de ce malheur, ils ont recours au prophète de la tribu, qui est aussi son docteur et son faiseur de pluie. On l'engage, par un présent en bestiaux, à faire venir de la pluie. Il le promet; des orages doivent éclater par ses ordres, et la pluie doit tomber à verse. Cependant si, malgré ses promesses, le ciel reste serein, il dit que le bétail qu'on lui a envoyé était trop chétif, et que l'esprit de la pluie n'est pas content. On lui envoie du bétail plus gros, et le prophète assigne un nouveau terme à la sécheresse. Le délai expire-t-il encore sans pluie, il déclare que, pour réussir, il a besoin du bœuf favori du chef. On hésite long-temps avant de lui accorder ce présent; c'est autant de temps gagné pour lui. Enfin on finit par céder; on amène le bœuf, et le prophète fixe un nouveau terme pour la pluie. Il est alors au bout de ses subterfuges; et si cette fois il ne vient pas de pluie, il ne lui reste d'autre ressource que de désigner un homme ou une femme qui arrête les effets de ses cérémonies; et c'est sur cette victime que le peuple assouvit sa rage (1).

Le Cafre choisit pour son gardien l'esprit de quelque chef ou ami décédé, l'invoque dans tous les

(1) *Four years in southern Africa*, p. 144.

périls, lui rend grâces quand il échappe au danger, et lui sacrifie une partie du bœuf qu'il abat, et du gibier qu'il tue. Lors de la moisson, il éparpille une portion de grains comme une offrande. En passant un gué, il l'invoque par son nom. Lorsqu'un kraal est frappé par la foudre, on l'abandonne, ou bien on brûle un bœuf, ou on l'enterre sur le lieu comme un holocauste à l'esprit offensé du kraal, ou à Ouhlanga, l'esprit du tonnerre. Quelquefois on croit voir errer l'esprit d'un mort, parce que les vœux qu'il a manifestés à la fin de sa vie n'ont pas été accomplis. On sacrifie alors un bœuf pour l'apaiser. Il y a des Cafres qui se précipitent, tout effarés, hors de leur cabane, croyant être poursuivis par quelque fantôme de ce genre.

M. Cowper Rose, dans son voyage, passa par plusieurs villages où l'on venait de faire la cérémonie de la circoncision. On présenta aux voyageurs les petits garçons qui venaient de subir cette opération; ils avaient une apparence grotesque, étant tout enduits de blanc, et ayant la tête et le corps ceints de feuilles d'une espèce de palmier, appelé café des Cafres. Ils exécutèrent une sorte de danse sauvage, dont la principale figure consiste en un tournoiement rapide, tandis que les femmes chantaient un air monotone, et frappaient sur une peau de bœuf tendu, autour de laquelle elles étaient placées. « Dans la suite de nos voyages, ajoute l'auteur, nous rencontrâmes plusieurs de ces laiderons badigeonnés, et nous remarquâmes que les Cafres leur faisaient tendre la main, et les frappaient avec le kirri. Ces enfants passent

pour impurs ou sacrés (je ne sais lequel), et on les tient dans une cabane isolée, ou on les bannit pour un certain temps, au bout duquel ils sont censés être hommes. Quand un Cafre perd sa femme, il devient impur, quitte le kraal, et va vivre pour quelque temps dans les buissons. A son retour, il brûle le kaross qui lui a servi pendant le deuil, et en endosse un nouveau. A la mort d'un chef, on pratique, je crois, une cérémonie semblable; mais le deuil est alors plus long.

« Nous remarquâmes sur les bords de la rivière de Key quelques uns de ces amas de pierres, comme on en voit sur les collines auprès de la rivière aux Poissons, et comme les Cafres en érigent, dit-on généralement, aux endroits où ils ont tué des soldats européens. Mes guides m'assurèrent qu'un Cafre, harassé de fatigue, n'a qu'à ajouter une pierre à un amas déjà fait, pour reprendre de la vigueur. Je demandai comment la première pierre se mettait là. On me répondit seulement que leurs pères et grands-pères avaient jeté des pierres en ces endroits, et qu'ils en faisaient autant. Ils appellent ces amas *vivani.* »

Voici quelques anecdotes historiques recueillies par notre voyageur : A la mort du vieux chef sur le territoire de qui Wesleyville a été bâtie, Pato fut nommé son successeur, préférablement à Conguar son frère aîné, qui fut chargé seulement de la régence jusqu'à la majorité de Pato. Quand cette époque fut arrivée, Conguar, très mécontent d'être dépouillé de tout pouvoir, prit un prétexte léger pour se retirer

dans un endroit reculé du pays. Au bout d'un certain temps, Pato étant embarrassé à cause de quelques différents qu'il avait avec un chef voisin et puissant, fut conseillé d'envoyer consulter son frère Conguar. Des messagers furent envoyés pour le rappeler; mais ils rapportèrent la réponse que voici : La maison de mon père était soutenue par trois poteaux; il y en avait deux minces et faibles sur le devant, et un, le plus fort, par-derrière. Or les plus faibles se sont imaginé qu'ils pourraient soutenir la maison sans l'assistance du poteau le plus solide. Eh bien, qu'ils s'arrangent! — Par le second poteau faible, il faisait allusion à son autre frère.

Voici ce que l'on raconte de l'élévation de la famille de Pato : Sous le règne de Tshio, il y a maintenant six générations (les Cafres ne remontent pas plus haut), vivait le fondateur de cette famille, appelé Quaani : c'était un grand guerrier et un favori du roi, qui lui confiait, ainsi qu'à un autre guerrier, l'exécution de ses ordres. Il commandait souvent des mesures despotiques, telles que la destruction de kraals entiers, l'enlèvement des bestiaux, et le massacre des malheureux propriétaires. Quaani, dont le cœur était bon, éludait l'exécution de pareils ordres, en faisant partir les familles qu'il devait détruire ou dépouiller, dans les montagnes éloignées, et en envoyant quelques bestiaux au chef, pour lui faire croire qu'on lui avait obéi. Il en avait agi avec cette douceur pendant plusieurs années, lorsque le roi conçut enfin des soupçons, interrogea l'autre capitaine, et apprit de lui ce que Quaani avait fait. Il fit

alors une querelle à son favori; celui-ci quitta le kraal de Tshio, en déclarant au roi qu'il allait rassembler son monde. Après une absence de quelques jours, il parut une nuit dans la cabane de la femme principale de Tshio, et lui dit : Au point du jour, allez trouver le roi, et puis regardez les collines où vous verrez mes guerriers. La reine fit comme Quaani le lui avait recommandé, et en jetant les regards sur les collines, elle s'écria : Que vois-je! sont-ce des buissons de mimosa? il n'en croissait pas hier sur ces collines! Puis, regardant encore : Voilà des hommes armés qui viennent nous surprendre! Et Tshio était fort inquiet. Quaani descendit les collines à la tête d'une centaine de jeunes gens armés d'hassagaies et de boucliers, et ayant la tête surmontée d'aigrettes de guerre. Arrivé en présence du roi, Quaani avec ses guerriers s'agenouilla devant lui, et déposa ses armes à ses pieds. On vit venir ensuite les hommes et les femmes âgés, les enfants et les troupeaux. Quaani dit alors à Tshio : Voici les gens que vous m'aviez ordonné de détruire : regardez, je les ai sauvés! Le roi fut touché; ne gardant qu'une partie des gens et des bestiaux, il donna le reste à Quaani, et lui assigna en propriété un territoire sur la côte, de soixante-dix milles de long et douze de large; et il dit à Quaani : Je vous adopte pour mon fils; vous êtes actuellement du nombre des Amachoui (tribu du chef); et si un fils des miens levait sa hassagaie contre vous, vous pourrez lever la vôtre contre lui; car vous êtes son égal.» C'est donc de ce favori parvenu que descendent Toguh, Hinza, et puis Pato.

Aussi en revenant d'un voyage chez Hinza, un des missionnaires, obligé de faire raconter son entrevue par son interprète dans un kraal où il s'était arrêté pour la nuit, entendit à la fin de chaque sentence que l'on relatait du roi, ces paroles : Voilà comme disait Hinza, vrai descendant de Toguh, grand seigneur de cette terre; et le Cafre qui écoutait, répétait : « Voilà comme disait Hinza, vrai descendant, etc. »

Quoiqu'un chef cafre ne déploie aucun faste de souverain, et ne se distingue point dans son extérieur de ses sujets, au point que lorsqu'ils sont réunis avec lui autour d'un feu, sa pipe royale passe de bouche en bouche, il reçoit pourtant les adulations les plus basses, et il n'est pas rare d'entendre un Cafre de la classe du peuple saluer ainsi son chef : Ce jour je vois un véritable chef, et je suis son chien.

Au reste, ce n'est pas dans l'oisiveté et l'apathie qu'ils montrent autour de leurs feux et dans leurs cabanes que l'on peut juger du vrai caractère des Cafres, c'est à la chasse des animaux monstrueux de leur pays qu'il faut les voir déployer leurs belles formes, leur force, leur adresse; comment ils savent étendre et resserrer le cercle des chasseurs autour de leur victime; comment ils profitent du moment de l'approche, pour lancer contre elle une grêle de dards; comment ils disparaissent quand l'animal furieux se précipite sur ses agresseurs; comme ils se glissent à travers les buissons, ou se cachent sous le feuillage, pour le surprendre; comment ils profitent adroitement de toute roche et de toute inégalité de terrain,

pour attaquer impunément leur gibier. Toute cette adresse échoue pourtant quelquefois contre sa force prodigieuse, doublée par la fureur ; dans ce cas extrême, ils se hâtent d'allumer l'herbe sèche et les buissons, et de se mettre à couvert derrière les flammes et la fumée. On prétend que, lorsqu'ils ont tué un éléphant, ils lui demandent pardon de cette offense, et enterrent sa trompe, en répétant pendant cette cérémonie : «L'éléphant est un grand seigneur, et la trompe est sa main droite.» C'est à peu près ainsi qu'en agissent, à ce que l'on assure, les Samoièdes quand ils ont tué un ours, et les Arabes de l'Afrique, à la chasse aux hyènes.

Nos voyageurs quittèrent la mission de Wesleyville, accompagnés par Conguar, frère de Pato, et par quatre personnes de sa suite, appelées Faarni, Chiqua, Ikey et Claa-Claa. On prit ce dernier en traversant un kraal où sa femme venait de lui faire la toilette de son voyage, en l'enduisant d'ocre de la tête aux pieds, et en le coiffant dans le grand style cafre, c'est-à-dire en arrangeant ses cheveux en une multitude de petites boucles de la grosseur de pois. Il s'avança fier de sa parure et de l'honneur d'accompagner le landdrost.

Sur la dernière hauteur où l'on pouvait encore apercevoir la mission, M. Cowper Rose ne put s'empêcher d'admirer le tableau calme que présentaient les chaumières blanches sur la pente verte parmi les mimosa, et ce ruisseau qui serpentait entre les jardins et les champs appartenant aux colons. On visita une seconde mission située sur une colline

que les Cafres, à cause de sa belle position, avaient nommée Omkamgeza, rayons de lumière, mais que les chrétiens ont appelée Mont Coke. On se dirigea ensuite sur un troisième établissement, qui ne faisait que d'être formé sur la rivière des Buffles. On négociait alors avec Hinza pour fonder une quatrième mission sur son territoire.

« Nos nouveaux compagnons, auxquels il faut ajouter deux interprètes et un guide, dit l'auteur, étaient à la fois utiles et très amusants; ils faisaient passer l'ennui de la route à force de contes débités avec beaucoup de vivacité et de gestes; souvent le conteur parlait pendant une heure, puis un second reprenait. J'aurais voulu connaître le sujet de leurs contes, mais un interprète est, en général, un triste moyen de communication, et je ne pus apprendre que peu de chose; ce que je regrettais d'autant plus, que l'un de ces contes qui roulait sur une aventure de la chasse aux éléphants, et qu'on m'expliqua, offrit beaucoup d'intérêt. Le conteur, chassant un jour un de ces animaux, avait été poursuivi de si près, qu'il n'avait trouvé d'autre expédient, pour échapper à l'éléphant, que de se jeter dans une fente du rocher. L'animal furieux l'avait assailli avec sa trompe dans cette retraite, qui était tellement étroite, que la trompe de l'animal ne trouvait pas de prise, et essayait en vain de s'emparer de l'homme et de l'arracher de là. En contant cette aventure, le Cafre faisait les gestes les plus animés pour exprimer sa position dans la fente de roche, et il montrait ses dents blanches en riant des efforts inutiles de l'ani-

mal pour le saisir. La nuit, auprès du feu, on entendait également débiter des contes et des histoires; le conteur au teint foncé, éclairé par la flamme, gesticulait quelquefois avec une vivacité extraordinaire. Une nuit M. Cowper Rose en entendit un s'entretenir très énergiquement avec son interlocuteur, dont il paraissait persifler et tourner en ridicule les arguments; puis, prenant tout à coup un ton grave et passionné, il montrait les étoiles qui brillaient au-dessus de leur tête, et traçait avec son bras bien modelé la course de la lune au firmament. La dispute roulait apparemment sur quelque sujet relatif au temps, car la lune est leur chronomètre, et leur sert à mesurer les distances. « Plus d'une fois dans mes excursions, ajoute l'auteur, lorsque je demandai la distance d'un endroit, on me répondit : Vous y arriverez quand la lune se couchera » (1).

Dans les endroits où la caravane s'arrêtait, on voyait ordinairement affluer les habitants de tous les kraals d'alentour. On remarquait leurs grandes tailles au haut des collines; quelquefois c'étaient des cavaliers montés sur des bœufs, qu'on dresse depuis leur jeunesse pour servir de monture; à cet effet, on leur perce le cartilage du museau pour y passer un bâton, au bout duquel on attache des courroies servant de brides. Beaucoup d'habitants portaient des paniers remplis de lait doux et de lait caillé, et le bivouac des voyageurs se transformait en une espèce de marché.

(1) *Four years in southern Africa*, p. 166.

Après un voyage de dix jours, on atteignit la rivière du Key, dont les bords sont hérissés de rochers; aussi, avant d'y arriver, jugea-t-on prudent de quitter le chariot et de monter à cheval. On envoya un messager pour avertir le chef Hinza de l'approche du landdrost; et, en attendant son retour, on fit une chasse à l'hippopotame le long de la rivière. On découvrit un de ces animaux; mais, en tirant sur lui avec trop peu de précaution, on le mit en fuite; il plongea, et ne reparut plus que pour respirer de temps en temps l'air du dehors; mais alors il n'élevait au-dessus du niveau de la rivière que ses naseaux. « Le Key, la plus grande rivière que j'aie vue dans l'Afrique méridionale, dit l'auteur, diffère, par son aspect, des autres rivières que nous avions traversées. Peu d'arbres croissent sur ses bords, qui sont jonchés de gros blocs de pierre grisâtre; ces blocs gisent au bas des rochers élevés dont ils se sont détachés. En quelques endroits, la rivière baigne le pied de ces escarpements formidables; dans d'autres, il y a, entre les rochers et la rivière, un espace, qui, en été, se couvre d'une végétation vigoureuse. Partout on remarque la trace des ravages que font les débordements de la rivière dans la saison hivernale. »

Harassé de fatigue après cette chasse et la course entre les roches, notre voyageur vit avec délices, dans un ravin, un arbre chargé de fruits d'un aspect tentant. Sachant que plusieurs fruits sauvages de la contrée sont des poisons, il n'osa pourtant en goûter; mais un jeune Cafre, son compagnon, l'encou-

ragea par son exemple. Ce fruit, appelé incagolo, vient sur un arbre à épines et à feuillage sombre, qui atteint une hauteur d'une vingtaine de pieds. Au dehors, ce fruit ressemble un peu à un petit abricot; il est juteux, et a un goût légèrement acide et rafraîchissant; ses pepins, au nombre de sept ou huit, ressemblent à ceux de la grenade. Il parut délicieux à notre voyageur; mais il pense que la chaleur et la soif ont contribué à le faire trouver tel. Les missionnaires n'avaient pas entendu parler de ce fruit, qui était également inconnu dans la colonie. Les Cafres même, que nos voyageurs avaient emmenés, ne le connaissaient pas; il paraît que l'arbre qui le produit ne croît que sur les collines des bords du Key.

Devant se rendre le lendemain matin chez le chef Hinza, les Cafres passèrent la nuit à faire leur toilette; en d'autres mots, ils se graissèrent la peau, et l'enduisirent d'argile rouge. Ils polirent aussi les objets en métal qui servaient à leur parure, et mirent un soin particulier à arranger leur chevelure. Cependant Conguar, qui portait une veste et un pantalon à l'européenne, s'abstenait de l'enduit d'ocre commun chez les Cafres. Pour l'entrevue avec Hinza, il endossa un uniforme d'officier d'artillerie.

En laissant le chariot et la tente à l'endroit où l'on avait passé la nuit, on traversa le Key à gué, et on se rendit, à cheval, au kraal de Hinza. Ce kraal consistait en une cinquantaine de cabanes, et ne différait en rien des autres peuplades qu'on avait vues dans le cours de ce voyage; et son chef,

qui gouverne trente mille sujets, ne différait pas des autres Cafres, si ce n'est par sa peau de tigre. Il se leva, à l'approche du landdrost, du milieu de sa suite, tendit la main aux voyageurs, et les pria de rester avec lui. Voyant Conguar en uniforme, il fit semblant de ne pas le connaître, et se tourna vers quelqu'un de sa suite en lui demandant qui c'était. Quand on lui eut nommé Conguar, il dit : Ah! qu'il est beau! et détourna la vue avec dédain. Il annonçait en général, dans ses manières, un homme habitué à plaisanter grossièrement, et rempli de prétentions.

Le landdrost s'était muni d'une ample provision de cadeaux pour le chef, ses femmes et ses filles: c'étaient des haches, des scies, des couteaux, de la verroterie, des boutons, des briquets, et du fil de cuivre entrelacé pour des bracelets. Jamais, dit M. Cowper Rose, le kraal n'avait eu une journée semblable. Tout fut délice et merveille. Hinza ayant reçu un vêtement d'écarlate, le jeta sur ses larges épaules, et parut infiniment satisfait de sa personne. Il fit, à ce sujet, une réflexion digne d'un sauvage : «Je porterai cela, dit-il, quand j'irai visiter mon kraal aux bestiaux, et les bœufs viendront me regarder, et je serai à même de les compter. » Puis, se regardant de nouveau, il dit : « Me voilà aussi beau que Conguar ! »

On tua un bœuf en l'honneur des voyageurs, et le chef et ses capitaines en prirent amplement leur part. Le soir, pendant qu'on était assis autour du feu, Hinza dit qu'il avait quelque chose de particu-

lier à communiquer, et pria les voyageurs de renvoyer leurs Cafres. Cela étant fait, il commença par avouer que c'était une belle chose que d'avoir neuf femmes, attendu qu'elles étaient fort utiles pour les travaux des champs; cependant, ajouta-t-il, qu'il est difficile de maintenir la discipline dans cette petite troupe! je n'ai que trop de motifs de croire que des désordres y ont eu lieu; aussi j'ai puni ceux qui en sont les auteurs, j'ai pris leur bétail, et je les ai bannis. Néanmoins, je crains que tout ne se passe pas encore bien. « Nous essayâmes de lui faire comprendre, raconte l'officier anglais, que son infortune n'était pas du tout une chose extraordinaire, et qu'on y est exposé partout, même là où l'on ne prend qu'une seule femme. » Les voyageurs ne conçurent pas d'abord le motif de la confidence de Hinza; mais en se retirant dans la cabane qu'on leur avait assignée pour y coucher, ils y virent se glisser deux des femmes et deux filles du chef. Les malheureuses étaient envoyées sans doute par Hinza, qui « pensait probablement, ajoute l'officier, que puisqu'il ne pouvait garder son bien contre ses sujets, il ferait tout aussi bien d'en faire part à ses amis. Elles se tinrent tapies auprès de la porte, sentant probablement ce que leur position avait de pénible, et elles furent bien contentes d'être renvoyées chez elles. »

Le lendemain, M. Cowper Rose demanda en badinant pour quel prix Hinza céderait une de ses filles, qui avait seize ans, et n'aurait pas été fâchée d'accompagner les voyageurs. Le père l'évaluait à vingt vaches; la pauvre fille ne possédait que le

kaross qui la couvrait, et le bonnet dont elle étai
coiffée.

« Mais ce fut dans une autre tribu cafre que je vi
la femme qui a fait la plus vive impression sur moi
continue notre officier. Namarké était la fille d'u
grand guerrier dans le pays de St'Lamby, et ell
aurait passé pour belle dans tous les pays du monde
car sa taille était grande et bien prise, et ses trait
nobles. Les ornements de verroterie blanche e
bleue suspendus à sa coiffure relevaient son teint
foncé; son cou était paré de colliers de c[illegible]
de nacre rouge et de griffes de tigre, et un seul an
neau de verroterie bleue entourait et dessinait l
bas de sa jambe fine et délicate. Son kaross se dra
pait autour de son corps, et rien n'offensait la dé
cence dans sa mise. Le matin, pendant que nous le
vâmes notre tente pour nous préparer au départ
Namarké parut encore une fois. Charmée d'avo
produit de l'effet, la première fois, elle avait soign
sa toilette plus que de coutume, et elle avait réus
à se rendre affreuse à force d'ocre; mais quand nou
lui eûmes fait savoir que sa parure n'était pas d
tout de notre goût, elle se retira derrière un group
de Cafres, se débarrassa de l'ocre, et reparut. l
landdrost distribua des cadeaux en abondance,
tout le monde fut joyeux. Les chevaux étaient selle
les bœufs attelés au chariot, lorsque par l'interprè
je commençai ma cour; je disais à la dame qu'e
était bien jolie, et je lui demandai si je lui plaisa
elle répondit oui; voilà qui était bien commencé.
lui demandai ensuite si elle voulait venir avec m

mais le père, qui se tenait auprès de moi, répliqua qu'il fallait lui donner des tas de verroterie. En bon amant, je fis observer qu'elle était digne de posséder toute la verroterie du monde. Mais que me donnerez-vous à moi? demanda le guerrier. Ce n'est pas vous, mais votre fille, que je veux; et Namarké montra l'ivoire de ses belles dents. Le Cafre me frappant sur l'épaule avec toute la familiarité d'un beau-père, dit : Cela est bel et bon, mais il me faut cinquante vaches. Vous êtes voyageur, ajouta-t-il, et vous n'avez pas amené de vaches avec vous; mais il faut revenir, alors nous en causerons. Je présentai ma main à Namarké, elle y imprima les marques d'ocre de ses lèvres, et nos amours en finirent là. »

L'auteur raconte encore qu'en s'entretenant avec Conguar, il lui exprima le désir d'épouser une des filles de sa tribu, et qu'il n'exigeait de sa future que l'honnêteté et une petite bouche. Le Cafre secoua gravement la tête, comme si le voyageur avait demandé une chose presque impossible.

Hinza ne paraissait pas fort à son aise parmi les blancs. Étant à table avec eux, il montrait de la méfiance, comme s'il craignait d'être empoisonné; cependant quelques verres de vin lui ôtèrent toute peur. Après avoir reçu une quantité de cadeaux, il demanda encore un cheval, disant que le sien était vieux et boiteux. Ce Hinza était un mendiant effronté, et tant soit peu enclin au mensonge; sa bravoure ne paraissait pas être à toute épreuve. Interrogé sur ce qu'il ferait si Chaka envahissait son pays, il répondit qu'il invoquerait l'assistance des Anglais.

Ce Chaka est la terreur de la Cafrerie. M. Cowper Rose ayant mentionné ce nom devant les Cafres, une femme s'écria : Voilà le loup qui nous détruit !

Après avoir pris congé de Hinza, la caravane reprit le chemin de la colonie ; elle s'était accrue d'une personne ; c'était une femme de la tribu de Conguar qui avait épousé un Cafre de la suite de Hinza ; mais comme le mari n'avait pu acquitter le prix convenu, il était obligé de la rendre aux parents. La pauvre femme paraissait très affligée ; elle se tenait seule et tristement à l'écart, tandis que les autres se réjouissaient autour du feu. « C'est, je crois, Barrow qui dit que, lors de son séjour en Cafrerie, le prix d'une femme était un bœuf. Si cela était, il faut que la valeur ait haussé. La femme dont il vient d'être parlé en avait coûté huit, encore était-elle de la basse classe, et nullement belle. Conguar nous dit qu'une de ses femmes, fille de St'Lamby, lui avait coûté quarante bœufs ; et à moi, on en a demandé cinquante. Il est doux et agréable de voir le beau sexe mieux apprécié et prendre son rang dans la société. »

Il ne se passa rien d'important sur la route de nos voyageurs, si ce n'est qu'au moment où la société se reposait à l'ombre des arbres sur les bords du Gronow, les Hottentots de la caravane amenèrent devant le landdrost un pauvre Cafre, dont le chien avait attaqué les moutons de la caravane, et en avait déchiré un. Les Hottentots avaient sur-le-champ tiré sur le chien ; mais non contents de cette vengeance, ils voulaient qu'il compensât la perte du mouton. Le vieux Cafre comparut, accompagné de deux jeunes et

beaux compatriotes. Après avoir cherché son supérieur autour de lui, il commença son plaidoyer, et, si l'on en juge par l'énergie de ses mouvements, son apologie a dû être fort éloquente. Il disait que son chien n'ayant jamais vu de moutons, n'avait pu les distinguer du gibier ; qu'il était fâché de la perte du mouton, mais qu'il était hors d'état de réparer cette perte, attendu qu'il n'avait rien; que le frère de Hinza avait enlevé son bétail, et qu'il était réduit à l'état de fingo (vagabond). Le landdrost lui répondit qu'il ne demandait point d'indemnité, et que le chien avait été tué à son insu. Il renvoya cet homme après lui avoir fait un présent.

En rentrant dans la colonie, d'où l'on avait été absent pendant trois semaines, le landdrost et ses cavaliers, ne dépendant plus de leur chariot, prirent les devants, après avoir distribué parmi les Cafres de leur suite le restant des cadeaux, tels que verroterie, couteaux, boutons, briquets, fil de cuivre; il aurait fallu voir la joie des sauvages ! l'un versa des larmes en recevant sa part; un autre, ayant obtenu sept cartouches de fusil, baisa à plusieurs reprises la main du bienfaiteur; puis, levant son bras, il s'écria que l'hippopotame, à l'embouchure de la rivière, n'aurait plus de sommeil tranquille.

M. Cowper Rose avait été si satisfait de son voyage que, de retour dans l'Albany, il entreprit une nouvelle excursion sur les frontières de la Cafrerie. Jeune et disposé à s'amuser de tout, il se plaisait à errer dans ces vastes solitudes dont le sol n'est foulé que par quelque peuplade errante ou par les animaux

sauvages, et à se mêler à ces sauvages dont les défauts ne le frappaient pas autant que leur simplicité, leur naïveté, leurs manières vraies et dépourvues d'artifice. Il trace un tableau séducteur de ces courses. « Dans d'autres pays, dit-il, on est à chaque pas averti de la présence de l'homme et de ses œuvres, qui ont souvent détruit ce qu'il y avait de beau. Ici, tout est naturel; le voyageur passe sous de vieux arbres dont les branches se rejoignent au-dessus de sa tête, dans des forêts immenses où n'ont jamais retenti les coups de la cognée; il passe à gué des rivières qui n'ont pas un seul pont; il suit à travers les broussailles épaisses un sentier qui a été frayé par des éléphants dans leurs émigrations perpétuelles à travers un pays qu'ils ont possédé depuis un temps immémorial. Au coucher du soleil, le voyageur allume son feu, et, enveloppé dans son manteau fourré, il peut dormir sans craindre d'être attaqué par le loup, dont il entend les hurlements lugubres au milieu de la nuit. A la pointe du jour, il se lève, frais comme l'air qu'il respire, tandis que la rosée brille sur l'herbe et sur les fleurs, et il prend un déjeuner léger que lui a préparé son domestique hottentot. Celui-ci roule son manteau, selle les chevaux, et examine attentivement l'état du fusil; puis on s'achemine sans souci par monts et par vaux, et même par les rivières, cherchant des yeux si quelque animal sauvage ne se montre pas dans les espaces vides entre les buissons ou à l'horizon de la vaste plaine. Tantôt c'est un superbe koudo, qui lève ses cornes en spirale; tantôt un hartebeest, qui se

sauve au galop, puis se retourne fièrement pour regarder l'étranger importun, ou le bosch-bock, qui se lève sous les pieds du cheval, ou le beau springbock, dont les mouvements sautants défient le chasseur, et qui déploie en l'air sa fourrure blanche comme la neige. Il est midi, l'homme et les animaux languissent sous l'ardeur brûlante du soleil; pas le moindre nuage n'apparaît sur le bleu foncé du firmament, pas la moindre brise n'agite le feuillage, et les petites mares d'eau sur lesquelles compte le voyageur sont desséchées, sans retenir une seule goutte d'eau, même dans les creux les plus profonds; il n'y reste que de la boue durcie; il faut que le cheval continue son chemin sur une herbe fanée, qui ne contient aucune substance nutritive; baissant les yeux et marchant péniblement, il parcourt encore quelques milles; tandis que le Hottentot, qui connaît chaque mare dans ces déserts, secoue la tête, et exerce en vain sa vue perçante : le voyageur est obligé de piquer des deux pour faire avancer sa monture. Oh! quel délice alors d'atteindre un ruisseau du désert, dont l'eau limpide laisse apercevoir le fond rocailleux sur lequel elle coule, d'étancher la soif ardente, de baigner un visage brûlant, et de s'étendre sur une herbe fraîche qui fournit au cheval une pâture abondante! Sur les deux côtés s'élèvent des roches escarpées, à formes tranchantes; de tendres acacias et des roseaux qui semblent emplumés bordent le cours des eaux, tandis que plus haut les branches vieillies de maints arbres s'entrelacent en se courbant de la manière la plus fantastique. Tout ce fond est sombre, à moins qu'un rayon

de soleil ne perce à travers l'épais feuillage, et ne vienne briller sur la surface du ruisseau.

« Dans ces déserts sans limites, il n'y a point de souvenirs du temps passé. La race humaine y est encore dans l'enfance; mais, dans ses mœurs simples, le sauvage n'a rien qui puisse offenser. Jamais il n'est commun; soit qu'il se présente armé et entouré de ses chiens, soit qu'il déploie son agilité gracieuse à la chasse, soit qu'il aborde avec sa franchise et sa hardiesse l'étranger blanc qu'il voit traverser son pays, il est toujours noble, et tout son extérieur est en harmonie avec la contrée qu'il habite, avec les chaînes lointaines de montagnes couvertes de neige, avec le sombre kloof, les rivières ombragées, les côtes escarpées qui présentent des formes si étranges; avec les rocs nus et brûlés par le soleil, dont les crevasses pourtant se remplissent d'une riche verdure; avec ces tapis d'herbe et de plantes à fleurs odorantes à travers lesquels il fraie son chemin, enfin avec tout ce que ces solitudes ont de magnifique. »

En voyageant entre les collines auprès de la grande rivière aux Poissons, M. Cowper Rose entendit un coup de fusil, et bientôt il vit paraître un chasseur à cheval, avec neuf chiens; un morceau de sanglier était pendu à sa selle. Il était coiffé d'un grand chapeau de colon; son teint hâlé et ses yeux roulant de tous côtés lui donnaient l'air d'un braconnier. Son abord était franc et hardi; il resta avec ses deux serviteurs hottentots auprès de notre voyageur : ils étalèrent leurs provisions sur l'herbe, allumèrent leurs feux, et étendirent leurs peaux de mouton pour leur

rir de couche. Auprès de l'un des deux feux s'assi-
t notre voyageur avec son compagnon, le chasseur
un petit garçon qu'il habituait à son périlleux
ier; l'autre feu était pour les deux Hottentots
hasseur, et pour les deux qui servaient M. Cow-
Rose et son compagnon.
Le souper était enfin terminé, dit l'auteur, et nous
étendîmes sur nos peaux de mouton pour écouter
ventures du chasseur, que je suis fâché de ne
voir rendre comme il les débitait, dans un désert
age, et au milieu du calme d'une belle nuit afri-
e. Ce chasseur, nommé D***, était un colon
ais, et ne dissimulait pas qu'il avait fait la con-
ande sur la frontière de la Cafrerie. Quand le
merce avec les Cafres eut été rendu libre, il s'y
a au fort Wiltshire : il perdit dans ce trafic licite
ce qu'il avait gagné dans un trafic clandestin,
embarrassé dans ses affaires, il se jeta par déses-
dans la carrière de chasseur d'éléphant, qu'il
ait alors. Il racontait qu'étant encore contreban-
, les Cafres avaient saisi plusieurs fois sa paco-
de verroterie, et menacé sa vie, sachant bien
la personne d'un contrebandier n'avait pas de
tection à réclamer. Gaika lui avait tout enlevé,
vait même voulu le livrer aux troupes anglaises,
, avait-il froidement ajouté, ne manqueront pas
vous pendre, comme vous le savez bien. D*** ne
sauvé que par l'intervention d'un autre chef,
chany, qui persuada Gaika de le laisser évader.
même Duchany lui fit rendre une autre fois du
il qu'on lui avait enlevé, et qui devait servir à

son commerce. « J'ai couru de grands dangers, disait-il, à la chasse aux éléphants, et parmi les Cafres; mais jamais je n'ai éprouvé de frayeur pareille à celle de la nuit, durant laquelle mon compagnon fut massacré. Nous ramenions des bestiaux dans la colonie; tout à coup nous sommes cernés par les Cafres; nous fuyons par des chemins différents : j'erre à pied, seul et sans armes; la nuit me surprend : en voulant tourner un rocher, j'aperçois trois Cafres armés, à vingt yards de moi; ils s'étaient emparés d'une partie du troupeau, et le corps sanglant de mon compagnon gisait là auprès d'eux. Je me retournai pour fuir, mais sans espoir d'échapper à mon triste sort, et m'attendant à tout moment à avoir une hassagaie dans le dos. Cependant je réussis à m'échapper; mais quelque temps après je fus surpris avec un compagnon par une patrouille de soldats du Cap. Arrêtés et conduits à Grahamstown, nous fûmes traduits en justice; la cour fut divisée d'opinion, et nous fûmes relâchés. »

Le lendemain de bon matin, M. Cowper Rose et l'ancien contrebandier furent debout, ainsi que les Hottentots, pour aller à la chasse aux éléphants. Il y avait parmi les quatre Hottentots un des chasseurs les plus intrépides et téméraires du pays. « Je le vois encore, ce vieux chasseur, dit M. Cowper Rose, secouer tranquillement la cendre de sa pipe pendant que les éléphants broutaient l'herbe à douze yards de nous. » On traversa un pays tout-à-fait désert; il n'y avait de chemins que ceux que les éléphants avaient battus; partout régnait un silence profond qu'inter-

pait de temps en temps le son d'une clochette : c'était
iant monotone d'un oiseau d'Afrique. On s'ache-
ı par les sentiers des éléphants sur les collines et
les ravins ; on remarqua souvent les larges traces
pieds d'éléphants ; les Hottentots reconnais-
ıt le temps depuis lequel elles avaient été impri-
: sur le sol. En voici une qui a trois jours, di-
t-ils : celle-ci a été faite la nuit dernière. C'était
ıut autour des petites mares d'eau que les marques
nimaux sauvages étaient nombreuses. On recon-
ait les pieds d'éléphants, de rhinocéros, de buf-
de loups, d'antilopes, de singes, qui tous ve-
ıt la nuit s'abreuver à ces flaques d'eau.
midi, le soleil dardait ses feux africains sur les
seurs ; M. Cowper Rose pouvait à peine tenir
fusil : les regards errants des chasseurs ne dé-
raient rien. On n'avait aperçu encore que trois
es qui étaient descendus en courant une col-
, et qui avaient disparu ensuite dans le creux
avin. On avait passé auprès de quelques sque-
s d'éléphants, dont les os étaient blanchis par
leil et la pluie. Les chasseurs crurent remarquer
ı une troupe d'éléphants qui broutaient sur la
ne opposée à celle où l'on était. Après une con-
ıtion on gagna cette colline ; on n'était plus sé-
: des animaux que par un ravin. On approcha
ilence en longeant ce ravin. Skipper, chasseur
entot, remit entre les mains de Cowper Rose
ı petit garçon des mèches allumées, en leur re-
mandant de mettre le feu aux buissons si les
hants fondaient sur eux. « J'éprouvai un senti-

ment étrange, dit notre auteur, en me voyant à vingt yards de gros animaux qui, en se portant en avant, pouvaient tout détruire; mais ils broutaient les buissons, et battaient de leurs longues oreilles sans se douter de rien. Quand nous eûmes occupé notre poste, nous entendîmes tirer un coup, puis un autre. Sur les huit éléphants, sept prirent la fuite; nous avançâmes pour voir l'effet des coups. Skipper avait abattu le huitième éléphant d'un seul coup; mais l'animal se releva : je n'ai jamais rien entendu de semblable à son râle; il tomba une seconde fois, et expira. La balle avait pénétré derrière l'épaule jusqu'au cœur. On coupa sa queue en signe de triomphe; puis les chasseurs suivirent à la piste les autres éléphants qui s'étaient enfuis au bas de la colline. Nous les vîmes traverser le ravin, et marquer leur passage en détruisant et déracinant les buissons qui les arrêtaient : des branches étaient jetées des deux côtés, et les euphorbes de ce désert, semblables à des palmes, étaient brisés comme des roseaux. Quand nous eûmes atteint le ravin, je ne pus plus avancer; nous avions parcouru vingt-quatre milles sur les chemins les plus raboteux, et sous un soleil ardent; mon fusil à éléphant pesait une vingtaine de livres. Je m'assis à terre, en déclarant aux chasseurs qu'il m'était impossible de marcher plus long-temps; je les priai, en rentrant au bivouac, de m'envoyer mon Hottentot avec mon cheval. Ils me déclarèrent qu'il serait nuit avant qu'on pût venir me chercher, et qu'on me trouverait difficilement dans cet endroit. Après quelque délibération, il fut convenu

que le petit garçon resterait avec moi, et que lorsque nous aurions gravi la colline, nous y allumerions du feu pour donner le signal de notre séjour. Les chasseurs continuèrent la poursuite des éléphants. Au bout d'une demi-heure nous commençâmes à gravir la colline. On m'avait échangé mon lourd fusil contre un autre, qui à peine pouvait faire feu. Le vallon que nous quittions et la pente que nous avions à gravir étaient couverts de buissons; pendant que nous montons lentement, nous entendons tout à coup le galop pesant d'un animal qui approche. Les yeux du petit garçon, qui à quelque distance de là souffle son bâton allumé, deviennent hagards, et il se jette à l'écart : moi, je me mets à fuir vers le haut de la colline. Je ne doute pas que ce ne soit un rhinocéros; j'entendis son mouvement pesant tout près de moi, et j'entrevis un gros animal noir, qui se précipitait à travers les buissons à l'endroit que je venais de quitter, et dans le sentier même où je courais. Mon jeune compagnon s'était hâté de mettre le feu aux buissons; ce qui détourna l'animal. L'enfant vint enfin me rejoindre, et nous atteignîmes le sommet de la colline, d'où nous vîmes les éléphants passer sur une autre hauteur devant nous; nous entendîmes les chasseurs tirer, et nous distinguâmes les animaux qui s'enfuyaient : l'un d'eux se dirigea sur nous; aussitôt nous allumâmes les buissons et l'herbe, et nous nous trouvâmes dans un cercle de feu. Nous apprîmes plus tard que l'on avait tué encore un éléphant femelle, après avoir tiré dix balles sur lui : le malheureux

animal, au milieu de son agonie, s'était tenu debout, tandis que son petit s'agitait autour de lui, et se couvrait du sang de sa mère. Quel plaisir cruel que cette chasse! »

La nuit arriva; notre voyageur et son compagnon mirent le feu aux buissons, et tirèrent des coups de fusil pour avertir les chasseurs; mais ceux-ci étaient loin : d'ailleurs la rosée empêchait les broussailles de prendre feu. Il fallut se résigner à passer la nuit en plein air, sans souper. On rassembla des branches sèches, et chacun veilla à son tour auprès du feu. « Il n'y avait pas de lune, dit l'auteur; mais les étoiles jetaient un vif éclat sur le sombre firmament bleu. J'écoutai, et de temps en temps j'entendis des sons étranges et éloignés. Quel voyageur, en passant une nuit au milieu du désert, n'a pas cru entendre des voix et un langage qu'apportent à ses oreilles les vents de la nuit? Je distinguais aussi le bruit d'une foule d'éléphants qui passaient sur les collines; puis tout était silencieux. On entendait ensuite le hurlement mélancolique du loup, et ses courts aboiements qui approchaient de plus en plus; je ravivai la flamme, et tout rentra dans le silence. Il fut interrompu par le coassement du corbeau nocturne qui fondait sur un éléphant mort dans la ravine. Un étrange bruit semblait annoncer l'approche de quelque animal; il éveilla mon jeune compagnon; il dit que c'était le hurlement de l'hyène : c'était une sorte de rire, le son le plus affreux qu'on entende la nuit au milieu de ces solitudes. »

L'étoile du matin se montra enfin au-dessus de la

montagne, et annonça l'aube du jour. M. Cowper et son compagnon allumèrent leurs bâtons, prirent leurs fusils, et s'acheminèrent vers le bivouac, où ils arrivèrent fatigués et affamés. L'ancien contrebandier dit à M. Cowper Rose que les chasseurs ne redoutaient rien autant que la rencontre d'un rhinocéros; il demanda si l'animal avec la corne de ses naseaux avait sillonné la terre. Notre voyageur répondit qu'autant qu'il avait pu entrevoir, l'animal ne faisait que courir. Dans ce cas, repartit le contrebandier, ce n'est pas vous qu'il cherchait; il aura été troublé par les éléphants qui traversaient le ravin. Il y a, continua-t-il, un vieux chef, fameux chez les Cafres pour un acte de courage désespéré, ou plutôt de folie. On était à la chasse, tout à coup un rhinocéros s'élance hors des buissons, si près des chasseurs, que le vieux chef, par une inspiration soudaine, prend le parti de sauter sur l'animal. Le monstre se précipite à travers les broussailles, sillonne le sol de sa corne, souffle de rage, et fait tout ce qu'il peut pour jeter à bas son cavalier. Pendant cette course étrange le Cafre laisse son kaross accroché aux buissons; aussitôt le rhinocéros s'en empare, et, pendant qu'il exhale sa fureur contre ce vêtement, le cavalier profite du moment, et s'élance dans les broussailles. Quand on tire sur ces animaux, et lors même qu'ils sont légèrement blessés, ils se portent en avant; la flamme, qui effraie et arrête les autres animaux, n'a, dans ce cas, aucun effet sur eux. Le buffle aussi se précipite en avant quand on tire sur lui; mais il est moins dangereux, parce

qu'il baisse la tête en courant, et le chasseur sauvé, pourvu qu'il se jette dans un buisson, ou soit un peu plus élevé. La manière ordinaire taquer le buffle, c'est de le faire relancer par chiens, et de tirer sur lui pendant qu'ils le cern Les Hottentots sont si superstitieux que, lor les éléphants ne tombent pas sous plusieurs co ces gens s'imaginent qu'on a jeté un sort. Le v chasseur Skipper a un courage à toute épreu cependant il cède facilement à des idées supe tieuses. Je me rappelle de l'avoir vu tout à cou noncer à tirer sur un hippopotame, parce que fusil avait raté trois fois » (1).

Le lendemain on recommença la chasse. M. C per Rose, se souvenant de la fatigue de la ve voulut prendre son cheval. Il vous servira peu le voisinage des éléphants, lui dit le contreban la peur ôte aux chevaux toutes leurs forces ; je l vus se coucher sous les buissons comme les chiens se cacher : cependant montez à cheval, jusqu' que vous arriviez à l'endroit où il y a des éléph

« Nous traversâmes, dit M. Cowper Rose, l vière aux Poissons, et nous nous dirigeâmes l'endroit où cette rivière reçoit le Kat-Rivier. Il f traverser un pays comme celui dont j'ai parlé, posé de collines et de ravins couverts de buiss et partagé par des sentiers d'éléphants : de te en temps on passait auprès d'un kloof ou defilé fond et sombre, ou d'une rivière qu'on voyait c

(1) [illegible]

dans le fond. Ayant entendu le bruit d'un oiseau à miel, un des Hottentots y répondit aussitôt en sifflant, et suivit l'oiseau, en répondant toujours à son petit cri, jusqu'à ce que l'oiseau l'eût conduit à son nid; malheureusement ce nid était dans une roche au-dessus d'un abîme, et hors de la portée des hommes. J'ai vu plusieurs fois les Hottentots suivre ces messagers ailés; rarement ils revenaient les mains vides.

« La plus grande partie de la journée se passa sans aucune découverte, et les ombres s'allongeaient sans que la vue pénétrante des Hottentots observât aucune trace récente. A la fin, l'un d'eux signala dans le lointain une colline haute et rocailleuse de l'autre côté de la rivière de Kat, et formant le prolongement de sa rive escarpée et boisée. Nous descendîmes de la chaîne de collines que nous avions longée, et, après avoir passé la rivière, nous gravîmes l'escarpement de l'autre rive. En approchant du sommet, nous vîmes enfin les éléphants; nous qui étions à cheval, nous mîmes pied à terre, et nous attachâmes nos montures aux arbres, en tournant leurs têtes du côté opposé à celui où la chasse allait se faire. On mit le feu à la fiente sèche d'éléphant autour d'eux, afin de détourner les éléphants si, dans leur fuite, ils allaient se diriger par là.

« On s'avança ensuite avec précaution et en silence. En approchant, nous distinguâmes neuf ou dix animaux dont les dos s'élevaient au-dessus des buissons qu'ils broutaient. Nous tâchâmes d'abord de gagner une position plus élevée qu'eux; les deux

Hottentots s'arrêtèrent et occupèrent leur poste, tandis que le chasseur, mon compagnon et moi nous continuâmes de nous approcher. Les buissons et les euphorbes étaient si drus que nous ne pûmes voir les éléphants; mais nous les entendîmes tout près de nous brouter les tendres branches du speekboom, leur nourriture favorite. Nous entendîmes un coup, puis un autre, et il s'ensuivit un grand fracas causé par les éléphants, qui se précipitaient à travers les buissons. Le chasseur tira, mais sans succès; je n'eus pas le temps de coucher en joue, ils avaient déjà disparu. Nous les poursuivîmes; D*** mit le feu aux buissons autour de nous; en descendant dans le creux, nous entendîmes encore un coup, et, ayant tourné autour d'un petit kloof, nous revînmes au point d'où nous étions partis.

« Le résultat de la chasse fut la mort de trois petits éléphants, le plus grand n'ayant pas au-delà de neuf pieds d'élévation. Je m'assis sur l'un d'eux, pendant qu'on cherchait dans sa tête ce fameux bois, qui passe pour un amulette chez les indigènes. Ce bois, qui ressemble à une épine ou à un brin cassé, gît à environ un pouce au-dessous de la peau, au milieu de la graisse, précisément sous l'œil. En examinant cet endroit plus attentivement, nous remarquâmes une petite ouverture dans la peau, peut-être un grand pore : je suis donc porté à croire que ce phénomène étrange vient de ce qu'une branche s'est cassée pendant que l'animal se frottait la tête contre le buisson, et que l'extrémité de la branche a pénétré par ce pore dans la tête. On ne

trouve pas ce bois dans la tête de tous les éléphants.

« Ayant des chevaux, on résolut d'emporter une partie de la chair. On ouvrit l'un des éléphants, et on coupa une partie du cœur qui était énorme ; on coupa également la partie supérieure de la trompe, ainsi qu'un de ses pieds. On attacha le tout à l'aide d'une de ses grandes oreilles pendantes. Le chasseur fit une marque sur les dents de défense, pour en prendre possession ; nous autres, nous nous emparâmes des queues, laissant le reste en proie aux vautours.

« De retour au bivouac, on déploya les provisions, et on fit du cœur un carbonatje. Vous demanderez sans doute ce que c'est qu'un carbonatje? On coupe la viande en petits morceaux par lesquels on passe un long bâton aigu; ensuite on les assaisonne de poivre et de sel, et on les fait cuire. C'est, je vous l'assure, un mets délicieux pour des gens affamés. Pour le servir, on fiche le bâton en terre ; alors chacun, muni de son couteau, coupe ce qu'il veut avoir. Nous fîmes honneur au cœur et à la trompe ; mais le mets le plus friand, ce sont les pieds ; il exige aussi plus d'apprêt. On l'enfonce dans la cendre chaude, et on l'y laisse presque toute la nuit. Nous en fîmes notre déjeuner ; et quel déjeuner !

« La chasse aux éléphants fut le sujet de notre conversation. D*** nous raconta qu'il avait vu un éléphant lever son compagnon qui était tombé, et lui donner des secours, quoiqu'étant blessé lui-même. Il se laissa tuer plutôt que d'abandonner ce compagnon qui ne pouvait le suivre, et ils expirèrent en

même temps. Je lui dis qu'à en juger par la quantité de sentiers qui traversaient le pays dans toutes les directions, les éléphants devaient y être bien nombreux. J'ose assurer, me répondit-il, que j'en ai vu jusqu'à trois mille sur les bords de la rivière aux Poissons; mais je crois que dans les dernières années on en a détruit autant. Il me fit part d'une observation singulière : c'est que ceux qui ont traversé le pays n'ont jamais trouvé un éléphant mort naturellement; tous les cadavres qu'ils trouvent sont ceux d'éléphants tués par des chasseurs. Je fus surpris d'entendre dire à D*** qu'il désirait quitter la vie de chasseur, et s'établir paisiblement dans sa ferme. Il me semble, lui dis-je, que la vie de fermier serait un peu ennuyeuse pour quelqu'un qui est habitué à chasser et à faire la contrebande. Ah, monsieur! me répondit-il, je suis marié maintenant, et j'aurai des enfants. Il n'y a que les dettes et le besoin qui m'aient jeté dans cette carrière. Je suis sur le point d'arranger mes affaires; car, dans l'espace de vingt mois, j'ai, avec mes Hottentots, tué huit cents éléphants, dont la moitié est tombée sous les coups de ce bon fusil que voilà. Bien des fois les éléphants se sont précipités tout près de moi, même à un yard du buisson où je m'étais blotti. Une fois une centaine d'éléphants sur lesquels nous avions tiré vinrent fondre sur nous auprès d'un profond ravin : le plus hardi chasseur finit par être victime de sa témérité. Une autre fois, poursuivi par un rhinocéros, j'ai été obligé de sauter du haut d'une roche sans savoir quelle était son élévation, et si je ne

tomberais pas sur un bloc de pierre. Non, monsieur, cette vie est trop dure et trop dangereuse; j'ai été dans le cas de ronger le cuir de mes souliers faute d'aliments. »

M. Cowper Rose demanda au Hottentot Skipper combien d'animaux sauvages il avait tués dans sa vie. « Je ne me rappelle pas exactement le montant de sa liste, continue notre auteur; mais il y avait dans le nombre, si je ne me trompe, un lion, deux rhinocéros, je ne sais combien d'éléphants, de tigres, de loups, etc.; la liste finissait par deux Cafres, car Skipper n'était pas homme à faire des distinctions subtiles. »

Les chasseurs firent encore la chasse aux buffles en amenant leurs chiens, qu'on ne mène point à la chasse aux éléphants; cependant ils ne trouvèrent point de buffles, quoique dans ce pays on les rencontre quelquefois par centaines; et ce furent encore trois éléphants qu'ils tuèrent.

M. Cowper Rose et son compagnon firent enfin leurs adieux à l'ancien contrebandier, et continuèrent leur route vers la ville du Cap. De là, en attendant son embarquement, il fit encore quelques excursions dans l'intérieur de la colonie; mais ces excursions sont indiquées vaguement; il a craint, dit-il, d'imiter ces voyageurs qui, avant lui, ont visité la colonie du Cap, et ont écrit leurs voyages comme ils les ont faits, à pas de bœuf: ils paraissent avoir écrit, dit M. Cowper Rose, sous l'inspiration du mouvement de leurs chariots.

En quittant le district d'Albany, notre voyageur

vit passer une nuée de sauterelles, qui s'étendait sur un espace de trois milles; cette nuée n'était pas assez épaisse pour intercepter les rayons du soleil; partout, au contraire, où l'on portait la vue, on voyait briller les ailes de ces insectes dévorants, le plus terrible fléau de ce pays. Ils arrivent par millions, portés par le vent; toute la végétation disparaît sur leur passage, et quand l'œuvre de la destruction est accomplie, un autre vent les emporte loin du théâtre de leurs ravages.

En traversant le district d'Uitenhage, notre voyageur vit partout les ruines noircies des fermes brûlées pendant la guerre des Cafres. Dans ce pays où la population est clair-semée, il règne une grande uniformité dans les mœurs et le caractère des paysans. Notre voyageur cite un fermier, nommé Hendrik Van der Zephyr, comme échantillon. M. Cowper Rose arrive à la ferme avec un compagnon qui parle hollandais; ils descendent de cheval aux aboiements d'une douzaine de chiens; la grosse fermière se lève de son fauteuil à coussins, et souhaite le bonjour aux étrangers : ceux-ci expriment le désir d'avoir un gîte pour la nuit; la théière, façonnée selon le vieux modèle hollandais, est toujours sur la table devant elle. La fille travaille à une autre table, et deux filles esclaves repassent le linge sur une troisième table; des enfants esclaves, à demi nus, traversent la chambre en silence et comme à la dérobée; d'autres enfants, sales, appartenant aux maîtres de la maison, y prennent leurs ébats. A la fin de la journée arrive le fermier, modèle du flegme

et de l'apathie hollandaise; le chapeau quitte aussi peu sa tête que la pipe quitte sa bouche. On voit fondre ensuite dans la chambre les jeunes gens avec leur meester ou précepteur. Ce meester est ordinairement un ancien soldat anglais, et tient le milieu entre les maîtres et les domestiques. Il enseigne tout ce qu'il sait, et reçoit, en échange de son petit fonds de savoir, un mince salaire, une copieuse nourriture, et une bonne ration d'eau-de-vie. Au reste, il n'y a dans la chambre qu'un seul livre; c'est une grande et vieille Bible munie de fermoirs en argent. Le souper se réduit à un seul plat, le même qui m'a poursuivi, dit M. Cowper Rose, dans tout mon voyage : c'est un mélange abominable de tête de mouton et de graisse de la queue du même animal. Cette graisse paraît constituer le fond de tous leurs plats, et les légumes même y nagent; heureusement il y avait aussi du bon pain, du beurre, du lait et des pêches séchées.

« Dans un pays aussi reculé, continue le voyageur, le fermier ne peut jamais s'enrichir faute de débouché pour ses productions; mais il a peu de besoins, et, isolé comme il est, il mène ce qu'on peut appeler une vie patriarcale, c'est-à-dire qu'il élève ses propres chevaux, qu'il tue ses propres moutons, et qu'il porte des culottes de peau de mouton non tannée, et sans bas. Henri le fils vit et fume précisément comme faisait Henri le père; rien ne peut troubler cette vie d'apathie et d'ignorance, si ce n'est la perte de la graisse des queues de mouton. La maison du paysan est souvent grande, et les dépen-

dances sont vastes; mais tout cela présente un aspect peu riant : en dedans, il n'y a rien pour la commodité; et au-dehors, tout est nu et aride. Pourquoi, demanda un de mes amis à un paysan, ne plantez-vous pas de chênes, pour avoir de la verdure et de l'ombrage autour de votre maison? — Je serai mort avant que les arbres soient grands! — Ce serait alors pour vos enfants. — Eh bien, que mes enfants en plantent! Et le dialogue finit là.

« On ne fait pas de grandes offres d'hospitalité; cependant on est hospitalier : peut-être croit-on que cela est de droit; et il faut avouer qu'ils ne sont pas intéressés, car leurs comptes sont généralement très modérés.

« De cette manière, nous parcourûmes près de sept cents milles de pays, voyageant de ferme en ferme, et nous procurant des chevaux et un guide toutes les trois ou quatre heures. La monotonie de la route était interrompue quelquefois par la nécessité de traverser à la nage une rivière, ou de passer par un défilé de montagnes. Nous eûmes pourtant une distraction agréable; ce fut la visite que nous fîmes à M. Rex, Anglais, qui possède une grande étendue de terres à l'embouchure de la Knysna. Nous nous détournâmes d'une journée pour arriver à sa demeure, en traversant un pays à hautes montagnes, et nous n'eûmes pas à nous en repentir; car, dans cette journée, nous vîmes presque tous les sites divers que peut offrir l'Afrique méridionale, depuis les précipices hérissés de rochers à travers lesquels monte un sentier rocailleux, impraticable pour toute

autre monture que pour le cheval de ce pays, jusqu'aux vallons verdoyants et bien ombragés, et jusqu'aux ravins entre les rochers, où l'eau séjourne, et où fleurissent des végétaux vigoureux et variés. Nous traversâmes plusieurs fois les belles sinuosités de la rivière coulant au milieu des fleurs odorantes du Keurboom, arbre qui donne aussi son nom à ce fleuve. Quelquefois, ayant péniblement gravi une montagne, nous espérions voir au-dessous de nous une vaste plaine; mais nous trouvions devant nous des montagnes plus élevées encore, et de tous côtés ce n'étaient que montagnes d'un aspect sauvage et désert. Pas une habitation; à peine un être vivant, si ce n'est le vautour qui plane sur les rochers. Le soir, en descendant des montagnes, nous aperçûmes dans le lointain l'Océan et la côte entrecoupée de baies; nous eûmes à traverser ensuite d'immenses forêts où régnait déjà l'obscurité. En sortant de ces bois, le guide nous montra la demeure de M. Rex.

« Cette partie du district de George passe pour la plus belle de la colonie; en effet, je n'ai rien vu de semblable ailleurs. Cette grande rivière parsemée d'îles verdoyantes, les riches pâturages qui s'étendent sur ses bords, le vaste coup d'œil dont on jouit en se plaçant sur une hauteur, et en voyant de là la rivière se perdre dans d'épaisses forêts; enfin, ces chaînes de montagnes qui se confondent l'une avec l'autre, et dont les dernières ont l'air vaporeux de nuages; tout cela présente un aspect magnifique. Mon compagnon et moi nous employâmes plusieurs journées à parcourir les bords de la rivière, qui, en

sortant des forêts où elle coule entre des géants de végétation, et sous de superbes plantes et parmi les fleurs, s'élargit et devient un lac bordé d'un rivage caillouteux. Il est impossible à la plume et au pinceau de retracer la richesse de la végétation qui ombrage une rivière d'Afrique; l'œil se promène avec délices sur ces divers genres de beautés que la main de la nature a prodiguées; on est charmé de ces parterres de lis qui ressemblent à un grand tapis blanc soutenu par de larges feuilles; cette blancheur éclatante contraste avec la verdure sombre d'alentour, provenant surtout des aloès groupés sur les bords, et soutenant une riche floraison d'une couleur rouge. Pour moi, j'éprouvai mille plaisirs, soit que je suivisse des yeux le flamant couleur de rose, quand il rasait la surface des eaux qui réfléchissaient sa forme rougeâtre, soit que le bruit des pas de nos chevaux fît sortir de leurs retraites dans les bois des hérons blancs, gris et noirs, soit enfin que je m'entretinsse avec les habitants du lieu; je n'oublierai jamais ce beau séjour, et l'agrément de rencontrer des mœurs aussi polies dans un pays désert, et où la nature peut étaler toute sa beauté. Un air d'industrie et d'activité régnait dans cette propriété; tous les arts et métiers y étaient réunis, en effet, tels que charpentiers, maçons, selliers, etc., tandis que la maison et les jardins étaient tenus dans le plus grand ordre. Les vues du propriétaire s'étendaient même au-delà de sa propriété, et il faisait construire un navire pour faire le commerce d'interlope depuis sa demeure jusqu'au Cap, qui en est

éloigné d'environ trois cents milles. Nous allâmes avec lui voir ce navire, qui était construit solidement, et devait recevoir le nom de Britannia ; mais je demandai qu'il fût nommé Knysna, comme étant le premier navire construit dans les forêts, et lancé sur les eaux de ce fleuve. »

Nos voyageurs, après avoir pris congé de M. Rex, se dirigèrent sur le chef-lieu du district ; la nuit les surprit au passage de la rivière des Caïmans ou Crocodiles, qui coule dans un ravin couvert de rochers et de bois ; la marée se retirait quand ils arrivèrent au bord de cette rivière, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'ils effectuèrent le passage, moitié en marchant, et moitié à la nage.

« Cet endroit, observe M. Cowper Rose, est le même que Le Vaillant décrit comme étant si effrayant ; et ce fut dans cette partie du district de George qu'il établit son camp permanent, et enrichit considérablement sa collection d'histoire naturelle. Je ne suis nullement surpris qu'il se soit plu dans cette contrée, car l'amant de la nature peut passer ici bien du temps avant d'avoir épuisé toutes les beautés qu'elle étale dans les forêts, dans la rivière et sur les montagnes. J'ai lu les Voyages de Le Vaillant dans mon enfance ; ce livre m'enchanta. Aujourd'hui encore je puis sympathiser avec son enthousiasme : il faut avoir erré dans ces immenses forêts, entre des arbres séculaires, couverts de lambeaux de mousse ou desséchés à force de vieillesse, et enveloppés de plantes parasites qui offrent les couleurs les plus brillantes ; il

faut avoir fait lever les oiseaux au riche plumage de leurs nids cachés ; il faut avoir vu le serpent à la peau bigarrée se glisser sous le feuillage ; enfin, il faut avoir vécu dans les solitudes avec la nature, pour éprouver cet enthousiasme du voyageur français. Jusque-là je puis le suivre, et sentir comme lui ; mais quand il devient sentimental au sujet d'une fille hottentote, et décrit minutieusement les petites affections que lui a inspirées une de ces femmes à la grande bouche, aux petits yeux, et au nez camus, j'avoue qu'il va plus loin que moi. J'en ai beaucoup vu de ces Hottentotes, j'en ai trouvé beaucoup d'ivrognes, mais je n'ai pas rencontré de Nérina » (1).

M. Cowper Rose visita encore la mission hernute de Gnadenthal ou Val-de-Grâce, et la vallée pittoresque de Fransche-Hoeck, et revint enfin au Cap afin de se rembarquer pour l'Angleterre, avec tous les souvenirs de son séjour dans la colonie. « J'avais partagé, dit-il, la vie rude du chasseur d'éléphants; j'avais couché dans la cabane ronde et pointue du Cafre, et traversé sa belle patrie; j'avais visité la ferme du paysan flegmatique, et l'établissement du missionnaire au ton humble et résigné ; j'avais vu la plupart des animaux sauvages du pays, l'éléphant, le rhinocéros et l'hippopotame; j'avais cherché le lion dans la contrée où il était autrefois si nombreux : mais c'est dans cette contrée surtout que les colons se sont établis ; les bêtes féroces se retirent à l'approche de l'homme, sentant par ins-

(1) *Four years in southern Africa*, p. 272.

tinct qu'un être plus sauvage et plus infatigable qu'elles a envahi leurs tanières, et que leur férocité cède à la sienne; j'avais vu des oiseaux de toute couleur dans les bois et sur les rivières de leur patrie; j'avais marché sous les sombres arceaux des forêts épaisses, dont l'ombrage n'est jamais percé par un rayon du soleil; j'avais vu ces arbres d'un port orgueilleux étaler des fleurs de toutes les teintes, et porter des festons de plantes rampantes que le vent balançait çà et là, et, par un contraste frappant, je les avais vus tomber de vieillesse, et se décomposer sans que la main de l'homme les eût touchés; j'avais joui de la magnificence des fleurs dans un pays où les fleurs atteignent le plus haut degré de beauté, et où elles charment le désert; car les plantes qui font l'orgueil de nos serres chaudes, ne sont, en Afrique, que des fleurs sauvages; j'avais vu la société sous de nouvelles formes, et la nature pour ainsi dire à sa naissance : me voilà revenu à la baie encombrée par les vaisseaux de la Grande-Bretagne ! »

CHAPITRE XXVII.

Voyage de Jacob Van Reenen, dans le pays des Cafres, en 1790.

Nous avons donné les relations de tous les voyageurs qui ont visité dans tous les sens la colonie européenne du cap de Bonne-Espérance, et de ceux qui, franchissant ses limites, ont fait d'importantes découvertes au nord; mais quoique plusieurs se soient avancés vers l'est sur les frontières des Cafres, et nous aient déjà donné des notions importantes et curieuses sur ces peuples, peut-être les plus intéressants à connaître de toute l'Afrique méridionale, cependant aucun d'eux ne s'est avancé dans l'intérieur du pays qu'ils occupent; le premier, et peut-être le seul voyage que l'on ait fait dans ce but, est celui dont Van Reenen a dressé le journal (1): comme il est extrêmement court, et qu'il est important pour la géographie, nous le donnerons ici textuellement; mais auparavant il est nécessaire de faire connaître le funeste événement qui donna lieu à ce voyage.

Le vaisseau de la compagnie des Indes orientales

(1) Il fut publié à Londres par le capitaine Riou, avec une carte et une courte préface, en 1792; mais nous n'avons pu nous procurer cet original; nous le donnons ici d'après la traduction française, faite, je crois, sur le hollandais de M. J. D. Pasteur. Paris, an VI de la république; Jansen, 78 pages.

anglaise le Grosvenor, commandé par le capitaine Coxon, étant parti de Trinquemale, le 13 juin 1782, fut assailli, le 2 août, par une tempête, laquelle continua avec tant de violence, que le 4 du même mois, à quatre heures de l'après-midi, il fut obligé d'amener. Il paraît donc que depuis quelque temps les officiers de ce bâtiment n'étaient plus en état de faire les observations nécessaires : ce qui sans doute fut cause de la grande erreur qui se trouva dans le pointage du capitaine.

Deux matelots, placés dans les hunes, crièrent terre, et qu'on faisait route dessus; mais cet avis fut reçu avec dédain par le quart du jour. Peu de temps après on en fit rapport au capitaine; mais il n'était plus temps : la quille du vaisseau donnait déjà avec tant de force sur les écueils à fleur d'eau dont il était entouré, qu'il n'y avait plus que la mort à attendre.

On abattit alors promptement le grand mât et le mât de misaine, et l'on songea à sauver l'équipage par le moyen d'un radeau; mais il fut emporté sur le rivage, où il se brisa. Trois hommes de l'équipage entreprirent de se rendre à terre avec le bout d'une corde : deux eurent le bonheur de réussir; le troisième fut perdu. Avec le secours des naturels du pays, ils trouvèrent le moyen de tirer à terre une cincenelle, laquelle ayant été attachée aux rochers, servit à sauver plusieurs personnes : cependant quinze périrent, sans compter cinq qui s'étaient noyées dans la première tentative. On lança alors en mer la chaloupe et l'esquif, qui furent bientôt mis en pièces par les rudes brisans. Peu de temps après, le

vaisseau même fut partagé en deux, un peu en avant du grand mât. Cet accident, qui parut d'abord funeste, contribua à sauver beaucoup de monde, parce que le vent, qui vint à changer, donnait directement sur la terre, et y chassa la partie du navire sur laquelle se trouvait alors la plupart de l'équipage, tandis que l'autre partie servit à rompre l'impétuosité des lames, qui, sans cet obstacle, les auraient immanquablement tous submergés ou fracassés contre les rochers qui bordent la côte en cet endroit.

Il faisait presque nuit lorsqu'ils se trouvèrent rendus à terre. Par bonheur les naturels du pays avaient laissé, en se retirant au coucher du soleil, les cendres ardentes d'un feu qu'ils avaient fait, qui servirent aux naufragés à en allumer trois autres, pour apprêter quelques vivres qu'ils avaient sauvés du vaisseau. Ensuite vinrent encore flotter à terre plusieurs barils de viande salée, de lard, de farine, etc., dont le capitaine Coxon fit la distribution. Deux voiles servirent à former des tentes pour les femmes, qui y passèrent la nuit.

Le 5 au matin, les Cafres vinrent enlever tout ce qui pouvait leur convenir; mais ils se bornèrent alors à cette spoliation. Le jour suivant se passa à rassembler tout ce qu'on jugea convenable pour se rendre par terre au cap de Bonne-Espérance; le capitaine se flattant de trouver au bout de quinze ou seize jours de marche quelque habitation des cultivateurs hollandais.

Coxon entreprit donc, contre la coutume ordi-

naire des marins en pareilles circonstances, de s'exposer à tous les dangers d'une longue marche à travers différentes nations sauvages, peut-être même ennemies, et à manquer de tout dans ces déserts inconnus, plutôt que de rester dans le voisinage du vaisseau naufragé, pour y attendre qu'un événement heureux vînt les tirer de cette triste position; ou, ce qui aurait été infiniment plus sage, de construire une embarcation pour se rendre par mer au Cap; moyen qui lui aurait été d'autant plus facile, que les charpentiers et calfats du vaisseau s'étaient sauvés à terre.

A peine s'étaient-ils mis en route, qu'ils rencontrèrent une troupe de Cafres, parmi lesquels il y en avait un qui parlait le hollandais. Celui-ci leur fit un tableau affligeant, mais vrai, de tous les dangers qu'ils auraient à courir avant d'atteindre à l'habitation de quelque colon du Cap. Après avoir fait inutilement à cet homme, appelé Trout, les promesses les plus séduisantes pour l'engager à leur servir de guide, ils continuèrent à marcher pendant quatre ou cinq jours. Durant ce temps, les sauvages, qui les entouraient continuellement de toutes parts, leur enlevèrent tout ce qu'ils jugèrent leur pouvoir convenir. Ils insultèrent même les femmes, et maltraitèrent les hommes; de sorte qu'on en vint quelquefois à des rixes fâcheuses. Mais tout cela n'était rien en comparaison de ce qu'ils eurent à souffrir par la suite; car, outre les mauvais traitements que les Cafres firent essuyer aux femmes, ils les dépouillèrent de leurs montres et de leurs bijoux; et, ce qui était

bien plus malheureux encore dans cette circonstance, c'est qu'ils enlevèrent à ces pauvres naufragés la seule boîte à amadou qu'ils possédaient entre eux.

Après avoir passé une rivière, les vivres se trouvèrent à peu près consommés, et les difficultés augmentèrent par l'embarras de secourir les femmes et les enfants : ce qui fit beaucoup murmurer les marins, et obligea nos voyageurs à se partager en plusieurs bandes. Ceux qui suivirent Hynes, d'après le rapport de qui nous donnons ce récit, eurent des peines incroyables à supporter, n'ayant plus pour toute nourriture que des baies sauvages, des cancres, des limaces, etc.; souvent même ils se voyaient au moment de périr de faim : tandis que d'autres fois ils se nourrissaient d'huîtres et d'autres crustacées; mais leurs meilleurs repas consistaient dans les dépouilles de quelque baleine ou phoque échoué sur la côte.

Enfin, après un voyage de cent cinquante jours, la troupe que conduisait Hynes, et qui se trouvait considérablement diminuée par la mort de plusieurs d'entre eux, eut le bonheur de rencontrer quelques cultivateurs hollandais qui leur accordèrent généreusement l'hospitalité. Ils furent conduits sur des voitures jusqu'à Zwellendam, d'où on en fit partir deux ou trois pour le Cap, qui retournèrent ensuite en Angleterre.

L'année suivante, une société de colons hollandais entreprit de parcourir le pays pour aller à la découverte des malheureux naufragés du Grosvenor,

qui pouvaient se trouver encore dans ces déserts; mais ils n'en rencontrèrent aucun : ce qui fit croire qu'ils avaient tous péri, ou de faim, ou par la main des Cafres. Cependant, dix ans après, le bruit ayant couru que quelques uns de ces infortunés existaient encore, et particulièrement des femmes, de braves et courageux cultivateurs du Cap se déterminèrent à faire de nouvelles tentatives pour les sauver. Ils se rendirent, pour cet effet, jusqu'à l'endroit où le vaisseau avait péri en 1782. C'est le journal de cette expédition généreuse, dans un pays où jamais aucun Européen n'avait encore pénétré, que nous allons mettre sous les yeux du lecteur.

Les colons qui ont entrepris d'aller à la recherche des naufragés du vaisseau anglais le Grosvenor, commandé par le capitaine John Coxon, échoué le 4 août 1782, sur la côte des Cafres en Afrique, étaient au nombre de treize (1). Ils avaient pris la résolution de pousser leur voyage jusqu'à la rivière d'Anderadeira-de-Natal, ou le cap Natal, où l'on supposait que ce bâtiment avait péri (2).

Avant de partir, ces voyageurs avaient formé entre eux un réglement particulier.

« J. A. Holtshausen, H. Mulder, L. A. Prins et moi

(1) Voici les noms de ces intrépides colons : J. A. Holtshausen, H. Mulder, L. A. Prins, C. J. Mulder, Tjaardt, Van der Walt, P. Lombart, E. Scheepers, H. Janssen de Rensburg, P. Holtshausen, Ign. Mulder, P. Van der Waldt, J. Joubert, J. Van Reenen.

(2) On verra, par ce journal, que le Grosvenor avait échoué beaucoup plus au nord qu'on ne pose ordinairement le cap Natal; mais toute cette côte est en général connue sous le nom de Natal.

Jacob Van Reenen (dit l'auteur de cette relation), partîmes, le mardi 24 août 1790, de Kaffers-Kuil-Rivier, avec quatre voitures, et arrivâmes, en sept heures de temps, à la petite vallée près de Goes-Rivier, d'où nous nous rendîmes le lendemain au Lange-Touw, et passâmes le Goes-Rivier.

A neuf heures, un de nos chariots de bagage versa; ce qui nous contraignit à dételer, après avoir fait ce jour-là sept lieues. Notre voiture se trouva rétablie le lendemain à la pointe du jour. Nous fîmes alors de nouveau sept lieues, c'est-à-dire que nous poussâmes jusqu'au petit Paarden-Kraal.

Nous étions maintenant à l'entrée du Hassaquas-Kloof, et nous n'avions fait que trois lieues vers le grand Paarden-Kraal, lorsqu'une des longes de derrière d'un chariot de bagage se rompit; nous la raccommodâmes à la maison de Jacob Ruiter.

Samedi 28, nous fîmes cinq lieues, jusqu'au Savraana-Kraal, d'où nous nous rendîmes, le lendemain, jusqu'au Was-Rivier. Là, H. Mulder et L. Prins nous quittèrent pour continuer leur route par le Lange-Kloof, tandis que J. A. Holtshausen et moi prîmes notre chemin par le Karoo, comme étant le plus court. Nous convînmes de nous rejoindre au Assegai-Bosch, sur le bord opposé du Boschjesmans-Rivier. A dix heures du soir, un de nos chariots de bagage versa de nouveau, entre le Camnasie-Rivier et le Doorn-Rivier. Nous avions fait ce jour-là huit lieues, et après avoir rétabli notre voiture, nous marchâmes en avant. Vers les huit heures du matin, nous passâmes à gué la rivière Camnasic; et lorsque

la nuit fut tombée, nous franchîmes, après avoir fait huit lieues, l'Oliphants-Rivier, dans laquelle se décharge la rivière Camnasie.

Le 31, nous fîmes sept lieues, pendant lesquelles nous passâmes six fois l'Oliphants-Rivier à différentes reprises; car, comme notre route nous obligeait de longer cette rivière, nous étions forcés de la traverser pour prendre le meilleur sentier : le Cangoos-Rivier tombe dans l'Oliphants-Rivier.

Le 1er septembre nous traversâmes de nouveau cinq fois l'Oliphants-Rivier. Nous quittâmes alors, Holtshausen et moi, nos voitures, pour nous rendre à cheval aux eaux thermales qui sont au-dessus de l'Oliphants-Rivier, près de l'habitation de Tjaart Van der Waldt. Nous y visitâmes ce bain, lequel possède de grandes vertus pour la guérison de différentes maladies. Van der Waldt promit de venir se joindre à nous à la maison de Scheepers dans le Winter-Hoek, où nous convînmes de l'attendre. Nous avions fait ce jour-là onze lieues.

Le lendemain, après avoir rejoint nos voitures, nous traversâmes huit fois la rivière, en remontant jusqu'à sa source, et arrivâmes à l'habitation de A. Nortie Lyd; nous le quittâmes et fîmes de nouveau huit lieues jusqu'au Kapok-Kraal.

L'Oliphants-Rivier se jette dans le Goes-Rivier, qui se décharge en mer, dans la baie de Sainte-Catherine, ou dans les environs.

Le 3, nous partîmes du Ganna-Kloof; de là, nous dirigeâmes notre marche vers le Winter-Hoek, en laissant les rochers noirs à notre gauche; et, après

avoir fait sept lieues, nous aperçûmes une habitation abandonnée, appelée Dieniedow. Nous vîmes ici une grande quantité d'oiseaux de la Terre de Natal. Le 4, nous fîmes cinq lieues, jusqu'à une autre habitation abandonnée qu'on nomme le Koeien-Fontein, où les fortes pluies nous obligèrent de nous arrêter le jour suivant. Le 6, nous atteignîmes, en six heures, l'entrée du Winter-Hoek. Nous aperçûmes ici les traces d'un grand nombre de spring-bokken (boucs sauteurs). Le 7, après cinq heures de marche, nous trouvâmes l'habitation de E. Scheepers, dans le Winter-Hoek. Nous y demeurâmes toute la journée suivante; et, le 9, Tjaart Van der Waldt et son fils vinrent nous joindre.

Le 10, nous nous apprêtâmes à partir, et le lendemain nous nous remîmes en route, accompagnés de J. A. Holtshausen, T. et P. Van der Waldt, et E. Scheepers. Après avoir fait sept lieues, nous arrivâmes au Groote-Rivier, qui se décharge dans le Camtours-Rivier; ensuite, après huit autres heures de marche, à travers de belles prairies, nous parvînmes au Wolven-Fontein. De là nous atteignîmes, en dix heures, la Zondags-Rivier, laquelle conserve son nom jusqu'à l'endroit où elle tombe dans la mer. A l'endroit où nous nous trouvions alors, savoir, dans le Karoo-Veld, cette rivière était parfaitement à sec.

Le lendemain nous fûmes obligés de rester en place, parce que la rivière était trop haute (1); mais

(1) L'auteur paraît ici en contradiction avec lui-même.

le 15 nous la passâmes à gué près d'un ruisseau couvert de ronces, et, en cinq heures de temps, nous franchîmes le Bruintjes-Hoogte dans le Karoo-Veld. De là nous fîmes, le jour suivant, sept lieues jusqu'au Boschjesmans-Rivier, par une terre couverte d'une longue herbe abattue, et de petits arbrisseaux (1). Le 17, nous passâmes à gué le Boschjesmans-Rivier, et arrivâmes, après dix heures de marche, à la maison de H. Janssen de Rensburg. Nous fîmes halte ici. Le lendemain je montai à cheval avec J. A. Holtshausen, et nous nous rendîmes au Assagaai-Bosch, lieu de notre rendez-vous général, pour voir si le reste de notre société y était arrivé. Le dimanche 19, comme le temps était fort pluvieux, et qu'aucun de nos compagnons de voyage ne s'était encore joint à nous, nous demeurâmes pendant toute la journée dans le bois.

Le 20, nous vîmes arriver trois chariots de C. Mulder, le chariot avec le canot appartenant à H. Mulder, accompagnés de Ign. Mulder et de Ph. Holtshausen, qui nous dirent que nos autres compagnons de voyage s'étaient rendus à cheval à l'embouchure du Boschjesmans-Rivier, dans l'intention d'engager Salomon Fereira à nous suivre, et qu'ils étaient résolus de revenir le lendemain. Nous retournâmes sur-le-champ à nos voitures, afin de disposer tout pour notre départ, après être convenus que le pro-

(1) L'herbe qui croît dans ces cantons à une grande hauteur est fort grossière ; lorsque cette herbe est desséchée par la chaleur du soleil, elle se trouve cassée et abattue par le vent et par les fortes pluies.

chain lieu de notre rassemblement serait au Brakke-Rivier.

Le 21 se passa en préparatifs pour la continuation de notre voyage; et, le lendemain, nous fîmes trois lieues jusqu'au Brakke-Rivier. Nous nous reposâmes ici, nous trouvant alors tous rassemblés, excepté Joubert. Le 24, nous quittâmes le Brakke-Rivier avec dix chariots, dont chacun avec un double attelage (1), cinquante-six chevaux et quarante Hottentots armés. Après quatre heures de marche, nous arrivâmes au Kleine-Visch-Rivier. Nous employâmes quatre heures à faire passer nos effets, le canot et les voitures de l'autre côté de cette rivière. Après que tout se trouva sur l'autre bord, nous fîmes encore trois lieues vers le Groote-Visch-Rivier.

Ce ne fut pas sans courir de grands dangers que nous passâmes cette dernière rivière. Nous arrivâmes ensuite, en quatre heures, près d'une fontaine appelée Kruiers-Kraal : ici sont les limites qui séparent les habitants européens des Cafres.

Le 27, nous fîmes cinq lieues jusqu'à un ruisseau auquel nous donnâmes le nom de Punch, parce que, le temps étant fort froid, nous y bûmes du punch un peu roide. Nous vîmes ici beaucoup de gibier, et tuâmes deux élans mâles. De cet endroit, nous allâmes le lendemain huit lieues plus avant; et, après avoir passé un petit ruisseau, nommé Kaaga, nous vînmes dans une grande plaine qui s'étend jusqu'à

(1) Un attelage est composé de douze, quatorze ou seize bœufs : par double attelage, il faut entendre deux attelages du même nombre de bœufs pour chaque voiture, et qui se relaient tour à tour.

une rivière appelée Kaapna, ou les Belles Prairies, nom qu'elle mérite, en effet, à cause de la beauté du canton, qui est coupé en tous sens par de petites rivières propres à arroser les prairies adjacentes. On pourrait y former une colonie agréable et avantageuse : il serait surtout très favorable à l'éducation des bestiaux, à cause de ses bons pacages. Nous y rencontrâmes une grande quantité de gibier, et abattîmes deux buffles.

Le 29, nous fîmes six lieues; alors, nous nous vîmes forcés à dételer, à cause que le vieux Holtshausen se trouvait fort incommodé du calcul. Nous continuâmes, cependant, le lendemain notre route, et fîmes sept lieues jusqu'au Kat-Rivier, ou Hunca-Rivier, des Cafres ou Hottentots; de là, nous nous rendîmes au premier kraal (village) des Cafres, dont plusieurs accoururent pour nous voir : ce qui nous engagea à tenir une sentinelle en vedette.

Le 1er octobre, après avoir levé notre camp, nous passâmes par un ruisseau, près de l'origine du Keis-Kamma, où quelques Cafres nous rendirent visite au nom de leur chef, le capitaine Sambée (1). Nous lui envoyâmes deux de nos gens qui étaient Cafres, pour lui demander la permission de passer sur ses terres, et pour le prier de nous donner des guides. Nous traversâmes ensuite de nouveau un ruisseau, et atteignîmes le Keis-Kamma, où nous tuâmes deux oiseaux qui nous étaient inconnus : les Cafres les

(1) Le gouvernement du Cap a donné aux chefs des hordes le nom de *capitaine*, sous lequel ils sont aussi reconnus par leurs sujets.

nomment Heemou, qui veut dire, je vois quelque chose. Cet oiseau est de la grandeur d'un héron bleu; il fréquente les bois et se perche sur les arbres; il porte une crête chevelue en forme de pinceau, d'une couleur jaune avec des raies noires. Sa tête toute noire a l'éclat du velours; son cou est bleu comme celui des hérons, ses ailes sont noires et blanches, et il a les jambes fort longues. Ce jour-là, nous avions fait huit lieues. Le lendemain, nous en fîmes sept, et aperçûmes plusieurs Cafres. Nous résolûmes de quitter ce pays, et de passer le plus tôt possible les montagnes de la Cafrerie, dans la crainte d'éprouver des obstacles dans notre marche, ou même quelques mauvais traitements, parce que ces peuples étaient alors en guerre entre eux, le capitaine Sambée ayant marché contre le capitaine Jaccaa, qui avait déjà essuyé deux échecs, avec une grande perte des siens.

Les deux Cafres que nous avions envoyés vers Sambée revinrent nous dire que ce capitaine était fâché de ce qu'une indisposition ne lui permettait pas de se rendre lui-même auprès de nous, et qu'il nous faisait souhaiter un heureux voyage. Il nous conseillait d'être bien sur nos gardes contre la nation avec laquelle il se trouvait en guerre; en nous avertissant aussi que le pays que nous nous proposions de traverser offrait beaucoup de difficultés et de dangers même. Il nous arriva de sa part deux Cafres destinés à nous servir de guides. Nous traversâmes ensuite la rivière Keysana.

Le dimanche 3 octobre, nous gravîmes la mon-

tagne. Après avoir fait cinq lieues, nous fûmes obligés de nous arrêter et de dételer à cause de la pluie.

Le 4, nous avançâmes cinq lieues; mais il nous fallut frayer une route par-dessus la montagne et à travers un grand bois. Ce jour-là, trois Cafres vinrent nous joindre pour nous accompagner pendant notre voyage.

Après avoir franchi la montagne, et passé une branche du Zwarte-Key-Rivier, appelée Hommonpoufouge, nous arrivâmes dans le pays des Boschjesmans (Boschjesmans-Land), près d'un petit ruisseau où les Boschjesmans avaient peint dans les creux des rochers, d'une manière assez naturelle, les figures de plusieurs animaux sauvages, et celle d'un soldat coiffé d'un bonnet de grenadier. Nous avions fait ce jour-là dix lieues, et aperçu deux lions, plusieurs bontebokken et autres animaux sauvages. Le lendemain nous fîmes huit lieues, jusqu'à une grande rivière appelée le Witte-Key-Rivier. Van der Waldt découvrit ici trois Boschjesmans qui chassaient; il en prit un, à qui nous donnâmes un collier de rassade et un bout de tabac; après quoi nous le laissâmes courir. Il promit de venir nous rejoindre pour nous indiquer le chemin. Nous séjournâmes ici le 7, et quelques uns de nous montèrent à cheval pour aller tuer des hippopotames; mais ils ne rencontrèrent aucun de ces animaux.

Le 8, nous traversâmes le Witte-Key-Rivier, et, après avoir fait quatre lieues, nous parvînmes à une plaine. Le 9, nous fîmes cinq lieues par une autre belle plaine, garnie çà et là de bois taillis épineux,

et passâmes une rivière qui porte le même nom que la précédente. Nous tuâmes ce jour-là un élan. Le lendemain nous avançâmes cinq lieues, et franchîmes une autre rivière qui s'appelle également Witte-Key-Rivier. Le 11, nous fîmes de même cinq lieues, en laissant derrière nous une rivière. Nous tuâmes, chemin faisant, deux élans et un buffle; nous vîmes aussi trois tigres, et rencontrâmes une grande quantité de gibier.

Le 12, après avoir fait cinq lieues et demie, nous arrivâmes à la rivière Somou; c'est la dernière qui se décharge dans le Key-Rivier, laquelle est la plus grande de toutes les rivières qui traversent le pays des Cafres, et celle qui avait toujours arrêté jusqu'alors la marche des voyageurs (1).

Le 13, nous passâmes la rivière Somou, qui serpente par un beau pays, et arrivâmes, en cinq heures, dans le canton des Tamboukies, où, après avoir fait le lendemain sept lieues, nous atteignîmes le Dou ou Slyh-Rivier. Nous chassâmes, et tuâmes ce jour-là trois éléphants mâles, dont nous prîmes les dents. Le 15, nous fîmes quatre lieues, et le 16 neuf lieues. Nous allâmes pendant ce temps à la recherche des éléphants, sans en trouver un seul; mais nous rencontrâmes un lion et une lionne qui venaient

(1) Excepté cependant la compagnie des colons du Cap, qui, en 1783, allèrent à la recherche de l'équipage du Grosvenor, d'après les renseignements donnés sur le naufrage de ce vaisseau par quelques matelots, qui, en suivant la côte, furent assez heureux pour arriver au Cap environ quatre mois après ce triste accident.

de tuer un buffle. Tjaart Van der Waldt abattit la lionne.

Nous n'avions fait le 17 que trois lieues, lorsque nous fûmes obligés de nous arrêter et de dételer, à cause des grandes averses. Pendant notre halte, plusieurs Tamboukies vinrent nous rendre visite, et entre autres, leur chef, le capitaine Joobie, et son capitaine en second, appelé Louve. Après leur avoir fait quelques présents, ils nous donnèrent deux Tamboukies pour guides. Nous séjournâmes encore un jour ici pour aller à la chasse des hippopotames; nous en tuâmes en effet deux, que les Tamboukies nous firent apercevoir. Nous fûmes fort étonnés de voir arriver auprès de nous Jacob Joubert, avec une voiture, et accompagné seulement de huit Hottentots; entreprise vraiment hardie, quand on se figure les déserts qu'il avait eus à traverser, et cela uniquement pour remplir la promesse qu'il avait faite de venir se joindre à nous.

Le 20, nous nous remîmes en marche et fîmes cinq lieues, en traversant la rivière de Nabagana. Pendant ce trajet, nous aperçûmes un lion que les plus déterminés chasseurs d'entre nous dirent être le plus grand animal de cette espèce qu'ils eussent jamais vu. Nous le poursuivîmes, mais il nous échappa en se jetant dans un bois taillis.

Le jour suivant nous avançâmes cinq lieues. Étant sur une éminence, nous découvrîmes une grande rivière appelée Boschje-Rivier, à la distance d'environ deux lieues, mais vers laquelle nous ne pûmes nous rendre, parce que la pente était trop roide de

ce côté-là. Nous fîmes donc halte; tandis que quelques uns d'entre nous allèrent pour découvrir une meilleure route, d'autres partirent pour la chasse des hippopotames, et en tuèrent cinq.

Le 23, nous avançâmes cinq lieues, en faisant un grand détour, pour éviter la déclivité trop rapide. C'était certainement le plus mauvais chemin que nous eussions rencontré jusqu'alors, étant plein de collines hérissées de rochers et de bois taillis. Cependant nous fîmes encore cinq lieues le lendemain, jusqu'au Boschje-Rivier, qui prend sa source bien avant dans l'intérieur du pays. Nous tuâmes ce jour-là douze hippopotames. Le 25, nous passâmes la rivière à gué, et fîmes trois lieues. Le jour suivant, 26, nous gravîmes une montagne fort roide, et arrivâmes, après une marche de sept lieues, à la rivière Nooga; ayant tué, pendant cette marche, quatre buffles et six éléphants.

Le 27, nous fîmes halte, et quelques personnes de la compagnie tuèrent un éléphant mâle. Le jour suivant nous passâmes la Nooga : nous découvrîmes alors la mer à la distance de deux lieues. Nous rencontrâmes ici un cheval, qui s'était échappé des colons qui avaient été à la recherche des naufragés du Grosvenor, il y avait sept ans. Ce cheval, qui appartenait à Daniel Potgieter, était devenu tout-à-fait sauvage, et s'enfuit, à notre approche, parmi une troupe d'élans ; mais l'ayant poursuivi nous le prîmes enfin. Le lendemain il était déjà parfaitement apprivoisé, de sorte qu'on pouvait le monter sans le moindre danger.

Nous traversâmes alors la rivière de Nodei, et fîmes ce jour-là six lieues.

Le jour suivant nous vîmes plusieurs éléphants, et en tuâmes sept. Après avoir fait sept lieues, nous nous trouvâmes sur le bord de la rivière Tathaa, où nous abattîmes un hippopotame. Nous reçûmes ici la visite de Tamboukies, ce qui était quelque chose d'extraordinaire, n'ayant aperçu aucun habitant depuis le 18 de ce mois, que nous quittâmes le capitaine Joobie; car ces cantons avaient été dépeuplés par Gagabée-Cambousa, père du capitaine Sambée, qui en fit passer les hordes avec leurs bestiaux dans son propre pays. Le peu d'individus qui s'y trouvent encore se tiennent cachés dans les bois et entre les rochers, où ils ne vivent que de goëmon, et du peu de gibier qu'ils peuvent tuer à la chasse.

Ayant passé, le 30, la rivière Tathaa, qui est fort large, nous arrivâmes, après avoir fait six lieues, au Dombie, ou Jonge-Meisjens-Rivier. C'était dans ce canton que les Cafres et d'autres peuples venaient autrefois prendre leurs femmes, avant que Gagabée en eût détruit les habitants. Le lendemain, nous fîmes quatre lieues; après quoi, nous fûmes obligés de nous arrêter, et de dételer près de la rivière Tasana, pour aller chercher une route. C'est jusqu'à cette rivière que plusieurs colons se rendirent, il y a sept ans, pour aller à la découverte des naufragés du Grosvenor; après quoi, ils revinrent au Cap.

Le 1er novembre, nous passâmes la Tasana, et nous ne fîmes que quatre lieues ce jour-là, étant

Nous attendîmes donc le jussant, et aperçûmes, pendant cet intervalle, l'Anglais en question, que nous appelâmes à nous. Il parlait la langue hollandaise; mais la largeur de la rivière ne nous permit pas de comprendre ce qu'il disait.

Le 8, nous traversâmes à gué la rivière. Le prétendu Anglais vint alors nous joindre, et nous dit qu'il était homme libre, et qu'il avait fait naufrage avec un vaisseau anglais venant de Malacca. Il promit de nous conduire à l'endroit où le Grosvenor avait péri, en ajoutant qu'il n'en restait plus rien, excepté quelques pièces de canon et de la vieille ferraille qui avait servi de lest à ce bâtiment. Il nous dit aussi que tous les naufragés étaient morts, les uns de faim, les autres par la main des sauvages.

Les naturels nous apportèrent ici un peu d'or et d'argent, pour lequel ils nous demandèrent des rassades rouges et quelques bagatelles en cuivre, dont ils parurent faire grand cas.

Nous n'avions fait ce jour-là que deux lieues; mais le lendemain nous en fîmes quatre jusqu'à une rivière appelée Wouwanpouvou, où nous abattîmes un hippopotame. Le 10, nous passâmes cette rivière, et fîmes sept lieues, jusqu'à la rivière Tanwouta.

Nous comprîmes ici, en ne voyant pas revenir le soi-disant Anglais qui avait offert de nous conduire aux débris du Grosvenor, que c'était un esclave échappé du Cap; idée dans laquelle nous fûmes confirmés par un de nos Hottentots bâtards, appelé Moïse, à qui cet homme avait demandé quel était son maître. Sur quoi celui-ci ayant répondu : Jacques Van Ree-

pluies. Nous montâmes néanmoins à cheval, pour nous rendre au village des Chrétiens-Bâtards, où nous trouvâmes véritablement que quelques uns de ses habitants devaient le jour à des blancs, et quelques autres à des esclaves métis, et à des individus des Indes orientales. Nous y vîmes aussi les trois vieilles femmes dont les Hambonaas nous avaient parlé. Elles nous dirent qu'elles étaient sœurs; mais qu'elles ignoraient absolument dans quelle contrée de l'Europe elles avaient reçu le jour, étant dans l'âge le plus tendre lorsqu'elles essuyèrent le malheur d'être jetées sur cette côte. Nous leur offrîmes de les prendre avec nous à notre retour, ainsi que leurs enfants; ce qui parut leur causer une grande joie.

Le 4, nous fîmes sept lieues, et traversâmes sur notre route la petite Mogasie-Rivier, sur le bord de laquelle est placé le village des Chrétiens-Bâtards, qui y ont de grands et jolis jardins avec du blé cafre, du maïs, des cannes à sucre, des platanes, des patates, des féves noires et plusieurs autres légumes et fruits; ils possédaient aussi quelques bestiaux. Nous passâmes également la grande Mogasie-Rivier, où est le chef-lieu de Camboosa, capitaine des Hambonaas. Nous tuâmes ce jour-là sept hippopotames.

Le 6, nous avançâmes sept lieues, jusqu'à une grande rivière, appelée Sinwouwou, ou Zée-Koe-Rivier; là, on nous dit qu'il existait encore un Anglais du Grosvenor. Le lendemain, après avoir fait deux lieues, nous nous trouvâmes sur le bord de la rivière; mais nous fûmes forcés de dételer, parce qu'elle était trop gonflée par le flux de la mer,

Nous attendîmes donc le jussant, et aperçûmes, pendant cet intervalle, l'Anglais en question, que nous appelâmes à nous. Il parlait la langue hollandaise; mais la largeur de la rivière ne nous permit pas de comprendre ce qu'il disait.

Le 8, nous traversâmes à gué la rivière. Le prétendu Anglais vint alors nous joindre, et nous dit qu'il était homme libre, et qu'il avait fait naufrage avec un vaisseau anglais venant de Malacca. Il promit de nous conduire à l'endroit où le Grosvenor avait péri, en ajoutant qu'il n'en restait plus rien, excepté quelques pièces de canon et de la vieille ferraille qui avait servi de lest à ce bâtiment. Il nous dit aussi que tous les naufragés étaient morts, les uns de faim, les autres par la main des sauvages.

Les naturels nous apportèrent ici un peu d'or et d'argent, pour lequel ils nous demandèrent des rassades rouges et quelques bagatelles en cuivre, dont ils parurent faire grand cas.

Nous n'avions fait ce jour-là que deux lieues; mais le lendemain nous en fîmes quatre jusqu'à une rivière appelée Wouwanpouvou, où nous abattîmes un hippopotame. Le 10, nous passâmes cette rivière, et fîmes sept lieues, jusqu'à la rivière Tanwouta.

Nous comprîmes ici, en ne voyant pas revenir le soi-disant Anglais qui avait offert de nous conduire aux débris du Grosvenor, que c'était un esclave échappé du Cap; idée dans laquelle nous fûmes confirmés par un de nos Hottentots bâtards, appelé Moïse, à qui cet homme avait demandé quel était son maître. Sur quoi celui-ci ayant répondu : Jacques Van Ree-

nen, l'autre lui fit la question si ce Jacques était le fils du vieux Jacob Van Reenen, ou Kootje, ainsi qu'on nommait communément mon père. Le Hottentot lui ayant répliqué affirmativement, le prétendu Anglais ajouta qu'il était bien connu au Cap, où il avait sa femme et deux enfants. La crainte de se voir pris par nous et ramené au Cap, a certainement déterminé cet homme à ne pas nous rejoindre.

Nous passâmes toute cette journée-là sur le bord de la rivière, qui se trouvait trop grosse pour que nous pussions la traverser. Le lendemain, cependant, nous la franchîmes, et, après avoir fait trois lieues, nous arrivâmes à un bois, par lequel nous dûmes nous frayer une route. Ensuite nous vînmes à un autre bois, qui nous offrit les mêmes obstacles que le premier; aussi ne fîmes-nous ce jour-là que deux lieues. Le lendemain nous en fîmes trois, et passâmes par la rivière Bogasie, à l'embouchure de laquelle nous tuâmes deux hippopotames. Les naturels nous apportèrent des patates, des cannes à sucre, du blé et des féves, ainsi que de l'or et de l'argent, que nous prîmes en échange de quelques rassades.

Le 15 novembre, nous avançâmes quatre lieues, et franchîmes un ruisseau à son embouchure près de la mer. Ce jour-là, J. A. Holtshausen eut le malheur de tomber dans un trou creusé par les sauvages pour prendre des éléphants, garni de pieux durcis au feu, par un desquels il fut grièvement blessé à la main gauche.

Nous arrivâmes à une hauteur, que nous franchîmes avec beaucoup de peine et de dangers; nous

apprîmes ici que nous n'étions plus qu'à une petite distance du vaisseau naufragé. Cela nous détermina à faire halte en cet endroit, et à nous rendre à cheval sur la côte, pour voir si nous pourrions en découvrir quelques restes. Je partis pour cet effet avec J. A. Holtshausen, Tjaart Van der Waldt, C. Hilgert, Ign. Mulder; mais, après avoir fait une lieue et demie, Holtshausen et moi fûmes obligés de retourner à nos voitures, parce qu'il fallait traverser la rivière à pied, à cause des trous et des rochers dont son lit est parsemé; ce que ma douleur par toute l'habitude du corps, et la blessure de Holtshausen, qui s'empirait considérablement, ne nous permirent pas d'entreprendre.

Lorsque nous nous fûmes rendus près de nos voitures, nous employâmes tous les moyens possibles pour calmer les souffrances de Holtshausen; mais rien ne put le soulager. A la nuit, nos compagnons de voyage se trouvèrent de retour, et nous dirent qu'ils avaient été à l'endroit où le Grosvenor avait péri; mais qu'ils n'en avaient trouvé aucun débris, sinon quelques pièces de canon, du vieux fer qui avait servi de lest, et du plomb. Ils avaient apporté avec eux quelques morceaux de chandelles de blanc de baleine, et des fragments de poterie d'Angleterre. Le vaisseau avait péri à quatre lieues de l'endroit où nous étions, et pour y arriver il fallait passer sept rivières dont nous ignorions les noms. Nous tuâmes ce jour-là un hippopotame.

Le lendemain, quelques personnes de notre société se rendirent de nouveau à l'endroit où le Gros-

venor avait échoué; mais ils n'y virent absolument que ce que nous venons de dire. H. Mulder apporta avec lui un morceau de bois de sapan (1). Nous abattîmes, pendant cette journée, deux hippopotames.

Le 17, je partis moi-même, avec quelques autres, vers l'endroit en question, où je ne vis que cinq canons et une grande quantité de vieille ferraille. On distinguait facilement encore un certain espace de terrain entre deux bois, où les naufragés avaient fait du feu, et s'étaient formés un abri. Il y avait aussi sur une éminence, entre ces deux bois, un trou où l'on avait caché des effets, qui en avaient été enlevés ensuite; cela servit à confirmer ce que nous avait dit l'esclave fugitif, concernant les effets que les habitants étaient venus prendre, et qu'ils avaient transportés fort avant dans les terres. Nous apprîmes aussi des sauvages, que la plus grande partie de ces effets avait été conduite à Rio de la Goa, pour y être vendue. Rio de la Goa se trouvait, autant que nous pûmes le comprendre, à quatre journées de marche; c'est-à-dire entre quarante et cinquante lieues de l'endroit où le Grosvenor avait donné sur la côte. Tjaart Van der Waldt, H. Mulder, et Jacob Joubert, allèrent à deux lieues plus au nord sur les débris du vaisseau; mais ils ne firent aucune découverte nouvelle.

Nous résolûmes alors de reprendre le chemin de nos habitations; beaucoup de nos bœufs d'attelage

(1) Bois de teinture qui vient du Japon, et qui ressemble beaucoup au bois de Brésil.

étant morts, et plusieurs de ceux qui nous restaient se trouvant malades. D'ailleurs, le vieux Holtshausen, qui souffrait beaucoup de la blessure qu'il s'était faite à la main, paraissait fort impatient de retourner chez lui. Les habitants du pays semblèrent étonnés de ce que nous avions pris tant de peines pour venir chercher si loin des malheureux naufragés; et les chefs, ainsi que tous les autres individus, nous dirent que si pareil accident arrivait encore sur la côte, ils prendraient sous leur protection ceux qui viendraient à se sauver à terre, et qu'ils les conduiraient jusqu'à nos habitations, pourvu qu'ils fussent assurés de recevoir pour récompense quelques rassades, du cuivre et du fer, ce que nous leur promîmes.

Je dois remarquer que nous avions fait, pour arriver à l'endroit où nous nous trouvions, trois cent soixante-dix lieues, c'est-à-dire deux cent vingt-six lieues au-delà des habitations des Colons du Cap. Il y a, du Cap au Groote-Visch-Rivier, deux cent vingt et une lieues; nous étions donc, suivant notre supputation, à quatre cent quarante-sept lieues du Cap.

Nous montâmes à cheval, et fîmes, de l'endroit où nos voitures s'étaient arrêtées, une incursion de douze lieues dans l'intérieur des terres, et pendant ce trajet nous passâmes sept rivières; tandis que nos voitures firent, en rétrogradant, dix-sept lieues, jusqu'à la rivière Bogasie, où nous prîmes d'excellents poissons et de bonnes huîtres.

Le 19 novembre, nous continuâmes notre chemin, et fîmes cinq lieues, en traversant les rivières Tanwouta et Wouwanpouvou. Le lendemain, nous arri-

vâmes, après avoir fait huit lieues, au Sinwouwou, ou Zée-Koe-Rivier.

Nous fûmes obligés de nous arrêter ici, à cause de l'état désespérant dans lequel se trouvait le vieux Holtshausen, qui nous faisait craindre à chaque moment pour sa vie. La nuit, nos sentinelles nous firent savoir que nous étions épiés par les sauvages; ce qui nous détermina à tirer quelques coups de fusil en l'air, après quoi nous n'entendîmes plus parler d'eux. Ce même jour, plus de deux cents naturels étaient venus nous voir, pour nous offrir de l'or et de l'argent; mais nous soupçonnâmes alors qu'ils n'avaient pris ce prétexte que pour nous espionner, afin de nous surprendre, s'il était possible. Ce jour-là, nous tuâmes quatre hippopotames.

La maladie du vieux Holtshausen s'empira ici à tel point, que nous fûmes obligés de passer toute la nuit auprès de lui; et il mourut le 23, dans l'après-midi. Nous nous mîmes sur-le-champ en devoir de lui faire un cercueil des planches de nos voitures; et le lendemain, dans la matinée, nous enterrâmes notre ami sous un grand arbre isolé, sur lequel nous traçâmes tous nos noms. Nous quittâmes ensuite cet endroit, et, après avoir passé le Sinwouwou, nous arrivâmes, au bout de huit lieues de marche, au Groote-Mogasie-Rivier, où nous fûmes obligés de nous arrêter, à cause des fortes pluies; mais, le 27, nous traversâmes le Groote-Mogasie-Rivier et le Kleine-Mogasie-Rivier; et, après avoir fait huit lieues, nous parvînmes au village des Chrétiens-Bâtards. Je proposai aux trois vieilles femmes de les

conduire avec nous, ce qui parut leur faire plaisir, parce qu'elles désiraient beaucoup, disaient-elles, de vivre parmi les chrétiens; elles ajoutèrent, cependant, qu'elles voulaient, avant d'entreprendre ce voyage, attendre la moisson; qu'elles préféraient, par conséquent, de rester pour le moment auprès de leurs enfants et petits-enfants; mais qu'aussitôt que leurs grains seraient à couvert elles viendraient nous joindre avec toute leur lignée, consistant en quatre cents individus. Je leur promis de faire au gouvernement du Cap un récit de ce qui les concernait, afin de les tirer de la triste situation où elles se trouvaient. Je dois remarquer ici que ces femmes parurent fort troublées lorsque nous les abordâmes pour la première fois, et qu'elles virent des hommes de leur couleur (1).

Le lendemain, nous quittâmes ce village, et fîmes trois lieues, jusqu'à un bois, où nous tuâmes trois éléphants, dont nous prîmes les dents; et le jour suivant nous avançâmes cinq lieues, en passant la rivière Tasana; nous abattîmes quatre éléphants. Nous prîmes aussi un jeune éléphant, que nous attachâmes à l'un de nos chariots; mais nous fûmes bientôt obligés de le tuer, parce que ses cris attirèrent autour de nous un si grand nombre de ces animaux, que nous craignîmes d'en être foulés aux pieds; et,

(1) Il est facile de concevoir que c'est de cette race que voulaient parler les Cafres dans leurs réponses aux questions qu'on leur fit sur le sort des naufragés du Grosvenor, et que ces réponses, n'ayant pas été bien saisies par des personnes qui ne comprenaient pas leur langue, ont donné lieu aux remarques de Le Vaillant, et à ce que nous ont dit à ce sujet Bligh et le colonel Gordon.

pendant la nuit, nous en eûmes une autre grande troupe près de nous.

Les fortes pluies nous obligèrent de rester en place toute la journée du 29; et plusieurs de nos bœufs moururent ce jour-là. Le lendemain, nous traversâmes la rivière Dombie, et fîmes huit lieues. Nous perdîmes encore quelques uns de nos bœufs. Nous passâmes la rivière Tathaa, dans laquelle nous tuâmes cinq hippopotames, dont nous enlevâmes, le lendemain, le lard, que nous salâmes, ce qui nous occupa toute la journée. A peine eûmes-nous achevé ce travail, qu'un grand éléphant mâle vint se ranger près de nos voitures. Nous lui donnâmes sur-le-champ la chasse. Après avoir reçu plusieurs balles, il était déjà tombé par terre, lorsqu'il alla se réfugier dans un bois taillis rempli d'épines. Comme nous crûmes alors qu'il était mortellement blessé, Tjaart Van der Waldt, L. Prins et Ign. Mulder s'approchèrent de l'endroit où il se tenait, lorsque, sortant tout à coup du bois taillis, il enleva de sa trompe L. Prins de son cheval, et le foula aux pieds; ensuite il passa une de ses défenses au travers du corps de cet infortuné, et le jeta à trente pas de distance. Les autres, voyant qu'il n'y avait plus moyen d'échapper, descendirent de leurs chevaux, et allèrent se cacher dans des broussailles. L'éléphant, n'apercevant plus alors que le cheval de Van der Waldt, le poursuivit pendant quelque temps; puis il revint vers l'endroit où était couché par terre le corps du malheureux Prins, qu'il parut chercher. Dans ce moment, nous renouvelâmes tous ensemble notre attaque pour l'éloigner de ce lieu; sur quoi il

se jeta de nouveau dans un endroit épais du bois. Comme nous le crûmes assez éloigné, nous commençâmes à creuser une fosse pour notre ami. Pendant ce temps, l'éléphant parut de rechef, et, nous chassant tous, demeura maître de la place. Tjaart Van der Waldt parvint néanmoins à le blesser d'une nouvelle balle à la distance de cent pas. Nous l'assaillîmes alors une troisième fois, et l'éléphant, après avoir reçu plusieurs blessures, commença à chanceler, et tomba enfin. Nos Hottentots achevèrent de le tuer par deux ou trois coups de fusil.

La fureur de cet animal ne peut se décrire. Ceux de notre société qui étaient le plus accoutumés à la chasse aux éléphants nous assurèrent que jamais ils n'en avaient vu ni de plus terrible, ni de plus agile à la course.

Les Hottentots nous dirent que c'est la coutume des éléphants, lorsqu'ils se trouvent attaqués, de ne plus quitter le corps du chasseur qu'ils ont tué; mais qu'ils le mangent entièrement par petites parties; qu'ils avaient vu tuer un de leurs camarades de la même manière que venait de l'être Prins, dont ils n'avaient jamais retrouvé les moindres vestiges (1). Notre compagnon de voyage aurait certainement subi le même sort, si nous ne l'eussions pas empêché par une vive attaque sur l'éléphant. Nous nous remîmes alors de nouveau à creuser une fosse pour

(1) Ce récit des Hottentots paraît invraisemblable : on sait que l'éléphant n'est nullement carnivore; il est probable que leur camarade tué par l'éléphant aura été enlevé pendant leur fuite par quelque animal féroce et carnassier.

notre ami, que nous enterrâmes à cinq heures et demie du soir.

Le jour suivant, nous nous mîmes en marche, et fîmes huit lieues et demie, en passant la rivière Nodei. Nous tuâmes, ce jour-là, un buffle.

Le 3 décembre, nous fîmes six lieues, et passâmes la rivière Nooga. Ce jour-là nous abattîmes deux éléphants et un hippopotame. Le lendemain, après avoir fait huit lieues, nous arrivâmes, après beaucoup de difficultés, au Boschje-Rivier. Quoique notre marche fût fort lente, il nous aurait cependant été impossible de faire encore autant de chemin, si je n'avais pas attelé quatre de mes chevaux de monture à l'une de nos voitures. Nous nous vîmes forcés aussi de jeter plusieurs de nos dents d'éléphants. Un de nos chariots n'avait que huit bœufs, un autre six seulement, et aucune de nos voitures n'avait un attelage passable; de sorte que la perspective de ne pouvoir continuer notre route, et la pensée d'avoir perdu deux de nos compagnons de voyage, rendaient notre situation actuelle vraiment affligeante.

Nous employâmes toute la journée du 5 à passer nos effets au-delà de la rivière par le moyen de notre canot. Nous tuâmes, pendant ce temps, deux hippopotames; et, après avoir traversé la rivière, nous fîmes le lendemain trois lieues, et le jour suivant sept lieues, mais en faisant petite route, parce que nos bœufs succombaient de fatigue : nous en perdîmes même plusieurs. Comme nous prévîmes que nous serions bientôt obligés de nous arrêter tout-à-fait, nous résolûmes d'envoyer sur-le-champ Jacob

Joubert vers Joobie, capitaine des Tamboukies, pour lui demander quelques bœufs. Nous aperçûmes ce jour-là plusieurs éléphants; et le lendemain Joubert vint nous rejoindre avec deux bœufs seulement, qu'il avait achetés. Quoique ces animaux ne fussent pas accoutumés au joug, nous fûmes cependant forcés de les atteler sur-le-champ à nos chariots, et nous fîmes, pendant cette journée, six lieues et demie. Nous prîmes ici une autre route, à trois lieues plus avant dans le pays que celle par laquelle nous étions venus, parce qu'elle était beaucoup plus unie, plus courte, et à tous égards meilleure que cette première. Après une marche de huit lieues, nous passâmes ce jour-là, qui était le 9, la rivière Nabagana.

Le 10, nous avançâmes huit lieues, et le 11, six lieues, en traversant la rivière Somou. Ce dernier jour, nous tuâmes quatre élans. Le lendemain, nous ne pûmes faire que trois lieues; et, comme nous vîmes qu'il ne nous était plus possible d'avancer faute de bœufs, nous résolûmes, pour ne pas nous voir contraints de laisser nos voitures en arrière (ayant déjà abandonné une grande partie de nos effets), que H. Van Rensburg se rendrait au plus tôt, avec quelques Hottentots à cheval, vers le Boschjesmans-Rivier, pour y acheter des bœufs de trait.

Le 12, nous fîmes trois lieues. Le temps était alors extrêmement froid, de sorte qu'on aurait dit être au cœur de l'hiver; ce que je crois devoir attribuer uniquement à la hauteur des montagnes parmi lesquelles nous nous trouvions alors. Nous fîmes halte pendant les deux jours suivants, pour

nous remettre un peu de nos fatigues; quelques uns de notre compagnie se rendirent cependant vers le Witte-Key-Rivier, où ils tuèrent quatorze hippopotames. Nous employâmes toute la journée du 15 à dépecer ces animaux; mais nous fûmes obligés de laisser sur le lieu la moitié des meilleurs morceaux de leur chair (1), pour ne pas trop charger nos voitures, à cause que les bœufs qui nous restaient encore étaient très faibles. Le lendemain, nous traversâmes le Witte-Key-Rivier, et fîmes cinq lieues; le jour d'après, sept lieues : pendant cette marche, nous tuâmes deux élans.

Le 19, nous passâmes le Zwarte-Key-Rivier, ayant fait ce jour-là huit lieues. Le lendemain, nous arrivâmes au Bonte-bokken-Valley, où nous tuâmes plusieurs bonte-bokken. Après avoir encore marché huit lieues et demie, nous franchîmes deux rivières, qui se déchargent dans le Zwarte-Key-Rivier, et qui portent le même nom, qui doit son origine aux rochers noirs qui bordent cette rivière.

Ayant fait, le 21, neuf lieues et demie, et traversé le Kaffers-Berg, nous arrivâmes dans le pays des Grands-Cafres, du capitaine Sambée. Nous eûmes ici la satisfaction de trouver J. Vioen et P. Van Voorn, qui conduisaient avec eux les attelages de bœufs que nous avions demandés. Le lendemain, après sept lieues de marche, nous passâmes la rivière Keys-Kamma, et une autre petite rivière qui

(1) La partie de l'hippopotame dont on fait le plus de cas est la graisse des pattes et des côtes, laquelle est plus ferme et plus gélatineuse que celle des autres animaux.

s'y décharge. Le 23, nous franchîmes le Kat ou Hunca-Rivier, et sept heures après le Kleine-Doorn-Rivier. Le lendemain, nous fîmes huit lieues jusqu'à la rivière Kaapna. Le 25, nous traversâmes la rivière Kaaga, laquelle tombe dans la rivière Kaapna, dont les eaux vont se perdre à leur tour dans le Groote-Visch-Rivier, que nous traversâmes le lendemain; et, après onze lieues de marche, nous atteignîmes, à notre grande satisfaction, une maison habitée par des chrétiens : c'était celle de G. Bota.

De là, nous traversâmes, le lendemain, le Groote-Visch-Rivier et le Kleine-Visch-Rivier, ainsi que le Kamma-Dagga, où est l'habitation d'André Dreyer; et, après que nous eûmes fait sept lieues et demie, nous arrivâmes chez H. Janssen de Rensburg, sur les bords du Boschjesmans-Rivier, chez qui nous passâmes la nuit. Le jour suivant, nous prîmes congé les uns des autres, et, à deux heures et demie du matin, Tjaart Van der Waldt, son fils, et P. H. Mulder, partirent avec moi, en faisant atteler nos chevaux aux voitures au lieu de nos bœufs, que nous laissâmes dans cet endroit. Nous fîmes vingt-deux lieues jusqu'au Zondags-Rivier; le lendemain, nous arrivâmes, après quatorze lieues de marche, à la rivière Naraa; ensuite nous fîmes vingt-six lieues, jusqu'au Groote-Rivier, que nous traversâmes au pied de la montagne appelée Eeren-Kroon, d'où nous avançâmes le lendemain l'espace de six lieues, jusqu'à l'habitation d'A. Nortier, au-dessus de l'Oliphants-Rivier.

Le 1er janvier de l'année 1791, nous nous ren-

dîmes au bain près de l'Oliphants-Rivier, et arrivâmes, après huit lieues de marche, à l'habitation de Tjaart Van der Waldt.

Nous demeurâmes ici pendant deux jours, et le 4, après avoir pris congé les uns des autres, H. Mulder et moi fîmes dix lieues, jusqu'à l'habitation de F. Bota, sur le bord de l'Oliphants-Rivier. Le lendemain nous arrivâmes, après vingt lieues de marche, à une habitation abandonnée près du Hassaquas-Kloof. Nous passâmes cette gorge le 6, et au bout de vingt lieues, nous nous trouvâmes au Hagel-Kraal, habitation de Jean Marks. Le 7, nous passâmes les rivières le Goes, le Walvisch, et le Kaffers-Kuil, en traçant une route de vingt-six lieues; et j'arrivai enfin, à ma grande satisfaction, à ma propre habitation, sur le Kruis-Rivier.

A notre retour de l'endroit où le Grosvenor avait fait naufrage jusqu'au Groote-Visch-Rivier, nous avons fait cent quatre-vingt-dix-sept lieues; il y a donc, depuis ce premier endroit jusqu'au Cap, une distance de quatre cent dix-huit lieues.

Pendant ce voyage, toutes nos voitures ont versé une ou plusieurs fois; ce que je crois nécessaire de faire remarquer, pour qu'on sache les difficultés et les dangers que nous avons eus à essuyer dans cette expédition.

Il faut que j'observe aussi que toutes les rivières dont il est parlé dans ce Journal courent du nord au sud, pour aller se décharger dans la mer.

Ce voyage, que j'entrepris avec l'approbation du gouverneur de Graaf, et du bailli du district de

Rynet, n'avait d'autre but que celui de sauver les Anglais échappés, en 1782, au naufrage du Grosvenor, et qu'on disait exister encore, afin de les tirer de l'état déplorable où ils devaient se trouver dans ces déserts. Mais, à notre grand regret nous n'avons trouvé aucun de ces infortunés; nous sommes donc parfaitement convaincus qu'il n'y en plus de vivant. J'ai appris d'un esclave malais ou bouguiné, échappé du Cap il y avait quelques années, et qui parlait la langue hollandaise, que le cuisinier de ce bâtiment vivait encore en 1789, mais qu'il était mort cette année-là de la petite-vérole. »

Nous ajouterons à cette relation qu'en 1823, le lieutenant Farwell, qui a tenté de former un établissement sur la côte Natal, a découvert, près de la seconde pointe de Natal, les débris du naufrage du Grosvenor, bien plus à l'ouest qu'on ne l'avait supposé. On a retrouvé la quille du vaisseau, les canons et autres objets. On n'a pu s'assurer s'il avait existé à l'époque du voyage de Van Reenen, quelques personnes de l'équipage du vaisseau naufragé, retenues prisonnières par les natifs; mais on a observé, dans les tribus environnantes, des mulâtres qui en descendent; et l'un d'eux est entré au service du lieutenant Farwell.

CHAPITRE XXVIII.

Voyages d'Alberti et de Brownlee dans le pays des Cafres, en 1806 et en 1818-24.

M. LOUIS ALBERTI accompagnait, comme capitaine au cinquième bataillon du corps de Worldeck, le général J. W. Janssens nommé gouverneur du cap de Bonne-Espérance. Au printemps suivant, il fut envoyé avec un détachement de troupes, de la ville du Cap au fort Frédéric, dans la baie d'Algoa; peu de temps après, il fut chargé de la direction des affaires concernant les Cafres et les Hottentots, et ensuite des fonctions de landdrost, dans le district de Uitenhage, sur les confins du pays des Cafres. Plusieurs voyages dans ce pays, et des rencontres fréquentes avec des individus de cette nation, l'ont mis en état d'observer sa manière de vivre, ses mœurs et ses usages. La relation intéressante qu'il en a publiée (1) formera la matière principale de ce chapitre; mais nous avons joint aussi à ses observations celles de M. Brownlee, qui a résidé sept ou huit ans comme missionnaire chez les Cafres, et dont M. Thompson nous a donné un extrait dans

(1) *Description physique et historique des Cafres sur la côte méridionale d'Afrique*. Amsterdam, 1811, un vol. in-8°.

l'appendice de son voyage. Les remarques de ce deux voyageurs ne s'appliquent qu'aux Cafres voi sins de la colonie du Cap, et non aux peuplade plus éloignées, vers le nord, qui sont comprises sou la même dénomination.

§ I.

Situation, étendue, sol et climat de la Cafrerie.

Selon M. Alberti, la partie de la Cafrerie plus voisine des établissements européens est situ entre le 33° et le 34° de latitude méridionale, bornée à l'est par la rivière Key, à l'ouest par grande rivière des Poissons, au sud par la mer, au nord par une grande chaîne de montagnes, c s'étend d'occident en orient, et au-delà de laque commence le pays de ces Africains que, dans la lonie hollandaise, on appelle Boschjesmannen. L tendue de cette partie de la Cafrerie, depuis la gran rivière des Poissons jusqu'à la rivière de Key, e en ligne droite, d'environ quarante milles d'Al magne, et depuis le pied des montagnes dont no avons parlé, jusqu'à la mer, d'environ vingt mill Les peuples qui habitent cette contrée, désignés vu gairement par le nom de Cafres, se nomment et mêmes Amakosa et Kosa au singulier. Le terr toire qu'ils occupent est quelquefois nommé Amak sime (1).

(1) Brownlee, dans Thompson's *Travels*, t. II, p. 336.

Entre les deux fleuves limitrophes, le pays est entrecoupé par les rivières Kunap, Kat, Kom, Keyskamma et Buffel, qui se suivent, d'occident en orient, dans l'ordre où nous les avons nommées : elles méritent le nom de rivières, tant à cause de la largeur que de la profondeur de leur lit; mais elles contiennent peu d'eau, hormis après des pluies abondantes. Outre ces rivières, le pays est encore arrosé par des ruisseaux au nombre de quinze. Toutes ces eaux courantes prennent leur source dans la chaîne de montagnes au nord. La grande rivière des Poissons, le Keyskamma et le Buffel reçoivent toutes les autres, et vont elles-mêmes se jeter dans la mer. En plusieurs endroits de la plaine, et principalement sur les montagnes, la nature a formé des réservoirs de forme circulaire, et qui ont, dans leur milieu, jusqu'à trois pieds de profondeur, où l'eau de pluie se rassemble et se conserve longtemps, et sans lesquels de vastes contrées, surtout dans le voisinage de la côte, seraient entièrement privées d'eau douce. Le Buffel, ou rivière des Buffles, et plus encore les ruisseaux qui s'y rendent des deux côtés au nombre de douze, fournissent de très bonne eau; aussi trouve-t-on dans cette contrée beaucoup plus de hordes cafres qu'ailleurs. Toutes les autres eaux sont plus ou moins saumâtres, en proportion inverse de l'eau de pluie qui s'y trouve mêlée. Au reste, le pays, en général, est loin d'être suffisamment arrosé; on y éprouve, au contraire, la même disette d'eau que dans la colonie.

Des branches de montagnes, qui se croisent en

tous sens, y forment des bassins et des vallées profondes, et renferment, en quelques endroits, des plaines considérables. Sur quelques unes de ces montagnes, le terrain est pierreux; sur d'autres, ainsi que dans les plaines, il est composé d'un mélange d'argile et de menu sable. Les coteaux nombreux, qui s'élèvent contre la grande chaîne de montagnes au nord du pays des Cafres, abondent en arbres de haute futaie, dont le bois est propre à toutes sortes d'usages, ou sont couverts de broussailles presque impénétrables. Dans tout le reste du pays, on ne trouve des arbres de haute futaie que sur les bords des rivières et des ruisseaux, et, par-ci par-là, dans les gorges des montagnes. Toute la contrée, entre la grande rivière des Poissons et le Keyskamma, surtout dans le voisinage de la mer, à l'exception de quelques plaines, est presque entièrement couverte d'arbres, dont la plupart consistent en mimosa. Le terrain, entre la rivière Keyskamma et le Key, à l'exception du voisinage des rivières ou ruisseaux, et dans quelques gorges de montagnes, n'offre que des bouquets de petits arbres. L'aloé et l'*euphorbium* s'y trouvent en abondance; la dernière de ces plantes y parvient à la hauteur de trente ou quarante pieds.

Entre le Keyskamma et la rivière des Buffles, on trouve une étendue de terrain dont l'aspect extraordinaire mérite une description particulière. C'est une plaine, entrecoupée d'un petit nombre de hauteurs peu escarpées, et dont le sol ne produit que de l'herbe. Cette plaine s'étend, vers le nord, jusqu'à

la grande chaîne de montagnes qui de ce côté sert de limite au pays des Cafres; partout ailleurs, et surtout vers le sud, elle est entourée de hautes collines. La longueur de cette enceinte, prise de l'ouest à l'est, est d'environ cinq quarts de mille, et sa largeur d'environ un mille. La surface du terrain est partout entrecoupée de ravins de différentes formes et de différente grandeur. Ces ravins, qui n'ont pas plus de trois pieds de profondeur, sont en si grand nombre, qu'il est très difficile de conduire une voiture à travers les intervalles, et de l'empêcher de verser. On trouve de ces ravins sur la grande chaîne de montagnes, qui ont trois cents pieds de profondeur et au-delà. Le fond en est partout couvert de petits cailloux unis et arrondis, parfaitement semblables aux dragées de différente grosseur dont on se sert pour la chasse. Ces ravins, et les cailloux qu'on y trouve, ne permettent pas de douter qu'il n'y ait eu autrefois, en cet endroit, un débordement, dont les eaux ont dû s'élever au moins à la hauteur où l'on voit encore de ces ravins sur les montagnes. Ces traces d'un grand débordement auraient, peut-être, disparu depuis long-temps, si l'herbe, qui couvre partout le sol, n'avait empêché le vent de combler peu à peu ces profondeurs, et de niveler le terrain.

Quelques arbustes portent des baies qu'on peut manger; on n'en a cependant pas trouvé dont la saveur fût aromatique : toutes avaient, même dans leur parfaite maturité, un goût aigre ou fade. Il s'y trouve aussi plusieurs sortes d'ognons, dont les uns

se mangent bouillis ou rôtis, et les autres crus et sans aucune préparation; et une espèce de roseau très propre à étancher la soif, quand l'eau, dans laquelle il croît, est saumâtre ou bourbeuse. A l'endroit où le fleuve Key se jette dans la mer, les dunes, qui bordent la côte, produisent du pisang sauvage en grande abondance.

Il n'est pas rare de trouver des rayons de miel dans les fentes des montagnes, dans les creux des arbres, dans les fourmilières et les ravins. Un petit oiseau, également connu dans la colonie, où on lui donne le nom d'oiseau au miel, sert de guide pour découvrir ces ruches sauvages. La voix de cet oiseau est une espèce de cri aigu, par lequel il attire l'attention du voyageur. Dès qu'on s'approche de lui, il s'éloigne, va se percher à quelque distance, et recommence à crier jusqu'à ce qu'on l'ait rejoint. Il continue de la sorte jusqu'à ce qu'il se trouve dans le voisinage des abeilles, qu'il indique en criant plus fort qu'auparavant. Il laisse ensuite au voyageur le soin de découvrir lui-même la ruche; ce qui n'est pas difficile, puisque les abeilles, en allant et venant sans cesse, se trahissent elles-mêmes. Quelquefois, avant d'arriver à la ruche, on est obligé de suivre ce guide pendant une heure et davantage.

Les animaux herbivores trouvent, surtout dans les années où il tombe assez de pluie, une nourriture abondante entre la grande rivière des Poissons et le Keyskamma. Cette contrée renferme, le long des rivières et des ruisseaux, de même que dans les plaines et les fondrières, d'excellents pâturages pour

le gros et le menu bétail. Ces pâturages, de l'espèce de ceux qu'on appelle au Cap prés rompus, sont préférables aux pâturages aigres des montagnes. L'herbe qui croît au-delà du Keyskamma, et qui y parvient à une hauteur extraordinaire, contient presque partout beaucoup d'acide; en mûrissant elle acquiert une telle dureté, qu'elle ne peut plus servir de nourriture au bétail : c'est pourquoi les Cafres ont coutume d'y mettre le feu; après quoi l'herbe pousse de nouveau, plus tendre et meilleure. Sans cet expédient, ils ne pourraient habiter cette contrée, faute de pâture pour leurs bestiaux : ce n'est qu'au pied des dunes qui bordent la côte que la nature se montre un peu moins défavorable.

C'est à cette différence remarquable entre les pâturages qu'on doit attribuer la diversité qui se trouve, par rapport au nombre et à la qualité, entre les animaux qui habitent les deux rives du Keyskamma. La rive occidentale nourrit plusieurs espèces d'antilopes, entre autres un nombre incroyable de chamois : j'ai vu plus d'une fois des troupes de ces animaux qui en contenaient au-delà de mille. On y trouve également de nombreux troupeaux de chevreuils, et, quoiqu'en plus petit nombre, des élans et d'autres espèces de gazelles, nommées au Cap chèvres de bois, chèvres de marais, chèvres de montagnes. Les chevaux sauvages s'y montrent aussi par troupes, et il n'est pas rare d'y voir des sangliers. C'est apparemment à la présence des animaux que nous venons de nommer, qu'il faut attribuer celle des lions, des tigres, des loups et des jakals, qui in-

festent cette contrée. Sur la rive orientale, au contraire, on ne voit guère, de tous ces animaux, que des élans, qui y marchent par troupes très nombreuses, et quelques chevaux sauvages. Au contraire, les éléphants et les hippopotames paraissent habiter cet endroit de préférence; on les y trouve en très grand nombre. Pendant un de mes voyages, on tua dans la rivière Key vingt-deux hippopotames; et l'on en eût tué un bien plus grand nombre d'autres qui se montrèrent, si l'on avait eu assez de voitures pour en transporter la graisse. La multitude d'éléphants qu'on trouve dans le même canton surpasse tout ce qu'on peut imaginer : j'y vis un jour passer une troupe de ces colosses, dont mes compagnons évaluèrent le nombre à cinq cents. Quoique cette évaluation me parût exagérée, je suis néanmoins persuadé d'avoir vu, cette fois-là, au moins trois cents éléphants réunis.

Une loi d'ancienne date défend aux colons de chasser au-delà des limites de la colonie. Cependant il n'était pas rare autrefois que des particuliers transgressassent cette défense; le gouvernement lui-même exemptait quelquefois de la loi, en permettant cette chasse à ceux qui en faisaient la demande. Mais ces courses ne s'étendaient guère plus loin que le Keyskamma, et la distance des lieux mettait en sûreté les animaux qui habitaient au-delà du fleuve. On a regardé cette circonstance comme une des principales causes de la rareté des éléphants et des hippopotames en deçà du fleuve, tandis que ces animaux sont en si grand nombre sur la rive opposée : cependant, de-

puis plusieurs années, la loi a été maintenue avec plus de vigueur, et il n'arrive que rarement que des personnes, envoyées par le gouvernement pour traiter avec les Cafres, aient occasion d'inquiéter ces animaux, sans que pour cela ils aient reparu en plus grand nombre. On sait d'ailleurs que les éléphants ainsi que les hippopotames, et surtout les premiers, aiment à se porter d'un lieu à l'autre : ce qui donne lieu de soupçonner que le choix de leur habitation, au-delà du Keyskamma, est l'effet du caprice plutôt que de la contrainte.

Outre les diverses espèces de gazelles dont nous avons parlé, et qui habitent de préférence la contrée située entre la grande rivière des Poissons et le Keyskamma, il s'y trouve, en grand nombre, plusieurs espèces d'oiseaux, qu'on chercherait en vain, du moins pour la plupart, dans les terres situées plus à l'orient. Dans les plaines arides, on trouve des autruches. Les endroits couverts de halliers sont peuplés de perdrix rouges et grises, de coqs de bruyère et de montagne, de paons sauvages et de poules perlées. Cette dernière espèce habite de préférence le bord des rivières et des ruisseaux, où l'on trouve d'ailleurs, ainsi que dans les réservoirs dont nous avons parlé plus haut, un grand nombre d'oiseaux aquatiques, particulièrement d'oies et de canards. Nulle part on ne voit une aussi grande multitude d'oiseaux de proie qu'en cet endroit : il y en a de toutes couleurs et de toute taille. Un des plus grands que j'aie vus, avait près de treize pieds de

long, depuis l'extrémité d'une de ses ailes jusqu'à l'extrémité de l'autre (1).

On n'éprouve, à proprement parler, que deux saisons dans ce pays, l'été et l'hiver, qui ne diffèrent que par le plus ou moins de chaleur, sans que l'hiver y soit toujours, comme au cap de Bonne-Espérance, la saison des pluies. Ces deux saisons principales sont séparées, comme en Europe, par des intervalles d'une température variée. L'hiver commence au mois de juin, et finit au mois de septembre; dans cette saison, le thermomètre de Fahrenheit s'élevait, à midi et dans l'ombre, rarement à plus de 70°, et ne descendait presque jamais au-dessous de 50°: pendant tout le reste de l'année, il variait communément de 70 à 90°. C'est dans les mois de décembre, janvier et février, qu'on éprouve les plus grandes chaleurs, qui sont souvent insupportables; il est arrivé quelquefois à M. Alberti de trouver, par une bise légère, le courant d'air si chaud, qu'il ne pouvait résister à l'idée d'être placé sous le vent à une petite distance d'une fournaise ardente. Dans un de ces cas, qui sont rares à la vérité, et où la chaleur, qui commence d'abord après midi, ne dure ordinairement que peu d'heures, ce voyageur a vu le thermomètre s'élever tout à coup, dans l'ombre, jusqu'à 103°. C'est pendant ces mois que la pluie tombe en plus grande abondance; elle est précédée d'orages, qui alors sont presque journaliers. Dans la même saison, les brouillards

(1) Le pied dont nous avons fait usage pour indiquer les mesures est le pied rhénal.

sont presque aussi communs dans le pays situé sur la rive orientale du Buffel : ces épais brouillards s'élèvent après minuit, et ne se dissipent ordinairement que vers midi; ils contribuent beaucoup à humecter le sol.

Tel est le tableau qu'Alberti a tracé de ce pays; mais Brownlee, qui a voyagé depuis Tchoumi jusqu'au-delà de la grande Key, à la résidence d'Hinza, nous en a donné une description plus complète. Selon lui, le territoire des Amakoses est borné vers le nord par de hautes montagnes. La première chaîne peut être considérée comme l'extrémité du Boschberg, et la seconde celle de Winterberg. Au-delà de ces montagnes, il n'y a pas de descente rapide, mais un large plateau formant de vastes plaines, dépourvues de bois, mais ayant des sources et des flaques d'eau en abondance. Ces plaines sont occasionnellement et partiellement habitées par les Tamboukies et les Boschimans, qui y trouvent une grande abondance de gibier de diverses sortes. Au sud, l'inclinaison des montagnes est très rapide, et leurs flancs sont garnis de grands bois. Le sol, sur les limites de ces bois, est une argile compacte, évidemment le résultat de la décomposition des couches des hautes terres. A mesure que vous descendez, et que vous approchez davantage de la mer, le pays s'aplanit, et l'on ne voit aucune autre chaîne au sud de celles que l'on vient de mentionner, que celles qui sont à la source de la rivière des Buffles. Il n'y a pas dans la Cafrerie une grande variété de minéraux; les hautes montagnes sont presque toujours compo-

sées de trapps, les collines et les monticules de grès et d'argile. Le trapp globulaire, la serpentine, le schiste alumineux et la pyrite, sont communs partout. On trouve de la pierre à chaux sur la côte, mais elle n'y est pas commune; l'eau, près de la montagne, est bonne et pure; mais dans le milieu du pays les sources sont saumâtres et quelquefois sulfureuses.

Entre le Tchoumi et le Keyskamma, le sol, au pied des montagnes, est bien arrosé, et particulièrement propre à la culture. Les hautes montagnes qui sont derrière sont garnies de bois, attirent les nuages, et occasionnent de fréquentes pluies. Un grand nombre de petits ruisseaux coulent dans des ravins sur les flancs des montagnes; ils arrosent de petites et délicieuses vallées, ombragées par des arbres magnifiques. Les bords de la rivière Tchoumi, depuis les environs de sa source jusqu'à son embouchure dans le Keyskamma, sont très peuplés, parce que les pâturages qu'elle arrose sont les meilleurs de tout le pays possédé par Geïka.

A vingt milles de la côte, l'aspect du pays change, et le sol est plus inégal, et abonde en collines couvertes de buissons. Dans toutes les vallées, on trouve des eaux courantes qui sont un peu saumâtres, mais non désagréables à boire. Presque toujours les ruisseaux sont bordés par des terrains plats et élevés au-dessus de leur lit, sur lesquels croissent de grands arbres, le bois jaune, l'assagaie, le bois de fer, l'*erythrina cafra*, nommé aussi arbre corail, mêlé aussi avec une espèce de figue sauvage qui est com-

mune dans quelques parties du district d'Albani.

La rivière Kalumna est étroite à son embouchure, et n'a pas plus de cinquante verges anglaises de largeur; mais elle paraît profonde, et la marée remonte à environ dix milles dans l'intérieur des terres. La largeur de la rivière, dans cet intervalle, est de cent à deux cents verges. Cette rivière serpente au milieu de plaines riches et fertiles, ou se fait jour à travers des bancs de rochers couverts d'arbres, dont les branches sont suspendues au-dessus de ses flots. Elle abonde en poissons, richesse inutile aux Cafres, qui les dédaignent comme impurs. Les hippopotames y sont aussi très communs. Sur la rive orientale le pays est plus élevé, entrecoupé par des vallées fertiles, abondantes en sources, et très peuplées. Près de la rivière des Buffles, de grands arbres croissent sur un sol fécond, et, disposés par groupes jusque sur les plus hautes sommités, donnent au paysage un aspect riant et pittoresque. A deux milles de la mer, où M. Brownlee a traversé cette rivière, elle a quarante verges environ de largeur; ses rives sont élevées et rocheuses, et ombragées par une grande variété d'arbres et de buissons. Au nord-est se déploient des paysages d'une grande beauté; les plantes y offrent plus de variété; on y observe plusieurs espèces du genre acacia, et le ramia, ou palmier sagou, auquel M. Brown donne le nom d'arbre à pain. Sur la rivière Goumoubi, M. Brownlee trouva une espèce de strelitzia qui surpasse toutes celles de ses congénères par la beauté de son feuillage. Par son port, elle res-

semble tellement au *musa* qu'on peut à peine l'en distinguer; mais ses semences sont beaucoup plus grosses que celles de la *strelitzia regina*, et ont un bon goût lorsqu'on les mange rôties. Les feuilles, en y comprenant leur pétiole, ont environ trois pieds de hauteur et deux de largeur; et l'espace qu'elles occupent sur la plante a trois pieds de hauteur et deux de large.

Entre la rivière Ikuku et la rivière Key, tout le sol est couvert de larges blocs de roches trappéennes, parmi lesquels croissent des acacias. La terre végétale est un sédiment noir évidemment formé par la décomposition des roches qui sont à sa surface. L'herbe y est très abondante, l'eau y est de la meilleure qualité, et tout le pays serait très propre à la culture.

Au nord-est de la rivière Key le pays est bien arrosé. Au fond de chaque vallée coule un ruisseau d'eau limpide et excellente à boire. Les lits de ces ruisseaux sont peu profonds et surchargés de plantes aquatiques, et à la source de chacun de ces ruisseaux sont des bosquets d'arbres élevés. A dix milles du kraal d'Hinza est une vaste carrière de minerai de fer que les Cafres exploitent pour se peindre le corps. Cette substance se trouve en masses noduleuses d'ocre jaune ou d'argile durcie : on les trouve près de la surface du sol, et en morceaux qui ne sont pas plus gros qu'un œuf de poule. Dans les kraals de Congo, de Path et d'Habanna, et d'autres que Brownlee visita comme missionnaire, il fut parfaite-

ment bien reçu, et les Cafres se rassemblaient autour de lui pour écouter ce qu'ils appelaient « la grande parole » (1).

§ II.

Stature et extérieur des Cafres.

Les habitants de ce pays, que nous avons particulièrement désignés sous le nom de Cafres, sont en général bien faits et d'une stature régulière. Leur chevelure et la couleur de leur peau ne déplaisent à l'Européen que parce qu'il n'y est pas accoutumé. La couleur de leur peau est un gris noirâtre, qu'on pourrait comparer à la couleur du fer quand il vient d'être forgé. Mais le Cafre ne se contente pas de sa couleur naturelle; il se peint non seulement le visage, mais tout le corps, en se frottant d'ocre rouge réduite en poudre, et délayée dans de l'eau. Quelquefois les hommes, et plus souvent les femmes, y ajoutent le suc de quelque plante odoriférante. Pour faire tenir ce premier enduit, on applique par-dessus, après qu'il est séché, une autre couche de matière grasse, ordinairement de graisse ou de moelle, qui, en le pénétrant, l'attache intimement à la peau, et rend celle-ci plus souple. Selon Brownlee, les deux sexes se tatouent le corps, particulièrement aux épaules (2).

Il est difficile de découvrir l'origine de cette cou-

(1) Thompson's *Travels*, t. II, p. 335-372.

(2) Brownlee, dans Thompson, t. II, p. 359.

tume de se peindre le corps. On serait d'abord tenté de l'attribuer au désir de se préserver de la piqûre des mouches et des cousins; mais la seule vue des individus ainsi peints, qui négligent la propreté, suffit pour prouver que ni l'ocre rouge, ni la graisse, n'effraient aucunement les insectes. Au reste, le rouge est la couleur favorite des Cafres: tout ce qui sert à leur vêtement est peint en rouge; ils n'aiment rien tant que les grains de cette couleur, et chez eux le cuivre rouge équivaut à l'or; le jaune a moins de prix à leurs yeux.

Leurs cheveux sont noirs, courts, laineux, rudes au toucher et réunis en petits flocons épars. Il est rare de voir un Cafre avec une barbe pleine; ordinairement le menton seul est recouvert de petits flocons. Il en est de même des autres parties du corps, où les deux sexes ont coutume d'avoir du poil.

On distingue aisément les hommes en général à leur taille noble: elle est ordinairement de cinq pieds six pouces, jusqu'à cinq pieds neuf pouces; il n'est pas rare d'en voir dont la taille surpasse la dernière mesure; mais il l'est davantage d'en trouver qui soient au-dessous de la première. Le Cafre a la tête bien conformée; les bras et les cuisses annoncent la santé et la force; tous les membres sont parfaitement développés et dans la plus belle proportion; il porte le corps d'aplomb; son attitude indique la vigueur; sa démarche est ferme et assurée, et tout en lui annonce le courage et l'intrépidité. J'ai vu plusieurs Cafres qui auraient pu servir de modèles au peintre et au sculpteur.

Les femmes diffèrent beaucoup des hommes pour la hauteur de la taille : en général elles atteignent rarement celle d'une Européenne bien faite, quoiqu'elles ne soient pas d'une petitesse qui les rende difformes. A la différence de taille près, elles sont aussi bien conformées que les hommes. Tous les membres d'une jeune Cafre ont ce contour arrondi et gracieux qui est le signe d'une santé parfaite; leur gorge élastique a les plus belles formes; le contentement, la gaîté, se peignent sur leur physionomie. Les deux sexes ont la peau unie et parfaitement saine.

On ne voit pas de Cafres nés difformes; la manière simple et naturelle dont ils élèvent leurs enfants les garantit aussi de toute difformité pour la suite. M. Alberti n'a vu qu'un seul individu, qui n'avait d'autre défaut qu'une taille de cinq pieds, et le cou extrêmement court : ce pauvre homme était la risée de tout le monde; on obligeait à tout moment de petits Hottentots, de la suite de notre voyageur, à l'agacer et à lutter contre lui.

Le phénomène découvert d'abord chez les Hottentotes, et qui a donné naissance à tant de contes absurdes, a de même lieu chez les femmes de la Cafrerie ; c'est un prolongement extraordinaire des nymphes. Au reste, ce prolongement est l'ouvrage de la nature; et il est faux qu'on le provoque au moyen de poids, comme on s'est plu à le débiter. Cette excroissance, qui a jusqu'à quatre pouces chez les Hottentotes, est beaucoup moindre chez les Cafres.

§ III.

Nourriture des Cafres.

La bonne santé dont jouissent les Cafres est due sans contredit, en grande partie, à la simplicité des aliments dont ils se nourrissent. De nombreux troupeaux de vaches leur fournissent, en abondance, du laitage qui fait leur principale nourriture : leurs autres aliments sont la viande ordinairement rôtie, le millet, le maïs, et les melons d'eau, qu'ils apprêtent de plusieurs manières : l'eau est leur unique boisson.

Les Cafres ne boivent pas le lait frais, mais ils le laissent cailler et s'aigrir; ce qui se fait en très peu de temps dans des corbeilles, qui, ayant servi plus d'une fois à cet usage, sont imbibées d'acide et hâtent l'opération. Ces corbeilles, de forme arrondie et qui vont en se courbant un peu vers le bas, ont ordinairement dix jusqu'à seize pouces de diamètre à la partie supérieure, et un peu plus de profondeur; la paroi a une ou deux lignes d'épaisseur, rarement davantage. Ce sont les femmes qui s'occupent de leur construction; elles y emploient une espèce de jonc très délié, qu'elles savent tresser avec tant d'adresse, qu'une corbeille ainsi faite, et enduite de graisse, est impénétrable à l'eau. On se sert aussi, pour conserver le lait, d'outres, qui ont deux pieds de long, sur un pied de diamètre.

Pour manger le lait caillé, les Cafres se servent

d'une coquille de moule ou, plus communément, de la tige d'une plante qui croît particulièrement dans leur pays. Cette tige, qui est plate et filamineuse, a environ un pouce de largeur et trois lignes d'épaisseur. Quand la plante est entièrement desséchée, ils en coupent un morceau d'environ un pied de long, dont ils battent le bout avec un caillou poli, jusqu'à ce que tous les filaments s'écartent et forment un pinceau de la longueur d'un pouce, qui leur tient lieu de cuillère pour manger le laitage.

La viande est, pour les Cafres, un aliment moins indispensable que le lait : ils l'aiment à la vérité, mais ils s'en abstiennent par économie. Un Cafre ne s'aviserait guère de diminuer son troupeau, ne fût-ce que d'une seule pièce de bétail, pour satisfaire son goût pour la viande; d'ailleurs la chasse suffit pour lui en fournir abondamment. La viande se mange bouillie, ou rôtie : pour la bouillir, ils se servent de pots de terre cuite au feu (1), auxquels ils savent donner une forme assez agréable : avant de la rôtir, ils la coupent par morceaux, qu'ils appliquent immédiatement sur la braise, ou dans lesquels ils font passer une broche de bois; ils tiennent ensuite cette

(1) Voici le moyen qu'emploient les Cafres pour allumer du feu : Ils posent à terre une pièce de bois plate, creusée dans le milieu; dans ce creux s'adapte un cylindre de bois, qu'ils font tourner rapidement entre les deux mains, comme le moulinet d'une chocolatière; le bois s'échauffe au moyen de cette rotation, et met le feu à des herbes desséchées, dont le bord du creux est entouré. Ceux des Cafres dont les habitations sont voisines de la colonie sont ordinairement pourvus de briquets à la manière des Européens.

broche avec la main, ou la fichent dans la terre vis-à-vis du feu. Le pays n'offrant point de salines naturelles, comme celles qu'on trouve dans la colonie, les habitants se passent entièrement de sel, sans le remplacer par quelque autre assaisonnement. Ils aiment néanmoins le sel, car ils en demandent aux étrangers qui viennent les visiter.

Le millet, ou blé de Cafrerie, et le maïs sont des productions dont les Cafres sont redevables à leur propre industrie, puisqu'ils sont obligés de cultiver ces graines; il en est de même des melons d'eau, qui ne viendraient pas sans culture dans leur pays. Ils ont différentes manières d'apprêter le millet et le maïs pour les manger : ils en font bouillir les graines entières, et les mangent sans aucun assaisonnement; ou bien ils les écrasent au moyen d'un caillou uni, et en font cuire la farine dans du lait nouvellement trait. Quelquefois aussi ils mettent cuire dans l'eau la tige du millet, qui est mucilagineuse et très sucrée, et en font une espèce de bouillie, en y mêlant une certaine quantité de farine. Enfin ils pétrissent, de ces deux espèces de farine délayées avec de l'eau, des pains pesant environ trois livres, qu'ils font cuire sous la cendre. D'autres fois, ils font griller des gerbes entières de maïs sur la braise, et en mangent la graine rôtie sans autre préparation.

Les melons d'eau, qui croissent en abondance dans le pays des Cafres, ont un goût amer et désagréable qui empêche de les manger crus; mais cette amertume se corrige par la cuisson. On peut man-

ger ces melons bouillis après les avoir pelés et coupés par morceaux; on en fait aussi une marmelade, à laquelle on mêle de l'une des deux espèces de farine dont nous avons parlé.

Outre ces aliments, dont les Cafres sont redevables à leur industrie, le pays abonde en miel d'abeilles sauvages, et produit, sans culture, plusieurs espèces de plantes bulbeuses, de racines et de baies; cependant ils n'en font pas ordinairement leur nourriture; cela n'a lieu que dans certaines occasions, dont nous parlerons plus bas. Le laitage et, après le laitage, la viande font constamment la principale nourriture des Cafres. La sécheresse ou d'autres circonstances empêchent quelquefois de recueillir et même de semer le millet, le maïs et les melons d'eau; souvent aussi on n'en récolte pas en assez grande quantité pour les besoins de l'année.

L'eau fraîche, et sans aucune préparation, est la boisson ordinaire et presque unique des Cafres. Ce n'est que rarement et pour se régaler qu'ils font usage d'une boisson artificielle et enivrante, qu'ils préparent de la manière suivante. Ils font cuire dans l'eau de la farine de millet, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en une bouillie épaisse; ils versent ensuite cette bouillie dans des corbeilles à lait, et l'arrosent d'eau froide. En cet état la liqueur fermente, après quoi on la filtre à travers un nid d'oiseau, dont le tissu arrête au passage les particules de millet qui n'ont pas été dissoutes par la fermentation.

Les Cafres sont loin de dédaigner les mets préparés à la manière d'Europe : ils aiment surtout notre

pain; mais il n'est pas possible de les engager à manger la chair des cochons domestiques, des lièvres, des oies ou des canards, ni d'aucune espèce de poisson. Leur demande-t-on la raison de cette répugnance, ils répondent tous, que les cochons se nourrissent de toutes sortes d'immondices, qu'après avoir mangé du lièvre on devient fou, que les oies et les canards ont un cri désagréable, et ressemblent aux crapauds, et que tous les poissons appartiennent à la race des serpents.

Il est presque superflu de dire que le commerce qui s'est établi entre les colons et les Cafres qui habitent dans leur voisinage, a dû avoir sur les mœurs et la manière de vivre des derniers l'influence désavantageuse que les voyageurs ont remarquée en général chez tous les peuples non civilisés, dont les Européens se sont approchés. Parmi les Cafres dont nous parlons s'est introduit, entre autres, le goût des boissons spiritueuses; ils en sont extrêmement avides, et en prennent avec excès dès qu'ils peuvent s'en procurer. Au contraire, chez ceux dont les habitations sont plus éloignées des limites de la colonie, M. Alberti a vu avec plaisir que le goût du vin et de l'eau-de-vie leur répugnait, et qu'ils préféraient même l'eau toute pure à celle qui était mêlée avec du vin ou quelque autre liqueur distillée.

On ne peut pas dire que les Cafres soient de grands mangeurs, tels qu'on en trouve communément parmi les Hottentots; les femmes surtout sont très sobres. La quantité journalière d'aliments dont se nourrit un Cafre, est ordinairement proportionnée à sa

taille. Quelques individus peuvent être taxés de gourmandise; mais la nation, en général, se contente de peu d'aliments. Ils ne sont pas moins sobres par rapport à la boisson : M. Alberti a remarqué que les Cafres ne buvaient qu'autant que la nature l'exige dans l'état de santé. Dans leurs courses, après avoir marché une demi-journée et souvent davantage, exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant, nos voyageurs rencontraient sur leur route une rivière ou quelque mare; les colons qui les accompagnaient, leurs Hottentots et leurs esclaves buvaient, sans avoir égard au détriment qui pouvait en résulter pour leur santé, une quantité d'eau qui surpassait de beaucoup leurs besoins, tandis que les Cafres qui les suivaient se contentaient d'en puiser dans le creux de la main, et de la porter de temps en temps, et en petite quantité, à la bouche.

Quoique le tabac n'appartienne point aux aliments, nous pensons néanmoins que c'est ici le lieu de faire mention du goût passionné des Cafres pour cette plante. Hommes et femmes, mais surtout les premiers, fument du tabac de leur propre crû mêlé avec la feuille d'une autre plante, que les Hottentots nomment dacha. Leurs pipes sont faites de bois : la tête est de la même forme que celle de nos pipes de terre, mais beaucoup plus grosse; la tige en est droite, et a environ cinq à six pouces de long. Ils se servent aussi d'une autre espèce de pipe, mais qui est moins généralement en usage : la tête et la tige, qui dans celles-ci est plus longue, ne sont pas immédiatement jointes ensemble, mais séparées par

une corne (ordinairement d'élan) adaptée à toutes deux, et remplie d'eau, dans laquelle la fumée perd son goût âcre. Dans les sociétés de Cafres, la pipe fait le tour de la compagnie; chacun en tire avec force quelques bouffées de fumée, et la passe ensuite à son voisin. Ils portent leur tabac dans une poche, ordinairement faite de peau de chevrotin bleu, le plus petit animal de l'espèce des antilopes, et qui n'a que treize pouces de haut. M. Alberti n'a jamais vu fumer de jeunes garçons ni de jeunes filles.

§ IV.

Forces physiques des Cafres.

Un corps sain, bien conformé et bien organisé, suppose ordinairement un degré de force proportionné à ces avantages; mais les forces ne se développent et ne se perfectionnent que par l'exercice; au lieu qu'un homme naturellement peu robuste, mais à qui l'exercice et l'expérience ont donné de l'adresse, viendra à bout même d'un rude travail, avec beaucoup moins de peine et plus de succès que celui qui, doué par la nature de plus de forces, n'a pas appris à en faire usage.

L'extérieur des Cafres ne permet pas de douter qu'ils ne soient doués de beaucoup de force; mais leur genre de vie, et le peu de besoins qu'ils éprouvent, les mettent rarement dans le cas de les exercer. L'usage du javelot et de la massue développe chez le Cafre les muscles du bras droit; des courses fré-

quentes l'exercent à marcher long-temps et à courir vite; mais veut-on l'employer à charger un pesant fardeau sur une charrette, à relever une voiture versée, à écarter une grosse pierre, etc., il semble alors n'avoir plus de force; et un Hottentot, petit et décharné, mais accoutumé à de rudes travaux chez le maître qui le nourrit, le surpasse et lui fait honte. Dans les exercices dont nous venons de parler, et auquel les Cafres sont plus accoutumés, ils atteignent, au contraire, une grande perfection. M. Alberti a vu plus d'une fois des colons, renommés pour leur force, se fatiguer en vain pour jeter un javelot à la distance où le premier Cafre le jetait sans peine; et de même des Cafres, qui, après une course de trente à quarante lieues, achevée en aussi peu de temps qu'il est possible, ne donnaient aucune marque de lassitude extraordinaire : une légère récompense suffisait même quelquefois pour les engager encore à danser. Il résulte de là que, si les Cafres ne se montrent pas robustes en tous points, on ne doit l'attribuer qu'au petit nombre de leurs besoins, qui les met rarement dans le cas de faire usage de toutes leurs forces.

Malgré le voisinage de la mer, et le grand nombre de rivières qui traversent leur pays, M. Alberti n'a point vu de Cafres qui sussent nager. Ne s'occupant aucunement de la pêche, trouvant presque en toutes saisons les rivières guéables, en un mot, n'ayant aucune raison de s'exposer sur l'eau, il n'est pas surprenant qu'ils ne s'exercent point à nager.

§ V.

Sommeil ; repos en général des Cafres.

Les Cafres ont trop de vivacité naturelle | donner beaucoup d'heures au sommeil. La nuit le seul temps qu'ils destinent régulièrement au re il est rare de voir un Cafre s'y livrer pendant le j quelque fatigue qu'il ait supportée et quelque a blante que soit la chaleur. Ils aiment la conversat et lui consacrent souvent plusieurs heures en après le coucher du soleil, quelquefois même qu'à minuit. Alors commence à régner dans to les huttes le plus profond silence, et ceux qu habitent ne quittent ordinairement leur couche près que le soleil a dissipé la rosée de la nuit.

Le repos des Cafres est profond et tranqu il ne paraît pas qu'il soit troublé par des songe frayants. Si on les réveille, ils n'éprouvent a étourdissement; leur réveil est serein, et leur meil en un instant dissipé. Appelle-t-on, par exen un Cafre pour l'envoyer faire une course, il se aussitôt, prend ses armes, et part, comme s'il n' pas sommeillé.

Une natte, d'environ six pieds de long sur ou quatre de large, faite de joncs déliés et roul chevet, leur sert de lit. Ils se couvrent, pour mir, de leur manteau de peau; de là l'expressio usage chez les Cafres : « Il dort sous deux mantea pour dire, il est marié. Ils dorment communé

le corps étendu ; ce n'est que quand il fait froid qu'on leur voit s'accroupir les membres.

Le matin, à peine le Cafre a-t-il quitté sa couche, qu'on le voit content et gai ; on entend partout chanter dans les hameaux ; une allégresse générale annonce les plus heureuses dispositions du corps et de l'esprit.

Ces sauvages sont en général très actifs, et se donnent beaucoup plus de peine et de mouvement qu'il n'est nécessaire pour satisfaire uniquement à leurs besoins. Il n'est pas rare, par exemple, qu'une compagnie de Cafres s'obstine à la poursuite d'un éléphant plusieurs jours de suite, même au péril de leur vie : cependant ils n'en mangent pas la chair ; et les dents, qui en font la dépouille la plus précieuse, non comme une chose utile, mais comme un simple objet de luxe, sont regardées comme la propriété du chef de la horde à laquelle appartiennent les chasseurs, et doivent lui être présentées. Il en est de même des voyages longs et fréquents pour lesquels ils ont un goût particulier, et qu'ils entreprennent souvent sans autre motif que d'aller voir leurs amis, quelquefois même uniquement pour voyager et faire quelque chose.

§ VI.

Habillement et parure des Cafres.

Les habits des Cafres sont faits de peaux, qu'ils savent préparer avec beaucoup d'art. La différence des sexes se remarque simplement à la forme des

habits; d'ailleurs les femmes mettent dans la façon de leurs vêtements plus d'art et de luxe que les hommes. Ceux-ci sont contents si leur vêtement répond au but essentiel, qui paraît se borner pour eux à se garantir du froid et de l'humidité de l'air; mais, chez le sexe, il est aisé de voir que non seulement la pudeur et la modestie, mais encore une espèce de coquetterie y entre pour quelque chose. Au reste, la différence d'âge n'occasionne point d'altération remarquable dans la forme de l'habillement.

Les Cafres se couvrent, en général, de peaux de bœufs ou de vaches; les femmes, du moins, n'en emploient jamais d'autres. Les chefs sont les seuls qui s'habillent de peaux de tigres, à moins qu'ils n'en distribuent à leurs favoris; car celles de tous les tigres que l'on tue appartiennent de droit aux chefs.

La préparation des peaux se fait de la manière suivante : On étend la peau renversée sur des piquets fichés en terre, et on l'y laisse jusqu'à ce qu'elle soit entièrement séchée; ensuite on la suspend perpendiculairement entre deux perches, en la tendant aussi fortement qu'il est possible; on arrose avec de l'eau le côté qui a touché à la chair, et on le ratisse avec un fer de hache qu'on a détaché du manche, jusqu'à ce que la peau soit réduite à l'épaisseur d'une étoffe de drap passablement mince; après quoi on l'étend de nouveau sur les piquets pour la laisser sécher. Cette première opération faite, on frotte circulairement la peau, ainsi tendue, avec des feuilles d'aloès, ayant soin de l'arroser à plusieurs reprises;

les pointes ou crochets dont ces feuilles sont pourvues, forment des égratignures sur la peau et en rendent la surface rude, d'unie qu'elle était. Ce frottement ne se fait que légèrement sur les peaux qui doivent servir pour les hommes : celles, au contraire, qu'on destine à l'habillement des femmes, sont frottées au point qu'elles ressemblent à de la ratine. On laisse ensuite de nouveau sécher la peau ; on l'enduit de moelle de bœuf ou de graisse fondue, quelquefois aussi de beurre (1), et on la broie entre les mains jusqu'à ce qu'elle ait acquis la souplesse qu'on veut lui donner. Enfin, on frotte encore une fois le côté extérieur de la peau avec les mêmes matières onctueuses, et l'intérieur avec une pâte d'ocre rouge, qui, adhérant à la graisse dont la peau est imbibée, y forme un vernis durable.

Le principal habillement des Cafres consiste en un manteau de peau, dont le côté garni de poil est tourné en dessous, et dont la forme varie suivant le sexe. Le manteau d'un homme n'a précisément qu'autant de largeur qu'il en faut pour pouvoir le fermer par-devant. Il descend jusqu'au gras de la jambe, et se ferme avec une courroie sur la poitrine. Un coin du manteau forme autour du cou une espèce de collet renversé, qui remonte sur la nuque et la couvre entièrement. On ne tient ce manteau fermé

(1) Ce beurre se fait en mettant une certaine quantité de lait dans une des outres dont nous avons donné plus haut la description. On suspend cette barate, et on la balance pendant quelque temps ; par ce moyen le beurre quitte la partie séreuse du lait, et se réunit en flocons. Les Cafres ne mangent point ce beurre ; ils ne l'emploient que pour préparer et conserver leurs peaux.

sur la poitrine que quand il fait froid ou humide: lorsque le temps est doux, on le laisse ouvert, de manière que le ventre et les cuisses restent nus. S'il fait fort chaud, le Cafre se dépouille entièrement de son manteau; en voyage, il le porte sur une épaule, suspendu à un bâton. On trouve, mais moins communément, des hommes vêtus d'une espèce de scapulaire, à la manière des religieux, qui leur descend depuis la poitrine jusque sur les cuisses: ce scapulaire, fait de peau de chamois, et qui a environ quatorze pouces de large, s'attache au moyen d'une courroie passée autour du cou. Les hommes ont la tête entièrement nue. Dans les longues marches et les parties de chasse, ils portent aux pieds des sandales, ou des semelles de peau de bœuf, attachées par des courroies qui passent autour du cou-de-pied et du gros orteil, ou par une seule pièce de peau qui couvre le dessus du pied tout entier, à l'exception des orteils. Dès l'âge de puberté, les jeunes hommes cachent certaines parties du corps dans une espèce de bourse, faite de la membrane qui enveloppe les intestins des animaux, et à laquelle ils suspendent des grains de verre rouge, ou des anneaux de cuivre enfilés à une courroie.

Les manteaux des femmes sont de forme à peu près circulaire; ils leur descendent jusque sur le gras de la jambe, et sont assez amples pour leur couvrir entièrement le corps. Le long du dos, et jusqu'à l'extrémité du manteau, pend un revers assez semblable au scapulaire que portent quelquefois les hommes, avec cette différence, que ce revers fait

partie du manteau même, auquel il est attaché par le haut. Par-dessus ce revers, qui est coupé dans sa longueur par bandes d'environ deux pouces de large, recousues ensemble, pendent des deux côtés, le long des épaules, des peaux entières de chats sauvages; ces peaux, nouées à des courroies, auxquelles sont enfilés des anneaux de métal, servent à essuyer la sueur du visage. Derrière l'épaule gauche et à côté de la peau de chat, pend, à une autre courroie, une petite écaille de tortue, contenant de la poudre d'ocre rouge, et fermée d'un chiffon de peau tendre, qui sert en même temps à se farder. Enfin le mantelet, ou le revers, lui-même, qui s'attache de manière que le côté garni de poil soit en dessus, est orné de plusieurs rangs de boutons de toutes sortes de formes et de couleurs.

Le manteau des femmes enveloppe le corps, de manière que l'un des bouts rentre sous l'autre, et s'y trouve assujetti sans qu'il soit nécessaire de l'attacher autrement. De cette manière, la gorge se trouve aussi couverte, à moins qu'on ne préfère de faire passer le manteau sous le sein. Quand ceci a lieu, les dames cafres portent par-dessus la gorge une espèce de voile ou de bavette, faite de membrane de bœuf, qu'elles attachent avec des courroies derrière le dos, et qu'elles ornent, suivant leur fantaisie, de grains de verre de différentes couleurs. Cette manière de se couvrir la gorge en conserve les formes bien mieux que quand c'est le manteau qui l'enveloppe : la pesanteur de celui-ci l'affaisse et rend les mamelles pendantes; au lieu que le voile

particulier les soutient, sans rien présenter d'indécent aux regards. Il est rare de rencontrer une Cafre avec la gorge entièrement découverte : il n'y a que de très jeunes filles ou des femmes âgées, qui n'y regardent pas de si près ; mais alors cette nudité ne cause aucun scandale.

Outre le soin qu'ont les femmes de la Cafrerie de se couvrir le devant du corps avec leur manteau, elles portent encore par-devant une espèce de cotte de mailles, faite de lanières minces, et nouée au moyen d'une courroie plus forte, qui passe par-dessus les hanches. Ce dernier voile suffirait seul pour cacher aux regards ce que la nature et la pudeur défendent de montrer.

Les femmes ne vont pas, comme les hommes, la tête nue ; elles se couvrent d'un bonnet, fait de la peau de quelque antilope, dont le poil est tourné en dehors. Le fond de cette coiffure est composé de plusieurs pièces taillées en forme de coins, qui, en se réunissant au haut du bonnet, lui donnent la forme d'un cône. Au sommet de ce cône sont adaptées cinq et jusqu'à sept rangées d'anneaux de cuivre ou de fer, à côté les unes des autres : comme cette partie de la coiffure se porte recourbée en avant, ces anneaux pendent presque jusque sur les paupières. Autour du bord sont attachées, à égales distances, quatre courroies de deux doigts de large et de trois pieds de long, qui servent à assujettir le bonnet autour de la tête. Les femmes riches, pour renchérir sur l'élégance de cette coiffure, en recouvrent les coutures de grains de verre enfilés.

Ce sont les femmes qui font les habits pour les deux sexes ; elles savent en joindre les pièces et en faire les coutures avec une adresse et une propreté qui feraient honneur à un bourrelier d'Europe. Au lieu de fil, elles se servent de tendons, partagés en filaments de la manière suivante : on fait d'abord sécher les tendons ; on les écrase ensuite avec un caillou, jusqu'à ce que les fils se partagent ; après quoi on les broie entre les mains, pour achever de les séparer.

Outre ces diverses pièces qui servent à l'habillement des Cafres, on voit chez eux un grand nombre de choses qui servent à l'ornement, et auxquelles ils attachent beaucoup de prix. Un des principaux objets de luxe pour les hommes consiste en anneaux de dent d'éléphant ; ils en portent quelquefois jusqu'à neuf ou dix autour du bras gauche. Toutes les dents d'éléphants appartenant de droit au chef de la horde, ces anneaux sont regardés comme autant de marques de la bienveillance du prince, et il n'est pas permis, à celui qui les a obtenus, de les aliéner sans la permission du donateur. On voit aussi des Cafres qui portent autour du bras gauche une courroie, à laquelle sont enfilées des dents de tigre ou de sanglier ; quelques uns portent sur le front le bout de la queue d'une antilope, suspendu à un bandeau de cuir ; d'autres, en plus grand nombre, se décorent le devant de la jambe, un peu au-dessous du genou, de la touffe de poil qui termine la queue du bœuf ou de l'espèce d'antilope appelée, au cap de Bonne-Espérance, cerf (hartenbeest). Beaucoup

de Cafres portent autour du corps, en guise de ceinture, une courroie, à laquelle sont enfilés de ces anneaux de cuivre ou de fer dont nous avons déjà fait mention. Un certain nombre d'anneaux équivaut à une pièce de bétail, etc.; par conséquent ils tiennent lieu de monnaie. Les personnes des deux sexes ont des colliers, composés de coquillages appelés têtes de serpents, enfilés au moyen d'une tresse de poils enlevés de la queue d'un éléphant. Au lieu de poils, on tresse aussi, pour enfiler ces coquillages, des brins d'une herbe odoriférante, et on entremêle aux coquillages de petits morceaux de bois de senteur. Souvent aussi les Cafres portent autour du cou plusieurs tours de grains de corail. Les hommes suspendent à ce collier un petit poinçon de fer, enfermé dans un étui qui leur descend sur la poitrine: ce poinçon sert à divers usages, à coudre les habits, à tresser les corbeilles à lait, à s'arracher une épine du pied, etc. Les hommes et les femmes se décorent en outre de bracelets composés de coquillages ou d'anneaux qu'ils portent immédiatement au-dessus du poignet. Les pendants d'oreilles, pour les deux sexes, consistent en grains de verre de différente grosseur, enfilés de manière que les plus petits touchent à l'oreille, et que les plus gros sont suspendus aux premiers. Ceux des Cafres à qui leurs facultés ne permettent pas de se procurer de ces grains, se contentent de passer dans le trou dont l'oreille est percée, et qui est toujours fort grand, une courroie nouée par les deux bouts.

Toutes les femmes cafres ont le dos, les bras et

la poitrine entre les mamelles sillonnés de lignes parallèles et à égale distance. Cette opération, qui, dans l'opinion de ces peuples, sert à relever la beauté, se fait en introduisant un poinçon, en guise de bistouri, sous l'épiderme, et en le déchirant à mesure qu'on relève le poinçon.

Ni l'habit, ni la parure, ne servent à distinguer les rangs parmi les Cafres. Quoique les peaux des tigres tués à la chasse appartiennent toutes au chef de la horde, il ne s'en revêt pas moins d'un simple manteau de peau de bœuf, comme ceux que portent les Cafres de la plus basse classe; ceux-ci, de leur côté, n'ont rien qui les distingue à cet égard des classes supérieures.

On laisse les enfants absolument nus, jusqu'à ce qu'ils commencent à marcher; alors on les revêt de simples manteaux de peau d'antilope, que les deux sexes quittent néanmoins d'ordinaire, quand le temps est sec et chaud : les filles seules ne se dépouillent jamais, même dans l'âge le plus tendre, de l'espèce de tablier dont nous avons parlé. A cela près, les jeunes filles vont tête nue jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans; parvenues à cet âge, elles reçoivent de leurs aïeules ou de leurs tantes de vieux bonnets. Dès qu'elles sont nubiles, elles assistent aux parties de chasse, et reçoivent, dans ces occasions, de leurs frères, de leurs oncles ou de quelques autres de leurs proches, des peaux d'antilope, pour s'en faire elles-mêmes des bonnets.

Les Cafres, en général, aiment à échanger leurs habits et se revêtent volontiers des nôtres. Un mou-

choir, pour se couvrir la tête ou la gorge, est considéré par les femmes comme un objet de très grande valeur; le linge leur plaît surtout. « Pendant un voyage, dit M. Alberti, que fit en 1803 M. le lieutenant-général Janssens, alors gouverneur du cap de Bonne-Espérance, dans l'intérieur de la colonie et au pays des Cafres, et dans lequel j'eus l'honneur de l'accompagner, je fus témoin d'une scène qui prouve combien ce peuple aime l'ajustement. On fit vêtir le chef de la horde, depuis les pieds jusqu'à la tête, à la manière des Européens : ce travestissement lui causa la plus grande joie, et l'engagea à nous demander encore d'autres habits de ce genre pour une autre occasion. Ce jour-là, la mère du prince avait aussi quitté ses habits ordinaires, pour s'affubler d'une robe de chambre d'homme, qui lui avait été envoyée du Cap, et dont elle paraissait toute fière. Une autre fois on m'apporta, par ordre de M. le gouverneur, pour le même chef des Cafres, un uniforme de hussard complet et richement garni en or, avec tout l'équipage nécessaire, et non moins brillant, pour un cheval de selle. Bientôt après je me rendis de nouveau à son hameau, pour avoir avec lui une conférence sur divers sujets. Après la conférence, à laquelle avaient assisté les officiers de sa suite, j'engageai ceux-ci à sortir de ma tente, et je fis revêtir le prince de ce nouvel habillement, dont la vue lui causa la plus agréable surprise. Je le conduisis ensuite hors de la tente, où il trouva un cheval, orné de la selle et de la housse que j'avais fait apporter. Dès qu'il fut monté à cheval, ce qu'il

fit de la manière la plus leste, on lui présenta une glace de six pieds de haut, que M. le gouverneur avait fait ajouter aux autres présents : rien ne peut être comparé à la surprise et à la joie qu'il témoigna à cette vue. Quand il fut un peu revenu à lui-même, son trouble fit place à un air de satisfaction et de fierté, qui se répandit sur toute sa personne ; il se montrait, tantôt à pied, tantôt à cheval, à la troupe assemblée, qui consistait à peu près en trois cents personnes, et faisait retentir l'air de cris d'admiration. Je remarquai qu'il s'arrêtait de préférence auprès des groupes de femmes, et qu'il était particulièrement flatté de leurs applaudissements.

Les Cafres, en général, donnent la préférence au costume européen, non seulement parce qu'ils le jugent plus commode pour se préserver de l'intempérie des saisons, mais aussi parce qu'ils y trouvent quelque chose de plus distingué et de plus industrieux que dans l'habillement de leur pays.

§ VII.

Éducation physique et morale des enfants. Circoncision chez les Cafres.

Des détails circonstanciés sur l'éducation des enfants chez une nation non civilisée, sont, à beaucoup d'égards, singulièrement intéressants pour celui qui aime à observer les hommes, parce qu'ils servent à rendre raison d'un grand nombre de phénomènes, tant physiques que moraux. D'ailleurs, le plus ou

moins de soin avec lequel on élève les enfants, indique dans la nation même plus ou moins de culture ou de disposition à en acquérir. Ce sont ces considérations qui m'ont engagé à traiter très au long de l'éducation des Cafres, et à rapporter jusqu'aux moindres particularités relatives à cet objet, quelque peu intéressantes qu'elles puissent être en apparence.

Dès qu'un enfant est né, on le lave avec de l'eau tiède, et on lui en donne à boire, en la lui versant dans la bouche avec une écaille de moule. En même temps, on lui frotte tout le corps avec une poudre de coquillages broyés et délayés dans de l'eau; cette friction se réitère plusieurs fois, et forme sur la peau un vernis, qu'on y laisse jusqu'à ce que le cordon ombilical soit cicatrisé. Ce n'est qu'environ douze heures après l'accouchement que la mère présente le sein au nouveau-né. Si, au bout de quelque temps, l'enfant vient à maigrir et à s'affaiblir, ce qui a rarement lieu, on attribue ce détériorement à la mauvaise qualité du lait de sa mère, et on le nourrit alors de lait de vache nouvellement trait, qu'on lui verse dans la bouche, comme on a fait l'eau tiède. Jamais une Cafre n'allaite un enfant qui n'est pas le sien, pas même quand la mère serait absente, ce qui paraît devoir être attribué à quelque opinion superstitieuse. Dans ce cas, on se contente aussi de nourrir l'enfant de lait de vache.

Il n'y a pas, chez les Cafres, d'accoucheuses de profession; les femmes s'entr'aident dans l'accouchement. D'ailleurs, chez ce peuple, où la nature a conservé toute sa pureté primitive, les secours de

l'art seraient superflus. Après l'accouchement, et jusqu'à ce que le cordon ombilical de l'enfant soit cicatrisé, la nourriture de la mère consiste en une bouillie de millet. Ce temps écoulé, le mari tue une pièce de son bétail, dont il se régale avec sa femme et ses voisins; c'est l'accouchée elle-même qui doit faire les apprêts de ce repas. Jusqu'à cette époque, la mère s'abstient de se peindre le corps; mais, alors, elle prépare de nouveau de la pâte d'ocre rouge, en frotte d'abord son enfant, et puis elle-même, comme avant ses couches.

La mère place son enfant nouveau-né à côté d'elle, sur une couchette d'herbe étendue sur le sol, et le couvre d'un bout de son manteau. Une Cafre ne laisse jamais son enfant seul dans la hutte; si elle est obligée de le quitter pour quelque temps, elle appelle auprès de lui un enfant plus âgé pour le surveiller.

Dès qu'un enfant est assez fort pour se tenir assis et se traîner dans la hutte, on lui donne pour nourriture, outre le sein de sa mère, de ce lait de vache caillé dont nous avons parlé précédemment. On n'observe pas toujours le même temps pour sevrer entièrement les enfants; cependant, cela n'a lieu, d'ordinaire, qu'au bout de deux ans.

Des enfants nés de parents sains, et élevés de la manière la plus simple, doivent être sujets à peu de maladies; c'est ce qu'on observe, en effet, parmi les Cafres. Le temps seul où les dents commencent à percer est pour eux une époque douloureuse, et quelquefois fatale; ils sont alors ordinairement sujets à la diarrhée et à des convulsions qui en enlèvent

plusieurs. Pour calmer les douleurs, on met dans la bouche des enfants des feuilles pilées de la plante qui porte les figues des Hottentots; ces feuilles renferment un suc acide. Pour les convulsions, on emploie, avec succès, une décoction de feuilles et de racines d'un arbuste dont le nom ne m'est pas connu. Les enfants sont aussi quelquefois sujets à de violentes coliques, causées peut-être par l'eau saumâtre, qui, dans ce pays, est en bien plus grande quantité que l'eau douce. A cela près, ils ont, en général, l'air bien portants, et beaucoup de vivacité dans la physionomie; une preuve de la bonne santé dont ils jouissent, c'est qu'on ne les entend presque jamais crier : j'en ai vu un très grand nombre, et je ne me souviens d'en avoir entendu pleurer qu'un seul. Les maladies étant si rares parmi ces enfants, il est évident qu'il n'en doit mourir qu'un très petit nombre.

Le père ne se mêle aucunement des soins physiques qu'exige son enfant, ni de sa première éducation morale; il en abandonne entièrement le soin à sa femme, qui, de son côté, traite son nourrisson avec toutes les marques visibles de l'attachement maternel. Par exemple, on ne voit jamais un homme, parmi les Cafres, porter son enfant; c'est toujours la mère qui le porte sur son dos, enveloppé et soutenu par son manteau, et les jambes écartées autour de ses reins. C'est d'elle aussi que l'enfant apprend à prononcer les premiers sons.

Dès que les enfants sont en état de faire quelque chose par eux-mêmes, on emploie les filles à aller quérir du bois et de l'eau pour le ménage; les gar-

çons sont chargés de conduire les veaux au pâturage. C'est alors que le père commence à se mêler de l'éducation des derniers, tandis que les filles restent exclusivement sous la direction de leur mère. Les uns et les autres sont obligés d'exécuter ponctuellement les ordres de leurs parents : en cas de refus ou de désobéissance, ils sont punis avec sévérité.

A l'âge de dix ou douze ans commence, pour les enfants des deux sexes, l'éducation proprement dite, ou l'instruction directe dans ce qui a rapport à la vie domestique et sociale. C'est principalement en servant le chef et sa famille, qu'ils reçoivent cette éducation : on les partage en bandes, qui se relèvent à mesure que le service l'exige. Les garçons sont chargés de la garde des troupeaux, en même temps que les officiers du chef les exercent à lancer la javeline, en ne se servant d'abord que du bois; à combattre avec la massue, à courir, etc. Les filles apprennent, sous les yeux des femmes du chef, à faire des habits, à préparer les aliments, et, en un mot, à s'acquitter de tous les travaux de la hutte et du jardin.

La circoncision est généralement en usage chez les Cafres; on la pratique à l'âge où le jeune homme approche de la puberté. Les Cafres méprisent les Hottentots, les Boschimans, les Malais, et les autres peuples de couleur, parce qu'ils ne sont pas circoncis; et ils ne veulent pas leur permettre de siéger parmi eux, ou de manger avec eux. Quant aux Européens, ils les regardent comme étant d'une race

supérieure (1). L'époque de la circoncision est, chez les Cafres, pour le jeune homme, celle d'un grand changement dans son genre de vie; elle le place au rang des hommes faits : aussi les Cafres, pour dire que l'un d'eux a été circoncis, emploient-ils l'expression, *il a été fait homme.* C'est aussi au temps de la circoncision que le jeune Cafre est tenu de jurer solennellement fidélité à son chef. Voici la manière dont se pratique cette cérémonie solennelle.

Lorsqu'il se trouve, dans une horde, un certain nombre de jeunes hommes qui ont atteint l'âge de puberté, ou qui sont près d'y arriver, on les rassemble pour subir la circoncision; ordinairement on choisit, pour cela, le temps qu'un fils du chef est parvenu à l'âge requis pour cette cérémonie. Alors on les conduit tous ensemble, à quelque distance de l'habitation du chef, dans une hutte préparée exprès pour leur servir de demeure, et on leur remet un nombre suffisant de vaches pour leur fournir du lait: ce breuvage est leur unique nourriture; ils doivent rester trois mois isolés dans cette demeure (2). Le chef paraît ensuite avec un cortége nombreux, dont les personnes du sexe sont exclues; en même temps paraît celui qui est chargé de faire l'opération. Personne, sous aucun titre, n'est exclusivement privilégié pour s'acquitter de cette fonction; il suffit, pour être admis à l'exercer, d'avoir l'adresse nécessaire. Ceux qui en font profession voyagent d'une

(1) Brownlee, dans Thompson, t. II, p. 71.
(2) Ibid., t. II, p. 353.

horde à l'autre, et trouvent dans cet état de quoi gagner leur vie. On couche le néophyte sur le dos; on lui tient les bras et les jambes étendus, et un homme robuste se couche en travers sur sa poitrine pour empêcher jusqu'au plus petit mouvement, dont les suites pourraient être funestes. La circoncision s'opère avec la pointe acérée d'un petit fer de javeline, dont le manche n'a, pour plus de commodité, qu'un pied de long. L'opération faite, on plonge ce fer, qui ne sert qu'à cet usage, dans de l'eau sous terre, et on l'y laisse jusqu'à ce que tous les circoncis soient guéris; l'opérateur l'en retire alors, et le garde, en attendant une nouvelle occasion d'en faire usage.

La partie du corps où s'est faite l'opération ne reste pas sans appareil : on y applique des simples curatifs, qu'on assujettit au moyen d'une large feuille. Les nouveau-circoncis sont obligés de se peindre aussitôt tout le corps avec une lessive d'argile blanche, et de répéter la même chose chaque jour, jusqu'au moment de l'entière guérison; et pendant ce période de temps, ils ne sont assujettis à aucun travail; ils cueillent sans opposition les fruits et le maïs dans les jardins et les champs cultivés; ils tueraient même un bœuf, qu'on ne les punirait point. Ils passent à jouer et à danser avec ceux qui ont subi la même opération le temps de ce noviciat, qui dure trois mois (1). Ils dorment à terre, sans nattes, sur une couche de cendres, dont on a couvért le sol

(1) Brownlee, dans Thompson, t. II, p. 354.

de la hutte. Chaque matin, ils sont visités par celui qui a fait l'opération, et qui leur apporte des herbes fraîches, dont ils doivent faire usage en sa présence; il est accompagné d'un officier de la suite du chef, chargé d'examiner s'ils se sont blanchis ce jour-là avec de l'argile; si les plaies sont pansées avec propreté; et surtout, s'ils n'y laissent pas se former de croûte : on insiste particulièrement sur ce dernier point, et c'est apparemment pour cela qu'il se passe quelquefois deux mois entiers avant que la guérison soit entièrement achevée. Si l'officier en trouve qui ne se soient pas fraîchement lessivés, ou qui aient laissé se former quelque incrustation sur la plaie, il les en punit sur-le-champ en leur donnant des coups de baguette sur les bouts des doigts réunis.

Quand tous les nouveau-circoncis sont entièrement guéris, on rassemble tous les manteaux qu'ils portaient avant leur circoncision, ainsi que les outres et les corbeilles à lait dont ils se sont servis pendant leur séclusion du reste de la horde; on en fait un tas dans la hutte qu'ils ont habitée, et on les brûle, ainsi que la hutte elle-même. Les nouveau-circoncis se lavent ensuite, pour enlever la couche d'argile qui les couvre, et l'officier qui les a visités les conduit devant le chef. Là, chacun reçoit de ses parents un manteau neuf, avec le revers en guise de collet, dont nous avons parlé plus haut, et qui est la marque distinctive de la virilité. Sur des nattes étendues sont étalées deux rangées de corbeilles, dont les unes sont remplies de millet bouilli et les autres de lait; les jeunes hommes se rangent à l'en-

tour, et il est d'usage, dans ce repas de cérémonie, d'observer la plus rigoureuse sobriété.

Après le repas, les jeunes gens reçoivent, de leurs pères et de leurs oncles, des javelines et des massues. Leurs parents, ainsi que les officiers du chef, leur déclarent en même temps « qu'ils devront « dorénavant se comporter en hommes; qu'on leur « met ces armes entre les mains pour s'en servir à la « défense du chef, à qui ils doivent fidélité et obéis- « sance, etc. » Là-dessus, ils sont tenus de donner des preuves de leur agilité à la course et de leur adresse à manier les armes; enfin, la fête se termine par une danse.

Après avoir subi la circoncision, les jeunes gens restent encore quelque temps attachés au service particulier du chef; mais alors ils reçoivent un salaire. Ce service, dans lequel ils se relèvent tour à tour, consiste à traire les vaches, à tenir en ordre les parcs pour le bétail, et en d'autres fonctions de ce genre; ils se marient enfin, lèvent leur propre maison, et ne sont plus, après cela, tenus de servir le chef, sinon à la guerre.

A l'égard des filles, c'est aussi la nature qui détermine l'époque à laquelle elles sont admises au rang des femmes. A la première apparition des marques de la puberté, une fille est conduite, à quelque distance de l'endroit qu'habite la horde, dans une hutte construite tout exprès, et doit y rester aussi long-temps que dure son indisposition. En même temps on rassemble, pour lui tenir compagnie et la servir, toutes les jeunes filles de la horde qui n'ont

pas encore atteint cette époque; elles chantent, dansent, et se nourrissent de la chair du bétail qu'on a tué exprès pour elles; car le lait leur est interdit pendant tout ce temps-là, ainsi qu'au principal personnage de la fête. Quand le temps de la retraite est passé, la jeune fille se lave et se frotte tout le corps d'ocre rouge et de graisse; après quoi, on lui fait présent de grains de corail, d'anneaux et d'autres ornements de ce genre. Ces premières cérémonies achevées, elle sort de la hutte en répandant devant elle de la poussière d'ocre. A quelque distance de là se tiennent toutes les femmes et les filles nubiles de la horde; dès qu'elle paraît, une de celles-ci va à sa rencontre, la prend par la main, et la ramène, en courant à toutes jambes, au milieu de la troupe qui l'attend; on tue une pièce de bétail, et on en prépare un repas auquel toute la horde prend part. Après le repas, la jeune fille se rince la bouche avec du lait nouvellement trait; et, dès ce moment, elle est initiée dans la société des filles nubiles.

Ces filles sont, ainsi que les autres et jusqu'à ce qu'elles se marient, tenues de servir le chef, ou plutôt ses femmes, sans recevoir aucun salaire; tout ce qu'elles obtiennent alors du premier, c'est une peau de vache pour s'en faire un manteau.

Jusqu'à l'âge de puberté, les enfants des deux sexes sont exclus de la table de leurs parents et d'autres personnes d'un âge mûr; ils prennent leurs repas à part, parce que, jusqu'à cette époque, ils sont réputés souillés. Nous reviendrons ci-après sur l'idée que les Cafres attachent à cette souillure intérieure.

Les enfants en bas âge dorment dans la même hutte avec leurs parents; ceux d'un âge plus avancé n'y sont pas admis, surtout quand le père et la mère y passent la nuit ensemble.

§ VIII.

Maladies, remèdes, durée vraisemblable de la vie des Cafres.

Le Cafre, modéré dans ses appétits, ne vivant que d'aliments simples, menant une vie suffisamment active, satisfaisant sans contrainte les désirs que donne la nature, ne connaissant pas les passions qui naissent d'une imagination échauffée, jouissant, d'ailleurs, d'une tranquillité d'âme rarement troublée par des soucis, ne peut manquer d'être exempt d'une foule de maladies qu'occasionne chez d'autres peuples un genre de vie opposé; aussi les symptômes ordinaires qui annoncent une indisposition de la poitrine ou de l'estomac, tels que la toux, l'éternuement, les nausées, sont-ils extrêmement rares chez les Cafres; quant aux maladies de la peau, elles y sont totalement inconnues. Une fièvre continue est presque la seule maladie sérieuse connue chez ce peuple; elle y devient même quelquefois épidémique, et cause alors de grands ravages. La petite-vérole n'est pas non plus une maladie ordinaire chez eux; ils la connaissent néanmoins, et on rencontre, en assez grand nombre, des Cafres qui en portent les marques. Cette maladie leur a été vraisemblablement apportée, il y a quelques années, par l'équipage d'un vaisseau naufragé,

et doit, suivant leur propre récit, avoir enlevé alors beaucoup de monde. La démence et la frénésie semblent leur être absolument inconnues.

Pour la guérison des plaies, les Cafres emploient, avec succès, des simples, des racines, etc. « J'en ai vu, dit Alberti, plusieurs qui portaient les marques de coups de feu, dont la guérison eût fait honneur au meilleur chirurgien. » Il est problable, néanmoins, que la bonté du tempérament n'y avait pas peu contribué. Ce sont les femmes qui appliquent ces remèdes, comme ce sont elles, en général, qui administrent tous les secours relatifs à la guérison des maladies. Quant aux maux intérieurs, ils les attribuent communément à quelque cause surnaturelle, et tâchent de les expulser par des moyens prétendus magiques.

Dans le traitement des maladies topiques, les Cafres ont ordinairement recours à la saignée; le moyen dont ils se servent pour tirer du sang ressemble assez à nos ventouses, et se pratique de la manière suivante : L'opérateur emploie deux instruments : le premier est une petite pièce de fer, aplatie et atténuée par le bout en forme de ciseau, et exactement semblable à une tente de chirurgien; l'autre consiste dans la partie supérieure d'une corne de vache, tronquée et percée à l'extrémité. Après qu'on a ouvert la peau avec la tente à l'endroit où le malade ressent des douleurs, on y pose la plus large ouverture de la corne; on la fait tourner, jusqu'à ce qu'elle s'unisse assez fortement à la peau pour intercepter le passage de l'air extérieur; on l'assujetti ensuite avec la main, et, en appliquant la bouche

l'ouverture opposée, on tire de l'incision une certaine quantité de sang. Cette opération se réitère autant de fois que le cas paraît l'exiger.

La fièvre dont nous avons parlé paraît être, au reste, la seule maladie intérieure que les Cafres n'attribuent pas à l'influence de la magie, surtout quand elle devient épidémique. Pour la guérir ils emploient aussi la saignée, et font prendre à leurs malades des remèdes à l'intérieur. En cas de faiblesse des muscles de la main ou des doigts, ils ont coutume de se couper la dernière phalange du petit doigt (1).

Il n'est guère possible d'assigner précisément le plus grand âge auquel les Cafres parviennent d'ordinaire, ni de dire s'il y a à cet égard beaucoup de différence parmi eux : une telle recherche exigerait d'abord des idées de calcul et de combinaison chronologique dont ce peuple manque absolument. La plus grande mesure de temps qu'ils connaissent est le mois ; et leur arithmétique est si bornée, qu'ils ne sauraient additionner autant de ces unités qu'il en faudrait pour exprimer même un nombre médiocre d'années. Ils ne savent désigner l'âge d'un enfant absent qu'en indiquant la hauteur de sa taille, ce qui se fait communément en posant l'une des deux mains plat à terre, et en élevant l'autre à la hauteur qu'on veut donner à connaître. Une femme indique son âge en disant qu'elle est âgée d'un, de deux, de trois ou d'autant d'enfants qu'elle en a mis au monde.

(1) Brownlee, dans Thompson, t. II, p. 357.

On voit combien sont insuffisantes ces manières d
désigner un nombre d'années, outre qu'elles ne peu
vent s'appliquer qu'à l'âge des femmes ou des en
fants; cependant les Cafres n'en ont pas d'autres qu
puissent donner une évaluation précise pour u
plus long période. Au reste, à en juger par la seule
inspection, il semble que le plus long terme de la
vie se borne, pour les Cafres, à cinquante ou
soixante ans; il est du moins extrêmement rare de
trouver parmi eux des vieillards qui paraissent avoir
atteint l'âge de soixante-dix ans.

§ IX.

Langue, peinture, écriture, arithmétique, chronologie, facultés intellectuelles des Cafres.

On ne trouve parmi eux aucune trace de peintur
ni de dessin, soit comme simple amusement, o
comme un moyen de transmettre l'image et le sou
venir des objets. L'écriture, ou l'art de représente
les choses et les idées par des caractères de conven
tion, leur est également inconnue. Le seul moye
qu'ils emploient pour transmettre le souvenir d
quelque événement, est la tradition orale : encor
ne remonte-t-elle, comme nous l'avons déjà dit
qu'à des temps peu reculés.

Quant à leur arithmétique, elle se borne à l'addi
tion. Ils emploient pour cela une méthode très na
turelle, et celle, peut-être, qui parmi les nation
civilisées a été l'origine du calcul décimal, c'est-à
dire qu'ils comptent sur leurs doigts. Le Cafre opèr

en appuyant tour à tour sur chaque doigt, et compte ainsi jusqu'à dix; il lève ensuite tous les doigts à la fois, pour indiquer une dizaine d'unités, et recommence à compter par un : mais, comme il manque de signes pour indiquer le nombre des dizaines, ce calcul est souvent sujet à erreur. La manière de compter des Cafres est, comme on voit, plutôt visible qu'orale. Au reste, ils font peu d'usage du calcul : il est rare, par exemple, qu'un Cafre soit en état de désigner le nombre de bêtes que contient son troupeau; mais, en revanche, il les connaît si bien à la vue, que, s'il manque un seul individu dans un troupeau de quatre à cinq cents pièces de bétail, il s'en aperçoit sur-le-champ.

Cette ignorance du calcul rend la chronologie des Cafres également défectueuse. La plus grande mesure du temps est pour eux, comme nous l'avons déjà dit, le mois lunaire; mais il en résulte bientôt une addition, qui outrepasse les bornes de leur arithmétique. De là vient qu'ils sont hors d'état de déterminer, pour le passé comme pour l'avenir, une étendue de temps un peu considérable : tout se borne à l'espace de quelques mois (1). Ils réussissent mieux à indiquer avec précision une heure de la journée : c'est en étendant le bras vers l'endroit où le soleil se trouve alors sur l'horizon. Veulent-ils, par exemple,

(1) M. Barrow dit que les Cafres emploient la taille pour aider la mémoire; cependant M. Alberti ne l'a pas trouvée communément en usage parmi eux; il n'y a que les Hottentots et quelques individus cafres au service des colons, qui s'en servent pour noter les pièces de bétail qui leur reviennent pour salaire.

assigner un rendez-vous pour le lendemain à de
heures après midi, ils disent, en montrant la régi
du ciel où le soleil se trouve à deux heures : « D
main, quand le soleil sera là, nous nous trouvero
en tel endroit. »

En tout autre cas, les Cafres n'ont, pour dét
miner l'époque d'un événement quelconque, d'aut
moyen que de le rapporter, quand cela peut se fair
à l'époque d'un événement plus notable.

C'est à cette ignorance du calcul et à la null
absolue de chronologie, qui en résulte, qu'on d
surtout attribuer le défaut de renseignements q
les Cafres eux-mêmes sont en état de donner :
leur origine et l'histoire de leur nation. Tout ce q
serait intéressant de connaître là-dessus, ainsi
sur les émigrations de ce peuple, qui, très vraise
blablement, ont eu lieu dans des temps antérie
sur les guerres de leurs ancêtres avec d'autres pe
ples, guerres qui ont pu être la cause ou l'effet
ces émigrations, et en général sur tous les gra
événements capables de répandre quelque jour
leur histoire, ou du moins propres à faire naître
conjectures, est enseveli pour toujours dans les
nèbres de l'oubli. « Ce que j'en ai pu recueillir,
M. Alberti, se borne à un conte populaire, et
demment fabuleux, que je rapporterai néanmo
ici, tel que je le tiens des Cafres eux-mêmes :

« Dans le pays où le soleil se lève était un ant
« d'où sont sortis les premiers Cafres et en géné
« tous les peuples, et les premiers animaux de tou
« les espèces. En même temps parurent le soleil

« la lune pour éclairer ; les arbres, l'herbe et les au-« tres végétaux, pour la nourriture des hommes et « des bêtes. »

Tous les efforts de M. Alberti pour acquérir quelques détails sur leur histoire ont été inutiles ; elle est ensevelie, jusqu'à l'époque de la génération actuelle, dans les plus épaisses ténèbres, et, pour peu qu'on rétrograde dans les temps antérieurs, on se trouve ramené à la même fable.

Les organes de l'ouïe et de la vue sont très exercés chez les Cafres, et portés à un degré de perfection étonnant ; ils doivent apparemment l'exercice et le perfectionnement particulier de ces deux organes à la chasse, à la guerre et aux alarmes continuelles où les tient le voisinage des bêtes féroces. Dans un endroit où la vue ne peut s'étendre au loin, un Cafre, au moindre bruit, indiquera, avec autant de sûreté que d'exactitude, s'il est causé par un homme qui passe, par un chien ou par quelque autre animal ; de même, par un temps couvert, et dans un éloignement où l'œil d'un Européen ne pourrait rien apercevoir, les Cafres sont en état de découvrir les objets avec la plus grande précision ; c'est en quoi ils excellent particulièrement, et avec une célérité étonnante. « Je n'ai vu, dit M. Alberti, chez eux aucun exemple de surdité ou de cécité. »

Une qualité de l'esprit non moins remarquable que cette perfection dans les organes, est l'attention prompte et soutenue dont les Cafres sont doués en général ; et, comme cette qualité se trouve étroitement liée à la mémoire, ils ont celle-ci extraordi-

nairement fidèle et tenace. Le Cafre se rappelle jusqu'aux moindres circonstances d'un événement peu intéressant par lui-même, et qui aura eu lieu depuis plusieurs années ; il reconnaît sur-le-champ une pièce de bétail, un chien, etc., qu'il aura vu il y a long-temps : on pourrait en citer des exemples sans nombre. Il suffit, pour prouver combien leur mémoire est sûre, qu'ils s'aperçoivent, sans hésiter, de la disparition d'un seul individu dans un troupeau de quatre à cinq cents bêtes, sans qu'ils en aient fait le dénombrement, et par la seule impression que la vue de l'animal a faite sur leur organe.

La vivacité de leur intelligence et la solidité de leur jugement se montrent quelquefois dans un degré surprenant, quoique ces facultés d'un ondre supérieur soient généralement moins développées parmi eux. Il est arrivé souvent qu'un chef avec qui M. Alberti était en conférence interrompait son interprète en faisant voir qu'il avait non seulement compris parfaitement ce qui avait été dit, mais qu'il en avait déjà conclu en lui-même ce qui devait suivre. « Je m'étais fait une règle, dit M. Alberti, d'observer la plus grande droiture dans mes négociations, et d'en agir avec les Cafres comme on devrait faire avec tous les hommes, à moins qu'ils ne soient des fripons avérés ; mais il y avait des cas où la prudence m'empêchait de mettre au jour mes véritables intentions : cependant il m'est arrivé plus d'une fois, dans ces occasions, d'être deviné, contre mon attente et malgré toutes les précautions que j'avais prises. »

§ X.

Nullité de religion, sortiléges, souillure morale chez les Cafres.

C'est à tort qu'Alberti (1) avance que les Cafres n'ont aucune idée de la Divinité; ils reconnaissent au contraire un Être suprême, qu'ils nomment Oulhanga (souverain), ou Utika (très beau). Ils croient aussi à l'immortalité de l'âme; et cependant ils n'ont aucune idée des peines ou des récompenses dans l'autre vie. En guerre, et dans les grandes occasions, ils invoquent souvent les âmes de leurs parents ou amis décédés, et les appellent à leur aide. Ils nomment ces esprits schouluga. Ils croient que le tonnerre est lancé par la Divinité; et si quelqu'un en est frappé, ils disent que le Oulhanga est descendu parmi eux. Dans ces occasions, ils changent de place, et sacrifient à Dieu un bœuf ou une génisse. Si un animal du troupeau est tué par le tonnerre, on l'enterre avec soin. Quelquefois ils font des sacrifices aux rivières dans les temps de sécheresse; on tue un bœuf à cette occasion, et on en jette une partie dans leur lit. Si quelqu'un est tué accidentellement par un éléphant, on fait aussi un sacrifice, comme pour conjurer le démon dont l'animal est possédé. Si quelqu'un tue par accident un mahun, qui est la grue des Baléares, ou l'oiseau que les colons nomment brom-vogel, qui est une espèce de toucan, il doit,

(1) Alberti, p. 93.

en expiation, sacrifier un veau ou un jeune bœuf. Les Cafres s'imaginent aussi quelquefois que l'esprit ou le schouluga réside dans un bœuf particulier, et ils cherchent à se le rendre favorable par des prières. Il en est de même de certaines personnes qu'ils croient avoir le pouvoir de favoriser leurs entreprises, ou à l'influence desquelles ils attribuent leurs heureux succès. Ils n'ont ni prêtres, ni aucune pratique religieuse. Quelquefois, à la vérité, ils paraissent attribuer un événement désastreux à l'influence de je ne sais quelle puissance inexplicable, qui est irritée contre eux; alors ils tâchent d'apaiser sa colère par des soumissions, ou de la détourner par des marques de respect : mais il ne paraît pas qu'ils admettent une cause universelle, comme il ne paraît pas non plus qu'ils personnifient cette puissance obscure, ni qu'ils se la représentent comme une substance corporelle ou spirituelle. Quelquefois, par exemple, ils regardent une maladie comme la suite d'une offense faite à une rivière dans laquelle la horde a coutume d'aller puiser de l'eau : dans ce cas, ils s'imaginent pouvoir apaiser la rivière en y jetant les entrailles d'une bête de leur troupeau ou une certaine quantité de millet. Un Cafre mourut, par hasard, quelques jours après qu'il eut enlevé un morceau de l'ancre d'un vaisseau qui avait fait naufrage sur la côte, et sa mort fut regardée comme une punition de l'offense commise envers cette ancre : depuis cet accident, aucun Cafre ne passe devant l'ancre lésée sans la saluer, pour détourner sa colère de dessus lui. Lorsqu'après bien des peines ils sont parvenus

à tuer un éléphant, ils s'empressent de s'excuser auprès du cadavre, en alléguant que sa mort n'a pas été préméditée, mais qu'elle est l'effet d'un accident; ils enterrent ensuite sa trompe avec soin, pour lui ôter le pouvoir imaginaire de leur nuire et de venger sa mort, pouvoir que les Cafres expriment en disant : « L'éléphant est un seigneur puissant, sa trompe est son bras. »

Pour attester la vérité, ils emploient un serment, dans lequel ils invoquent le nom d'un de leurs chefs, mort ou encore vivant.

Les Cafres croient généralement aux sortiléges. Ils en admettent de deux espèces, les uns favorables, les autres nuisibles, et s'imaginent que les premiers ont le pouvoir d'anéantir l'influence des autres. Ordinairement ce sont des femmes âgées qui prétendent exercer la magie bénigne, et qui font tourner cette fraude pieuse à leur profit. Quand une maladie est censée causée par quelque sortilége, on appelle la bonne magicienne; elle applique sur le ventre du malade, regardé comme le siége de toutes les maladies intérieures, un certain nombre de boules faites de bouse, les remue et les retourne à plusieurs reprises en accompagnant ce manége de grimaces et de contorsions, et finit par désigner une tortue, un serpent ou quelque autre animal, comme la cause de la maladie, en assurant que cet animal a été envoyé contre le malade par un sortilége. Avant d'entreprendre la guérison du malade, la magicienne a soin de se faire payer sa cure; et c'est en général l'usage parmi les Cafres d'exiger d'avance son salaire ...

les services que l'on rend. Dans le cas de sortilége, l'honoraire consiste en une pièce de bétail. Si le désenchantement n'opère pas, et que le malade vienne à mourir, la magicienne se tire ordinairement d'affaire en disant que le terme de sa vie était arrivé, et qu'il serait mort à la même époque, quand même il n'aurait pas été ensorcelé; quelquefois aussi elle s'excuse en disant que le mauvais sorcier l'a surpassée en adresse : mais, dans l'un comme dans l'autre cas, elle est tenue de restituer le salaire qu'elle avait reçu, sans qu'il en résulte néanmoins le moindre détriment pour sa renommée.

Cependant on ne se contente pas d'avoir découvert et éloigné l'objet dont le mauvais sorcier s'est servi pour causer la maladie; mais on veut le découvrir lui-même et le voir punir. Dans cette vue, la horde entière s'assemble, et la magicienne se rend seule dans une hutte, où elle fait semblant de dormir, pour voir les sorciers en songe. Ce sommeil dure une heure, et pendant ce temps-là la horde entière chante, danse et bat des mains. Après cette première cérémonie, les hommes se détachent de la troupe, s'avancent jusque devant la hutte où se tient la magicienne, et l'invitent à en sortir. Elle refuse d'abord; mais après qu'on lui a fait présent de quelques sagaies (1), elle se peint de blanc le contour de l'œil, le bras et la jambe gauche, et de noir

(1) Ces sagaies ou javelines ont, chez les Cafres, une valeur déterminée; on peut les échanger contre du bétail, ou quelque autre chose : ainsi la sagaie a son prix non seulement comme arme, mais comme signe représentatif de valeur.

les mêmes parties du côté droit; elle se passe ensuite une espèce de tablier autour des hanches, et paraît, sans autre vêtement, à l'entrée de la hutte, tenant les sagaies qu'elle a reçues. Aussitôt on la couvre de manteaux; la troupe assemblée se presse autour d'elle, et on la sollicite de nommer le sorcier. Pendant quelque temps elle fait semblant d'éluder cette demande, en alléguant son peu d'habileté dans l'art de deviner; mais enfin elle se dépouille des manteaux dont elle était affublée, court à travers la foule assemblée en décochant des sagaies pour s'ouvrir un passage, et frappe, en courant, l'un ou l'autre du bois d'une de ces sagaies: celui que le coup atteint est reconnu pour le sorcier auteur du mal. Aussitôt il est saisi; mais, avant de procéder au jugement de l'accusé, on exige de la magicienne qu'elle indique le lieu où il a déposé les matières dont il fait usage pour ses sortiléges. Alors elle se rend, accompagnée de la troupe, dans un endroit, où elle déterre un crâne, un morceau de chair qu'elle dit être de la chair humaine, ou quelque autre chose de ce genre; après quoi le délit est regardé comme incontestablement prouvé, et l'accusé tenu pour convaincu. Là-dessus le chef de la horde délibère avec ses officiers sur le châtiment qu'il convient d'infliger au coupable. Le supplice le plus ordinaire consiste, après qu'on a couché le malfaiteur sur le dos, et qu'on lui a lié les bras et les jambes à des piquets enfoncés dans la terre, à lui secouer sur les yeux, sous les aisselles, sur les côtés et sur le bas-ventre, de grosses fourmis noires, rassemblées

en grande quantité dans un sac; les fourmis s'attachent à ces parties, qu'on a préalablement humectées d'eau, et leur piqûre fait enfler tout le corps, et cause des douleurs insupportables. Un autre genre de supplice consiste à approcher, des côtés et sous le bas-ventre du coupable, des pierres qu'on a fait rougir au feu. Ces deux genres de châtiment sont ordinairement suivis de la mort; si le supplicié en réchappe, il est banni de la horde. Quelquefois l'accusé est condamné directement au dernier supplice: dans ce cas on l'assomme à coups de massue. Quel que soit, au reste, le châtiment qu'on inflige à celui qui est condamné pour cause d'ensorcellement, on met toujours le feu à sa cabane, et son bétail, avec tout ce qui lui appartenait, est confisqué au profit du chef de la horde, qui en distribue une partie à ses officiers : aussi n'est-il pas rare qu'un particulier, possesseur d'un nombreux troupeau, soit injustement accusé de sorcellerie et condamné, à l'instigation du chef ou de ses employés.

Souvent la magicienne se contente du salaire qu'elle a reçu pour la guérison du malade, sans indiquer le prétendu sorcier : il suffit, pour cela, qu'elle s'en tienne à l'assertion que celui-ci la surpasse en sagacité et se tient caché pour elle. Il arrive aussi quelquefois que celui qui a eu le malheur d'être accusé tâche de se disculper, en alléguant que le véritable auteur du sortilége a su le rendre suspect par son art, pour éviter lui-même d'être découvert : si la magicienne se rend à cet argument, l'accusé est déclaré innocent.

Un autre objet important qui, parmi les Cafres, est du ressort de la magie, c'est la pluie. Dans le cas d'une longue sécheresse, on a recours à une espèce de sorcier : c'est quelquefois un Cafre, mais plus souvent un Hottentot, qui se charge de faire tomber la pluie; on lui paie pour cela, d'avance, plusieurs pièces de bétail. On commence par tuer un bœuf ou une vache; le magicien prétendu trempe une baguette dans le sang de la victime, et en arrose la foule; il se promène ensuite au milieu de l'assemblée de l'air d'un inspiré, ou bien il se retire seul dans une hutte en chantant, tandis que la horde réunie danse et chante aussi. On attend, sans murmurer, l'effet du sortilége jusques environ un mois après la prédiction; mais si, passé ce terme, elle ne s'est pas accomplie, on va à la recherche du magicien, qui d'ordinaire a eu la précaution de s'évader avec le salaire de sa friponnerie. S'il a le malheur de tomber entre les mains de ceux qui le poursuivent, il est assommé sans miséricorde.

Les Cafres ont, comme les anciens Israélites, l'idée d'une souillure morale, qu'on encourt en certains cas. La personne ainsi souillée est exclue, pour un temps, du commerce des autres, et il y a des règles prescrites à observer pour sa purification. D'abord il ne lui est pas permis de se laver ou de se peindre le corps pendant tout le temps de sa souillure; on lui interdit de même l'usage du lait et tout commerce avec l'autre sexe : après que le temps de la souillure est écoulé, elle se purifie en se lavant de nouveau, en se peignant la peau, et en se rinçant la bouche

avec du lait. Nous citerons ici quelques uns des cas où la souillure a lieu, et nous parlerons des autres à mesure que l'ordre des matières nous en fournira l'occasion.

Tous les enfants sont considérés comme souillés jusqu'à l'âge de la puberté, ou jusqu'à ce qu'ils aient été initiés, comme nous l'avons dit au chapitre de l'Éducation, dans la classe des adultes. On regarde de même les femmes comme souillées pendant leur indisposition périodique; les nouvelles accouchées, jusques un mois après leurs couches; toute femme qui a eu commerce avec un homme, jusqu'à ce qu'elle se soit lavée. La souillure a lieu, pendant la moitié d'un mois lunaire, pour le mari dont la femme est morte, et pendant un mois entier pour la femme devenue veuve. La mère dont l'enfant vient à mourir est souillée pendant deux jours; et en général quiconque s'est trouvé dans le voisinage d'une personne au moment où elle a rendu le dernier soupir, est censé souillé, quoique dans ce dernier cas la souillure ne dure que jusqu'à ce qu'on se soit lavé. Par la même raison, tous les hommes sont réputés souillés, au retour d'une bataille, et doivent se laver avant de rentrer dans leurs cabanes. Si, pendant un orage, la foudre vient à tomber dans l'enceinte où habite une horde, la horde entière est souillée; on abandonne ce lieu, on se purifie en immolant quelques pièces de bétail, et dans l'intervalle tout commerce est interrompu entre la horde souillée et les autres hordes.

§ XI.

Manière de vivre et occupations domestiques. Agriculture des Cafres.

Les Cafres observent l'ordre et la régularité dans leur ménage. Dans chaque maison les travaux sont régulièrement partagés entre les membres de la famille, et surveillés par le père, qui en est le chef.

L'habitation de chaque famille consiste en une cabane de forme circulaire, ayant environ neuf pieds de diamètre ; quelquefois aussi elle a plus d'étendue. Les huttes n'ont pas assez d'élévation pour qu'on puisse s'y tenir debout ; l'entrée a environ quatre pieds de haut sur deux pieds de large, et la porte est faite de joncs entrelacés. Pour construire une telle cabane, on commence par ficher en terre, autour de l'emplacement qu'on veut lui donner, et à la distance d'environ seize pouces les uns des autres, des pieux minces d'un bois souple ; on les courbe les uns vers les autres et on les réunit par le sommet, ce qui compose une carcasse de forme conique, qu'on recouvre ensuite de joncs et qu'on enduit enfin, en dedans et en dehors, d'un mortier composé de terre glaise et de bouse. A une plus grande distance des limites de la colonie, où les hordes cafres sont moins sujettes à quitter ou à changer leurs demeures, ces habitations sont doubles; c'est-à-dire qu'on construit deux huttes vis-à-vis l'une de l'autre, et qu'on enclôt l'intervalle qui les sépare : cet enclos tient lieu de chambre à coucher

pour les enfants, et de magasin pour les ustensiles du ménage. La construction de la hutte, les travaux du ménage et de la cuisine, la façon des habits, la confection des corbeilles à lait et toutes les occupations de ce genre sont, dans chaque maison, l'ouvrage de la mère et de ses filles.

Les Cafres subsistent principalement du produit de leur bétail : pour qu'une famille soit à son aise, il faut qu'elle possède un nombre suffisant de bestiaux. C'est au père et à ses fils qu'est exclusivement confié le soin du troupeau. Le bétail tient lieu de tout au Cafre; il est, pour ainsi dire, l'unique objet de ses pensées et de ses affections ; aussi le Cafre fait-il consister son bonheur dans la possession de son troupeau : c'est lui qui le matin le conduit au pâturage, et qui le soir le ramène auprès de sa hutte, dans un enclos fermé d'épines entrelacées; il trait lui-même ses vaches, et se charge, en un mot, de tout ce qui a rapport à l'entretien de son bétail. Quelquefois le beuglement particulier d'une vache a quelque chose de si flatteur pour l'oreille d'un Cafre, qu'il n'a point de repos qu'il n'en ait fait l'acquisition, et que pour l'avoir il la paye beaucoup au-dessus de sa valeur. Il n'est rien de plus commun que de voir les cornes des bœufs et des vaches, qui, dans la Cafrerie, acquièrent une longueur extraordinaire, courbées en tout sens et imitant diverses figures, suivant la fantaisie du propriétaire · tantôt elles suivent le contour de la tête et viennent se réunir par les extrémités sous le cou de l'animal ; tantôt, des deux cornes, l'une est courbée en ce sens,

tandis que l'autre se redresse au-dessus de la tête : d'autres imitent, par leur courbure, le bois de quelques espèces d'antilopes ; on en voit surtout qui sont tournées en spirale, comme les cornes de l'antilope à laquelle les colons du Cap donnent le nom d'élan. M. Barrow se trompe lorsqu'il dit qu'on façonne les cornes des vaches en y appliquant un fer chaud : voici la manière dont on s'y prend. Dès que les cornes de la génisse ont poussé de la longueur d'environ deux pouces, on commence à leur faire prendre la direction qu'on a choisie, en les découpant longitudinalement d'un côté, jusqu'à ce que le sang commence à couler : au moyen de cette opération, la corne se courbe du côté opposé aux entaillures, et en variant celles-ci, on parvient à donner à chaque corne la direction que l'on veut. Un autre ornement bizarre, dont on voit quelquefois les vaches décorées, est un lambeau de peau, qui leur pend sous le gosier ou le long du poitrail ; on détache ce lambeau en découpant le fanon de l'animal vers la gorge, ou en sens opposé ; ce sont ordinairement les vaches favorites du troupeau qui portent cette marque de distinction.

Le chien le mieux dressé n'obéit pas plus ponctuellement à son maître, que les bêtes à cornes n'obéissent chez les Cafres à la voix de leur conducteur. Un coup de sifflet arrête tout à coup un nombreux troupeau de bœufs ; un autre coup de sifflet suffit pour le remettre en mouvement ; tantôt il se rassemble autour du berger, tantôt il le suit à la file et en tout sens, quelque direction que celui-ci donne à sa marche.

Quelquefois les chefs de hordes aiment à se distinguer par la possession d'un nombreux troupeau de taureaux; c'est une marque de grandeur et de richesse. Au reste ces taureaux ne servent qu'à l'amusement; on les tient séparés du reste du troupeau. Quand le propriétaire qui les destine à ses plaisirs veut s'en donner le divertissement, il se place à quelque distance du troupeau; à un signal de la voix, des hommes, qui forment une double haie pour tenir les taureaux réunis, les chassent et les obligent à courir, avec la plus grande vitesse, vers l'endroit d'où part le signal : des taureaux bien dressés à cet exercice courent sans qu'on ait besoin de les exciter vers l'endroit où ils ont entendu la voix avec tant de vitesse, que celui qui les appelle est obligé de se mettre précipitamment à l'écart pour éviter d'être foulé aux pieds.

A cela près, on n'élève des hardes de taureaux que pour transporter les meubles, et d'autres objets nécessaires dans les émigrations. Ceux qu'on destine à cet usage portent à travers le muffle un cylindre de bois d'environ six pouces de long sur un pouce de diamètre, muni, de chaque côté, d'une cheville en guise d'arête; on laisse, en tout temps, cette espèce de frein aux narines de l'animal, tant pour empêcher le muffle de se cicatriser, que pour y attacher les rênes toutes les fois qu'on veut s'en servir. Quelquefois aussi on se sert de taureaux pour la monture; elle est très sûre, même lorsqu'ils vont au galop.

Les Cafres sont très économes de leurs bêtes à

cornes; ils n'en tuent que rarement et dans des occasions particulières. C'est toujours dans l'enclos où ils les font parquer la nuit, qu'ils tuent leurs bœufs; ils s'y prennent d'une manière singulière, et qui a quelque chose de cruel : après avoir terrassé l'animal, ils lui ouvrent la poitrine avec un fer de javeline, y introduisent la main et lui déchirent les artères. De la fiente que renferment les entrailles on parsème le sol de l'enclos, dans l'attente superstitieuse que cette cérémonie contribuera à réparer plus tôt la perte qu'on vient de faire.

Quoique les Cafres fassent grand cas de la chair du mouton, ils n'élèvent pas eux-mêmes cet animal : c'est que leurs pâturages conviennent beaucoup mieux pour le gros que pour le menu bétail. Il est rare de trouver dans ce pays quelque étendue de terrain qui produise les plantes convenables aux moutons; d'ailleurs la contrée est couverte presque partout de broussailles et d'arbustes, qui rendraient la garde d'un troupeau d'autant plus difficile, qu'il y serait exposé à des pertes continuelles par le voisinage des bêtes féroces.

Les Cafres élèvent beaucoup de chiens, tant pour la chasse que pour la garde de leurs troupeaux. Ces animaux sont, en général, mal entretenus, laids et d'une figure souvent dégoûtante. Dans les hameaux ou hordes plus éloignées de la colonie, on nourrit des poules, parfaitement semblables pour la forme à celles d'Europe, mais beaucoup plus petites; elles ont, ainsi que les coqs, la tête unie et sans crête, comme les perdrix.

Outre le bétail, l'agriculture fournit aussi aux Cafres une partie de leur subsistance; mais ils s'en occupent avec moins de soin. Ce sont les femmes qui sont chargées de ce qui a rapport à la culture des terres : les hommes forment, avec des amas d'épines, sur un terrain de vingt à vingt-cinq verges en carré, un enclos de forme irrégulière et telle que le permettent les arbres, les buissons et les bancs de rochers; c'est à quoi se borne toute leur besogne, par rapport à l'agriculture. Les plantes cultivées particulièrement en Cafrerie sont le millet (*holcus sorgho*), le maïs, les melons d'eau et le tabac; on a aussi vu des champs de pommes de terre, mais épars et en petit nombre. L'espèce de millet que récoltent les Cafres, ni leurs melons d'eau (différents des autres espèces par un goût amer), ne sont point cultivés dans la colonie : d'où l'on peut conclure qne ce n'est pas des Européens qu'ils ont reçu ces productions; on ne peut douter d'ailleurs que les Cafres ne se soient occupés de l'agriculture long-temps avant l'établissement d'une colonie européenne au cap de Bonne-Espérance.

Pour donner le labour à leurs terres, les femmes cafres s'y prennent d'une manière différente de la nôtre. Elles commencent par semer, et remuent ensuite le sol avec une bêche d'une figure particulière : c'est un instrument de bois d'une seule pièce, aplati aux deux extrémités, et cylindrique dans le milieu, ressemblant à un aviron ou courte rame à deux pattes; le milieu, qui sert de manche, a environ deux pouces de diamètre; les extrémités aplaties ont, à

peu près, quatre pouces de large et dix pouces de long. Quand l'un des bouts est émoussé, à force de s'en servir, on renverse l'instrument, et on bêche la terre avec l'autre bout (1). Cette coutume de ne remuer la terre qu'après l'avoir ensemencée, vient peut-être de ce qu'on n'a pas d'abord connu l'usage de la herse ou de quelque instrument de ce genre; Mais elle a un avantage dans ce pays, où l'ardeur du soleil ferait souvent périr les jeunes plantes au sortir de la terre : les mauvaises herbes, arrachées par le labour, recouvrent la semence, et on les laisse sur le sol, jusqu'à ce que les germes aient acquis assez de force pour résister à la chaleur. On enlève ensuite ces mauvaises herbes desséchées, et on sarcle de temps en temps le champ, pour détruire celles qui poussent de nouveau. Quand le millet est mûri, on en coupe les épis avec des sagaies, et on en fait des tas, que l'on recouvre d'herbe sèche et de broussailles. Quelque temps après on bat ces épis avec des baguettes, et au lieu de vanner la graine, on la jette en l'air avec les mains pour en séparer la balle. Pour conserver le millet, on creuse, dans l'enclos des vaches, un trou circulaire, donnant au fond plus d'étendue qu'à l'embouchure, et on en durcit les parois en y tenant du feu allumé pendant quelque temps (2). On y dépose ensuite le millet; on bouche

(1) Le bois dont ces bêches sont faites est très dur, et s'appelle nieshout, bois à éternuer. Cette dénomination lui vient de ce qu'il provoque l'éternuement quand on en approche les copeaux du nez.

(2) Brownlee dit qu'on affermit aussi les parois de ces silos avec un enduit.

l'orifice du trou, d'abord avec de l'herbe sèche, et puis avec une large pierre plate; enfin on recouvre le tout avec du fumier, pour empêcher l'air extérieur de pénétrer dans ce magasin. Quant au maïs et aux plantes de tabac, on les suspend dans la hutte après la récolte, pour les y laisser sécher et les conserver. On sème ordinairement vers le milieu d'août, et la moisson se trouve terminée en novembre. Ils déterminent l'époque des travaux par la position des pléïades et d'autres constellations. Si la saison est favorable, le maïs est mûr en janvier, et le millet vers le milieu d'avril. Les melons d'eau qu'ils cultivent sont d'une espèce particulière (1).

§ XII.

Soumission des enfants envers leurs parents; relations de parenté en général; respect pour les vieillards chez les Cafres.

L'affection mutuelle et l'amitié, ces doux liens formés par la nature pour le bonheur des hommes, unissent aussi les Cafres, et surtout les membres d'une même famille; il est probable que ce qui resserre davantage ces liens parmi eux, est l'éducation plus ou moins soignée qu'ils donnent à leurs enfants. Ceux-ci traitent leurs parents avec des égards respectueux, et ne cessent pas même de les consulter et de suivre leurs avis lorsqu'ils sont parvenus à l'âge viril et qu'ils se trouvent eux-mêmes à la tête de leur propre ménage. Lès pères, de leur côté, exercent

(1) Brownlee. dans Thompson's *Travels*, t. II, p. 360.

toute leur vie, sur leur famille, une certaine autorité, fondée sur la soumission volontaire de leurs enfants. Un jeune Cafre ne se marie qu'après avoir obtenu le consentement de ses parents; un Cafre marié, eût-il lui-même des fils et des petits-fils, ne troque aucune pièce de bétail, ne conclut aucun marché, sans avoir consulté son père et obtenu son approbation. On rougit pour l'humanité lorsque, au milieu des nations civilisées, des pères ou mères de famille, que leur grand âge rend incapables d'administrer leurs biens, sont obligés, en les transportant à leurs fils, d'avoir recours à un acte judiciaire pour s'en assurer l'usufruit et se prémunir contre les mauvais traitements; et il n'est que trop vrai que l'exemple d'enfants dénaturés justifie cette précaution. Chez les Cafres, au contraire, un père n'éprouve pas, en pareil cas, la moindre inquiétude; parvenu à l'âge de la décrépitude, il remet en sûreté son bétail, ordinairement entre les mains de celui de ses fils qui s'est marié le dernier, et qui n'a pas encore quitté la hutte paternelle. En faisant cette donation à son fils, le père se réserve seulement quelques vaches à lait, et se repose pour tout le reste sur l'affection de sa famille. Des parents ont-ils le malheur de perdre leur bétail par quelque désastre, ils peuvent compter, avec la plus grande confiance, sur les secours de leurs fils et de leurs gendres. Si un fils, à quelque âge que ce fût, se comportait mal envers ses parents, s'il refusait opiniâtrément d'obéir surtout aux ordres de son père, quand ils sont équitables, ou qu'il ne suivît pas ses avis, il serait sûr de s'attirer la haine

et le mépris de toute la horde, au point d'être obligé de la quitter et de se retirer ailleurs.

A la mort du père, c'est un de ses fils majeurs, un oncle, ou quelque autre parent, qui prend sa place et devient le chef conseiller de la famille; dès-lors, on n'entreprend plus rien avant de l'avoir consulté, on n'exécute plus rien sans avoir obtenu son consentement.

L'affection avec laquelle les proches s'entr'aident dans le besoin, n'est pas moins digne d'éloge, et pourrait, sans contredit, servir de modèle à plus d'un Européen. Par exemple, un Cafre tombe-t-il malade, et ses facultés ne lui permettent-elles pas de faire le sacrifice du bétail nécessaire pour son désensorcellement, ses proches se cotisent pour en fournir gratis la quantité requise; générosité d'autant plus admirable, que le Cafre n'a rien de plus cher au monde que son bétail. Il en est de même de toute autre circonstance fâcheuse. Le Cafre à qui il survient des revers peut compter sur le secours de ses proches, et n'a jamais à craindre d'en être abandonné. Les vieillards sont traités avec égard; ils jouissent, en général et indépendamment des liens de parenté, d'une certaine considération; on les consulte volontiers, on profite de leur expérience, et on suit leurs sages conseils.

§ XIII.

Condition et mœurs des femmes chez les Cafres.

On a prétendu que le respect qu'on rend aux femmes parmi les nations civilisées était l'effet de

la civilisation; cette opinion semble contredite par ce qui a lieu parmi les Cafres. Quoique les hommes y jouissent en général d'une autorité plus étendue et plus prononcée, les femmes y exercent néanmoins, même sur leurs maris, un doux empire, qui bien certainement n'est fondé que sur l'estime, mais qui ne laisse pas de leur donner de l'influence et de leur attirer le respect. Elles ne prennent, à la vérité, aucune part aux délibérations qui ont pour objet les intérêts généraux de la horde; il ne leur est pas même permis d'y être présentes; cependant, quelquefois le respect filial fait faire des exceptions à cette règle. C'est ainsi que le chef avec qui M. Alberti a été en négociation, permettait non seulement à sa mère d'être présente aux conférences, mais la consultait même chaque fois avant de prendre une résolution; et souvent son avis lui a été d'un grand secours pour atteindre le but de sa mission. Quelquefois aussi M. Alberti a vu les femmes du chef assister aux conférences; mais cette permission ne leur était accordée que comme une marque de distinction, sans qu'elles prissent jamais la moindre part aux délibérations. Dans les occasions publiques, les femmes se tiennent, en général, entièrement séparées des hommes, et rassemblées dans un endroit particulier, à quelque distance du lieu où se traitent les affaires. Dans l'intérieur du ménage, au contraire, la femme exerce une influence et une autorité manifeste; par exemple, elle participe au droit d'aliénation de tout ce qui est possédé en commun par elle et son mari, et il arrive souvent, en pareil

cas, que son avis décide; le mari ne troque pas la moindre bagatelle sans s'être assuré du consentement de sa femme. Il est arrivé à M. Alberti, plus d'une fois, qu'un Cafre dont il voulait acheter une corbeille à lait ou quelque autre objet d'aussi peu de valeur, après avoir fait part de sa proposition à sa femme, lui rapportait la réponse que celle-ci ne consentait pas au marché, quoiqu'il montrât lui-même la plus grande envie de faire l'acquisition de ce qu'il lui proposait en échange. Il en est de même lorsqu'un homme a formé le projet de se rendre en quelque endroit; si sa femme lui déconseille le voyage, il reste chez lui sans murmurer.

Les femmes cafres sont parfaitement en sûreté contre tout acte de violence. L'une d'elles se trouve-t-elle engagée dans une contestation, son mari ne s'en mêle ordinairement pas aussi long-temps que la dispute se borne à des paroles; mais il prend sa défense aussitôt qu'on en vient contre elle aux voies de fait. En temps de guerre, lorsqu'on veut entrer en négociation avec l'ennemi, et qu'on craint pour la vie des ambassadeurs, on députe des femmes pour transmettre les propositions d'accommodement à la horde ennemie, bien persuadé qu'il ne leur sera fait aucun mal, et surtout qu'on n'attentera pas à leur vie.

Ce que nous avons dit de l'habillement des femmes cafres a déjà dû donner une idée de leur modestie; on a pu du moins en conclure qu'elle ne leur est pas étrangère. Il nous reste à montrer jusqu'à quel point elles pratiquent en effet cette vertu, qui ajoute tant de prix aux attraits du beau sexe.

Le sentiment de la pudeur se montre évidemment chez les femmes cafres, surtout dans le soin tout particulier qu'elles prennent de se couvrir, et la retenue qu'elles observent en toute occasion ; retenue qui ne peut être attribuée à une autre cause. Quand une Cafre veut prendre son enfant sur son dos, et qu'elle est par conséquent obligée d'ouvrir son manteau pour l'envelopper, elle le fait avec une adresse admirable, qui ne laisse rien apercevoir de ce que la pudeur ordonne de cacher. Toutes les fois que M. Alberti a vu des femmes traverser une rivière à gué, il a admiré le soin qu'elles prenaient pour tenir leurs manteaux secs, sans trop se découvrir; dans la nécessité du choix, elles préféraient constamment l'inconvénient d'un manteau mouillé. Il arrive même très rarement qu'une femme se découvre la tête en présence d'un étranger; et se trouve-t-elle obligée de le faire pour rétablir quelque désordre survenu à sa coiffure, elle s'en acquitte toujours avec la plus grande célérité. M. Barrow prétend qu'une jeune fille cafre à qui l'on demande si elle est mariée, ne se contente pas de répondre que non, mais qu'elle ouvre aussitôt son manteau pour montrer sa gorge, et qu'il lui arrive souvent de mettre en même temps d'autres appas à découvert. M. Alberti n'a trouvé nulle part cette assertion fondée; au contraire, il peut assurer que c'est une calomnie manifeste contre la pudeur des femmes cafres. Si M. Barrow avait voulu nous faire part des circonstances particulières dans lesquelles son observation a été faite, il se trouverait peut-être qu'une Européenne aurait fait tout aussi

peu de scrupule de se montrer à ses yeux, sans même avoir voulu prouver par là qu'elle était encore fille. Ce genre de preuve a plutôt lieu parmi les Hottentotes : peut-être est-il aussi connu de quelques femmes cafres qui fréquentent la société de ces dernières; mais on aurait tort de le regarder comme un usage qui leur soit ordinaire.

Quelque scrupuleuses, néanmoins, que les femmes cafres se montrent à observer les règles extérieures de la pudeur, il s'en faut beaucoup qu'elles soient sourdes aux agaceries des hommes, sans cependant pousser l'impudeur jusqu'à faire les premières avances. En général, les Cafres ont sur le commerce entre les deux sexes, hors de l'état de mariage, des idées toutes différentes des nôtres. Les femmes mariées sont astreintes à la fidélité conjugale; l'adultère de la part d'une femme est considéré comme un crime et puni comme tel, quoique le châtiment tombe en grande partie sur son complice; cependant, le mari offensé se laisse apaiser au moyen d'une certaine rétribution. Une personne libre, fille ou veuve, n'est pas déshonorée pour avoir eu un commerce de galanterie avec un homme, pas même lorsqu'il y en a des preuves naturelles et évidentes, et un accident de cette nature ne l'empêche pas de trouver un autre mari. Tout voyageur qui, sans avoir sa femme avec lui, s'arrête quelque temps parmi une horde étrangère, est sûr d'y trouver quelque personne non mariée à sa disposition : c'est même un devoir de l'hospitalité parmi ces peuples, de prévenir en pareil cas les désirs de l'étranger. Les faveurs d'une telle per-

sonne se paient au moyen d'un présent modique; mais si ce commerce intime a des suites, celui qui en a été favorisé est obligé d'épouser, à moins qu'il ne s'arrange avec les parents ou les proches de la femme qui a été mise à sa disposition.

§ XIV.

Amour; mariage chez les Cafres.

Le tendre sentiment de l'amour, et cette chaste union des cœurs qui naît de la sympathie et de l'estime mutuelle, sont inconnus aux Cafres. L'instinct qui porte l'homme à la reproduction de son espèce, et le besoin de secours mutuels dans les soins et les travaux domestiques, paraissent être les seuls motifs qui engagent parmi eux deux jeunes gens à s'unir. Après le mariage, l'habitude de vivre ensemble, et l'intérêt commun, consolident et maintiennent cette union. A cela près, le sexe est, en quelque manière, un objet de trafic. Le jeune homme qui choisit une fille pour en faire son épouse, doit en payer l'acquisition à ses parents. Il s'arrange avec eux sur le prix, qui consiste en quelques vaches; et le marché se conclut sans qu'il soit nécessaire d'obtenir le consentement de la jeune fille, qui, dans ce cas, est absolument passive, et dépend uniquement de la volonté de ses parents. Cependant il arrive souvent que le jeune homme tâche de gagner l'affection de sa maîtresse avant de s'adresser à ses parents. S'il parvient à toucher le cœur de sa belle, elle ne le fait point

languir, et il en obtient sur-le-champ les dernières faveurs : comme le consentement de la fille n'est pas absolument requis pour qu'il parvienne à son but, et qu'il lui suffit, pour obtenir sa main, du consentement de ses parents, il met ordinairement peu d'empressement dans ses amours, et, s'il essuie un refus de sa maîtresse, son âme n'en est pas troublée le moins du monde : il est ordinairement beaucoup plus occupé d'obtenir sa femme à bon marché de sa famille, que de gagner son cœur.

Lorsqu'un Cafre a choisi une épouse, il s'adresse aux parents de celle-ci, soit qu'il ait réussi ou non dans les démarches qu'il a faites auprès d'elle-même. Les trouve-t-il disposés à lui accorder sa demande, il leur amène d'abord quelques pièces de bétail. Lui témoigne-t-on que le présent n'est pas assez considérable, il en amène d'autres, jusqu'à ce qu'on soit convenu du prix de part et d'autre, et que le nombre suffisant de vaches ait été délivré. Comme chacun de son côté marchande autant qu'il est possible, ces négociations se prolongent nécessairement plusieurs jours. Le nombre des vaches que comporte un tel marché ne va pas ordinairement au-delà de dix; cependant on a égard à l'état du prétendu, et l'on exige de lui plus ou moins de bestiaux, suivant ses facultés, et quelquefois on exige jusqu'à cinquante et soixante vaches (1). Au bout de quelques jours, les parents et les proches de la fiancée, et la fiancée elle-même, accompagnée de ses jeunes amies, se

(1) Brownlee, dans Thompson, t. II, p. 355.

rendent au hameau habité par le futur, où se trouvent rassemblés en même temps le chef de la horde avec sa suite, la famille du jeune homme, et tout le voisinage. Là la fiancée est obligée de subir, dans un lieu écarté, en présence de toutes les parentes de son futur époux, un examen rigoureux de toutes les parties de son corps. On tue ensuite une quantité de bétail proportionnée au nombre des assistants; on s'en régale, on chante, on danse, et l'on passe de cette manière quatre jours dans l'allégresse. Au quatrième jour, les compagnes de l'épousée lui peignent tout le corps d'ocre rouge; deux d'entre elles, qui sont assises à ses côtés, la dépouillent de tous ses vêtements, à l'exception d'un tablier qui enveloppe les hanches, et lui font faire en cet état le tour de l'assemblée pour convaincre les assistants qu'elle n'a aucun défaut de conformation; enfin on la conduit devant le chef, qui, sur ces entrefaites, est allé prendre place avec sa suite dans l'enclos des vaches (1). Après avoir témoigné à l'épousée sa satisfaction sur son mariage, il l'avertit « qu'elle devra « dorénavant soigner avec zèle et activité le ménage « de son époux; il l'exhorte particulièrement à s'ap- « pliquer à la culture de la terre, et en général à se « conduire comme il convient à une honnête femme de « ménage, afin qu'on n'ait pas à se plaindre d'elle; à

(1) L'enclos où l'on fait parquer le bétail pendant la nuit sert en même temps de prétoire au chef de la horde; c'est son tribunal, et le lieu où il assemble son conseil. C'est une espèce de sanctuaire dont l'entrée est interdite aux femmes, hormis en cette occasion, et dans le cas d'une invitation expresse.

« être douce et soumise, même lorsqu'on l'injurie, « et surtout à se taire, même lorsqu'on l'accuserait « de sorcellerie » (1). Après cette exhortation, la fiancée remercie le chef de ses sages avis, et va rejoindre la compagnie. Alors l'époux comparaît en présence du chef, qui lui adresse le discours suivant : « Maintenant que tu quittes la cabane de ton « père pour te mettre à la tête de ta propre maison, « gouverne-la en homme; comporte-toi de manière « que non seulement la viande et le lait ne manquent « point pour la nourriture de ta femme et de tes en- « fants, mais que tu puisses aussi recevoir convena- « blement le chef ainsi que tout autre hôte qui se « présenterait chez toi, et que tu sois en état de « payer au chef la taxe qui lui est due. » Pour terminer la noce, les hommes qui se trouvent présents offrent à l'épousée une corbeille remplie de lait, en lui disant qu'il provient des vaches appartenant à la famille de son époux (depuis le jour de ses fiançailles jusqu'à cette heure, il ne lui avait pas été permis d'en goûter). L'épousée prend la corbeille et la porte à sa bouche, tandis que toute l'assemblée fait éclater sa joie par des sauts et des gestes, en répétant : « Elle boit le lait! » Cette cérémonie est regardée comme le sceau de l'alliance entre la fiancée et la famille de son époux. Après les noces, quelques unes des proches de la nouvelle mariée restent quelque temps avec elle, pour l'aider à se construire une hutte et à monter son ménage.

(1) Brownlee, dans Thompson's *Travels*, t. II, p. 355.

Lorsque l'amant n'a pu gagner l'affection de sa maîtresse, et qu'il est néanmoins parvenu à obtenir le consentement de ses parents, il arrive quelquefois que la jeune fille témoigne son aversion pour lui en chassant du parc le bétail qu'il leur a amené. Cependant cette mesure ne lui sert à rien, lorsque ses parents se trouvent intéressés à conclure le marché; et si elle s'obstine à refuser sa main, elle doit s'attendre à y être contrainte même par un châtiment corporel.

Il arrive aussi quelquefois que les parents d'une fille à marier ont pour elle des vues particulières sur quelque jeune homme de la horde, et la lui offrent eux-mêmes en mariage. Quand cela a lieu, la jeune fille qu'on veut marier se rend, avec quelques unes de ses jeunes compagnes, au lieu qu'habite celui qu'on veut lui faire épouser : c'est l'usage de n'y arriver qu'à la brune. Là, les jeunes filles s'asseyent à côté de la hutte où logent les parents du jeune homme qu'on a eu en vue, et se mettent à tousser. Alors quelqu'un sort de la hutte, et demande : « Qui va là? » On lui répond que « ce sont des étrangers qui viennent d'une contrée lointaine. » C'est la formule ordinaire par laquelle on s'annonce en pareil cas, après avoir prévenu d'avance ceux à qui l'on rend cette visite. Aussitôt on indique aux pèlerines une hutte vide pour leur servir de logement, et on leur fournit du bois et du feu; mais elles sont obligées d'apporter avec elles les choses nécessaires à leur subsistance, pour ne pas faire naître quelque soupçon d'indigence, qui nuirait à leur projet. Le lendemain, les parentes du jeune homme se

rassemblent, et procèdent, comme nous l'avons indiqué plus haut, à l'examen de la jeune fille qu'on veut introduire dans leur famille. Elles font ensuite leur rapport à toute la parenté, et l'on demande au jeune homme s'il sent de l'inclination pour la personne qu'on vient lui offrir en mariage, en lui mettant sous les yeux qu'il doit surtout prendre garde que sa future soit assez forte pour pouvoir s'acquitter des travaux du ménage. Ordinairement, cette question est suivie d'une réponse affirmative de la part du jeune homme, en se réservant néanmoins le droit de faire connaissance de plus près avec celle qu'on lui présente. Ce dernier article s'exécute dès la nuit suivante; les compagnes de la jeune fille la lui amènent, et la laissent seule avec lui. Si cette première entrevue s'est passée au gré du jeune homme, on entre en négociation sur le prix à payer aux parents de la fille, chez qui celle-ci retourne, en attendant la conclusion du marché; dès qu'on est d'accord sur ce point, la célébration des noces a lieu comme nous venons de le décrire.

Si le père d'une fille à marier est mort, son fils aîné le représente en cette occasion; c'est lui qui reçoit le nombre de bestiaux déterminé par le contrat de mariage, et s'il a d'autres frères, il leur en cède une partie.

Si une veuve vient à se remarier, c'est un nouveau gain pour sa famille, quoiqu'on ne la paie pas aussi cher qu'on ferait une jeune fille. En général, on pratique moins de cérémonies, et l'on fait moins de régal à l'occasion de secondes noces que pour la cé-

ration d'un premier mariage; on y observe néanins l'essentiel, qui consiste, pour la mariée, à ller l'alliance en buvant du lait trait des vaches la famille dans laquelle elle va être admise.

Jusqu'à ce qu'une femme ait mis son premier ent au monde, ses parents ne font point usage du des vaches qu'ils ont reçues pour sa dot; mais ès ses premières couches ils font, à leur tour, sent d'une pièce de bétail aux parents de leur dre, et celui-ci distribue des présents de moindre eur aux frères et aux sœurs de sa femme. En géal, les familles unies par des mariages ne laist passer aucune occasion de se donner mutuellent des marques d'affection, et de se témoigner bien elles se trouvent heureuses des liens qui unissent.

Si une femme vient à mourir sans laisser d'ents, ses parents sont obligés de restituer au mari le ail qu'ils en ont reçu. Mais il y a peu d'exemples ne stérilité absolue.

Jamais un oncle n'épouse sa nièce, ni une tante neveu; le mariage n'a pas lieu non plus entre sins-germains; les personnes apparentées à un ré si proche ne se permettent pas même un nmerce secret entre elles, fussent-elles assus que les suites en resteront cachées. Cette réve des Cafres sur le mariage semble plutôt nmandée par l'opinion que prescrite par une loi resse.

Ceux qui sont issus du même ancêtre, quelque vé qu'en soit le degré, s'appellent frères et sœurs;

et c'est en conséquence de cette loi e les chefs amakoses prennent ordinairement leurs principales femmes dans la tribu des Tamboukis, parce que toutes les familles de rang sont parmi eux descendues d'une même tige, et que les individus dont elles se composent se trouvent être leurs parents. Cependant il n'est pas défendu d'épouser la sœur de la femme qu'on a perdue.

Dès que le mariage a été confirmé par le chef de la horde, il n'est plus permis au beau-père et à sa bru de se trouver ensemble, si ce n'est en présence d'autres personnes : s'ils se rencontrent par hasard, la bru est obligée de prendre la fuite; il ne lui est pas même permis de se découvrir la tête en présence de son beau-père. La même chose a lieu entre le gendre et sa belle-mère; on peut juger par là combien l'inceste est en horreur à cette nation.

Dans le temps de son indisposition périodique, une femme vit séparée de son mari; au lieu de partager sa couche comme à l'ordinaire, elle dort sur une natte à part. Quand une femme est accouchée, son mari la quitte entièrement pour un mois entier; durant cet intervalle, il s'abstient du lait de quelques unes de ses vaches, exclusivement destinées à l'usage de l'accouchée; ils ne boivent ni ne mangent dans la même vaisselle. Le mois écoulé, le mari revient habiter la hutte de sa femme, et partage de nouveau ses repas avec elle; mais il ne prend pas encore de lait dans la même corbeille ou dans la même outre : cela n'a lieu qu'après que l'enfant est naturellement sevré. Jusqu'à cette époque le mari et la femme

couchent séparément; mais il est libre au premier d'aller chercher compagnie ailleurs, sans que son épouse ait droit de lui en faire le moindre reproche. Il est probable qu'on doit attribuer cette continence de la part du sexe, favorisée d'ailleurs par un tempérament peu vif, à l'assujettissement où les femmes seraient réduites, si elles avaient à la fois plusieurs petits enfants, surtout étant obligées de les emmener avec elles dans toutes leurs marches. Au reste, cette même continence peut être regardée comme une des causes principales de la bonne constitution des enfants, et de la vigueur dont la nation jouit en général; de cette manière l'enfant profite plus longtemps du lait de sa mère, sans contredit l'aliment le plus convenable pour lui; tandis que la nature n'est pas réduite, par des grossesses qui se succèdent de près, à partager ses forces, pour nourrir l'enfant déjà né, et former en même temps celui qui est encore à naître, partage qui ne peut que nuire à l'un et à l'autre.

La polygamie est en usage chez les Cafres : on peut la regarder comme une suite de la continence que se prescrivent les femmes, et à laquelle leurs maris ne sont pas assujettis. Cette circonstance rend la possession légale de plusieurs femmes à la fois moins nuisible à la société. Le nombre d'épouses qu'il est permis à un Cafre d'avoir, n'est pas déterminé par la loi; il peut en prendre autant que bon lui semble, ou plutôt autant que ses moyens lui permettent d'en nourrir. Un homme d'une fortune bornée est réduit à se contenter d'une seule femme;

ceux qui sont plus à leur aise en prennent deux, et rarement davantage; il n'y a que les chefs à qui leur opulence permette d'en entretenir un plus grand nombre, et il s'en trouve parmi eux qui ont jusqu'à sept ou huit femmes. Gaïka en avait douze (1).

La pluralité des femmes, chez les Cafres, ne nuit aucunement à la paix du ménage. Ordinairement deux épouses habitent la même hutte avec leur mari commun; elles s'acquittent, avec un égal intérêt, des travaux qui leur sont imposés, et s'entr'aident comme des sœurs dans leurs maladies ainsi que dans toute autre occasion. L'une des deux épouses vient-elle à mourir, l'autre se charge du soin d'élever ses enfants. Le père, de son côté, ne met jamais de différence entre les enfants nés de ses différentes femmes. S'il arrive cependant que deux femmes ne puissent vivre en bonne intelligence, la plus jeune est obligée de céder; alors elle abandonne la hutte commune, et va s'en construire une à part. En général, celle des femmes qui a vécu le plus long-temps avec le mari commun jouit de certains priviléges, dont lui-même n'a pas le droit de la priver pour favoriser une épouse moins ancienne. La séparation dont nous venons de parler occasionnant deux habitations et deux ménages, le mari prend ses repas et habite tantôt avec l'une et tantôt avec l'autre de ses deux épouses.

Les femmes cafres sont en général très fécondes; cependant on trouve le plus d'enfants chez celles qui ne partagent pas la possession de leur mari avec

(1) Brownlee, dans Thompson's *Travels*, t. II, p. 356.

une autre. C mières mettent au monde jusqu'à huit et dix enfants, tandis que celles dont les maris ont plusieurs femmes, et qui vivent, par conséquent, dans une plus grande continence, en ont beaucoup moins. En général, la polygamie chez les Cafres ne favorise pas la population autant qu'on pourrait le croire.

La séparation entre époux a rarement lieu; le divorce encore moins. Si une femme s'enfuit de chez son mari, le chef de la horde emploie son autorité pour la faire rentrer dans le devoir; le mari n'a pas non plus le droit de quitter arbitrairement sa femme. Il paraît, au reste, qu'on a rarement besoin de recourir à l'intervention du chef pour maintenir l'inviolabilité des mariages. Mais, au reste, si une femme se sépare de son mari, et refuse de revenir avec lui, le mari est en droit de redemander au père, ou aux parents, le bétail qu'il leur a donné en se mariant: mais s'il a eu des enfants de sa femme, ses parents ne sont pas forcés de lui rendre ce qu'il a donné. Les enfants sont alors considérés comme l'équivalent de la femme (1).

L'adultère, suivant l'opinion des Cafres, ne peut être commis que par la femme; le mari n'est pas obligé à la fidélité conjugale. Ils ont coutume de dire: « L'homme est fait pour toutes les femmes; la femme, « au contraire, n'est faite que pour son époux. » Conformément à ce principe, on sévit contre la femme infidèle, quoiqu'on la regarde comme moins coupable

(1) Brownlee, dans Thompson's *Travels*, t. II, p. 356.

que son complice, et que le châtiment, par conséquent, retombe principalement sur celui-ci. Si un homme surprend sa femme en flagrant délit, il lui est permis de tuer sur-le-champ son rival; mais un mari offensé a rarement recours à cette vengeance: il trouve mieux son compte à aller se plaindre au chef de la horde, qui condamne le coupable à payer une amende de quelques vaches, dont la moitié retourne au profit du plaignant. Dans le cas où un mari découvre l'infidélité de sa femme au moyen d'une grossesse survenue à son insu, elle est obligée de nommer son complice au chef de la horde, et en cas de refus opiniâtre, elle est condamnée elle-même à une peine corporelle. En pareille circonstance, c'est-à-dire quand le commerce illégitime a des suites, l'offenseur est puni plus sévèrement, quoique toujours du même genre de punition, et alors aussi la moitié de l'amende retourne au profit de l'époux offensé. A cela près, la femme adultère a peu de chose à craindre : on la considère comme une victime des ruses ou de la violence d'un séducteur, et on lui pardonne sa faute; le mari même n'en prend aucune vengeance, et après avoir reçu sa part de la réparation imposée à son rival, il finit par adopter le fruit de l'adultère.

§ XV.

Vie civile des Cafres.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent des Cafres n'a rapport qu'à l'état des individus en particulier

et à leur vie domestique; l'ordre des matières nous conduit naturellement à les considérer dans leur vie publique ou civile.

L'eau potable et les pâturages sont les deux principaux objets qui déterminent une société de Cafres dans le choix de son habitation. Là où ces deux objets de première nécessité se trouvent réunis, et surtout le long des rivières et des ruisseaux, on rencontre des hameaux plus ou moins considérables, composés de huttes éparses, ayant chacune un enclos pour le bétail, et plus ou moins rapprochées ou éloignées, suivant la nature du terrain. On n'abandonne ces habitations que rarement et dans les cas particuliers; les huttes sont solides et construites avec art; le terrain qui les entoure est destiné à l'agriculture. Les habitants d'un hameau sont ordinairement apparentés entre eux. Ces petites sociétés n'ont pas chacune leur chef particulier; mais plusieurs d'entre elles sont communément réunies sous un seul chef. Il sera parlé, dans un autre paragraphe, de l'étendue de son pouvoir et de la nature de ses fonctions. Outre ces hameaux, qui sont le séjour ordinaire des Cafres, on trouve d'autres lieux habités, où ils conduisent leur bétail, en tout ou en partie : ces émigrations temporaires ont lieu particulièrement en temps de sécheresse, ou quand le bétail d'une horde est trop nombreux pour les pâturages voisins de ses habitations.

Tous les Cafres sont passionnés pour le commerce, et avides de gain. Un Cafre trafique de tout, pourvu qu'il y gagne : il vend sa fille, à celui

qui la demande en mariage, le plus chèrement qu'il lui est possible ; il oublie, au prix de quelques vaches, l'infidélité de sa femme, et il n'y a que la désapprobation de son père ou de quelque autre personne pour qui il a de la considération, qui puisse le détourner de vendre ou d'échanger ce qu'il a. Les bestiaux font le principal objet du commerce des Cafres ; ils en vendaient autrefois beaucoup aux colons européens, qui ne leur donnaient que de la verroterie et d'autres bagatelles en échange ; mais actuellement le commerce du bétail ne se fait plus qu'entre eux, les gouverneurs du Cap, et en particulier M. Janssens, ayant interdit aux colons non seulement l'échange des bestiaux, mais même toute relation avec les Cafres. Le gouvernement a dû prendre cette mesure sévère, tant pour mettre fin aux fréquentes supercheries que se permettaient quelques individus, et dont les suites rejaillissaient sur la colonie entière, et particulièrement sur les colons établis dans le voisinage des Cafres, que pour arrêter les projets séditieux de quelques colons malintentionnés.

Il paraît qu'avant l'arrivée des Européens dans le voisinage des Cafres, ils n'employaient guère dans le commerce d'autres signes représentatifs de valeur que les sagaies. Cette espèce de monnaie a encore actuellement cours, quoiqu'ils emploient au même usage les grains de verre, le cuivre rouge et jaune, et, en général, toutes sortes de métaux simples ou mélangés, mais de préférence ceux qui tirent sur le rouge ou le jaune, deux couleurs qui ont à leurs

yeux un prix particulier. Il est à remarquer, néanmoins, que la valeur de ces signes purement arbitraires a diminué à mesure qu'ils se sont multipliés; tandis que les sagaies ont conservé leur ancien prix comme monnaie, tant à cause de la nécessité de remplacer ces objets indispensables pour la chasse et la guerre, que parce que la fabrication de ces armes est pénible pour le Cafre, qui n'a que des outils très imparfaits.

Les boutons d'habits fabriqués en Europe sont fort recherchés des femmes cafres, qui en ornent leurs manteaux; mais il faut qu'ils soient solides et massifs : ceux dont la forme est de bois ou dont l'anneau est de corde de boyaux n'ont pas de prix à leurs yeux. Tous les objets de ce genre ne sont estimés qu'en raison de leur solidité; les Cafres font peu de cas de ce qui ne leur paraît pas solide; c'est pourquoi ils préfèrent les boutons unis à ceux qui sont travaillés en relief ou à jour : ils donnent à ces derniers le nom de boutons galeux.

Quelque intéressés que soient les Cafres, ils mettent la plus grande bonne-foi dans le commerce; il est rare qu'ils rompent un marché conclu, on n'en trouverait pas même d'exemple chez les hordes éloignées de la colonie. Je crois devoir rapporter, sur ce sujet, un trait remarquable et qui peint leur caractère : «M. Alberti ayant pénétré, dans son dernier voyage, jusqu'à soixante-dix lieues au-delà des terres de la colonie, où les Cafres ont conservé toute la pureté de leurs mœurs, il y trouva une horde de cette nation dont le chef s'appelait Buchu, et il apprit qu'il

avait auprès de lui deux nègres de Mosambique, échappés d'un vaisseau qui faisait la traite des esclaves. Les nègres avaient massacré l'équipage, et le navire avait échoué sur la côte, dans le voisinage de la horde auprès de laquelle il se trouvait. Comme les esclaves qui se réfugient chez les Cafres sont, à plus d'un égard, dangereux pour la colonie, il proposa à Buchu de lui vendre ces deux nègres, pour les ramener au Cap. Buchu consentit à entrer en négociation, et l'invita à venir conclure le marché dans sa hutte, peu éloignée de l'endroit où il s'était campé. Il s'y rendit, accompagné d'un seul Gonaqua qui lui servait d'interprète, et emportant avec lui des plaques de cuivre, des grains de verre et d'autres objets de cette nature, autant qu'il présumait être nécessaire pour l'achat des deux esclaves. Le prix qu'il offrait paraissant trop modique à Buchu, il fut convenu qu'il y ajouterait d'autres objets, et qu'il les lui enverrait le lendemain. En le quittant, il lui dit qu'il laisserait les deux nègres auprès de lui jusqu'à l'entier paiement de leur rançon; mais il se fâcha, lui répondit avec fierté, qu'il l'insultait par cette proposition, et fit conduire incontinent les deux esclaves dans son camp, quoiqu'il lui représentât, qu'étant étranger et absolument inconnu à sa horde, il n'avait aucun droit à sa confiance. Il l'invita ensuite à passer la nuit auprès de lui; et, sur son refus, il lui envoya un veau gras, comme une marque d'hospitalité. »

Les Cafres n'ayant que peu de besoins aisés à satisfaire, tous les arts leur sont inutiles, excepté

griculture et l'art de forger le fer; ce dernier leur indispensable pour fabriquer les fers de javeli-, des espèces de haches, et ces anneaux qui leur vent à la fois d'ornement et de monnaie. Tous les res, cependant, ne sont pas forgerons; ce métier chez eux une profession particulière. La méthode ils emploient est très simple : on choisit une de fourmilières fabriquées par les termites, pour ir lieu de forge : on en coupe verticalement une tie, et on creuse l'autre horizontalement en forme ntonnoir. Au fond de ce cul-de-sac est une petite rerture, par laquelle on introduit les tuyaux des fflets; de sorte que, au contraire de ce qui se prate en Europe, les soufflets se trouvent derrière et ssent la flamme en devant de la forge. Le corps soufflet, fait d'une peau de veau molle et cousue les deux bouts, a la forme d'un sac sans fond; l'une deux extrémités de ce sac se lie autour du tuyau, est une corne de vache percée d'outre en outre, l'autre reste ouverte pour admettre l'air extérieur. introduit à la fois deux de ces tuyaux par l'outure pratiquée au fond de la forge, en ne les laist pénétrer que peu avant, pour ne pas les exposer action du feu, et on les assujettit en dehors, au yen de courroies, à des chevilles ou piquets encés dans la terre. Au fond des soufflets sont atllés des anneaux, à travers lesquels un aide du geron passe la main ouverte pour les presser et ouvrir alternativement. Un gros caillou de rire, qui a la forme d'un cône tronqué, sert de rteau pour forger le fer; ce marteau n'a pas de

manche. Les tenailles consistent en un morceau de bois élastique, fendu longitudinalement jusqu'à une certaine hauteur. Enfin on emploie le ciseau pour couper le fer et le cuivre, et faire les hachures, dont les fers de sagaies sont quelquefois garnis. La soudure de deux pièces de fer se fait en posant d'abord les bouts l'un sur l'autre et en les enveloppant de cette argile glutineuse dont les fourmilières sont faites; après quoi on les fait rougir au feu, et la réunion s'achève à coups de marteau. Pour fabriquer les petits anneaux, dont nous avons parlé plus d'une fois, on coupe, au moyen d'un ciseau, une platine de cuivre ou de fer par bandes d'environ une ligne de large; on façonne ensuite la bande autour d'un cylindre de bois, dont la grosseur détermine l'ouverture de l'anneau. Les Cafres sont surtout adroits à forger l'armure de leurs sagaies : on les prendrait pour des ouvrages de fabrique européenne; mais ils manquent de sagacité ou de moyens pour fabriquer ce qui exige plus d'art. Par exemple, ils ne sauraient faire à une cognée l'anneau dans lequel s'adapte le manche; mais ils savent fabriquer cet outil d'une autre manière ; la cognée elle-même a la forme d'un grand ciseau, long de six pouces, large de deux à l'endroit du tranchant, et se rétrécissant jusqu'à l'extrémité qui s'introduit dans un trou pratiqué au haut du manche. On choisit, pour ce manche, non seulement du bois très dur; mais on le fore à un endroit noueux, afin qu'il ne se fende pas lorsqu'on en fait usage.

Les femmes pauvres gagnent leur vie en se met-

tant, comme travailleuses, au service des gens aisés, qu'elles aident à labourer la terre; le salaire de ces mercenaires se borne d'ordinaire à la quantité de viande nécessaire pour leur nourriture. De jeunes filles se mettent aussi quelquefois en condition chez des femmes riches, pour surveiller leurs enfants et partager avec elles les travaux domestiques.

§ XVI.

Penchant pour la chasse, et manière de chasser des Cafres.

Tous les Cafres aiment passionnément la chasse, et y vont par troupes nombreuses. Une horde entière, souvent même plusieurs hordes à la fois, quittent leurs hameaux, emmenant un nombre suffisant de vaches à lait, et se rendent, sous la conduite de leurs chefs, dans un endroit qui leur promet une chasse abondante. Quelques femmes même font partie de ces caravanes; mais la plupart restent dans les hameaux avec les enfants, les vieillards, et le reste du bétail. Ces parties de chasse durent quelquefois deux ou trois mois.

Superstitieux en tout, les Cafres ont introduit une pratique bizarre jusque dans la guerre qu'ils font aux animaux. Avant l'ouverture de la chasse, l'un d'eux prend une poignée d'herbe, qu'il tient devant sa bouche, figurant ainsi une bête fauve; la troupe entière le poursuit en poussant de grands cris : l'animal, relancé, se laisse tomber comme s'il était blessé. On se presse autour de lui, en criant :

hi! hi! hi! et on fait semblant de l'achever à coups de sagaies. Cette cérémonie est regardée comme indispensable pour le succès de la chasse.

Les Cafres aiment surtout à faire la chasse forcée aux chevrotins, aux chamois, et à toutes les petites espèces d'antilopes. Ils choisissent, pour cette chasse, une plaine dans laquelle les chasseurs forment d'abord une vaste enceinte, en se tenant éloignés les uns des autres; ils poussent ensuite des cris qui retentissent au loin, et qui forcent le gibier, effrayé, à se réunir au centre. Alors, ils se rapprochent lentement, serrant leurs rangs de plus en plus, jusqu'à ce que le gibier soit totalement enfermé; après quoi, ils l'assaillent de toutes parts, et tuent à coups de sagaies tout ce qu'ils peuvent atteindre. Comme il ne peut échapper qu'un petit nombre d'animaux, cette chasse détruit beaucoup de gibier à la fois. Chaque bête appartient proprement à celui qui l'a tuée; mais il est d'usage qu'il en fasse part aux autres chasseurs, se réservant un pied de l'animal avec un lambeau de la peau, qu'il passe autour de son bras gauche : le nombre de ces pieds indique celui des animaux que chaque chasseur a tués. Si l'herbe de la plaine est sèche, on y met le feu, avant de se retirer, pour retrouver les fers des sagaies.

On prend aussi plusieurs espèces d'antilopes au piége; ce qui se fait de la manière suivante. On forme autour d'un taillis une haie de broussailles, qui a quelquefois plus d'une lieue de circuit, et on y laisse, de distance en distance, des intervalles où l'on dresse les piéges : le gibier, qui erre en paix dans

cette enceinte, ne s'avise pas de franchir la haie pour en sortir; il la côtoie tranquillement jusqu'à ce qu'il arrive à l'une de ces ouvertures, où il est pris au passage.

Pour faire la chasse aux hippopotames, on choisit le temps de la nuit, parce qu'alors ces animaux sortent de l'eau pour aller paître. Dans les sentiers qu'ils se sont frayés à travers les roseaux épais qui bordent la rivière, on enfonce des pieux pointus et durcis au feu; on donne ensuite l'alarme aux hippopotames, qui, reprenant en hâte le chemin de la rivière, s'enfoncent ces pieux dans la poitrine, et tombent ainsi au pouvoir des chasseurs.

Dans les endroits où les bêtes sauvages ont coutume d'errer par hardes, et surtout dans les lieux battus qui aboutissent à quelque pièce d'eau, on creuse des fosses profondes, dans chacune desquelles on enfonce un pieu pointu, et qu'on recouvre ensuite de broussailles et d'herbe; ces piéges servent particulièrement à prendre les buffles et les plus grosses espèces d'antilopes.

Pour prendre les tigres, on enfonce au pied d'un arbre un pieu armé, à la pointe, d'un fer de sagaie; on suspend à l'une des branches, au-dessus du pieu, une grosse pièce de viande, et on en répand de menus morceaux autour de l'arbre. Le tigre, après avoir dévoré ceux-ci, finit par sauter obliquement pour saisir la viande suspendue à l'arbre, et retombe droit sur l'armure du pieu.

La chasse des éléphants est la plus pénible; aussi, les bracelets faits des dents de ces animaux ont-ils

un prix constant. Il arrive rarement que les Cafres viennent à bout d'en terrasser un avec leurs sagaies: surtout quand ils vont par troupe, il est dangereux de s'en approcher, et on ne peut les atteindre qu'avec des armes à feu. Ce n'est que quand l'un d'eux s'écarte de la troupe, et que les Cafres le rencontrent dans un lieu favorable à leur manière de chasser, qu'ils peuvent réussir à le tuer. Voici la manière dont ils s'y prennent : sachant par expérience que l'éléphant, quand il se voit entouré de flammes, ne bouge pas, au moins pendant le jour, ils mettent le feu, tout autour de lui, à l'herbe sèche et aux buissons; ils s'approchent ensuite de l'animal ainsi cerné, et lui décochent une multitude de traits. Mais il est difficile, à cause de l'épaisseur de sa peau, de le percer assez profondément, même aux endroits du corps où la blessure pourrait être mortelle; de sorte que l'éléphant s'évade pendant la nuit, et que les chasseurs sont obligés de le poursuivre souvent pendant plusieurs jours. Les dents d'un éléphant tué sont remises, ainsi que ses oreilles et sa queue, au chef de la horde, qui suspend la dernière à l'entrée de son parc, comme un monument de la victoire.

Pour forcer un lion ou un tigre, les Cafres commencent par former un cercle autour de lui, et se rapprochent peu à peu du centre, jusqu'à ce qu'ils soient à portée d'atteindre l'animal; alors ils lui lancent leurs traits. L'animal blessé ne manque pas de se précipiter sur l'un des chasseurs, qui l'évite en se jetant subitement à terre et en se couvrant de son bouclier; aussitôt les autres s'approchent et percent

l'animal de leurs sagaies. Cette chasse est dangereuse: il arrive quelquefois que l'un des chasseurs y est blessé ou tué; mais elle est glorieuse, surtout pour celui qui a tué un lion ou qui lui a porté le premier coup. Au retour de la chasse, toute la horde se rend à l'entrée du hameau pour attendre le vainqueur: on forme un cercle autour de lui; et tandis que ses compagnons de chasse lui tiennent leurs boucliers devant les yeux, l'un d'eux s'avance au milieu de l'assemblée, et fait à haute voix l'éloge du héros, accompagnant son discours de gestes et de sauts; il reprend ensuite sa place, et un second orateur vient faire la même cérémonie, tandis que les assistants applaudissent par des cris répétés *hi! hi! hi!* en frappant leurs boucliers de leurs massues; ce charivari dure jusqu'à ce que la troupe ait ramené le chasseur triomphant au hameau. Quelque glorieux qu'il soit d'avoir tué un lion, cette action n'en emporte pas moins avec elle la souillure intérieure; toute communication avec la horde est interdite au vainqueur pendant quatre jours: on lui construit hors du hameau une méchante cabane, où l'accompagnent de jeunes garçons non circoncis, et par conséquent souillés comme lui; ils emmènent avec eux un veau gras pour sa nourriture, et lui rendent dans sa retraite tous les services dont il a besoin. Les jours de purification écoulés, il se peint de nouveau tout le corps d'ocre rouge, et un officier du chef de la horde vient le prendre pour le ramener au hameau. Là, on tue un second veau, dont il est permis à tout le monde de se régaler avec le vainqueur, considéré comme lavé de sa souillure.

§ XVII.

Bienveillance, hospitalité; divertissement en usage parmi les Cafres.

L'affection et l'attachement mutuel ne se bornent pas, parmi les Cafres, aux membres d'une même famille; un sentiment universel de bienveillance les unit tous, et pour peu qu'on observe leurs mœurs sociales, il est aisé de se convaincre qu'ils sont profondément pénétrés de ce sentiment naturel à l'homme. Si un Cafre réduit à la pauvreté ne trouve dans sa propre horde personne qui puisse le secourir, et qu'il ait recours à une autre horde, elle commence par donner, sans délai, des aliments à l'étranger, et celui-ci renouvelle chaque jour sa demande. Au bout de quelques jours, on croit pouvoir ajouter foi à sa détresse, persuadé que, s'il n'était pas en effet malheureux, il ne s'abaisserait pas à supplier si longtemps. Alors quelques particuliers se cotisent volontairement, pour le mettre en état de rétablir ses affaires et de soutenir sa famille. Quelqu'un n'a-t-il pas assez de bestiaux pour l'entretien de son ménage, un autre lui en prête, sans difficulté, pour deux ou trois années. On stipule ordinairement, en faisant ces sortes de prêts, que la moitié des veaux qui naîtront dans l'intervalle reviendront au prêteur; quelquefois cependant celui-ci a la générosité de ne rien exiger pour prix du service qu'il rend.

Si une pièce de bétail vient à être dérobée, celui à qui elle a été enlevée peût compter sur le secours

de ses voisins pour aller aussitôt à la recherche des voleurs; on les poursuit avec ardeur, et on tâche de leur arracher leur proie, sans se laisser arrêter par la crainte d'être blessé, ou, ce qui arrive quelquefois, de perdre la vie (1) : des services de ce genre se rendent gratuitement; on les regarde comme l'acquit d'un simple devoir. En général, chaque individu considère le tort fait à un autre comme s'il était fait à lui-même, et prend souvent plus de peine pour le réparer que ne ferait l'offensé lui-même, de peur d'être soupçonné d'avoir manqué à son devoir.

L'hospitalité surtout est, aux yeux des Cafres, un devoir sacré dont ils s'acquittent avec zèle et désintéressement. Tout étranger est accueilli, et le voyageur, parvenu à un endroit habité par des Cafres, peut en toute sûreté compter sur un asile et des aliments; on fait plus, on lui offre une compagne pour la nuit; car cet usage fait parmi eux partie de l'hospitalité. Si le voyageur est étranger à la famille chez laquelle il vient chercher un asile, on lui donne, outre du laitage, sa part du repas de ses hôtes; si c'est un parent, on tue un veau gras tout exprès pour le régaler, à moins que la famille ne soit pas assez opulente, en quel cas on lui témoigne son regret de ne pouvoir le traiter d'une manière plus convenable; y manquer quand on en a les moyens, ce serait s'exposer au mépris de la horde entière.

(1) Avant que celui à qui on a enlevé son bétail se mette à la poursuite des voleurs, il a coutume de suspendre son manteau à l'entrée de son parc, dans l'attente superstitieuse qu'il en recouvrera plus sûrement ce qu'il a perdu.

Tout économes que sont les Cafres, ils regardent comme un devoir de partager leurs aliments avec quiconque les vient visiter. Nous avons observé plus haut que le Cafre ne tue jamais une pièce de son bétail uniquement pour le plaisir de manger de la viande; mais s'il arrive qu'il y soit forcé parce qu'il a besoin de peau pour se faire un habit, parce qu'un de ses bœufs s'est blessé, ou parce qu'une de ses vaches n'est plus bonne à traire, il invite alors non seulement ses proches, mais encore tous ses voisins à venir s'en régaler avec lui (1). M. Alberti a constamment vu celui qui se trouvait en possession d'un morceau de viande ou de pain, le partager avec tous ceux qui étaient présents, quoique les parts fussent quelquefois si petites, qu'il y avait à peine de quoi les savourer. Quelquefois aussi il a vu des Cafres s'affliger de ce qu'on ne leur donnait pas d'un morceau de viande, parce qu'il était en effet trop petit pour le partager : ils imitaient alors le hurlement des loups, pour donner à connaître la gloutonnerie de celui qui mangeait seul.

Le divertissement qu'ils prennent le plus souvent entre eux est une danse extrêmement uniforme. Un nombre d'hommes, ordinairement nus, se rangent sur une ligne; chacun d'eux passe son bras droit, élevé et armé d'une massue, dans le bras gauche de son voisin; les femmes se rangent sur une seconde

(1) La poitrine, la tête, le cœur et les pieds de l'animal sont, dans toutes les occasions, exclusivement réservés pour les hommes : les femmes, sans en excepter même celles des chefs, ne touchent pas à ces morceaux.

ligne immédiatement derrière les hommes, mais sans se donner le bras. Tandis que les hommes sautent, toujours à pieds joints et sans changer de place, on remarque dans les femmes un mouvement convulsif de presque tous les membres, et surtout des épaules, qu'elles poussent alternativement en avant et en arrière, en remuant la tête en mesure; chaque femme fait ensuite un demi-tour sur elle-même; elles se mettent en marche d'un pas lent, font à la file le tour de la ligne des hommes, et vont reprendre la place qu'elles occupaient d'abord. Cette marche s'exécute de l'air le plus sérieux, et, aussi longtemps qu'elle dure, les femmes tiennent constamment les yeux baissés. Pendant la danse, les hommes et les femmes chantent en chœur; au reste, ce chant ne consiste que dans la répétition uniforme de quelques sons sans harmonie et sans paroles. Les Cafres dansent jusqu'à ce qu'ils soient couverts de sueur et épuisés de fatigue; de temps en temps quelques danseurs se détachent de la troupe, et d'autres prennent leur place, jusqu'à ce que la compagnie entière renonce, par lassitude, au divertissement.

On ne trouve chez les Cafres aucun instrument de musique qui annonce de l'invention. Le seul instrument particulier que j'aie vu chez eux, consistait en une baguette, sur laquelle était tendue une corde de boyau, ce qui formait une espèce d'archet. A l'une des extrémités de la corde est attaché un tuyau de plume, fendu sur toute sa longueur, et que la corde traverse au moyen de deux trous; on tient ce tuyau de plume devant les dents fermées, et, en expirant

l'air avec force, on produit des sons assez semblables à ceux d'une trompe, mais encore plus obtus et plus sourds; encore M. Alberti n'a entendu que rarement des Cafres jouer de cet instrument; il est plus particulier aux Gonaquas, anciens habitants du promontoire méridional de l'Afrique, qui, depuis que la colonie européenne a étendu ses possessions, ont cessé de faire un peuple particulier, et se trouvent actuellement en grande partie épars dans le pays des Cafres, dont ils étaient voisins. Il paraît vraisemblable que ce sont eux qui ont appris aux Cafres à jouer de l'instrument que l'on vient de décrire.

Hormis le chant qui s'exécute en chœur, et qui n'a lieu que pour accompagner la danse, on n'entend guère les Cafres chanter, si ce n'est dans la solitude; si l'on peut donner le nom de chant à des sons sans mélodie et sans aucune articulation.

§ XVIII.

Forme du gouvernement. Respect qu'on rend aux chefs des hordes. Impôts. Succession au gouvernement chez les Cafres.

On a vu plus haut que la nation des Cafres est partagée en hordes. Chaque horde a son chef, dont le rang et le pouvoir, comparé à celui des autres chefs, dépend du nombre des familles soumises à son autorité. Quelquefois la horde n'habite pas tout entière en un même lieu; elle peut être composée de deux ou trois sections qui habitent des cantons séparés : dans ce cas-là, les sections qui sont privées

de la présence du chef sont gouvernées par des officiers délégués de sa part. Le chef d'une horde s'appelle *Inkoossie*, titre qui répond évidemment à celui de seigneur ou chef. Si, au contraire, plusieurs hordes avec leurs chefs se trouvent rassemblées dans un même canton, elles ont à leur tête un chef suprême, considéré comme le souverain du canton, et dont l'autorité s'étend sur toutes les hordes réunies.

Chaque chef de horde nomme à son choix un nombre d'officiers proportionné à celui de ses sujets. Cette charge n'est ordinairement accordée qu'à des hommes d'un âge mûr et qui ont de l'expérience; souvent aussi le prince ne choisit ses officiers que parmi les familles les plus aisées. Ils composent le conseil du chef, qui prend rarement une résolution sans leur avis; ce sont eux qui proclament ses ordres, qui exécutent ses sentences, et tout ce qui a rapport à l'administration; en temps de guerre, ils rassemblent les hommes en état de porter les armes, et les conduisent à l'ennemi sous le commandement du chef suprême. Quant au conseil de celui-ci, il est composé en grande partie des autres chefs subordonnés à son autorité.

Chaque chef exerce sur sa horde un pouvoir presque absolu; il crée et abroge les lois, il exerce le droit de vie et de mort sur ses sujets, et pourvu que ses sentences soient équitables, on les voit exécuter sans murmure; mais il doit s'abstenir de commettre des injustices ou d'usurper des droits nouveaux : en cas d'injustice ou d'usurpation, son conseil

lui fait des remontrances au nom du peuple, et sait quelquefois, quand il le faut, réprimer efficacement des abus d'autorité, qui, sans cela, dégénéreraient en despotisme. Si le chef d'une horde particulière a commis quelque grave délit, le chef suprême peut aussi le dépouiller de sa dignité pour la donner à un autre; cependant il n'use que rarement de ce droit, parce que ces sortes de destitution sont regardées moins comme des actes de justice que comme des coups d'autorité arbitraire, tendant à usurper le domaine du chef déposé. Celui des grands chefs actuels dont les états sont limitrophes de la colonie, s'étant déclaré seul héritier de tous les biens de ses sujets, les chefs subordonnés à son autorité, après lui avoir fait des remontrances inutiles, ont pris le parti de le quitter avec leurs hordes, et d'aller s'établir ailleurs; de sorte qu'il s'est vu contraint de rétracter sa nouvelle loi. Cette loi paraît exister dans plusieurs tribus; cependant chez les Mandankae elle est tombée en désuétude; chez les Tamboukies elle est inconnue (1).

Les honneurs qu'on rend au chef répondent à l'autorité dont il jouit parmi ses sujets. Quoiqu'il ne soit pas d'usage parmi les Cafres de se saluer mutuellement quand on se rencontre, on n'omet jamais le salut à l'égard du chef, ce qui se fait en le nommant simplement par son nom. Quand un chef arrive dans un hameau, soit qu'il appartienne à sa horde ou à une autre, on lui offre une pièce de bétail, qu'il fait

(1) Brownlee, dans Thompson's *Travels*, t. II, p. 348.

aussitôt tuer par les officiers de sa suite, car il ne voyage jamais sans eux; et il la mange ensuite avec ceux-ci et avec ceux qui la lui ont offerte. On observe les mêmes égards envers les femmes des chefs; cependant les uns et les autres ne font usage d'autre lait que de celui de leurs propres troupeaux.

Le chef mène à sa suite, outre ses officiers, un nombre de personnes du peuple, chargées de ce qui regarde son service. « Je vis un jour, dit Alberti, tandis qu'un de ces serviteurs tenait devant le chef une javeline à laquelle étaient embrochés des morceaux de viande rôtis que celui-ci détachait et mangeait peu à peu, un autre enlever la portion du serviteur, qui cuisait non loin de là sur des braises. Celui à qui on l'enlevait se plaignit en jetant les hauts cris; mais il se garda bien d'abandonner, même un seul instant, le service de son maître pour courir après son morceau de viande. » Pendant la maladie du chef, le commerce des deux sexes est défendu, sous peine de la vie, dans le lieu qu'il habite. Un Cafre, chargé de remettre à un autre du tabac ou des liqueurs fortes, aura bien de la peine à résister à la tentation d'en prendre sa part; mais si la commission est adressée à son chef, on peut être assuré qu'il la lui remettra scrupuleusement. En général on a le plus grand respect pour les chefs, et on exécute leurs ordres avec la plus scrupuleuse exactitude; on s'aperçoit même que ce peuple se forme une idée distincte de ce qu'on appelle crime de lèse-majesté : en voici un exemple. Le gouverneur Janssens, dans une conférence avec le chef Gaïka, tâchait de l'en-

gager à pardonner à des hordes très considérables qui l'avaient abandonné, et auxquelles il faisait actuellement la guerre; mais il refusa constamment, et assura le gouverneur, en lui montrant la cicatrice d'une blessure qu'il avait reçue en combattant contre ces rebelles, « qu'un pareil traitement, reçu de la « part de ses sujets, ne pouvait se pardonner. »

Les femmes des chefs jouissent également de prérogatives considérables que leur procure le rang de leurs époux; on les honore encore davantage, si elles-mêmes descendent de quelque famille distinguée de chefs. Toutes les femmes du peuple sont tenues de servir les femmes de leur chef; elles y sont requises à tour de rôle, elles leur tiennent compagnie, et se chargent pour elles de la culture des terres et des travaux du ménage : leur salaire consiste, outre la nourriture, en peaux de vaches qu'on leur donne pour se faire des habits.

Les Cafres sont aussi soumis à des taxes envers leurs chefs; en voici quelques unes.

Au temps de la moisson, chaque famille doit céder au chef de la horde une partie de sa récolte; on lui paie aussi chaque année une rétribution en bétail. Chaque père de famille qui marie une de ses filles est obligé de céder au chef une partie de la dot qu'on lui a payée pour elle, en compensation des instructions qu'elle a reçues étant au service de ses femmes (1). La poitrine de tout bœuf qu'on a tué

(1) On se rappelle ce qui a été dit plus haut, que c'est en servant les femmes du chef que les jeunes filles achèvent leur éducation.

dans le lieu de la résidence du chef lui appartient de droit. Il en est de même des élans qu'on a pris; la poitrine en est envoyée au chef, dût-elle, à cause de l'éloignement de sa résidence, n'y arriver que toute gâtée. Enfin les dents d'éléphants, les peaux de tigres, les queues des autruches prises à la chasse, appartiennent au chef. Les peaux de tigres que le chef n'emploie pas à son propre usage sont distribuées à ses officiers favoris. Les plumes d'autruches sont une marque distinctive à la guerre, dont il sera parlé ci-après : quant aux dents d'éléphants, elles servent, comme nous l'avons déjà dit, à faire des bracelets, que le chef distribue de même à ceux qu'il honore de ses bonnes grâces.

« Il m'a paru, dit Alberti, qu'à l'usage de porter ces anneaux les Cafres attachent, du moins en certains cas, une idée superstitieuse, mais dont il ne m'a pas été possible de découvrir l'origine; tandis que les uns ne font pas difficulté de les troquer, d'autres, au contraire, refusent de s'en défaire à quelque prix que ce soit. J'ai vu un Cafre qui avait pris tant d'embonpoint, que ses bracelets lui étaient devenus trop étroits; ses bras étaient considérablement enflés; il éprouvait des douleurs insupportables, et l'inflammation des chairs me fit croire que la gangrène allait terminer ses jours. L'unique moyen de le sauver était de scier ses bracelets; mais il n'osait y recourir, et l'on m'assura même que son chef n'avait pas le pouvoir de le lui permettre, sans néanmoins me donner des éclaircissements suffisants sur la raison qui s'y opposait. Quiconque ose-

rait, dans quelque cas que ce pût être, briser, de propos délibéré, les bracelets qu'il a reçus du chef, devrait s'attendre infailliblement à la confiscation de ses biens et à la mort. Lorsqu'après une bataille on en trouve sur quelqu'un des morts, on a soin de les recueillir pour les remettre à son chef après la paix. »

En cas de retard ou de refus pour l'acquit des contributions, qui consistent en fruits ou en bétail, le chef les enlève par force; le recèlement de la part du gibier qui doit lui être réservée est puni avec sévérité.

Tous les fils de chefs héritent de la dignité de leurs pères; les jeunes hommes qui ont été circoncis en même temps que l'un d'eux appartiennent à sa horde future, et sont destinés à en former la tige lorsqu'il se mariera et qu'il quittera la hutte paternelle; par rapport au rang des jeunes chefs et à l'héritage de leur père, voici l'ordre que prescrit l'usage.

Dans les familles de chefs considérables par leur ancienneté et leur puissance, le rang est héréditaire même aux filles, qui, à leur tour, le transmettent à leurs descendants; de sorte qu'à la mort d'un chef, si ses femmes doivent la naissance à des familles de la même qualité, les fils de celle dont la famille est la plus ancienne ont le rang sur leurs frères : cette distinction de rang, héréditaire par les femmes, est le fondement du droit à la dignité de chef suprême. Dès le vivant du prince, ses sujets et ses troupeaux sont partagés en autant de portions qu'il a de fem-

mes, et chaque portion de bétail est distinguée par une marque particulière. Après sa mort, les fils de chaque femme partagent avec elle, en portions égales, les sujets et les bestiaux qui constituent leur part de la succession, et chacun d'eux est ainsi le chef-né de cette portion de la horde de son père qui lui est échue en partage; cependant l'aîné des fils issus de la plus noble des femmes du défunt obtient le rang sur tous ses frères et beaux-frères, qui par-là deviennent autant de chefs subordonnés à son autorité. Cet ordre de succession rend raison du grand nombre des chefs suprêmes qu'on trouve chez les Cafres, et de la diversité de rangs qui existe parmi eux.

Si en mourant un chef ne laisse que des fils en bas âge, la régence et la tutelle passent, jusqu'à la majorité de l'aîné, entre les mains de la plus distinguée de ses femmes, assistée des officiers du défunt, et quelquefois de l'un de ses frères ou de quelque autre parent. L'éducation des fils mineurs est confiée aux officiers de la portion de la horde échue en partage à leur mère; quelquefois ces officiers ont pour adjoint un oncle ou un autre membre de la famille, pour diriger et surveiller l'éducation des jeunes princes. La mère d'un chef conserve toute sa vie quelque influence sur l'administration de sa horde; son fils la consulte dans toutes les occasions importantes, et ne prend aucune résolution sans avoir préalablement obtenu son approbation.

§ XIX.

Manière de rendre la justice chez les Cafres.

Outre les diverses manières de punir certains délits, dont il a été fait mention précédemment, l'administration de la justice, proprement dite, mérite une description particulière, d'autant plus qu'elle est, chez tous les peuples, un des traits les plus propres à les caractériser.

L'exercice injuste et barbare du droit du plus fort n'est pas souffert parmi les Cafres ; il n'est permis à personne d'être son propre juge, excepté dans le cas d'adultère. Tous les démêlés doivent être portés devant le chef de la horde à laquelle appartient l'accusé ; quand le cas est grave, il prend conseil de ses officiers. Les parties sont convoquées ordinairement dans le kraal ou l'enceinte des troupeaux du village ou de la horde ; ou, si le temps est chaud, sous les ombrages de quelque bois voisin. L'auditoire se réunit en cercle ; les femmes en sont exclues, et il n'y a que les plus âgés et les plus considérables de la tribu qui parlent en ces occasions. Si l'affaire est importante, les orateurs parlent successivement, et long-temps les uns après les autres ; quelquefois, mais rarement, les débats durent plusieurs jours. Le chef qui préside donne son avis, qui est soumis à la délibération de l'assemblée, et appuyé ou combattu en toute liberté par ceux qui sont présents (1). L'in-

(1) Brownlee, dans Thompson's *Travels*, t. II, p. 350.

térêt et la partialité exercent, à la vérité, quelquefois une influence palpable sur les jugements parmi les Cafres, comme cela n'a que trop souvent lieu dans l'administration de la justice chez des nations plus civilisées.

Suivant la loi, le meurtre volontaire doit être puni par la mort du coupable; c'est rarement le chef lui-même, ce sont plus souvent ses officiers qui jugent et condamnent en pareil cas. Le bétail, et tout ce qui appartenait au coupable condamné, est confisqué au profit du chef; cependant, la rigueur des jugements dépend beaucoup de l'affection du chef pour la victime du meurtrier, ou pour celui qui a commis le meurtre; de sorte qu'il arrive quelquefois que celui-ci se tire d'affaire en payant un certain nombre de bestiaux, qui retournent toujours au profit du chef.

Si l'on a dérobé du bétail à quelqu'un, et que le propriétaire, en dénonçant le voleur, puisse donner des preuves évidentes du larcin, surtout en produisant, comme corps de délit, une partie reconnaissable de la peau, de la queue ou de la tête de l'animal dérobé, que les voleurs ont soin, pour cette raison, de couper en morceaux qui les rendent méconnaissables, et de cacher dans les lieux les plus écartés, non seulement l'auteur du vol est condamné à une amende arbitraire, qui consiste toujours en bétail, mais encore tous ceux qui y ont participé, sans excepter même les enfants qui ont goûté de l'animal dérobé, sont obligés de payer chacun une pièce de bétail au chef, qui dédommage du produit de ces amendes celui à qui le bétail a été enlevé.

Celui qui a dérobé des fruits, ou dont le bétail errant à l'abandon a foulé le champ d'un autre, est condamné de même, par forme de restitution ou d'indemnité, à une amende consistant en bétail, et proportionnée au dommage.

Lorsqu'un créancier accuse devant le chef son débiteur de négligence à acquitter sa dette, le chef fait sommer celui-ci, par un de ses officiers, de remplir ses obligations. Si le débiteur obéit à la première sommation, le plaignant est obligé, au cas que sa créance se monte à plusieurs pièces de bétail, de payer au chef, pour frais de justice, un nombre de bestiaux proportionné au total de la dette, et, de plus, ce qui est dû à l'officier pour son exploit. Celui-ci reçoit, en outre, une pièce de bétail de la part du chef, ou, si l'honoraire de celui-ci n'a pas été assez considérable pour cela, une ou plusieurs javelines (1); quand la dette ne consiste qu'en une pièce de bétail, on ne paie rien pour frais de justice. Le débiteur qui obéit à la première sommation du chef en est quitte pour payer simplement sa dette; mais, en cas de désobéissance, il y est contraint par la force, et, en outre, condamné à une peine arbitraire.

Comme les officiers ont part à toutes les amendes, il n'est pas rare que l'intérêt les porte à abuser de leur crédit auprès du chef pour nuire à leurs ennemis, et les faire condamner à la perte de quelques bestiaux.

(1) Nous avons remarqué plus haut que les javelines ou sagaies ne sont pas seulement des armes chez les Cafres, mais qu'elles y tiennent lieu de numéraire.

L'adultère est aussi puni par l'amende, qui se règle sur le rang de l'offensé et la richesse de l'offenseur. Mais, si le mari surprend sa femme en flagrant délit, il peut tuer le coupable, et ce meurtre ne devient ni l'objet d'une poursuite en justice, ni celui d'aucune vengeance de la part de la famille de la victime. Autrefois, les chefs faisaient mettre à mort tous ceux qui avaient un commerce criminel avec leurs femmes; actuellement, ils se contentent de s'emparer de la totalité de leurs biens. La femme est rarement punie autrement que par le divorce ou par un châtiment corporel. Si une fille non mariée devient enceinte, et que son amant refuse de la prendre pour femme, il est condamné à payer aux parents une amende égale au douaire qu'il aurait donné s'il l'avait épousée.

Outre les amendes, il y a, pour les grands criminels, des peines dont on fait quelquefois usage. On bat le coupable avec des verges, ou on lui applique sur le corps nu des cailloux brûlants, ou on l'expose au milieu d'une fourmilière. Souvent on l'assomme avec la massue, on le perce avec la sagaie, on l'étrangle ou on le noie; enfin quelquefois on fend dans sa longueur un arbre, qu'on écarte avec violence, et qui, en se resserrant, écrase le misérable qu'on a placé à l'intervalle de la fissure (1).

(1) Brownlee, dans Thompson's *Travels*, t. II, p. 351; et Alberti, p. 100.

§ XX.

Manière de faire la guerre, et de conclure la paix, en usage parmi les Cafres.

Les Cafres ne sont, à proprement parler, rien moins qu'une nation belliqueuse; ils montrent, au contraire, un penchant décidé pour la tranquillité et le repos de la vie pastorale. Ils ne balancent cependant pas à prendre les armes quand il s'agit de défendre ou de faire valoir certains droits, réels ou imaginaires; ils montrent même alors du courage et de l'intrépidité. Ce n'est qu'avec leurs voisins du nord, les Boschjesmans, que les Cafres sont en guerre perpétuelle, à cause des brigandages que ceux-là exercent continuellement sur leurs troupeaux. Cette guerre ne donne cependant pas lieu à des batailles rangées : les Cafres traitent ces brigands comme des bêtes féroces, les suivent à la piste quand ils ont dérobé du bétail, et massacrent tous ceux qui tombent entre leurs mains. Quelquefois aussi ils tâchent de découvrir les repaires de ces bandes de voleurs, les y surprennent la nuit, et massacrent tout, sans distinction d'âge ni de sexe. L'acharnement des Cafres contre les Boschjesmans est tel que partout où on les rencontre, et sans qu'ils aient commis la moindre offense, ces malheureux sont exposés à être massacrés. Les hostilités entre les colons du cap de Bonne-Espérance et les Cafres, en particulier celles qui ont eu lieu dans les derniers temps, n'appartiennent pas ici; nous nous réservons

d'en parler, ainsi que de ce qui y a donné lieu, à la fin de cet ouvrage. Ce que nous allons dire ne regarde que la manière dont ils se font la guerre entre eux, les causes ordinaires qui la font éclater, et les suites qu'elle entraîne après elle.

L'orgueil et l'ambition sont les causes ordinaires des guerres entre les Cafres, qui cependant ne sont pas fréquentes; l'intérêt se joint communément à ces passions, et l'on tâche, de part et d'autre, d'enlever à l'ennemi autant de bétail qu'il est possible. Dominer, en qualité de chef suprême, sur une portion considérable de la nation, composée d'un mélange de plusieurs hordes, est ordinairement le but que se proposent des chefs puissants, qui s'imaginent que leur noble extraction leur donne des droits à cette dignité, ou qui se croient assez forts pour l'usurper par les armes. Aussi arrive-t-il quelquefois qu'une famille qui, depuis plusieurs générations, s'est vue en possession de l'autorité de chef suprême, en est dépouillée tout à coup, sur quelque prétexte, par une autre à qui le sort des armes a été plus favorable. La guerre a rarement un autre motif, quoiqu'on allègue souvent d'autres prétextes pour voiler ou justifier une usurpation injuste.

Les armes que les Cafres portent à la guerre sont offensives ou défensives : les armes offensives sont la sagaie et la massue; l'arme défensive est le bouclier.

La sagaie a ordinairement près de cinq pieds de long, y compris l'armure de fer, qui varie depuis un pied jusqu'à un pied six pouces. Le manche a

huit lignes de diamètre à l'origine du fer, et va toujours en diminuant jusqu'à l'autre bout, où il n'a plus que deux lignes d'épaisseur. Les fers de javelines, d'environ un pouce de large, à deux tranchants, et qui se terminent en pointe, varient souvent pour la forme : la plupart sont, dans toute la longueur, comme le devant d'une lame d'épée; d'autres n'ont cette forme que vers le milieu du fer, tandis que le reste est arrondi en cylindre, d'environ trois lignes de diamètre. Quelquefois cette partie, au lieu d'être ronde, est taillée en arêtes et garnie de hachures qui se croisent. On voit aussi des fers de sagaies, arrondis en grande partie, ayant cinq lignes d'épaisseur et terminés par une pointe triangulaire; mais cette dernière forme est moins en usage que les autres. Pour monter une sagaie, on introduit l'extrémité inférieure du fer, terminée en pointe, dans le gros bout de la flèche, en y versant de la poix fondue, et on les entortille avec une corde de fibres.

La portée ordinaire d'une sagaie, projetée en ligne courbe, est de soixante-dix à quatre-vingts pas; M. Alberti n'a vu qu'une seule fois un Cafre jeter la sienne à la distance de cent trois pas. Il a fait souvent tirer des Cafres au blanc : il faisait tendre un mouchoir de couleur à la distance de quarante-cinq à cinquante pas, et le proposait pour prix à celui qui l'atteindrait de sa sagaie; mais, quelque ardeur qu'ils témoignassent pour l'obtenir, ils ne l'atteignaient, le plus souvent, qu'au bout d'une vingtaine de coups. Cela prouve qu'une seule sagaie n'est pas

fort à craindre, surtout parce qu'on la voit venir, et qu'on peut l'éviter ou la détourner, soit avec une massue telle qu'en ont les Cafres, ou avec un bâton; elles sont plus à craindre lorsqu'il en tombe plusieurs à la fois dans le lieu où l'on se trouve. Cette arme n'est jamais plus dangereuse qu'entre les mains d'un homme déterminé, qui attaque son ennemi à outrance; il tient dans la main gauche un faisceau de sagaies, qu'il décoche l'une après l'autre de la droite en courant sur son adversaire, et empoigne la dernière pour l'en percer au moment où il l'atteindra.

L'arme des Cafres à laquelle on a donné le nom de massue, consiste en un bâton ordinairement long de deux pieds et demi sur dix lignes d'épaisseur, et terminé par un nœud de la grosseur du poing; au défaut de massues naturelles, les Cafres savent en façonner; ils se servent de cette arme, dans les combats particuliers, avec une adresse étonnante, portant d'une main des coups avec leur massue, et parant de l'autre ceux de leur adversaire avec leur bouclier.

Ces boucliers sont faits de peau de bœuf. Pour préparer la peau, on commence par la tendre pour la faire sécher; on la frotte ensuite avec un caillou de forme arrondie, qu'on dirige dans tous les sens, en appuyant fortement sur le milieu de la peau, jusqu'à ce qu'elle ait pris une forme concave; on la façonne en la taillant tout autour, de manière qu'elle forme un ovale de quatre pieds et demi de long, et assez large pour couvrir le corps; enfin, on attache avec

des courroies, sur le côté concave, et dans sa longueur, un bâton de moyenne grosseur, de manière qu'il dépasse le bord du bouclier de quelques pouces pour l'appuyer dessus, et qu'il puisse être saisi et soutenu avec la main par le milieu. Tout homme en état de porter les armes est obligé de se faire lui-même son bouclier, et de le remettre au chef de la horde, qui le fait déposer dans une hutte construite tout exprès pour servir d'arsenal.

Attaquer son ennemi à l'improviste, et sans l'avoir prévenu par une déclaration de guerre, est considéré par les Cafres comme un fait inique, qui mérite la désapprobation générale; ce trait de grandeur d'âme mérite, sans doute, d'être admiré dans une nation non civilisée. En conséquence de cette louable coutume, l'agresseur envoie à son adversaire, avant de commencer les hostilités, des hérauts d'armes portant devant eux une queue de lion ou de tigre, qui indique leur qualité et la nature du message dont ils sont porteurs; en même temps, on avertit tous ceux qui sont en état de porter les armes de se rendre auprès de leur chef. Quand les guerriers sont rassemblés, on tue du bétail en abondance pour les régaler, on danse; et, jusqu'au moment du départ général, on se livre à la joie et à toutes sortes de divertissements. Quand un chef suprême entreprend la guerre, il n'y a ordinairement que les chefs subordonnés à son autorité et les officiers qui soient instruits du but de l'expédition; le reste du peuple est obligé d'obéir aveuglément. Cependant, il n'est permis à personne, sous peine de confiscation de

tous ses biens, de désobéir ou de se soustraire à cet appel aux armes.

Après que tous les guerriers, munis de leurs armes, se sont rassemblés, on procède aux préparatifs ultérieurs, requis pour l'ouverture de la campagne. Le chef suprême distribue aux autres chefs, à leurs officiers, et même à des particuliers dont la bravoure est reconnue, des plumes d'autruche, que ceux-ci portent sur la tête, et qui sont la marque distinctive des chefs de division. Cette distinction est regardée comme très honorable; aussi, celui qui en est décoré doit-il s'en montrer digne. Dans les combats, il doit être constamment à la tête de sa troupe, et donner l'exemple de la valeur; s'il a la lâcheté de reculer, il est condamné à la mort. La même peine est réservée pour tout autre combattant qui abandonne son commandant. Quand tous les préparatifs sont achevés, l'armée se met en marche, emmenant avec elle autant de bestiaux qu'on juge nécessaire pour l'expédition.

Aussitôt que l'armée de celui qui a déclaré la guerre est arrivée à proximité du camp de l'ennemi, elle fait halte, et envoie de nouveau des hérauts pour l'avertir de son approche, et lui répéter les motifs de la déclaration de guerre; si celui-ci n'a pas encore rassemblé toutes ses forces, il en informe son adversaire, qui est obligé d'attendre, pour livrer l'attaque, que l'autre ait complété son monde et soit prêt à le recevoir.

On choisit, pour champ de bataille, une plaine unie et sans buissons, où rien ne puisse gêner la

vue ni favoriser les surprises; là, les deux partis ennemis s'avancent l'un contre l'autre, en jetant de grands cris, jusqu'à la distance d'environ soixante-dix à quatre-vingts pas. On commence à se lancer des sagaies, qu'on ramasse de part et d'autre à mesure qu'elles tombent, pour s'en servir de nouveau. Pendant le combat, le général en chef se tient constamment au centre de sa ligne, sur laquelle une partie des chefs subalternes et des officiers ont aussi leur place, tandis que les autres se tiennent sur les derrières de la ligne, pour avoir de là l'inspection sur les soldats et prévenir la fuite ou la désertion. On continue à combattre dans cet ordre, les deux partis tâchant de se rapprocher de plus en plus; si la résistance est opiniâtre, il s'ensuit un combat de corps à corps, et dans cette mêlée on fait usage des massues, jusqu'à ce que l'un des deux partis plie, et soit contraint d'abandonner le champ de bataille. Cependant, il arrive plus souvent que le parti le plus faible prend la fuite avant d'en venir aux mains de si près; nous indiquerons ailleurs ce qui semble en être la cause. Dès que l'ennemi est en déroute, on s'empresse de le poursuivre, surtout dans la vue d'enlever le bétail, les femmes et les enfants; la poursuite terminée, le chef victorieux fait tuer sur-le-champ une partie des bestiaux pour en régaler sa troupe.

S'il arrive que la nuit sépare les combattants avant que la bataille soit décidée, on crie d'une armée à l'autre qu'on désire suspendre le combat jusqu'au lendemain. Alors les deux partis se retirent à la

distance de quelques mille pas l'un de l'autre, et l'on détache des deux côtés des postes avancés, pour ne pas être exposé pendant la nuit à quelque surprise, quoique, même en pareil cas, toute attaque inopinée soit interdite par les lois de la guerre. Quelquefois les deux partis profitent de cette suspension d'armes pour faire des propositions d'accommodement; du moins les chefs subalternes tâchent de ramener leurs supérieurs à des sentiments de paix, en leur mettant sous les yeux les désavantages de la guerre, et les suites désastreuses qu'elle pourrait avoir pour leurs sujets. Si l'un des chefs prête l'oreille à ces remontrances, il envoie à son adversaire des hérauts avec des propositions de paix. En cas que les négociations soient infructueuses, le parti qui s'obstine à la guerre ne peut néanmoins recommencer les hostilités le jour suivant, qu'après l'avoir fait annoncer dans les formes.

Lors de la conclusion d'une paix définitive, la première condition du traité est toujours, que le vaincu reconnaîtra le vainqueur pour son chef suprême, et lui jurera foi et hommage. Là-dessus on remet en liberté les femmes et les enfants pris à la guerre; le vainqueur rend au vaincu une partie, mais très petite, du bétail qui a été enlevé, et distribue une autre partie du butin à ses guerriers. La restitution d'une partie du bétail à celui qui a été vaincu, découle, chez les Cafres, d'un principe de générosité naturelle, dont voici la formule : «On ne doit pas laisser «périr son ennemi de faim.» Après que les partis réconciliés sont retournés dans leurs habitations res-

pectives, le vaincu envoie quelques bœufs au vainqueur, comme une marque de la sincérité de ses engagements, et celui-ci régale de nouveau son monde, comme il l'avait fait avant de le mener au combat.

Dans les batailles, les deux armées ne font pas d'aussi grandes pertes qu'on semblerait devoir l'attendre de leur manière de combattre; le nombre des morts n'est jamais fort considérable; en voici probablement la cause : il est d'usage, comme nous l'avons dit, que pendant le combat le commandant en chef se tienne constamment au centre de sa ligne, et il ne peut exiger de sa troupe plus de bravoure qu'il n'en montre lui-même. A la vérité il est défendu, sous peine de mort, d'abandonner le chef; mais, comme ceux qui combattent sous ses ordres n'ont pas de grands avantages à espérer pour eux-mêmes du succès de la bataille, il ne peut s'attendre de leur part qu'ils iront fondre avec intrépidité dans les rangs ennemis, si lui-même n'a pas le courage d'avancer: de sorte que la bravoure d'une armée entière de Cafres dépend uniquement de celle que montre son général. Arrive-t-il que deux chefs en guerre manquent également de courage, il doit en résulter que, loin d'en venir de près aux mains, leurs armées ne s'approcheront pas même assez pour que les traits lancés de part et d'autre puissent faire beaucoup de mal; tandis que, pour la même raison, le plus pusillanime des deux doit souvent abandonner le champ de bataille avant d'y être contraint par une perte considérable.

Un ennemi désarmé, saisi avec la main et fait prisonnier, ne peut être mis à mort; à la conclusion de la paix, on lui rend sa liberté sans rançon. Les femmes et les enfants pris à la guerre n'ont absolument rien à craindre pour leurs jours; et même les femmes et les enfants des colons qui, dans leurs guerres avec les Cafres, tombent au pouvoir de ces derniers, sont traités avec assez de ménagement. Il est vrai qu'on n'en use pas si bien à l'égard des colons eux-mêmes; mais aussi ces derniers n'ont pas droit de s'attendre à un meilleur traitement, puisqu'ils n'épargnent la vie d'aucun Cafre qui se trouve à portée de leur fusil. Il n'est permis, en aucun cas, de mettre à mort les hérauts envoyés par le parti ennemi : si cependant l'acharnement mutuel est tel qu'on croie devoir redouter une pareille avanie, on envoie des femmes comme parlementaires, persuadé, comme nous l'avons dit plus haut, qu'on n'a aucun mauvais traitement à craindre pour elles. Ces députations de femmes, comme parlementaires, ont particulièrement lieu pendant la suspension d'armes. Lorsqu'un chef ne se croit pas assez puissant pour soutenir ses prétentions ou défendre ses droits par lui-même, il tâche de se procurer un allié; dans ce cas, celui dont on demande le secours pèse attentivement le sujet de la querelle avant de s'engager. Si la victoire favorise les alliés, le chef qui a fourni du secours obtient, pour sa part, la moitié du butin fait sur l'ennemi.

§ XXI.

Cérémonies funéraires et deuil chez les Cafres.

L'usage des funérailles est un des plus anciens, et des plus généralement pratiqués dans tous les siècles. Les nations sauvages, comme les peuples civilisés, ont de tout temps adopté la coutume de rendre à la poussière les restes des morts avec plus ou moins de solennité, suivant l'esprit dominant du siècle ou l'opinion de la génération actuelle. En conséquence on a chargé l'un des quatre éléments de la dissolution des corps morts, après leur avoir fait les derniers adieux par quelque cérémonie funéraire, ou bien on les a abandonnés aux bêtes sauvages pour en être dévorés. Ce dernier usage est celui qui se pratique le plus communément chez les Cafres, par rapport aux défunts qui ont appartenu à la classe du peuple; dans ce cas aucun convoi funèbre n'a lieu, on abandonne absolument le cadavre, et l'on se contente de quelques marques de deuil. Quant aux chefs, on les enterre après leur mort, et cet enterrement est accompagné de plusieurs cérémonies.

Quand une personne du peuple est malade, et qu'on croit que sa fin approche, on la porte hors de sa hutte et à quelque distance du hameau dans un endroit ombragé par des buissons; on couche le moribond sur un lit de gazon, on allume du feu auprès de lui, et on lui met entre les mains un vase

rempli d'eau. Dans ces derniers moments, le mari assiste sa femme mourante, ou la femme son époux mourant, et quelques uns de leurs proches leur tiennent compagnie. Voit-on les marques d'une dissolution prochaine, on arrose d'eau le visage de l'agonisant, pour le rappeler à la vie s'il est possible; si ce remède n'opère pas, et qu'on soit convaincu que le malade a rendu le dernier soupir, on s'éloigne aussitôt du cadavre et on l'abandonne aux loups (1), sans y toucher et sans rien enlever de ses habits ou de ses ornements. Il ne reste même ordinairement auprès du moribond que le mari ou la femme; toutes les autres personnes qui l'entouraient dans sa maladie s'en éloignent à quelque distance aussitôt qu'il paraît agoniser, et demandent de temps en temps, en criant de loin, des nouvelles du malade à celui qui est resté auprès de lui : aussi ces personnes n'ont-elles, après qu'il a rendu le dernier soupir, qu'à se laver; après quoi elles retournent à leurs demeures. Mais celui des deux époux qui a assisté à la mort de l'autre est considéré comme plus souillé, et doit s'assujettir, en outre, à certaines pratiques funéraires.

La femme dont le mari vient de mourir prend quelques tisons du feu qu'elle a entretenu autour de lui, et se rend en pleine campagne dans l'endroit qui lui paraît le plus convenable pour y séjourner. Là elle allume de nouveau du feu, et doit prendre

(1) C'est pour cette raison que les Cafres sont dans l'usage de ne pas tuer les loups; ce qui multiplie extrêmement ces animaux dans toutes les contrées où plusieurs hordes se sont établies.

garde, même en cas d'une forte pluie, qu'il ne s'éteigne : tout le temps qu'elle reste là, il n'est permis à personne de s'approcher d'elle. Dès la première nuit, la veuve revient secrètement à son hameau, met le feu à la hutte qu'elle habitait avec le défunt, et retourne ensuite dans sa solitude; elle y passe un mois entier, et ne se nourrit pendant ce temps-là que de plantes sauvages. Le mois de deuil écoulé, la veuve jette ses habits, se lave tout le corps, se meurtrit la poitrine, les bras et les jambes en les frottant avec de rudes cailloux, s'enveloppe les hanches d'un tablier d'herbes tressées, et revient au hameau au coucher du soleil. Là on lui donne, à sa prière, de nouveaux tisons pour allumer du feu auprès de l'endroit où était sa hutte; on lui fournit aussi du lait frais pour se rincer la bouche, et se purifier ainsi de sa souillure. Ce sont de jeunes garçons non circoncis qui remettent ces tisons et ce lait à la veuve : d'autres personnes ne pourraient le faire sans encourir la même souillure qu'elle. On ne trait plus après cela la vache dont on a tiré ce lait, parce qu'elle est devenue souillée; on ne la tue pas même pour en manger la chair, mais on la laisse vivre jusqu'à ce qu'elle meure de mort naturelle. Le lendemain de son retour, la veuve obtient une méchante hutte pour s'y retirer d'abord; ses plus proches parents tuent une pièce de bétail, la mangent avec elle, et lui en donnent la peau pour s'en faire un manteau. Dès qu'elle est ainsi habillée de neuf, elle se construit, avec le secours de ses parentes, une hutte nouvelle et solide, et, à compter

de ce moment, elle est réintégrée dans tous les droits de la société.

C'est essentiellement de la même manière qu'un mari prend le deuil après la mort de sa femme; il y a néanmoins quelque différence. Par exemple, le mari veuf ne passe en rase campagne que la moitié d'un mois; il revient ensuite dans la même hutte qu'il habitait avec la défunte, tue, après les purifications ordinaires, une pièce de bétail, dont il se régale avec sa famille, et se fait de la peau de l'animal un manteau neuf, qu'il est obligé de porter jusqu'à ce qu'il soit usé : ce n'est qu'alors qu'il lui est permis de se faire un grand manteau comme à l'ordinaire. Il détache, en outre, quelques poils de la queue d'un bœuf, y enfile des anneaux de cuivre, et les porte en guise de collier jusqu'à ce que les poils soient usés. Le bœuf sur lequel ces poils ont été pris est souillé : on ne peut le tuer; mais il doit mourir de mort naturelle.

S'il arrive qu'un adulte meure inopinément dans sa hutte, le hameau entier est considéré comme souillé; on l'abandonne absolument, sans même emporter les fruits, fussent-ils parvenus à maturité. On transporte même hors du hameau les enfants malades qui ont l'âge de cinq à six ans, quand on croit que leur maladie est mortelle; il n'y a que les enfants au-dessous de cet âge qu'on laisse mourir dans la hutte; quand cela arrive, on se contente de la fermer et de l'abandonner, sans que la souillure s'étende au reste du hameau. Par suite de ces superstitions, il leur arrive souvent de transporter

dans les bois ou d'enterrer comme morts des individus qui sont encore vivants. Brownlee rapporte que, pendant son séjour parmi les Cafres, une femme, après avoir été mise dans la tombe, y appela sa mère, et qu'un Cafre reparut devant la sienne, et lui causa une grande frayeur, après quatre jours de résidence dans les bois; où il avait été transporté comme mort (1).

La manière de célébrer les funérailles des chefs et de leurs femmes est, comme nous l'avons déjà indiqué, entièrement différente de ce qui se pratique à la mort d'une personne du peuple : cependant on prend le deuil à peu près de la manière accoutumée et telle que nous venons de la décrire.

Un chef malade reste dans sa hutte jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir. Quand il est mort, on enveloppe le corps dans son manteau, et ses officiers vont l'enterrer au milieu d'un des parcs ou kraal aux bestiaux. On introduit ensuite dans le parc un nombre de bœufs, auxquels on fait fouler le sol à l'endroit de la tombe, jusqu'à ce qu'il ne soit plus possible de le distinguer du reste de la surface : il en résulte, pour ces bœufs, qu'ils échappent au sort réservé à la plupart de leurs semblables; comme ils sont souillés, on ne les tue pas, mais on les laisse mourir de mort naturelle. Les femmes du chef défunt se rendent, comme les autres veuves, en pleine campagne, et y allument du feu; mais, dès le troisième jour, elles quittent leur habillement, se cei-

(1) Brownlee, dans Thompson's *Travels*, t. II, p. 358.

gnent les hanches d'un tablier d'herbes tressées, et reviennent au lieu de leur habitation. Là, elles pratiquent les cérémonies ordinaires de la purification. On tue ensuite autant de bœufs qu'il y a de veuves, on en mange la chair, et chacune d'elles obtient une des peaux pour s'en faire un manteau. On renouvelle en même temps tout le mobilier qui a servi en commun à l'usage du chef et de ses femmes, et qu'on a brûlé après sa mort, tels que corbeilles et outres pour le laitage, vaisselle, cuillers et autres ustensiles. Après que tout cela est achevé, ce qui dure plusieurs semaines, on quitte généralement, et pour toujours, le lieu où le chef a terminé sa vie, sans qu'il puisse être dorénavant habité par des familles appartenant à la même horde ni à quelque autre horde de Cafres. Avant que le départ n'ait lieu, on ferme la hutte où le chef est mort, et on la couvre entièrement d'épines; jusqu'à ce jour, on garde continuellement l'endroit où il a été enterré, et, même après le départ, on envoie encore de temps en temps pour examiner si les restes du défunt n'ont pas été troublés; une crainte superstitieuse semble se mêler à cette pratique. Les officiers seuls héritent des armes et des ornements du défunt.

Le chef observe, après la mort d'une de ses femmes, les mêmes pratiques pour le deuil que les hommes du peuple, avec cette différence que son séjour dans la solitude ne dure que trois jours. C'est l'unique cas où un chef se trouve seul, et c'est apparemment pour cette raison que le temps du

deuil est plus court pour lui que pour les hommes de la classe du peuple. Au reste, à la mort d'une femme de chef, l'habitation est également abandonnée pour toujours.

§ XXII.

Relations qui subsistent entre la colonie du cap de Bonne-Espérance et la nation des Cafres, et histoire de ce peuple.

Il est certain que les nations sauvages dans le voisinage desquelles les Européens ont formé des établissements, auraient vécu en paix avec ceux-ci, et qu'il aurait même pu se former entre eux des relations également avantageuses pour les deux partis, si les Européens avaient traité ces nations avec humanité et loyauté, et si, par amour-propre ou par intérêt, ils n'avaient pas étouffé en elles les germes de l'équité naturelle. Les Cafres surtout, formant un peuple pasteur, auraient parfaitement répondu à cette attente; mais la conduite tenue à leur égard par les Européens établis dans leur voisinage n'était guère propre à maintenir la bonne intelligence entre les deux nations : des fraudes commises dans le trafic du bétail, la corruption introduite par la proximité même dans les mœurs simples des Cafres, la réunion de ceux-ci avec les Hottentots, déjà excités à la révolte par des traitements encore plus durs, enfin les instigations de quelques colons eux-mêmes, ont occasionné des guerres dont les suites désastreuses se font encore sentir à la colonie, tandis qu'elles

ne lui ont laissé pour l'avenir qu'une perspective désolante.

Pour se former une juste idée de la position actuelle où se trouve la colonie du cap de Bonne-Espérance par rapport à la nation des Cafres, il est nécessaire de remonter plus haut dans l'histoire de celle-ci, et de jeter un coup d'œil sur ses anciennes divisions intestines, et sur les suites qu'elles ont entraînées.

Palo dominait comme chef suprême sur une partie considérable de la nation cafre, établie à l'est de la rivière Key, qui formait la limite entre la Cafrerie en général, et les terres de la colonie. Voici le tableau généalogique des descendants mâles de ce chef :

PALO.

KALEKA. — CHACHABÉ.

(Kaleka :) KHAUTA. — (Chachabé :) UMLAO.—SIAMBIE.—JALUSA.

(Khauta :) HINTSA.—BUCHU. — (Umlao :) GAÏKA.

Après la mort de Palo, ses deux fils se disputèrent le titre de chef suprême. Kaleka et Chachabé n'étaient pas nés de la même mère ; celle de Kaleka était d'une extraction plus noble, et par conséquent c'était à son fils qu'appartenait le droit de succéder à son père. Cependant Chachabé entreprit de se rendre maître du gouvernement, et souleva une partie du peuple contre son frère, prétendant que celui-ci lui avait fait tort dans le partage du bétail laissé

par la mort de leur père. Tout le peuple entra dans cette querelle, et il se forma deux partis, dont l'un soutenait les intérêts de Kaleka, et l'autre ceux de Chachabé. On en vint à une guerre ouverte, dans laquelle les deux frères triomphèrent et furent vaincus tour à tour, jusqu'à ce qu'enfin Chachabé fût contraint d'abandonner le pays avec son parti, et de se retirer sur la rive occidentale du fleuve Key, ce qui le rapprochait des terres de la colonie. Le territoire dont il s'empara avait anciennement appartenu aux Gonaquas; il s'y trouvait même encore quelques hordes de cette nation, qui se réunirent aux Cafres. Les deux factions ainsi séparées l'une de l'autre firent la paix; chacune eut son chef indépendant de l'autre, et Chachabé considéra comme son domaine et sa propriété le territoire situé entre la rivière Key et la grande rivière des Poissons.

Umlao, fils et successeur de Chachabé, mourut jeune, et laissa pour successeur son fils Gaïka, encore enfant. La minorité du jeune prince exigeait une régence; elle fut confiée à Slambié, l'aîné des frères d'Umlao et oncle de Gaïka, conjointement avec la mère de celui-ci. Gaïka, parvenu à l'âge de majorité, voulut prendre en mains les rênes du gouvernement; mais son oncle refusa de les lui remettre, et sut même se faire un parti considérable parmi le peuple. De là naquirent encore une fois deux factions, et il s'alluma entre elles une guerre, dont les suites furent très préjudiciables et très dangereuses pour la colonie, et qui a été la source des divisions qui ont subsisté depuis entre elle et les

Cafres. Dans un combat qui se livra entre Gaïka et Slambié, celui-ci fut battu et fait prisonnier. Ceux de son parti prirent la fuite, pénétrèrent sur le territoire de la colonie, et s'établirent à l'ouest de la grande rivière des Poissons, le long de la côte maritime, dans la campagne appelée les Plaines Aigres.

Gaïka, mis par le sort des armes en possession de l'autorité suprême, qu'il exerce encore aujourd'hui, retint pendant deux ans son oncle prisonnier dans son hameau. Depuis il lui rendit sa liberté; mais sans cesser d'éclairer ses démarches, parce qu'il le craignait toujours, et prenant en particulier des mesures pour l'empêcher d'augmenter considérablement son bétail, ce qui, chez les Cafres, est la chose qui donne le plus de considération et d'amis. Cependant, malgré les précautions de Gaïka, Slambié a enfin trouvé moyen de s'enfuir avec ses femmes et son bétail, et il est allé rejoindre ses partisans, avec lesquels il continue d'habiter sur le territoire de la colonie. Depuis cette époque, les hordes émigrées, et celles qui sont restées fidèles à Gaïka, n'ont cessé de s'enlever réciproquement leur bétail. Les partisans de Gaïka ont plus d'une fois attaqué les hordes de son oncle à main armée, sans avoir pu les forcer à rentrer dans le devoir; ce qui sera d'autant plus difficile à Gaïka, que ses ennemis, qui cherchent surtout à éviter une bataille décisive, occupent des retraites inaccessibles dans un pays entrecoupé de forêts impénétrables.

Tel est le récit d'Alberti; mais M. Brownlee nous donne sur ce sujet des détails plus complets et plus circonstanciés. Selon M. Brownlee (1), la tribu des Amakoses s'établit, il y a environ cent cinquante ans ou un peu plus, sur les bords de la rivière. La tradition n'apprend pas si c'était une colonie des Tamboukies, ou de la tribu Amatymba, ou de quelque autre nation plus éloignée vers le nord-est. Les fils de Toguh se nommaient Gondé et Keitsché. Gondé succéda à son père comme chef principal, et les deux autres frères quittèrent les rives de la Key et allèrent s'établir sur la côte qui est entre les rivières Kalumna (2) et les rivières aux Buffles, et les sources de la Keiskamma. A la mort de Gondé, Tschio, son fils aîné, lui succéda dans le commandement d'une partie de la tribu; et son fils cadet, Mandanka, qu'il avait déclaré indépendant de son frère, s'établit avec une partie de la tribu dans le pays situé entre les rivières Tchoumi (Chumi) et Kat, et ensuite occupa aussi les rives du Kounap, et le pays traversé par la grande rivière du Poisson, qui est vis-à-vis Somerset.

Tschio avait à peine pris le commandement, qu'il attaqua la horde de Kaitsché, et la défit près des sources de la rivière Kalumna. Cet événement eut lieu il y a une centaine d'années. La horde de Kaitsché, après cette défaite, se retira vers le nord, et depuis on n'en a plus entendu parler. Le guerrier qui eut la

(1) Thompson's *Travels*, t. II, p. 336.

(2) Le véritable nom de cette rivière, chez les Hottentots, est Krumna.

principale part dans la défaite de Kaitsché fut promu à la dignité de chef par Tschio; et de lui est descendue la famille Congo, si connue depuis sur la frontière.

Peu de temps après, les Hottentots-Gonaquas avaient, sous le gouvernement d'un chef nommé Khola, établi leurs kraals entre les rivières Visch, ou du Poisson, et la rivière Boschiman. Les Cafres des hordes de Kucha et de Tindé, trop resserrés dans leur territoire, achetèrent de Kohla, pour une certaine quantité de bêtes à cornes, le terrain situé entre la rivière Dimanche et la rivière du Poisson, et qui est actuellement occupé par des colons anglais. Après la conclusion de ce traité, les Cafres commencèrent à occuper le Zuurveld, et les Gonaquas se retirèrent au nord de Zuurberg et de Bruintjes-Hoogte. Les Cafres vécurent pendant quelque temps en assez bonne intelligence avec les colons hollandais, qui s'étaient établis aussi, avec leurs Hottentots, dans cette contrée; mais il y a environ soixante ans que la horde des Mandankas, qui avait pour chef Jalumba, fut, par suite d'une odieuse trahison, en partie massacrée par les colons européens. Ce qui en resta, joint à une partie de la tribu de Tindé, chercha un refuge dans le Zuurveld, sous la conduite de leur chef nommé Congo.

Mais revenons à l'histoire de la famille royale. A la mort de Tschio, ses deux fils Galika (1) et Palo (2)

(1) Le Tgareka de Lichtenstein.

(2) On a vu ci-dessus que ce n'est qu'à ce chef que commencent les renseignements donnés par M. Alberti. Palo, durant sa

régnèrent ensemble d'un commun accord. Le dernier mourut, et la nation des Amakoses, d'un consentement mutuel, se subdivisa en deux, et Kachabé, le fils de Palo, se transporta, avec tous ses adhérents, des bords de la grande rivière Key aux sources de la Keiskamma et de la Chumi. Kachabé, dans cette nouvelle patrie, maria sa fille aînée à un chef des Tamboukies (Amatymba); mais n'étant pas satisfait de la quantité de bétail qui lui avait été donnée par son gendre, il envoya son fils aîné, Umlao, pour lever une nouvelle contribution. Umlao mourut chez les Tamboukies; et Kachabé, sous le prétexte qu'ils avaient employé la magie pour faire périr son fils, leur fit la guerre, et ravagea leur pays pendant plusieurs années; mais il fut enfin tué dans une de ces incursions.

Son second fils, S'Lhambi (1), fut reconnu comme régent de toute la tribu, Gaïka, fils d'Umlao, l'héritier en ligne directe, étant encore mineur. S'Lhambi, pour mieux assurer son autorité, donna à sa sœur Ichusa le commandement des kraals qui avaient été sous la domination de son frère Umlao.

Pendant la minorité de Gaïka, Congo, chef d'une horde particulière, attaqua S'Lhambi, à l'instigation des colons hollandais, et fut en partie repoussé; et

vie, était généralement connu des Hollandais sous le nom de Pharaoh, et quelques uns croyaient réellement qu'il était un des descendants des monarques égyptiens.

(1) M. Brownlee avertit qu'on écrit à tort Lambie ou T'Sambeh. La véritable prononciation du son initial de ce nom est comme la Ll des Gallois.

ce fut vers cette époque que les Cafres, excités par ceux de la race Mandanka qui, disséminés dans les diverses tribus, n'existaient plus comme tribu particulière, commencèrent à dévaster les possessions des colons.

Gaïka, lorsqu'il eut atteint sa majorité, livra bataille à son oncle S'Lhambi, et le fit prisonnier. Il le relâcha ensuite, et lui permit de s'établir avec son kraal dans le Zuurveld. Vers le même temps, ou un peu auparavant, il y eut d'assez grandes émigrations parmi les Cafres; quelques hordes joignirent celle de Congo; d'autres s'avancèrent au nord vers la rivière Orange; d'autres enfin se dirigèrent à l'ouest, et envahirent Zuurveld et le pays qu'arrose Zwartkops-Rivier. Plusieurs de ces Cafres, mêlés avec les colons européens, vivaient en bonne intelligence avec eux, les uns indépendants, faisant paître leurs troupeaux sur leurs propres pâturages, d'autres se mettant au service des colons. Mais bientôt la discorde se mit entre ces deux races d'hommes si différentes entre elles; et en 1810, les Cafres, d'après les ordres du gouvernement (c'était alors celui d'Angleterre), furent expulsés du territoire qu'ils occupaient, et furent tous forcés de se retirer au-delà de la rivière du Poisson. On établit sur les bords de cette rivière des postes militaires, pour se mettre à l'abri de leurs incursions. Mais s'ils ne purent envahir ouvertement ce pays, ils continuèrent toujours à faire de fréquentes incursions, à voler le bétail, et à incendier et à détruire les habitations des colons. En 1817, le gouverneur du Cap eut une entrevue avec Gaïka, et

prit avec lui des arrangements pour empêcher ces hostilités. Gaïka fut fidèle aux conventions qui avaient été faites; mais S'Lhambi, Congo et quelques autres chefs ne voulurent point se soumettre à son autorité dans cette circonstance; ce qui renouvela les haines et les inimitiés qui avaient existé entre eux. Ce fut alors qu'un Cafre intelligent, nommé Makanna (connu des colons sous le surnom de Lynx), s'acquit un grand crédit parmi les Cafres, en se faisant considérer comme prophète; et Gaïka perdit beaucoup de sa popularité en essayant de s'opposer à son influence. Ces circonstances, et d'autres moins importantes, amenèrent une guerre entre S'Lhambi et un chef nommé Hinza, d'une part, et Gaïka de l'autre. Ce dernier fut défait dans une bataille entre les rivières Buffalo et Debé. Gaïka, après sa défaite, s'enfuit à l'ouest, vers les sources de la rivière Kounap, et demanda du secours aux autorités européennes situées sur la frontière. On envoya aussitôt des forces pour châtier S'Lhambi et ses adhérents. En peu de temps on leur prit une quantité prodigieuse de troupeaux. Neuf mille têtes de bétail furent livrées à Gaïka, en compensation des pertes qu'il avait éprouvées. Les chefs confédérés tournèrent alors toute leur furie contre les colons européens : tout le pays entre les rivières au Poisson et Zwartkops fut envahi par les Cafres, qui cependant ne se montrèrent pas sanguinaires, et le plus souvent respectaient la vie des colons, lorsqu'ils pouvaient sans résistance emmener leur bétail. On fut obligé d'évacuer plusieurs des postes militaires qu'on avait établis. Enhardies par ces

succès, ces diverses tribus cafres, conduites par Dufani, le fils de S'Lhambi, et par Makanna, cherchèrent à s'emparer de la ville de Graham; mais elles furent repoussées, et obligées de faire retraite au-delà de la rivière du Poisson.

En 1819, le gouvernement du Cap ordonna qu'il y aurait un commando, c'est-à-dire une expédition guerrière sur le territoire cafre. On pénétra dans le district de Tanka et aux sources de la rivière Kat, puis le long de la côte jusqu'à l'embouchure de la rivière Key. Makanna se constitua prisonnier, fut envoyé à l'île Phobben, et se noya en voulant s'échapper. On s'avança aussi le long des montagnes et à travers les bois jusqu'aux sources des rivières Keiskamma et Buffalo. On souleva d'horreur les Cafres contre les Européens, en tirant indistinctement sur les femmes et les enfants, que ces peuples que nous nommons barbares respectent toujours dans leurs guerres les plus acharnées. On s'empara dans cette expédition de plus de trente mille têtes de bétail, qui furent prises principalement à S'Lhambi et à ses adhérents. Lorsque les hostilités furent terminées, le commandant de l'expédition eut une entrevue avec Gaïka, et il fut convenu que tout le pays entre les rivières Keiskamma et du Poisson serait évacué, considéré comme terrain neutre, et occupé seulement par des postes militaires. S'Lhambi fut déclaré hors la loi, et devait être livré par les Cafres eux-mêmes; mais, malgré cet arrangement conclu entre Gaïka et le gouvernement colonial, S'Lhambi, non seulement n'a point été livré, mais il n'a été aban-

donné par aucun de ses adhérents, et il ne perdit rien de son influence dans son pays.

En exécution de la convention, les troupes de cette expédition ont été employées à bâtir un fort et des baraques sur les bords de la Keiskamma. Ce fort a reçu le nom de Willshire. Gaïka, obligé d'évacuer avec sa tribu le terrain déclaré neutre, en considérant la beauté et la fertilité du territoire qu'il abandonnait, ne put s'empêcher de remarquer que ses alliés et ses bienfaiteurs étaient devenus ses oppresseurs.

§ XXIII.

Sur la langue des Cafres.

Le langage cafre, selon M. Brownlee, a de l'analogie avec les langues anciennes, par l'abondance de ses combinaisons et de ses inflexions. Pour en donner un exemple, nous transcrivons la conjugaison du verbe

Oukoubidza .... Appeler.

PRÉSENT.

Sing.	1.	Diabiza..........	J'appelle.
	2.	Ouabiza.........	Tu appelles.
	3.	Ibiza...........	Il appelle.
Plur.	1.	Siabiza..........	Nous appelons.
	2.	Nibiza..........	Vous appelez.
	3.	Paiabiza.........	Ils appellent.

IMPARFAIT.

Sing.	1.	Dibendibiza......	J'appelais.
	2.	Oubinoubiza......	Tu appelais.

	3.	Ibinibiza	Il appelait.
Plur.	1.	Sibesibiza	Nous appelions.
	2.	Nébenebiza	Vous appeliez.
	3.	Pebessibiza	Ils appelaient.

PARFAIT.

Sing.	1.	Dabandabiza	J'ai appelé.
	2.	Ouabaouabiza.....	Tu as appelé.
	3.	Ibeïbiza.........	Il a appelé.
Plur.	1.	Iabesabiza.......	Nous avons appelé.
	2.	Nabenabiza......	Vous avez appelé.
	3.	Pabepabiza	Ils ont appelé.

PLUSQUE-PARFAIT.

Sing.	1.	Dikandabiza......	J'avais appelé.
	2.	Ukaouabiza......	Tu avais appelé.
	3.	Ekibiza..........	Il avait appelé.
Plur.	1.	Sikasabiza.......	Nous avions appelé.
	2.	Nekanabiza	Vous aviez appelé.
	3.	Pakapabiza.......	Ils avaient appelé.

FUTUR.

Sing.	1.	Dobiza..........	J'appellerai.
	2.	Ouobiza.........	Tu appelleras.
	3.	Eobiza..........	Il appellera.
Plur.	1.	Sobiza..........	Nous appellerons.
	2.	Nobiza..........	Vous appellerez.
	3.	Sobiza..........	Ils appelleront.

SUBJONCTIF.

Sing.	1.	Dingabiza........	Que j'appelle.
	2.	Oungabiza.......	Que tu appelles.
	3.	Engabiza........	Qu'il appelle.
Plur.	1.	Singabiza........	Que nous appelions.
	2.	Nangabiza........	Que vous appeliez.
	3.	Pangabiza	Qu'ils appellent.

IMPÉRATIF.

Sing.	1.	Mandibiza	Laissez-moi appeler.

	2.	Maubiza.........	Appelle.
	3.	Maebiza.........	Qu'il appelle.
Plur.	1.	Masibiza	Appelons.
	2.	Mazibiza.........	Appelez.
	3.	Mabibiza.	Qu'ils appellent.

PASSIF.

Sing.	1.	Dibizoui.........	Je suis appelé.
	2.	Oubizoui.	Tu es appelé.
	3.	Ibizoui..........	Il est appelé.
Plur.	1.	Sibizoui.........	Nous sommes appelés.
	2.	Nebizoui	Vous êtes appelés.
	3.	Pabizoui	Ils sont appelés.

On donne à un verbe la forme interrogative en ajoutant la syllabe *na*. Exemple : *debizena*, est-ce que j'appelle? La forme négative est comme il suit:

PRÉSENT.

Andibiza................	Je n'appelle pas.
Akoubiza................	Tu n'appelles pas.
Asibiza.................	Nous n'appelons pas.
Nosibiza................	Vous n'appelez pas.
Pakabiza	Ils n'appellent pas.

PARFAIT.

Andibizanga.............	Je n'ai point appelé.

PLUSQUE-PARFAIT.

Andibizouanga...........	Je n'étais pas appelé......

Le verbe reçoit pour initiale la première lettre ou syllabe de son nominatif. Exemple : *hamba*, aller; *untana ouahamba*, l'enfant va ; *indodo ihamba*, l'homme va ; *ihassi iahamba*, le cheval va ; *inkobo ihamba*, le bœuf va; *zinkobo ziahamba*, les bœufs vont.

Les adjectifs et les adverbes ont les mêmes variations, et participent des initiales des substantifs auxquels ils se rapportent; les noms ont aussi leurs diminutifs analogues au *je* hollandais, comme *indoko*, homme; et *indodona*, un petit homme.

Pour donner une idée de la construction et de la syntaxe de la langue cafre, M. Brownlee nous a donné l'oraison dominicale, avec une traduction interlinéaire.

ao wetu osizuline, ilakou gama ilinqueile, amanhla
ère notre dans le ciel, son nom soit sanctifié, pouvoir
ukuza kuaku makulou; yenza gokuakou noko
vient son grandement; soit faite sa volonté comme dans
isuline, noko zesuine; namhla tina sepe sonka
ciel, ainsi en terre; aujourd'hui nous donne pain
mhlana yonka; zisusi zona zetu zekinkele
journellement; enlevez les péchés nos comme nous pardon-
zona zaba; zelondolos ouqosyekele
ons les péchés des autres; préférez-nous, ne nous conduisez
izonezetou; ousikoululi umsinda, akandaunios
as à la tentation, délivrez-nous du mal, tienne la grandeur,
amanhla asinkosine napakate napakate.
pouvoir et la gloire pour toujours, pour toujours. **Amen.**

CHAPITRE XXIX.

Voyage du missionnaire H. P. Hallbeck, de la société des frères Moraves, dans le pays des Tamboukkis et des Cafres, en 1827 (1).

En avril 1827, le gouvernement colonial du Cap écrivit aux missionnaires de Gnadenthal qu'un chef des Tamboukkis, nommé Bauana, qui habitait non loin de la frontière de la colonie, avait exprimé au landdrost de Somerset le désir d'avoir une mission chez lui. En conséquence, le gouvernement engageait les missionnaires à profiter de ces bonnes dispositions, et à envoyer quelques uns des leurs chez les Tamboukkis. La communauté de Gnadenthal délibéra sur cette proposition, et résolut d'envoyer M. Hallbeck, et de lui adjoindre le frère Fritsch à Enon. Après une entrevue avec le gouverneur du Cap, M. Hallbeck revint à Gnadenthal, et se mit en route pour la Cafrerie, le 11 mai. Ses confrères, et une partie de la communauté, l'accompagnèrent jusqu'à une distance de quelques lieues. On traversa le premier jour la rivière de Movi-Mac, et le second jour on passa à gué la rivière Sans-Fin auprès de

(1) La relation de M. Hallbeck a été insérée dans les *Mémoires de la communauté des Frères*, 1828, cahier 5, et réimprimée dans le journal géographique allemand *Herta*, 1829, vol. XIII.

Ganzekraal. Le 13, on se dirigea auprès de la ferme de M. Groenewald, qui avait fait construire une machine hydraulique pour conduire l'eau de la rivière Sans-Fin sur ses terres; mais le mécanisme était déjà arrêté, et dans la suite M. Hallbeck apprit du propriétaire qu'il avait l'intention de remplacer cette machine, la seule de ce genre qu'il y eût dans la colonie, par un moulin à pompe comme il y en avait à Enon.

Après avoir passé par le défilé de Hessaquas, il fallut traverser de nouveau la rivière Sans-Fin. En approchant de Zwellendam, le voyageur eut à essuyer une pluie que les fermiers avaient attendue avec impatience, ne pouvant labourer une terre trop durcie par la chaleur. M. Hallbeck alla voir le landdrost, et se hâta ensuite, au milieu de la pluie, d'atteindre sa voiture, de peur d'en être séparé par la crue de la rivière de Buffeljagt. Heureusement les pluies ne l'avaient pas encore grossie, et, après avoir fait quelques lieues dans un temps pluvieux et froid, M. Hallbeck chercha un gîte dans une maison appartenant à un M. Collison : il n'y avait qu'une seule chambre dans cette maison. Sur les terres qui en dépendaient, l'ancien propriétaire avait construit un canal pour y conduire les eaux de la rivière de Buffeljagt; mais une forte pluie avait détruit ou endommagé les travaux.

Le 15 mai, le temps s'étant éclairci, M. Hallbeck alla prendre les bœufs qu'on avait envoyés en avant chez le fermier Odendal, sur la rivière de Duivenhoek. A Zwellendam, il n'y avait pas un seul ma-

réchal qui pût ferrer un des chevaux de selle de M. Hallbeck; auprès de la ferme d'Odendal, il se trouva heureusement un ouvrier qui tira le voyageur d'embarras. On envoya les bœufs encore en avant jusqu'à la rivière Krombeck, et le fermier prêta ses propres bœufs jusque là. Le 17 mai, on passa une hauteur considérable, appelée Kragga, d'où l'on aperçut pour la dernière fois les montagnes de Gnadenthal. On se reposa à midi sur la petite Yet-Rivier, et l'on campa pour la nuit sur la rivière de Kafferkuil. Le lendemain matin on ne trouva plus les bœufs. Le conducteur se rappela que, six mois auparavant, ces animaux avaient découvert un excellent pâturage dans un ravin situé à une lieue de là; il présuma qu'ils y étaient retournés. En effet, on les y trouva et après les avoir ramenés au camp, on se remit en route, et on fit une bonne journée jusqu'à la rivière Droghas.

Le 19, il fallut passer par une hauteur couverte en partie d'aloès en fleurs et de beaux buissons, et descendre ensuite le long d'un précipice appelé l'Enfer, jusqu'à la rivière Gaurits, dont le lit ne contenait qu'un filet d'eau. A l'aide de quelques pierres, on pouvait la traverser à pied sec. Cette rivière est pourtant sujette à des débordements effrayants. Des gens du pays assuraient que, quelques années auparavant, elle avait atteint une hauteur de cent vingt pieds. Après avoir passé dans l'après-midi par le défilé ou kloof au miel, on détela dans un profond ravin au-dessous du plateau du Zuurvlakte. Depuis la rivière de Duivenhoek, les bœufs

avaient jeûné; la sécheresse avait partout fané l'herbe, et les vaches du pays ne donnaient plus de lait. Cependant, dans le haut du défilé au miel, et surtout dans la Zuurvlakte, où il était tombé des pluies copieuses, la pâture était excellente; aussi les bœufs, qui se rappelaient ce pâturage depuis le dernier voyage, n'avaient pas manqué de s'y rendre. Notre voyageur acheta une brebis chez un fermier de Zuurvlakte, et échangea contre un peu de thé quelques cruches de lait, boisson d'autant plus agréable, que l'on en avait été privé depuis le départ de Duivenhoek; chez un autre paysan, on fut assez heureux pour se procurer quelques pains frais.

Le lendemain on monta au petit Paarde-Kraal, d'où l'on a une vue magnifique sur la contrée maritime jusqu'à George. Le 21 fut une journée pénible pour les bœufs, qui eurent à traverser le défilé d'Attaquas, dans la chaîne de montagnes qui s'étend de la Hex-Rivier jusqu'à la baie de Krom-Rivier; encore cette route a-t-elle moins de difficultés que les trois autres défilés de cette chaîne, savoir le Platte-Kloof, auprès de la rivière de Duivenhoek, le Cradoesberg, auprès de George, et le Duivelskop, auprès de la baie de Plettenberg. On dételа le soir à l'extrémité du défilé, au Baviaans-Kraal. M. Hallbeck fait mention d'un vieil invalide allemand nommé Reuter, qui habite dans les montagnes, au grand Paarde-Kraal, et dont d'autres voyageurs ont aussi parlé.

Le 22, on entra dans le désert aride de Karroo; ce fut le commencement de quelques jours de jeûne

pour les pauvres bestiaux. On vit durant ce trajet deux troupes d'autruches; la rivière de Kandelaar était entièrement à sec; mais on trouva un ruisseau auprès de la demeure du veldcornet Wolfram. On y campa pour la nuit. Le lendemain on trouva également de l'eau dans la Klip-Rivier, et les buissons des bords de cette rivière fournirent un peu de pâture aux bestiaux. La chaleur était accablante, et le thermomètre de Fahrenheit marquait à l'ombre 90°. On passa après midi auprès de la demeure d'un fermier nommé Plessis, sur la Doorn-Rivier; la maison était abritée du côté du nord par une singulière espèce de collines; elles étaient formées du fumier des brebis, qui depuis un grand nombre d'années viennent brouter les buissons du Karroo. On campa à l'entrée du Lange-Kloof; la nuit, les bœufs s'échappèrent pour chercher de la pâture, et le lendemain matin il se passa plusieurs heures avant qu'on pût atteler. Dans le défilé de Lange-Kloof, la végétation avait également disparu. Le 25, on traversa la rivière des Moulins, auprès de la demeure du fermier Terblanche; après midi on passa la rivière de Keurboom, et on gravit une rive escarpée d'où l'on descendit dans une petite vallée qui porte le nom hottentot de Gourna. Après avoir dételé sur la hauteur au-delà de cette vallée, on fut surpris par une pluie accompagnée de tempête, en sorte qu'on ne put même dresser la tente, et que M. Hallbeck fut obligé de coucher dans son chariot. La pluie cessa vers le matin; le temps s'était beaucoup refroidi. On se procura du pain dans la route chez le fermier

Zondag; la nuit suivante il y eut également beaucoup de pluie et de vent, et le missionnaire la passa de nouveau dans son chariot. Un loup se glissa près des bestiaux, mais sans les attaquer. Cet animal fait beaucoup de ravages dans le pays; aussi chaque paysan a son piége aux loups, ou une fosse enfermée dans une cabane.

On passa le lendemain la Diep-Rivier, et on détela devant la Dwars-Rivier; comme la pluie recommença, on craignit que la crue de la rivière n'empêchât plus tard le passage; en conséquence, on se hâta le 28 de la traverser, et on apprêta le dîner au milieu d'une pluie accompagnée de grêle. Heureusement il y avait beaucoup d'herbe, grâce aux pluies, et les bœufs se dédommagèrent de leur longue privation. Il fallut passer encore la nuit dans le chariot; le 29, le temps s'éclaircit, et on put camper sous la tente auprès de la Kroom-Rivier. On traversa le lendemain trois fois cette rivière, qui était assez haute. Pour éviter deux autres gués profonds, on fit, le 31, un détour par une hauteur rocailleuse, et on s'arrêta à la ferme de Diep-Rivier, où l'on put se procurer du lait et de l'orge; mais ce grain coûta le double de ce qu'il aurait coûté à Uitenhagen. Le passage de la Diep-Rivier ne s'effectua pas sans difficulté : en descendant vers la rivière, on vit les débris d'une voiture qui y avait versé; au-delà de Diep-Rivier, à la ferme de Potgieter, auprès du Leeuwenbosch, notre voyageur fut accueilli avec beaucoup d'hospitalité; on lui fit présent de lait, de beurre et de viande de bœuf frais; il donna en retour

du riz et du thé. On alla camper au-delà de la rivière de Tollbosch; mais le vent, ayant déchiré la tente, força le missionnaire de se réfugier dans son chariot. Il fallut raccommoder la tente le lendemain en route; puis on descendit par un chemin rocailleux vers la rivière de Chamtoos; l'un des bœufs en fut tout éclopé; heureusement on aperçut dans les buissons qui couvrent les bords de la rivière l'attelage que la mission d'Enon venait d'envoyer au-devant du voyageur. Celui-ci visita en passant une propriété de la mission de Bethelsdorp appelée Hankey; on a eu l'intention d'en faire un potager pour cette mission; mais à cet effet il faudrait conduire dans les terres une partie de la rivière de Chamtoos. Après avoir passé quelques heures avec M. Messer, qui occupe cette propriété avec sa femme, notre voyageur rejoignit son chariot, et campa sur la hauteur qui domine la rivière de Louri : les pâturages et les bois y alternaient d'une manière agréable. En descendant le lendemain par un défilé pittoresque, on vit un des beaux oiseaux dont le nom a été appliqué à la rivière. Après l'avoir traversé, on monta vers le Galgenbosch, qui présente le tableau d'un beau site de forêts en Europe, et d'où l'on jouit d'une vue étendue sur l'océan indien, qui baigne le pied de la colline. Le chemin qui descend vers la rivière Van-Stade était un des plus mauvais de toute la route; il l'était devenu davantage encore par suite des pluies. On arriva pourtant sans accident, sous un beau clair de lune, au bord de la rivière, et on remonta de même la hauteur opposée jusqu'à un étang où l'on dressa la tente

On entra le 4 juin à Uitenhagen, où M. Hallbeck fut très bien accueilli par le landdrost. Pour la première fois depuis trois semaines, il coucha sous un toit; cependant sa santé ne s'était pas mal trouvée pour avoir campé en plein air; sa petite fille, qu'il avait emmenée, et qui, en partant de Gnadenthal, avait été si faible qu'on avait craint qu'elle ne mourût en route, se portait à merveille. Le commandant Muller, avec lequel M. Hallbeck s'entretint, lui donna des renseignements sur les Tamboukkis, dont il connaissait bien les mœurs et le territoire. Il pensa qu'une mission chez ce peuple serait une entreprise assez facile à exécuter, et que cet établissement pourrait avoir le même succès que celui de Gnadenthal chez les Hottentots.

M. Hallbeck continua son voyage le 5, et passa la nuit sur une hauteur couverte d'herbe, à moitié chemin entre Uitenhagen et Enon. Le lendemain, parvenu au Berste-Kraal, il aperçut sur une hauteur voisine une troupe de quelques centaines d'éléphants; des feux allumés au-delà de la colline annonçaient la présence de chasseurs qui voulaient répandre le désordre dans cette troupe, ou se garantir de ses attaques. Ayant passé sans difficulté la Zondag-Rivier, qui avait à peine assez d'eau pour couler, notre voyageur arriva dans la mission d'Enon. Il y demeura une quinzaine de jours; il fit dans cet intervalle, avec deux missionnaires, une excursion dans les montagnes dites Zuurbergen, et y gravit une cime très élevée qui en son honneur reçut le nom de cime de Hallbeck. L'auteur aurait dû au moins en indi-

quer plus exactement la position; mais, à l'exemple d'autres missionnaires, il ne s'occupe principalement dans son voyage que de son entreprise pieuse. Il nous apprend qu'il ne se remit en route qu'après avoir reçu la communion avec les habitants de la mission. Il fut accompagné cette fois par le frère Fritsch, par trois Hottentots dont l'un, connaissant le pays des Tamboukkis, servait de guide; par un Cafre et par un Tamboukki : ces deux derniers appartenaient à la communauté d'Enon, et devaient faire les fonctions d'interprètes. Ils partirent le 19 en prenant à l'est de la Witte-Rivier. La montée fut pénible à cause des chemins devenus glissants à la suite des pluies. On passa la nuit sur la hauteur où les Hottentots s'occupent d'agriculture, et le lendemain on passa par les défilés des Zuurbergen, où autrefois les Cafres avaient leurs repaires difficiles à attaquer. C'est dans cette contrée qu'ils assassinèrent le landdrost Stockestrœm, dont il a été parlé dans les relations de voyage de Lichtenstein et de Latrobe. A la gauche de la route se présentaient des bas-fonds d'un aspect très pittoresque où naissent les sources de la Witte-Rivier, et à la droite coulaient celles de la rivière de Kourney. Sur quelques points de ces montagnes, on avait une vue extrêmement étendue; du haut des dernières, on apercevait toute la contrée avec ses montagnes jusqu'à la Cafrerie. A cause des sinuosités des chemins de montagnes, on ne fit qu'une petite journée. Le 21, on descendit dans la plaine ou le Karroo, sillonné par la rivière des Boschimans. Il avait fait chaud sur le versant où

l'on avait campé; cependant on trouva de la glace dans la plaine. On s'arrêta quelques heures après avoir traversé la rivière : on vit passer alors une nuée de sauterelles. Ces animaux ravageaient tout dans la contrée depuis quelques mois. « La puissance de l'homme, dit l'auteur, a peu d'effet contre ce fléau terrible; le feu même, dont les ravages sont si redoutables, est impuissant, car une nuée de sauterelles l'éteint; et quoique des millions de ces insectes périssent par l'avidité des brebis, des chiens et d'autres animaux, qui tous mangent des sauterelles, la diminution de la masse est à peine sensible. Cependant le Seigneur de la nature a mis aussi des limites aux ravages des sauterelles, en faisant paraître de temps en temps des troupes innombrables d'oiseaux qu'on dit semblables aux hirondelles de montagnes, et qui dévorent en peu de temps les plus forts essaims; aussi, lors de notre passage, les colons se consolaient déjà, parce qu'on avait commencé à apercevoir ces oiseaux du côté des montagnes neigeuses. On me raconta aussi que les sauterelles s'égarent quelquefois sur la mer, et y périssent; ce qui était arrivé récemment, à ce qu'on prétendait, à l'embouchure de la rivière des Boschimans. Une autre circonstance, qui peut-être n'est pas généralement connue, mérite aussi d'être mentionnée; c'est que les sauterelles ne touchent point aux champs semés de pois, en sorte qu'il reste toujours quelque chose au paysan, s'il a la précaution de semer ce légume. »

On traversa après midi la plaine des Springboks,

où l'on vit une quantité de ces belles antilopes; mais on ne put parvenir à en tuer. On alluma les feux de nuit au-delà de la Brack-Rivier. Des loups et des jakals firent retentir la solitude de leurs hurlements, mais sans troubler le camp des voyageurs. Il est rare que les bergers, dans cette contrée, n'oublient pas quelques unes des milliers de brebis qu'ils mènent paître pendant le jour. Ces animaux abandonnés deviennent infailliblement la proie des bêtes féroces; il en est de même des antilopes que les chasseurs ont blessées. Aussi les animaux carnassiers abondent.

En passant le lendemain auprès de la ferme de Van Vywer, on trouva encore une nuée de sauterelles; on franchit après midi une colline de la chaîne de Bruintjes-Hoogte, et on passa la nuit auprès de la petite rivière aux Poissons, à une lieue de Somerset. Le landdrost de ce lieu, averti de l'approche des missionnaires, envoya au-devant d'eux des chevaux de selle. Ils en profitèrent le lendemain matin pour se rendre de bonne heure à Somerset, après avoir passé la petite rivière aux Poissons dont le cours est rapide. C'est par le landdrost que M. Hallbeck apprit ce qui avait donné lieu à la démarche faite par le chef Bauana pour avoir une mission sur son territoire. Le landdrost ne doutait pas que cet établissement ne pût réussir : il promit de seconder les missionnaires autant qu'il dépendrait de lui; il s'offrit même à les accompagner sur le territoire des Tamboukkis, et à les présenter au chef Bauana. En conséquence, il fut arrêté que les voyageurs continue-

raient de se porter vers la frontière, et que, le 20, le landdrost les rejoindrait, et qu'ils se rendraient ensemble au kraal du chef.

M. Hallbeck se reposa donc quelques jours à Somerset. Il vint dans ce lieu quelques Cafres, porteurs d'une lettre du missionnaire de Chumie, qui annonçait qu'un certain nombre de Cafres de cette colonie se rendraient le 4 juillet au marché de Somerset, le premier marché de ce genre qu'on avait ouvert sur cette lisière du pays en faveur des Cafres. Auparavant, les hostilités continuelles de ce peuple et la méfiance du gouvernement colonial avaient empêché des relations commerciales suivies entre la colonie et la Cafrerie; à la longue on s'est relâché de la rigueur ancienne, et comme les Cafres ont commencé à se comporter plus paisiblement, le landdrost était d'avis qu'il fallait les laisser venir librement aux marchés de la colonie. D'après ce que M. Hallbeck a appris dans la suite, le premier essai d'un marché à Somerset a réussi à la satisfaction des deux partis. Pour les Tamboukkis, il a été établi un marché sur la rivière de Zwart-Kay. Il n'y a que les Boschimans qui ne prennent aucune part à ces progrès de la civilisation, et ce malheureux peuple reste toujours dans son horrible barbarie. Sans être des voisins aussi dangereux qu'autrefois, ils continuent pourtant de faire de temps en temps des incursions, et les colons des frontières sont exposés, comme par le passé, à des déprédations, et même à des assassinats, de la part de ces sauvages. Leur infériorité intellectuelle et morale est telle, qu'ils ne

savent même pas qu'un meurtre est un crime. Tuer leur prochain et tuer un animal féroce, est pour eux la même chose. Quand, pris sur le fait, ils sont interrogés par le juge, ils avouent le délit avec la plus grande indifférence, même en souriant. Cependant les Boschimans qu'on voit au service des paysans de la colonie sont actifs et montrent de l'intelligence. Le landdrost même est servi fidèlement par deux garçons de cette race; l'un avait été mis aux fers, dans son enfance, pour avoir pris part à un assassinat; par humanité, le landdrost l'a pris chez lui, et il n'a jamais eu lieu de se repentir de sa bonté.

Le dimanche 24, les voyageurs assistèrent au service divin de la communauté des réformés; faute d'église, on se sert d'un petit bâtiment attenant à la prison. A la fin de sa prière, le pasteur mentionna le voyage des missionnaires moraves. «Quel changement s'est opéré sous le rapport de la tolérance, depuis une trentaine d'années! s'écrie M. Hallbeck. Quand on construisit Gnadenthal, un ecclésiastique hésita d'accorder aux frères moraves l'usage d'une cloche; et maintenant voilà son collègue à Somerset qui prie avec la communauté pour le succès de la prédication de ces mêmes frères.»

Les voyageurs partirent le même jour avec un attelage de bœufs fourni par le landdrost; ils prirent une direction sud-est, afin de tourner le Boschberg. Après une marche de quatre heures, ils établirent leur camp auprès de la ferme de Louv-Rasmus, qui est adossée au versant oriental du Boschberg. Le lendemain ils continuèrent de longer cette montagne,

qui était à leur gauche, tandis qu'ils avaient la grande rivière aux Poissons à leur droite; ils firent leur repas de midi au confluent de cette rivière et de celle des Baviaans ou Singes. L'herbe pour les bœufs ne manquait pas dans cet endroit, mais elle était fanée. On voyait de loin la cime sur laquelle s'étaient postés, en 1815, les mécontents ou rebelles; c'est là qu'ils furent cernés et faits prisonniers. Cinq d'entre eux subirent ensuite la peine capitale. Le conducteur entretint nos voyageurs de cette guerre, à laquelle il avait pris part comme sergent dans les troupes du Cap.

Après midi on passa la rivière aux Poissons, qui n'avait qu'environ deux pieds d'eau, et on remonta la rivière des Baviaans pendant quatre heures. Le lendemain matin il fit un froid sensible, et le thermomètre de Fahrenheit ne marqua que 30° au-dessus de zéro. On voyagea ce jour encore huit lieues sur un chemin rocailleux, le long de la rivière des Baviaans. On fit une visite à un colon écossais, William Prinslo, et on s'arrêta pour la nuit chez un autre colon de la même nation, nommé Rennie, qui connaissait particulièrement le pays et le chef des Tamboukkis, et qui fut à même de donner aux missionnaires des renseignements instructifs sur le peuple chez lequel ils comptaient s'établir. Il ne doutait point du succès de leur pieuse entreprise.

Depuis que l'on avait quitté les bords de la rivière aux Poissons, on avait toujours monté; la ferme de M. Rennie était située à une élévation considérable, et il y avait derrière cette propriété une montagne assez haute, couverte de verdure, et appelée par

cette raison Groenberg ou montagne verte, qu'il fallait franchir avant d'atteindre la frontière de la colonie et le pays des Tamboukkis. Dans ce pays, la quantité de neige qui tombe quelquefois cause de grands ravages dans les nombreux troupeaux de moutons. Nos voyageurs virent le lendemain matin, 27 juin, toute la terre couverte de neige, sous une température de 32° Fahrenheit. Cet aspect, étrange pour les gens de leur suite qui, nés en Afrique, n'avaient jamais vu de neige, n'était pas rassurant sous le rapport de la subsistance des bestiaux : aussi M. Rennie fit quelque difficulté de laisser partir les voyageurs, parce que la quantité de neige devait rendre le passage très difficile, et si elle fondait, la montée deviendrait extrêmement pénible. Cependant ayant donné rendez-vous au landdrost sur la frontière, M. Hallbeck ne voulut pas se faire attendre. Il se mit donc en route malgré la neige, en se dirigeant au nord. Après une heure et demie de marche, il arriva à la ferme de Pringle, vieillard septuagénaire qui avait quitté sa patrie avec sa famille pour aller s'établir au cap de Bonne-Espérance. On le nommait dans le pays le patriarche de Baviaans-Rivier. Ces Écossais offrirent l'hospitalité à notre voyageur; mais il ne crut pas devoir l'accepter. Passé la ferme de Pringle, la route cessait : il fallut se frayer un chemin comme on put. Après avoir traversé le défilé ou kloof de Wagenpad, on commença de gravir le Groenberg; mais à peine cette montée eut-elle été essayée, que les bœufs, qui ne purent faire dans la neige des pas solides, refusèrent d'avancer. Il fallut

dételer et chercher un renfort chez le fermier Pringle. Ce ne fut que vers le soir que ce renfort arriva; on n'avait fait que quelques centaines de pas lorsque la nuit tomba. On ne pouvait plus avancer sans risque de s'égarer et de verser entre les rochers. On fit un bivouac au milieu de la neige; le froid fut tolérable pendant la nuit.

Le lendemain matin on attela le renfort fourni par le fermier voisin; mais à peine avait-on fait une cinquantaine de pas, que ces animaux, peu habitués au joug, renversèrent le chariot contre les roches. Heureusement le dommage ne fut pas considérable, et après avoir remis tout en bon état, on gravit, sans autre accident, la première terrasse du Groenberg. En approchant de la cime, les bœufs ne pouvaient plus avancer, à cause de l'état glissant de la route. On découvrit un chemin plus solide, et on arriva enfin au sommet, où M. Hallbeck vit pour la première fois des troupes de hartebeests : ces animaux avaient la grandeur des cerfs d'Europe.

On descendit ensuite avec assez de facilité, mais au passage de la rivière de Tarke le chariot s'embourba; il fallut le laisser dans la rivière et camper sur le bord, dans le froid le plus vif que M. Hallbeck eût encore ressenti en Afrique; à peine put-on trouver assez de bois pour faire du feu; et les missionnaires, ne pouvant décharger le chariot, n'eurent que leurs manteaux et d'autres pièces de vêtements pour se couvrir pendant la nuit. Le lendemain matin le thermomètre de Fahrenheit ne marqua que 25° au-dessus de zéro; la rivière était couverte de glace. A

l'aide de dix bœufs vigoureux empruntés à un paysan du voisinage, on tira enfin le chariot de la rivière, et on le conduisit par des chemins rapides et à peine frayés, jusqu'à la demeure de ce paysan, appelé Krügel. Averti du retard des missionnaires, le landdrost, accompagné du colon Rennie, vint au-devant d'eux; et il fut convenu qu'il se rendrait avec eux à cheval chez Bauana, tandis que leur chariot suivrait jusqu'au Zwart-Kay, rivière qui forme la limite de la colonie.

Pendant qu'on s'apprêtait au départ, il arriva quatre Tamboukkis qui se trouvaient sur le territoire de la colonie. Ils s'assirent familièrement auprès du chariot, après avoir salué les voyageurs par les mots hollandais de *goeden dag*, bonjour. Ils n'avaient d'autre vêtement qu'un kaross de peau de bœuf jeté négligemment sur les épaules. Le premier instrument que M. Hallbeck vit entre leurs mains, ce fut un couteau de la fabrique de Gnadenthal. L'un d'eux essaya d'amuser les voyageurs en jouant du gourrha, sur lequel instrument il faisait entendre sans cesse quatre notes successives; un autre s'efforça d'attirer leur attention par l'appareil qui lui servait pour fumer du tabac, ou plutôt du dacca. Cet appareil consistait en une pipe pétrie d'argile et de bouse de vache, en quelques tuyaux et en deux cornes de bœuf. Il remplissait d'eau les deux cornes, enfonçait dans l'une le tuyau de la pipe remplie de dacca, puis mettant le bout du tuyau dans la bouche, il aspirait avec un grand effort la fumée à travers l'eau, et la tenait enfermée dans sa bouche. Il prenait ensuite une gorgée d'eau dans la seconde corne, pour

rafraîchir davantage, à ce qu'il semblait, la fumée; après cela il rejetait l'eau par un autre tuyau, et avalait la fumée qu'il avait rafraîchie.

Après midi, M. Hallbeck se dirigea avec le landdrost et M. Rennie par Groennek en droite ligne vers le Zwart-Kay, que le chariot ne pouvait atteindre qu'en tournant deux plateaux. Ils rencontrèrent en route deux colons de la frontière, Zaccharie du Beer et Christian Moller, qui connaissaient Bauana et son territoire; le second jouissait même de beaucoup de crédit auprès de ce chef. Le landdrost les engagea tous deux à retourner et à accompagner les missionnaires. Après une heure et demie de marche, ils arrivèrent à la demeure de Zaccharie du Beer; derrière sa maison, sur la hauteur du Groennek, on jouit d'une belle vue sur la contrée qui s'étend vers les montagnes des Hambous et de la Tempête, dans lesquelles naît la rivière d'Orange, ainsi que vers les rivières de Klaas-Kay, Smits-Kay et Zwart-Kay. On trouva, sur la propriété de ce colon, un vieux Tamboukki appelé Gioule, qui fit beaucoup d'amitiés aux missionnaires, et fut bien aise d'apprendre que des instituteurs allaient s'établir dans son pays. Ce Tamboukki avait le bras droit orné de treize anneaux de cuivre.

Le soir on s'arrêta dans la cabane du colon Moller, laquelle n'était construite qu'en roseaux, comme toutes les cabanes de la contrée. Les deux colons, ainsi que Rennie, qui tous étaient chasseurs, entretinrent les voyageurs de leurs aventures de chasse. Ils poursuivent en société les éléphants et les lions,

s'absentent de chez eux quelquefois pendant des mois, et se font suivre de quatre à six chariots. Le 30 juin, les voyageurs se rendirent à cheval chez Bauana; ils se firent accompagner par l'interprète et par quelques garçons qui portèrent leurs fusils. Ils passèrent entre des collines rocailleuses que M. Hallbeck regarde comme les derniers chaînons du Winterberg ou des monts d'hiver. On rencontra par-ci par-là des kraals et des troupeaux appartenant aux Tamboukkis; les habitants accueillirent les voyageurs avec un air bienveillant et avec la confiance qui leur est particulière. Ils ne manquèrent pas, il est vrai, de mendier des cadeaux; cependant il était aisé de se débarrasser d'eux. Ayant appris que M. Hallbeck venait pour leur donner de l'instruction, ils firent entendre des cris, qui, selon l'interprète, exprimaient leur joie.

Après avoir voyagé pendant trois heures, et après avoir fait une chasse infructueuse à une troupe nombreuse de couaggas, les voyageurs arrivèrent chez le chef Bauana. Connaissant les compagnons de M. Hallbeck, il reçut les étrangers sans cérémonie; ils lui tendirent la main, s'assirent par terre à ses côtés, et commencèrent à s'entretenir avec lui, par le moyen de l'interprète, sur des choses indifférentes. Quiconque avait fumé, remplissait sa pipe; les missionnaires distribuèrent le tabac qu'ils avaient apporté pour en faire des cadeaux. Les femmes vinrent se mêler à la société, présentèrent du lait aux voyageurs pour les rafraîchir, et demandèrent à leur tour des prises de tabac, qu'elles s'enfoncèrent

ensuite dans le nez à l'aide de petites cuillers de bois. Les petits enfants même, parmi lesquels se trouva une fille du fameux Gaïka, chef dont il a été parlé dans les voyages précédents, abordèrent les étrangers sans crainte, et commencèrent à jouer avec eux. Bientôt la conversation s'anima au point que l'interprète eut de la peine à répondre à tous.

Le landdrost rappela enfin à Bauana l'entretien qu'il avait eu auparavant avec lui, au sujet de l'établissement d'une mission, et il lui dit que M. Hallbeck était venu pour savoir quel emplacement on pourrait lui donner. Bauana en désigna un dans le lointain, et promit d'aller avec les voyageurs pour le leur montrer. De son côté, le landdrost s'engagea à bâtir, pour Bauana, une maison dans le voisinage de la mission. Il invita ce chef à lui faire une visite à Somerset; on lui donnerait un cheval pour s'en retourner.

Après cet entretien, le landdrost prit congé de Bauana pour reprendre le chemin de son chef-lieu. M. Hallbeck et son compagnon allèrent trouver leur chariot, en traversant des plaines couvertes d'herbe. Ils voyaient partout des kraals de Tamboukkis appuyés contre les collines, et de nombreux troupeaux de bétail qui, au coucher du soleil, rentraient dans les parcs. On leur assura que, plus vers le nord et vers l'est, le pays était également très peuplé. En approchant des cabanes, les voyageurs furent salués par les acclamations joyeuses des habitants. Les missionnaires furent contents de rejoindre leur chariot et de se restaurer; car, depuis le matin, ils n'avaient

pris qu'un peu de lait caillé que les indigènes leur avaient offert dans leurs paniers malpropres, et qui n'était pas un mets très appétissant.

Ils avaient fait, dans la journée, environ treize lieues dans le pays des Tamboukkis, et leurs compagnons, qui en connaissaient toutes les localités, furent à même de compléter leurs observations sur ce pays. En voici la substance. Toute la contrée habitée par les Tamboukkis qui sont gouvernés par Bauana n'offre, pour ainsi dire, qu'un seul tapis de verdure; car la plupart des collines même sont couvertes d'herbe; en hiver, les troupeaux y trouvent de l'herbe en abondance. Partout jaillissent des sources considérables; la contrée, surtout au nord-est du séjour de Bauana, où les missionnaires peuvent s'établir, est bien arrosée : deux rivières la traversent; ce sont celles de l'Oskraal et de Klipplaet; celle-ci est même une des plus fortes rivières que M. Hallbeck ait vues dans l'Afrique méridionale. Cependant le bois y manque; on n'a d'autre combustible que les saules le long des rivières et les buissons d'épine dispersés dans la contrée. Pour trouver du bois de charpente, il faut aller jusqu'au Zuurberg, qui fait partie des montagnes où naît la rivière d'Orange, et qui est éloigné d'une journée de la demeure de Bauana.

Le climat du pays des Tamboukkis est plus froid en hiver que celui de la plus grande partie de la colonie du Cap; cependant il y fait moins froid qu'aux environs de la rivière des Baviaans, du Groenberg et des Sneeuwberg.

Pendant le séjour de M. Hallbeck au pays des Tamboukkis, dans la saison hivernale, le thermomètre n'y baissa jamais jusqu'au point de congélation, comme il fait souvent à Énon, et, vers midi, on eut ordinairement une chaleur de 70° Fahr., et davantage. En été, la chaleur est assez modérée, grâce à l'élévation du terrain. C'est dans le voisinage de ce plateau que naissent plusieurs des principaux fleuves de l'Afrique méridionale, tels que la rivière d'Orange, le Wittkay, la grande rivière aux Poissons; et, d'après les mesures barométriques prises par plusieurs observateurs, les sommités les plus élevées de cette partie de l'Afrique se trouvent également dans le voisinage, aux monts Winterberg. On ressent ici, comme dans la partie adjacente de la colonie et dans la Cafrerie, des vents violents; c'est là probablement la cause qui empêche les arbres d'y croître, et voilà ce qui rendra difficile l'établissement des plantations. C'est peut-être aussi pour cela que les cabanes rondes de Tamboukkis sont ordinairement appuyées contre un ou plusieurs troncs de mimoses, qu'on entrelace dans les roseaux de ces chaumières. Il pleut rarement l'hiver; mais il tombe un peu de neige, comme dans l'intérieur de la colonie du Cap. Au printemps et en été, des pluies d'orage viennent rafraîchir la terre : il paraît que ces pluies ne manquent jamais; du moins les Cafres et les Tamboukkis n'ont pas encore eu l'idée de pratiquer des irrigations. Avant que les Tamboukkis vinssent s'établir dans ce pays, il abondait en gibier, tels que springbocks, couaggas, hartebeests, gnou-

élans, etc. : alors il était infesté aussi de lions et d'autres bêtes féroces. Depuis ce temps, les chasses des Tamboukkis ont réduit considérablement les diverses espèces de gibier, et, par contre-coup, la quantité de bêtes féroces. Toutefois, le gibier n'y manque pas encore, et les lions causent quelquefois des ravages. Dans une plaine aride, qui s'étend entre ce pays et la Cafrerie, on voit paître des troupes innombrables d'antilopes, et on y observe des douzaines de lions ensemble.

Les kraals des Tamboukkis et des Cafres ne sont guère considérables. Autant que M. Hallbeck a pu voir, un kraal ne se compose ordinairement que d'une famille et des personnes qui en dépendent. Subsistant uniquement de leur bétail, les habitants ne pourraient d'ailleurs vivre en sociétés nombreuses. Le parc au bétail se trouve habituellement au milieu; c'est une aire circulaire ceinte de buissons d'épines; autour de cette enceinte, où l'on tient le bétail pendant la nuit, sont érigées quelques cabanes en forme de ruches. On y entre par une ouverture haute seulement de trois pieds; l'intérieur même est si bas qu'on ne peut s'y tenir debout. Quand le bétail est allé au pâturage, les hommes passent leur temps dans le parc, qui tient lieu de salle de conseil, de salle à manger, de battoir, de magasin, de place de sépulture. C'est là que les anciens s'assemblent sur le fumier pour délibérer; c'est là que dansent les adultes et que jouent les enfants; c'est là que l'on conserve le grain cafre dans des fosses souterraines; c'est là enfin que l'on enterre les chefs : quant aux

morts de la classe du peuple, on les abandonne aux bêtes féroces. Chez Bauana, M. Hallbeck remarqua que chacune des sept femmes de ce chef avait sa cabane particulière, qu'elle avait bâtie elle-même; il y avait, de plus, une cabane où demeuraient quelques hommes; c'étaient peut-être des convives, car les visites paraissent être une coutume chez ce peuple, habitué à une vie oisive.

Les Tamboukkis et les Cafres ne sont, dans le fond, qu'un seul et même peuple; il y a, en effet, entre eux identité de langage et de mœurs : on prétend aussi qu'ils sont de force numérique égale; seulement les Tamboukkis ont adopté dans leur idiome moins de ces sons claquants, particuliers aux Hottentots, et que les Cafres paraissent avoir imités depuis qu'ils se sont établis dans le pays qu'occupaient autrefois les Hottentots, entre les montagnes d'Hiver, la côte, la Keiskamma et le Bashee, et dans lequel les fleuves et autres localités portent encore des noms empruntés à la langue de cette nation.

Les Tamboukkis obéissent à divers chefs, qui paraissent n'avoir formé aucune alliance politique entre eux. Vosannie est, parmi les Tamboukkis, le chef le plus puissant, comme Hinza chez les Cafres; les autres chefs qu'on a nommés à M. Hallbeck sont Tzatzoo, Tzopo et Bauana. Ce dernier, fils de Tzatzoo, paraît être un des chefs les plus faibles : le landdrost évaluait pourtant à un millier le nombre de familles qui reconnaissaient son autorité. Vosannie est celui dont la tribu est la plus éloignée de la colonie du Cap; il a été souvent visité par les

Européens : cependant on le dit méfiant ; il n'a encore voulu permettre à personne de traverser son territoire. Autrefois la tribu de Bauana habitait, avec les autres Tamboukkis, davantage vers le nord-est, au-delà du Wittkay ; elle était alors plus riche et plus puissante qu'actuellement. Il y a quelques années, les Tamboukkis furent surpris, battus et dépouillés par les Fetchannas, dont l'origine et l'histoire sont encore dans l'obscurité ; car on ignore si c'est une nation ou une troupe de brigands. Thompson en a parlé comme d'une troupe de brigands : ce voyageur les appelle Ficanis (1). Chassés de leur sol natal, les Tamboukkis se retirèrent vers les frontières de la colonie ; et, après le départ des Fetchannas, leur pays fut occupé par une tribu de Cafres sous le commandement d'un chef appelé Boukhou, fils de Hinza : ces Cafres ou Boukhannas empêchent maintenant les Tamboukkis de reprendre leur territoire, qui paraît être perdu pour ses habitants primitifs.

L'arrivée des Tamboukkis dans leurs demeures actuelles entre les montagnes d'Hiver et de Tempêtes, et entre les rivières Blanche et Noire (Wittkay et Zwartkay), déplut d'abord aux colons blancs, voisins de la frontière, parce que ce pays désert leur avait servi pour la pâture de leur bétail et pour leurs chasses, et ils étaient assez disposés à repousser les nouveaux occupants ; cependant leur landdrost leur fit sentir qu'ils n'avaient aucun droit aux terres hors

(1) Voyez ci-dessus, p. 55.

de la colonie, et il les engagea, dans leur propre intérêt, à entrer en relation amicale avec les Tamboukkis. Les colons suivirent ce conseil, et s'en trouvèrent bien : il s'est établi, en effet, entre les colons et les Tamboukkis, des relations qui ont tourné au profit de l'un et l'autre peuple. Les sauvages viennent librement dans la colonie, et les paysans étendent leurs chasses jusque chez les Tamboukkis. Ceux-ci, loin de voler chez les colons, ont plusieurs fois contribué à la restitution des bestiaux volés par les Cafres et les Boschimans. Par reconnaissance, le district de Somerset fit présent, il n'y a pas long-temps, à Bauana de trente pièces de bétail, et de cent brebis et chèvres. Bauana demanda, soit spontanément, soit d'après l'avis des colons, au landdrost de Somerset, que des blancs vinssent s'établir sur son territoire, pour lui enseigner l'agriculture et le protéger contre les Fetchannas. Cette demande ne fut pas écoutée; mais on lui insinua qu'il fallait solliciter l'établissement d'une mission; ce qui serait pour lui un gain à la fois sous le rapport de l'instruction et de la sûreté. Nous avons vu plus haut que ce fut pour satisfaire à ce désir que le gouvernement colonial engagea les missionnaires de Gnadenthal à se rendre chez les Tamboukkis.

Le 1er juillet, M. Hallbecket son compagnon retournèrent chez Bauana; comme c'était dimanche, leur intention était de célébrer leur culte en présence de ce chef. Ils le trouvèrent avec son frère Jalopo, son fils Mapaas, et une douzaine de conseillers assis sur le fumier sec dans le parc au bétail;

les autres hommes du kraal étaient rangés sur les deux côtés, chacun ayant auprès de lui un paquet d'hassagaies. M. Hallbeck se doutait qu'on voulait lui donner une audience solennelle. Il entra dans le cercle, tendit la main au chef, et lui rappela le but de son voyage. Bauana montra les mêmes dispositions que la première fois. Avertis de l'étiquette qui ne permet pas d'entrer en matière dès la première audience, M. Hallbeck et son compagnon se retirèrent auprès de leur chariot. Bientôt quelques Tamboukkis de la classe du peuple se montrèrent; ensuite les missionnaires reçurent la visite de Bauana, de son frère et de son fils; tous se mirent à mendier des cadeaux. Il y avait, en général, peu de dignité dans la tenue du chef; son kaross de peau de tigre et de chat était plus mauvais et plus déchiré que celui de ses courtisans, envers lesquels il se comportait très familièrement. M. Hallbeck ne crut voir en lui qu'un enfant d'un bon naturel; car il avait la légèreté et l'insouciance d'un enfant. Dans un entretien que les missionnaires eurent avec lui au sujet de leur projet de s'établir dans son pays, toute son attention fut absorbée par une clef de montre qu'il apercevait sur le compagnon de notre voyageur. Il mendia, comme ses gens. Les fils de laiton et les boutons que les missionnaires avaient apportés pour servir de petits cadeaux, ne firent pas fortune, les premiers étant trop minces, et les seconds trop grands pour la mode du jour; car il y a aussi des modes chez les Tamboukkis et les Cafres; et les marchands de la colonie perdent souvent beaucoup par

les achats et l'expédition de marchandises qu'ils croient pouvoir débiter facilement chez ces peuples, mais qui viennent de passer de mode. Heureusement M. Hallbeck avait apporté des choses plus agréables, telles que tabac à fumer et à priser, des mouchoirs pour serrer autour de la tête, des briquets, des couteaux de Gnadenthal, et de petites haches. Ces marchandises lui servirent aussi pour échanger des outils et des vêtements.

Parmi ceux qui reçurent des cadeaux se trouvait un Tamboukki de la tribu de Vosannie : il promit de montrer son cadeau à son chef, et de lui parler des missionnaires. Par lui, la nouvelle de leur arrivée aura été promptement répandue dans tout le pays des Tamboukkis.

Après la distribution des cadeaux, tous s'assirent autour du feu des missionnaires, et se mirent à fumer. On présenta au chef une tasse de café ; il en but la plus grande partie, et fit goûter le reste par ses enfants et ses gens, en tenant la tasse. Pendant ce temps, on avait abattu un bœuf dans le kraal; on en envoya un morceau aux missionnaires, qui le firent aussitôt rôtir, et le mangèrent avec leurs convives. Bauana renouvela ses assurances d'amitié, et promit de montrer aux missionnaires l'emplacement qu'il leur destinait. M. Hallbeck lui présenta, comme une marque d'affection, une plaque de cuivre doré, sur laquelle était gravé le nom du roi d'Angleterre. Il remit à son fils une autre plaque de cuivre, marquée aux armes de la Grande-Bretagne. Tous deux parurent fort contents de ces présents, et Bauana de-

manda s'il pourrait porter la plaque dorée quand il viendrait visiter la colonie. M. Hallbeck l'y engagea beaucoup.

Le soir, Bauana pria M. Hallbeck de visiter son enfant, qui était malade. Le missionnaire, sachant que ce peuple a peur d'être ensorcelé par les étrangers, regarda cette invitation comme une grande marque de confiance, et visita l'enfant. Il lui fit prendre une potion de sa pharmacie portative; et comme Bauana se plaignait de coliques, il fallut donner aussi une potion à ce chef. A son tour, M. Hallbeck invita Bauana et ses gens à assister à la séance religieuse qu'ils allaient tenir à cause du dimanche. Le frère Fritsch adressa d'abord une allocution à l'assemblée, et fit ensuite une prière, la première peut-être dans laquelle, dit M. Hallbeck, on eût invoqué le nom de Dieu en ce pays. On chanta un hymne, que les Tamboukkis écoutèrent en silence comme tout le reste. Après cette séance, ils se retirèrent, et les missionnaires allèrent se reposer : mais quelque temps après ils entendirent des chants, ou plutôt des hurlements affreux, qui durèrent jusqu'à minuit; les cris d'un terrible coryphée dominaient sur toutes les autres voix. Les missionnaires crurent entendre des cannibales célébrant leur festin sanglant. Ils apprirent, le lendemain, que c'était une réjouissance usitée toutes les fois qu'on tuait un jeune bœuf.

Le 2 juillet, les voyageurs reçurent encore beaucoup de visites, et furent obligés de distribuer de nouveau des présents. Bauana, après avoir fait sortir ses bestiaux du bercail, vint avec quatre ou cinq Tambouk-

kis pour accompagner les missionnaires à l'endroit qu'il avait désigné pour l'emplacement de la mission. Auprès de son kraal, situé, selon l'usage du pays, sur une pente, s'étend une chaîne de collines qui se prolonge vers le nord-est, sur un espace de trois à quatre lieues. Au sud-est de cette chaîne s'étend une belle plaine couverte d'herbe, limitée, vers la Cafrerie, par des collines plus élevées qui se rattachent aux montagnes d'Hiver : elle est arrosée par l'Oskraal, qui descend de ces montagnes et qui coule du sud au nord; il se joint, à l'extrémité et au nord-est de ladite chaîne, aux eaux du Klipplaet qui, étant issu des montagnes de la frontière de la Cafrerie, coule du sud-est au nord-ouest, et, après s'être uni à l'Oskraal, se jette, à une lieue au-dessous de ce confluent, dans le Wittkay. C'étaient les environs de ces confluents que vantaient comme excellents, pour l'emplacement d'une mission, les paysans de la colonie, qui les avaient parcourus maintes fois dans leurs chasses, et qui ont donné des noms hollandais aux rivières : ils représentaient surtout le Klipplaet, comme ayant de l'eau en abondance. Ce fut là aussi que Bauana conduisit les missionnaires.

Au lieu de s'y diriger en droite ligne par la vallée, ils firent le tour des collines, sur le versant desquelles ils trouvèrent une plaine très vaste, et offrant un bon pâturage : aussi voyait-on paître beaucoup de gibier. Moïse Baurman, conducteur des missionnaires, tua un hartebeest. En voyant ce grand animal tomber sous un seul coup, les Tamboukkis, qui n'en viennent à bout qu'en se réunissant en troupes,

et en forçant le gibier de s'engager dans un profond ravin, dirent avec un ton de conviction : « Moïse est fort! » C'est ce sentiment de leur faiblesse qui aura engagé les Tamboukkis à rechercher l'amitié et l'alliance des colons, surtout pour se mettre à couvert des incursions des Fetchannas, qui avaient enlevé à Bauana, non seulement son bétail, mais encore cinq de ses enfants. Ayant l'esprit moins belliqueux, les Tamboukkis sont aussi plus dociles que les Cafres, et par cette raison les missionnaires auront une tâche plus facile chez eux que dans d'autres tribus.

On s'arrêta sur la rive de l'Oskraal; et tandis que les gens de service s'occupèrent à dépecer le hartebeest qu'on venait de tuer, les deux missionnaires remontèrent les bords de la rivière dans un espace d'une lieue. Ces bords étaient généralement élevés; l'eau avait peu de pente; et le lit de la rivière, au lieu d'avoir un courant, ne présentait qu'une suite de mares ou trous d'hippopotames, dont quelques uns avaient un quart de lieue de long. Bauana assurait n'avoir jamais vu aussi peu d'eau; et le guide des missionnaires y en avait trouvé trois fois davantage six mois auparavant. Les missionnaires virent pourtant qu'il y en avait suffisamment pour faire aller un moulin, et pour arroser les champs. Par reconnaissance pour la découverte d'un local aussi favorable, ils rendirent le soir des actions de grâce à la Divinité, en présence des Tamboukkis.

Le lendemain, ils traversèrent la plaine entre l'Oskraal et le Klipplaet, pour visiter aussi les bords de la dernière de ces rivières. Leur marche fit lever

un grand nombre de springbocks, hartebeests, couaggas, et quelques gnous. Arrivés à la rivière, ils en trouvèrent l'eau aussi pure, mais plus abondante que celle de l'Oskraal, et ils apprirent que cette rivière coule avec la même abondance dans toutes les saisons, et ne tarit jamais. Cependant en la longeant jusqu'à son confluent avec l'Oskraal, ils remarquèrent que ses bords sont trop élevés pour qu'elle puisse être saignée sans de grands travaux, et servir aux irrigations. D'ailleurs, comme elle déborde quelquefois, elle détruirait facilement les travaux entrepris à cet effet. En outre, Bauana exprimait le désir de voir la mission plus près de lui. Toutes ces considérations déterminèrent les missionnaires à donner la préférence aux bords de l'Oskraal, du moins pour un premier établissement. Une nouvelle visite les convainquit que les bords de l'Oskraal avaient d'excellents terrains, faciles à arroser. Ils demandèrent de nouveau à Bauana s'il consentait à ce qu'une mission fût fondée sur les rives de l'Oskraal ; il répondit affirmativement, comme la première fois.

En revenant au kraal de ce chef, les voyageurs aperçurent un essaim de sauterelles qui ravageaient le pays, comme elles avaient fait l'année précédente. Ils reçurent beaucoup de visites, et furent traités en amis par les Tamboukkis. De part et d'autre on apprit les noms des personnes. Les femmes de Bauana rirent beaucoup en entendant M. Hallbeck prononcer les leurs. Les hommes s'amusèrent à mesurer leur taille avec celle du frère Fritsch, qui ne trouva que deux hommes, outre Bauana, qui fussent aussi grands

que lui. Le sexe mâle, chez les Tamboukkis et les Cafres, est du reste grand et bien fait; mais les femmes sont généralement petites. Peut-être cela vient-il des travaux pénibles dont elles sont chargées, et de leur séjour dans des cabanes basses et insalubres, pendant que les hommes se dispensent presque de tous les travaux, et passent la plus grande partie de leur temps en plein air.

Le soir, Bauana exprima le désir d'assister de nouveau à une séance religieuse avec ses femmes et ses gens. Les missionnaires y consentirent volontiers, regardant ce désir comme de bon augure pour leur mission future. Le chant des frères plut aux sauvages; quelques uns avaient même essayé, à la séance précédente, de faire leur partie dans le chœur.

Voyant toutes les difficultés aplanies par Bauana, il restait à examiner quels obstacles pouvaient opposer au succès de la mission l'idiome et les usages particuliers. Les frères crurent devoir consulter, à cet égard, d'autres missionnaires chez les Cafres, particulièrement ceux de Chumie, qui ne sont séparés du territoire des Tamboukkis de Bauana que par une chaîne de montagnes; cependant, comme le chemin n'était pas praticable pour les chariots, et comme Bauana aurait pu voir de mauvais œil cette visite, M. Hallbeek fut d'avis de retourner d'abord dans la colonie, et de se rendre de là à Chumie. Après avoir pris congé de Bauana, il rentra, le 4 juillet, avec sa suite, dans les limites de la colonie. Le lendemain, faisant un détour vers l'ouest pour tourner deux

montagnes tabulaires, situées auprès de la rivière limitrophe, il campa auprès de la ferme de Krügel. Deux de ses gens, qui avaient chassé, racontèrent qu'ils avaient vu dans une caverne, non loin de la route, toutes sortes de dessins, qu'ils supposaient avoir été tracés par les paysans qui viennent quelquefois dans ce pays faire la chasse aux springbocks et aux hartebeests. M. Hallbeck regretta de n'avoir pas été averti à temps pour les examiner par lui-même. Il présume que c'est la même espèce de dessins qui a été observée par Barrow, et qu'on attribue aux Boschimans.

Dans la matinée du 6, le thermomètre était baissé au-dessous du point de congélation. Sur une montagne auprès de la route, on voyait encore une traînée de neige, provenant de celle qui était tombée il y avait plus de huit jours. On traversa ce jour le Groenberg; on descendit dans le bassin pittoresque de la rivière des Baviaans, et on passa la nuit dans la ferme de Rennie. Cette fois, le chemin était beaucoup plus praticable que la première fois. On avait fait la veille huit lieues et demie, et ce jour on en fit neuf; ou du moins les bœufs tirèrent pendant neuf heures. Dans un endroit, il fallut d'abord raccommoder la route avant de pouvoir passer avec le chariot. Après avoir campé pour la nuit auprès de la ferme de Groot-Wilm-Prinzlo, on tourna, le 8, la montagne de Kakaberg, située entre la grande rivière aux Poissons et le Gonap, afin de visiter le poste mitaire ou Kakapost, où plusieurs anciens colons ou

disciples de Gnadenthal sont employés comme soldats. M. Hallbeck voulait partir de là pour visiter une partie de la Cafrerie. Il arriva vers le soir à ce poste, et rassembla les soldats appartenant à la communauté morave, malgré un tourbillon de poussière qui permettait à peine d'ouvrir les yeux. On prétend qu'il s'élève fréquemment de ces tourbillons sur le versant oriental du Kakaberg. L'officier qui commandait le poste venait de recevoir la nouvelle qu'un détachement des troupes sous ses ordres, stationné sur la rivière de Kaas-Smits, avait été obligé d'exercer des hostilités contre une horde de Mantatis de la rivière d'Orange : on se rappellera ces brigands du voyage de M. Thompson. Ayant enlevé le bétail d'un colon, ils avaient été poursuivis par les soldats; cependant, s'étant réfugiés sur l'escarpement d'un rocher au-dessous duquel ils avaient placé le bétail, ils empêchaient les soldats, par leurs hassagaies, d'approcher. Les troupes tirèrent alors sur les Mantatis, en tuèrent trois, firent un prisonnier, mirent le reste en fuite, et ramenèrent le bétail au colon. Le gouvernement a pris le parti, depuis quelques années, de placer les Mantatis, dont il avait pu s'emparer, chez les colons, en qualité de valets; mais souvent ces brigands s'enfuient, surtout quand ils sont brutalement traités par leurs maîtres. A leur goût naturel pour le brigandage se joint alors la vengeance, et ils ne laissent pas échapper une occasion pour commettre des vols chez les colons. On prétend néanmoins qu'à la mission de Chumie, où il y a éga-

lement des Mantatis, on n'a point à se plaindre de leur conduite, et qu'ils s'y distinguent même par leur application au travail.

M. Hallbeck se prévalut, le lendemain, d'une autorisation du gouvernement colonial pour demander des chevaux de selle au veldcornet du voisinage de Kakapost. Les chevaux furent promis pour le soir, et le veldcornet offrit de prendre soin des bœufs et des chevaux fatigués des missionnaires. Kakapost est une ancienne ferme qui a été donnée au landdrost de Graaff-Reynett en récompense de ses services. Ce poste est dans une position très agréable, sur la pente d'une montagne qui est couverte de bois jusqu'au sommet. L'eau n'y manque pas non plus, mais les ouragans y sont très incommodes; aussi est-il question de quitter ce poste pour reprendre celui du fort Beaufort sur la rivière de Kat.

Les missionnaires passèrent une soirée agréable chez le veldcornet Erasmus, qui leur raconta beaucoup de traits des mœurs des Cafres et des colons de la frontière. Rien n'égale l'audace et l'intrépidité de ces colons quand ils sont à la poursuite des lions, des éléphants, des rhinocéros et des hippopotames. Le veldcornet avait récemment été avec six de ses voisins à la chasse aux éléphants. Sur une troupe de vingt-deux de ces animaux qu'ils avaient rencontrée, ils n'en avaient pas laissé échapper un seul. Une autre société, composée également de sept chasseurs, avait tué en deux heures et demie vingt-sept éléphants; un seul animal de la troupe s'était échappé. Les colons montent des chevaux dressés pour cette chasse,

et qui ne servent qu'à cela; les chasseurs cherchent d'ailleurs à occuper un terrain qui se prête aux évolutions rapides. Quelquefois ils approchent de l'éléphant au point de courir risque d'être écrasés si l'animal venait à tomber. Il y en a qui poussent la témérité jusqu'à se glisser, avec un vent favorable, tout près de l'animal, et à lui tirer un poil de la queue; quand l'animal se retourne, ils tirent sur lui et le tuent. La chasse aux lions paraît offrir plus de danger. Quinze jours avant la visite de M. Hallbeck, le plus proche voisin du veldcornet avait été renversé avec son cheval par le lion qu'il avait attaqué, et le cheval avait été traité misérablement. Cependant il y a des paysans des bords du Zwart-Kay qui ne connaissent pas de plus grand divertissement que la chasse aux lions. Ils laissent approcher l'animal féroce jusqu'à la distance de quelques pas, avant de tirer sur lui. Si le temps et l'occasion n'eussent pas manqué, on aurait procuré à M. Hallbeck le plaisir d'être témoin de ce spectacle extraordinaire. Il n'y a pas long-temps, un marchand de la ville du Cap étant venu dans ce pays, désira être témoin d'une chasse au lion, sans risque pour sa personne bien entendu. Les paysans lui jouèrent le tour de laisser avancer le lion jusqu'à quelques pas de lui. Le marchand, saisi de frayeur, se crut déjà perdu lorsqu'ils tirèrent sur l'animal, et l'étendirent mort à ses pieds. On s'accorde généralement à regarder le rhinocéros comme l'animal le plus dangereux à la chasse. Il y a très peu de temps, une société de chasseurs courut les plus grands périls en rencontrant inopinément

dans les buissons, auprès de la grande rivière aux Poissons, un de ces animaux. Ce ne fut qu'avec une peine extrême que les chasseurs écartèrent ses rudes chocs. L'hôte de M. Hallbeck avait tué récemment un rhinocéros; M. Hallbeck échangea un morceau de sa peau et un crâne d'hippopotame contre de la poudre, un des objets les plus nécessaires pour les habitants des frontières. Ils sont souvent sans pain, mais rarement sans poudre, dit notre voyageur.

Le 10 juillet, ayant reçu du veldcornet six chevaux pour eux et pour leur guide hottentot, qui n'était qu'un jeune garçon, les deux frères moraves s'avancèrent sans armes et sans escorte dans le pays des Cafres, d'où jadis il ne se répandait que de la terreur chez les colons. Après une route de cinquante-cinq milles anglais, ils arrivèrent sans aucune rencontre fâcheuse à la mission de Chumie (Tchoumie), après avoir traversé de belles plaines couvertes d'herbe, ornées de bouquets d'arbres comme un parc, et peuplées de gibier, tel que hartebeests, couaggas, zèbres, springbocks, etc., que les chevaux des voyageurs, dressés à la chasse, brûlaient de poursuivre; ces animaux hennissaient d'impatience, et se mettaient à galoper. Ils virent quelques traces fraîchement faites de pas de lions. Un guide, que le veldcornet avait envoyé après eux, et qui, ne pouvant les rejoindre, fut obligé de passer la nuit dans le désert, rencontra une de ces bêtes féroces, et fut effrayé, dans l'obscurité, par son rugissement. Un habitant de Somerset, connu de M. Hallbeck, rencontra dans ce même

désert quatre lions qui dévoraient ensemble un couagga qu'ils venaient de déchirer. Il s'arrêta en les regardant fixement, seul moyen pour ne pas les attirer. Ils laissèrent enfin leur proie, et se retirèrent lentement, en sorte que le voyageur put continuer son chemin.

A environ une lieue de la rivière de Kat, les missionnaires quittèrent le chemin frayé qui conduit au Beaufort, et se dirigèrent sur la gauche vers la rivière. On voit dans cette contrée le tombeau et les débris de la demeure d'un missionnaire anglais, nommé Williams, qui s'était voué à l'instruction des Cafres. Actuellement on y trouve un kraal de ce peuple appartenant à la mission de Chumie. La plupart des habitants étaient des Gonaquâs, c'est-à-dire de la race mêlée de Cafres et de Hottentots, et parlaient hollandais, ayant été élevés dans la colonie, ou ayant eu au moins beaucoup de relations avec les colons. Les missionnaires se procurèrent chez eux un jeune garçon pour les conduire à Chumie. Ils traversèrent une contrée montagneuse, et passèrent entre des hauteurs escarpées et des précipices profonds, en laissant sur leur gauche la contrée montagneuse, habitée par Machonko, fils de Geïka (Gaïka). Dans les kraals où ils passèrent, ils furent accueillis d'une manière amicale, moins pourtant que chez les Tamboukkis. Vers le soir, ils atteignirent la mission de Chumie, située sur la petite rivière de ce nom, et au bas d'une haute montagne couverte de bois. Le sol y paraît fertile, mais froid et tenace.

On compte actuellement six missions dans le pays

des Cafres, savoir, Chumie et Lovedale, qui sont desservies par la société des missions à Glasgow; l'établissement de Brownlee sur la rivière aux Buffles, dépendant de la société à Londres; Wesleyville et Mount-Coke, fondées par les méthodistes : et récemment le missionnaire Strewsbury, connu par ses travaux dans les Indes Occidentales, est allé dans le pays de Hinza pour y fonder également une mission. De tous ces établissements, Chumie est le plus ancien : il fut fondé à la demande du chef Geïka, qui, dans le traité de paix en 1819, mit pour condition qu'un missionnaire viendrait s'établir auprès de lui, et qui lui assigna d'avance cet emplacement sur la rivière de Chumie. Aussi, dans la même année, M. Brownlee y fut envoyé en qualité de missionnaire aux frais du gouvernement anglais; et actuellement encore la mission dépend de l'administration coloniale. M. Thompson est à la fois missionnaire à Chumie, et agent soldé du gouvernement pour la Cafrerie.

Cette mission est la plus considérable des six, ayant plus de trois cents habitants, tandis que les autres n'en ont généralement qu'une centaine. La moitié de la population y consiste en véritables Cafres; le reste se compose de Gonaquas et de Mantatis; M. Hallbeck y trouva aussi quelques Hottentots purs. Une partie de cette population habite sur la rivière de Cat, où la mission a des pâturages pour ses bestiaux. Une centaine de cabanes carrées forment, à Chumie, une rue régulière; les autres chaumières, bâties en forme de ruche, selon la coutume des Ca-

fres, sont dispersées çà et là sans ordre. Parmi les premières se trouve une maisonnette que le gouvernement avait fait bâtir pour Geïka; mais ce chef n'habite plus Chumie depuis quelques années, ayant soupçonné les missionnaires d'être de connivence avec le gouvernement anglais pour le faire prisonnier (1).

M. Thompson habite une maisonnette avec sa femme; il y en a une autre pour M. Brownlee; mais elle est déserte depuis que ce missionnaire est allé fonder un nouvel établissement sur la rivière aux Buffles. A chacune de ces maisonnettes tient un joli jardin, planté de toutes sortes d'arbres fruitiers. M. Hallbeck trouva les citronniers chargés de fruits et les amandiers en fleurs. Beaucoup d'arbres fruitiers ont pourtant de la peine à prospérer, à cause de la violence des vents de nord-ouest; aussi les citronniers n'avaient pas de fruits du côté de l'ouest. On a saigné la petite rivière pour l'irrigation des jardins; malheureusement il n'y a pas assez d'eau pour qu'on puisse arroser beaucoup de terrain.

M. Thompson a commencé, il y a quelques années, à faire bâtir par les Cafres une église octogone en argile; mais ce travail n'a pas été continué. Cependant les murs, tels qu'ils sont, servent non seulement le dimanche, mais aussi tous les matins pour le service divin. Le soir, les gens s'assemblent en deux sections dans les demeures des Cafres, où on les interroge sur ce qui leur a été enseigné le ma-

(1) Ce chef, dont il a été souvent question dans les voyages au Cap, est mort vers la fin de 1829.

tin. Dans une maison des Cafres, on tient aussi une école pour une quarantaine ou une cinquantaine d'enfants. Le nombre des baptisés n'était à Chumie que de treize : il y avait dix-huit catéchumènes qu'on préparait au baptême, et pour qui on faisait une fois par semaine une instruction particulière; de plus, on comptait dans la mission de Lovedale, à cinq lieues et demie de Chumie, où travaillent MM. Ross et Bennie, neuf membres de la communauté, ou baptisés.

La plus grande difficulté dans les progrès des missions, est l'idiome du pays; c'est une langue tellement compliquée et originale, que les missionnaires ont de la peine à se faire comprendre dans la conversation ordinaire, et que, pour prêcher, ils sont obligés d'avoir recours à un interprète. A Lovedale, l'interprète reçoit, de la société de Glasgow, tous les ans dix livres sterling pour sa peine; à Chumie, l'interprète n'a pas de salaire fixe, si ce n'est une ration de tabac; et de temps en temps on lui fait présent d'habits. M. Bennie a établi à Lovedale une petite imprimerie; il y a imprimé un syllabaire, sept cantiques, dont l'un a été composé par un Cafre (peut-être le même que rapporte M. Cowper-Rose), l'Oraison dominicale, les Dix Commandements, et quelques prières. Il a commencé aussi un vocabulaire; quant à la rédaction de la grammaire, il la trouve trop compliquée, ou peut-être trop peu fixe, pour avoir osé encore l'aborder, quoique M. Bennie passe pour être parmi tous les missionnaires celui qui a fait le plus de progrès dans l'étude de cette

langue. Elle a paru à M. Hallbeck avoir quelque analogie avec le groenlandais, sous le rapport des préfixes et suffixes, ainsi que des compositions. Il a semblé aussi à notre voyageur que les missionnaires se donnent trop de peine pour bien rendre les claquements de langue, dont ils comptent quatre espèces. Comme ces claquements viennent des Hottentots, M. Hallbeck pense qu'on pourrait parvenir à les bannir de la prononciation cafre. On les trouve employés fréquemment chez les Cafres de Chumie, parmi lesquels il y a beaucoup plus de demi-Hottentots, que chez les Tamboukkis; et les missionnaires avouèrent eux-mêmes que, plus on pénètre dans la Cafrerie, moins on entend ce claquement singulier, qui, dans le chant surtout, produit un effet bizarre. A l'exception de cet accessoire d'origine étrangère, la langue cafre est une des plus sonores du monde, et emploie un plus grand nombre de voyelles et de lettres mouillées qu'aucune autre langue connue de M. Hallbeck. On en a une preuve matérielle dans l'imprimerie de Lovedale, où il a fallu commander une bien plus grande quantité de caractères de ce genre que du reste de l'alphabet. M. Hallbeck ne se dissimula pas qu'une mission chez les Tamboukkis rencontrerait un grand obstacle dans l'idiome de ce peuple, et qu'il serait réduit, comme les autres missionnaires, à parler aux sauvages par un trucheman, homme difficile à trouver, surtout dans une mission. Les usages et coutumes de la nation présentent également des obstacles aux missionnaires. La polygamie, par exemple, est généralement en usage chez les

riches. La circoncision est chez eux une cérémonie indispensable, qui rend apte à jouir des droits civils. A Chumie, il a fallu recevoir des hommes qui ont plus d'une femme; et deux fois on a dû baptiser des polygames; mais on ne permet à aucun habitant célibataire, surtout aux baptisés, d'épouser plus d'une femme; encore faut-il quelquefois user d'indulgence. Ils avaient renvoyé un homme pour avoir pris une troisième femme; mais Geïka intervint, et il fallut admettre cet homme de nouveau.

Les missionnaires, à Chumie, paient aux indigènes tous les travaux qu'ils font pour la mission; au lieu de monnaie, ils donnent de la verroterie et des boutons. La journée d'un ouvrier est évaluée à trois pences de monnaie anglaise. Les vols sont très rares dans cette mission; quand on découvre le voleur, on lui fait subir une punition. Quoiqu'étant hors de la colonie et parmi des sauvages, les missionnaires sont pourtant à même de se pourvoir d'objets de fabrique européenne et de denrées coloniales à Sommerset, à Grahamstown, à Cradock, et aux marchés établis sur les frontières par le gouvernement anglais.

Les habitants de Chumie subsistent principalement de leurs troupeaux, et M. Hallbeck ne nous dit point que les missionnaires leur aient enseigné quelque art industriel. M. Thompson ignorait le nombre exact des bestiaux de sa communauté, parce qu'il répugne aux Cafres de déclarer l'état de leurs bestiaux, attendu qu'un capitaine avide, venant à connaître leurs richesses, pourrait prendre quelque

prétexte pour s'en attribuer une partie. M. Thompson pensait que le total des bestiaux pouvait se monter à trois mille pièces. Ils cultivent dans leurs jardins du blé cafre, du maïs et des gourdes, ce qui augmente leurs moyens de subsistance; autour de Chumie, toute la bonne terre avait été défrichée l'année précédente : M. Thompson en estimait l'étendue égale à une cinquantaine d'arpents. Cette fois, les hommes n'ont pas craint de mettre la main à l'œuvre, contre la coutume de leur nation; aussi la récolte a été si abondante, qu'ils ont pu vendre du grain au marché du fort de Wiltshire. Le pieux M. Hallbeck dit que c'est pour humilier le faiseur de pluie, qui demeure dans le voisinage, que Dieu a béni la moisson des élèves des missionnaires. Au reste, les Cafres n'entretiennent ni brebis, ni porcs, ni volaille. Notre voyageur vit pourtant quelques petits troupeaux de brebis chez les Tamboukkis : c'est probablement un progrès qu'ils doivent à l'exemple des colons blancs.

Le 11 juillet, après avoir assisté à la séance religieuse du matin, pendant laquelle M. Thompson expliqua, par un interprète, à une soixantaine d'auditeurs un fragment des Actes des Apôtres, et après qu'un aide cafre eut récité une prière, nos voyageurs firent un tour dans le village : ils virent quelques Cafres forger des hassagaies sur une roche plate, tandis que deux peaux de bouc servaient de soufflet. Ils visitèrent aussi l'école tenue par un aide; il y avait une quarantaine d'enfants qui en étaient à apprendre les lettres ou à épeler; quelques uns

avaient appris par cœur les Dix Commandements, l'Oraison Dominicale et diverses prières. Faute de livres élémentaires, ils ne pouvaient guère aller plus loin, car les plus âgés savaient presque par cœur leur Abécédaire.

Thompson conduisit ensuite nos voyageurs à Lovedale, éloignée de douze milles anglais, par un chemin diversifié agréablement par des buissons, des pâturages, des vallons et des collines. Ils y furent accueillis en frères par MM. Ross et Bennie. Outre la maison des missionnaires, qui contient aussi une salle pour l'église et l'école, Lovedale n'a que des cabanes rondes. Cet établissement ne datait encore que de quatre ans; cependant le jardin des missionnaires était déjà orné d'une quantité d'arbres qui prospèrent mieux dans cette jolie vallée sans eau que dans le terrain de Chumie, qui est plus élevé. Dans l'un et l'autre endroit, les missionnaires ont vaincu une foule d'obstacles, grâce à leur zèle infatigable; et il faut s'étonner de ce qu'en si peu de temps ils ont pu effectuer tant de choses. Les environs de Lovedale sont bien peuplés. M. Ross assura nos voyageurs que, dans une circonférence de six milles anglais autour du village, il n'existe pas moins de soixante-trois kraals de Cafres.

En retournant le soir à Chumie, les missionnaires rencontrèrent beaucoup de femmes qui portaient sur leur tête des peaux de bœuf pour les vendre au marché de Wiltshire : les femmes sont, chez les Cafres, plutôt les esclaves que les épouses des hommes; ceux-ci ne font que prendre soin du bétail,

tresser les haies, se livrer à la chasse, et aller à la guerre. A la mort du mari, le grand nombre de ses femmes n'est guère embarrassé; les familles reprennent les vieilles, parce qu'elles savent bien travailler, et les jeunes, parce qu'outre leur travail elles offrent encore l'avantage de pouvoir être vendues une seconde fois.

Le lendemain, nos voyageurs prirent congé des missionnaires de Chumie, qui leur promirent leur assistance pour le cas où les frères viendraient s'établir chez les Tamboukkis. Grâce à leurs bons chevaux, ils eurent bientôt atteint la rivière de Kat et leur chariot. En route, ils virent une femme cafre qui, à l'aide d'un mélange de lait caillé et de graisse, apprêtait une peau de bœuf pour servir de kaross. Ce procédé, quoique lent, finit par rendre la peau aussi souple que du drap. On porte le poil en dedans, et la peau nue, qui est toute noire, en dehors; ce qui présente un aspect hideux. Dans les premiers jours, les chevaux de nos voyageurs s'effarouchèrent à la vue de cet accoutrement; et les bœufs mêmes furent si effrayés en voyant passer des Cafres et des Tamboukkis affublés de manteaux noirs ou teints en rouge, qu'il fut impossible de les atteler avant que ces hommes se fussent éloignés.

Laissant le chariot avec le frère Fritsch se diriger sur Énon, M. Hallbeck fit un détour pour rendre compte au landdrost de Somerset de son opinion au sujet de la possibilité d'établir une mission chez les Tamboukkis. Il passa à gué la grande rivière aux Poissons, et arriva après midi chez le landdrost. Il

visita, avec ce fonctionnaire, la jolie vallée dans laquelle Somerset est situé, et qui a l'avantage d'être arrosée par une belle rivière ; et il lui parut que peu d'endroits de la colonie réunissent autant d'avantages que Somerset, pour devenir un chef-lieu très florissant.

Le 14, notre voyageur ayant été conduit par les chevaux du landdrost jusqu'à la Brakke-Rivier, arriva avant le soir chez M. Matthæus dans le Zuurberg, ami des missionnaires d'Énon; et le lendemain il traversa ces montagnes pittoresques, mais pénibles à parcourir, pour rejoindre sa famille à la mission d'Énon, après une absence de quatre semaines. Le chariot, attelé de bœufs, avait fait la route depuis la tribu de Bauana jusqu'à Énon en moins de neuf jours, non compris le temps de repos ; et, comme la route par le bassin de la rivière des Baviaans est trop pénible, il faut longer la Tarka; ce qui porte le trajet à dix journées. Cependant, si l'on découvrait une route par la contrée de Machonco, on arriverait probablement en moins de temps que par le Baviaans-Rivier. A cheval, on peut se rendre d'Énon chez Bauana en quatre jours, et si l'on avait un relai, on ferait cette route en trois jours. Une mission dans le pays des Tamboukkis entretiendrait donc facilement des relations avec la colonie du Cap.

M. Hallbeck ne quitta, avec sa famille, la mission d'Énon que le 31 juillet; une grande partie de la communauté l'accompagna pendant quelque temps, et, en le quittant, elle chanta un hymne, selon l'usage de ces missions. Il passa la nuit chez le land-

drost d'Uitenhagen, et se dirigea de là, avec le chariot qui portait ses quatre enfants, vers la mission de Gnadenthal. Ce voyage prit une grande partie du mois d'août, mois qui, dans ce pays, est ordinairement pluvieux, et changeant comme les mois de mars et avril en Europe; cependant notre voyageur n'eut que peu de pluie durant la route; il faisait beaucoup de vent pendant le jour; mais, vers le soir, l'air se calmait, en sorte qu'à l'exception d'une nuit, la famille put coucher sous la tente; au milieu d'un froid assez vif, elle jouissait d'une bonne santé. Le 16 août, elle traversa le défilé escarpé d'Attaquas-Kloof, et six jours après elle arriva à Zwellendam. Entre ce chef-lieu et Gnadenthal, M. Hallbeck reçut la nouvelle que les Fetchannas ou Ficanis avaient fait une nouvelle invasion dans la Cafrerie, que tout le pays était sous les armes, et que les pauvres Tamboukkis, émigrant pour la seconde fois, avaient cherché un refuge dans la colonie. Le gouverneur anglais, qui devait se transporter sur la frontière, était attendu pour le lendemain sur la rivière Zonderend. M. Hallbeck se rendit au passage de ce gouverneur, et reçut de lui la confirmation de la nouvelle qu'il avait apprise. Bauana et ses Tamboukkis s'étaient réfugiés en effet, avec douze mille pièces de bétail, en dedans des limites de la colonie. Cependant le gouverneur pensait qu'on avait exagéré le danger. Ce qu'il y avait de certain, c'est que pour le moment il fallait renoncer au projet de fonder une mission sur le territoire de Bauana; toutefois l'événement qui déjouait ce projet pou-

vait un jour le favoriser. Il était à présumer en effet que le gouvernement anglais prendrait des mesures vigoureuses pour garantir la sûreté de la frontière de la colonie, et dès-lors le territoire qu'occupaient les Bauanas devait être également protégé. En attendant, M. Hallbeck revint, le 25 août, à Gnadenthal, et toute la communauté pria pour le succès de son projet.

CHAPITRE XXX.

Voyage de A. G. Bain sur la rivière d'Umzoumvobo dans la Cafrerie, en 1830.

Nous ne connaissons encore ce voyage que par les extraits du journal de M. Bain, insérés dans une feuille publique du Cap (1); ils méritent d'être consignés ici.

M. Bain est un colon du Cap, probablement d'origine anglaise; il paraît avoir eu l'intention de chercher une nouvelle voie de commerce. S'étant joint à M. Biddulph de Grahamstown, il a voulu pénétrer, par la voie la plus directe, dans la Cafrerie jusqu'à la rivière d'Umzoumvobo, se porter de là au nord-est jusqu'à la latitude de Natal, puis s'enfoncer dans le nord-ouest, et revenir par les

(1) *South African advertiser* 1830, et *Asiatic journal*. Londres, 1830, cahier de juin.

pays des Betjouanas. Il aurait exploré ainsi un pays inconnu, rempli une lacune sur les cartes géographiques, et continué le voyage de Burchell, qui était parti du Cap, comme nous avons vu, dans des intentions semblables. Il est à regretter que M. Bain n'ait pu exécuter qu'une faible partie de son plan. Comme colon, il avait plus de facilité qu'un voyageur étranger pour réussir; il faut espérer que d'autres colons tenteront ce que M. Bain a été empêché par des circonstances fortuites d'achever.

M. Bain partit avec son compagnon de la colonie; on ne dit pas dans quel mois. Il paraît que ce fut à la fin de 1829, ou au commencement de 1830. Ils emmenaient deux chariots attelés de bœufs, sept chevaux, et ils étaient accompagnés de cinq Hottentots. Ils entrèrent en Cafrerie par le gué du Trompette, et traversèrent d'abord un pays d'un aspect fort agréable. Après avoir passé les rivières aux Poissons, de Beka et de Keiskamma, ils firent une visite au nouvel établissement de Wesleyville : ce n'était encore, il y a trois ans, qu'un misérable kraal de Cafres; les missionnaires méthodistes s'y établirent, et maintenant c'est un joli village, que l'on compare déjà aux villages d'Angleterre pour la grandeur et la propreté.

On approcha ensuite des roches escarpées qui hérissent les bords de la rivière de Ky (Key). Il fallut cinq heures pour descendre par des chemins sinueux jusqu'au bord de l'eau. Ces rochers, qui s'élèvent à une hauteur considérable, ont quelque chose de très pittoresque: on croirait le fleuve entièrement

enfermé entre deux barrières, qui se prolongent à perte de vue.

Ayant passé le Ky à gué, nos deux voyageurs trouvèrent d'autres colons qui se joignirent à leur caravane. En passant par le territoire de Hinza, puissant chef de Cafres dont il a été fait mention dans les relations précédentes, ils lui firent une visite : c'est un homme taillé en athlète; Hinza les accueillit bien, et ils le trouvèrent occupé à abattre deux bœufs. Il leur envoya ensuite un morceau de viande enveloppé dans de la bouse de vache, qui est presque sacrée pour les Cafres, comme elle l'est pour les Hindous. A leurs yeux la bouse de vache améliore toutes les choses qui se trouvent en contact avec elle. Pour conserver leurs grains, ils creusent des fosses au milieu de leurs parcs aux bestiaux, et ils remplissent les fonds de ces fosses, jusqu'à la hauteur de quelques pouces, d'urine de bétail, qui, selon leur goût particulier, donne au grain une saveur délicieuse. De là nos voyageurs se rendirent dans la tribu tamboukkie qui est sous les ordres de Vosannie, chef dont il a été parlé également dans une des relations précédentes; ils passèrent les rivières de Bashie, Umtata, et d'autres peu considérables, et ils s'arrêtèrent pour quelques jours au kraal d'un chef cafre, appelé Nogasie. Pendant leur séjour, la tribu de ce chef faillit avoir une guerre à soutenir contre un chef voisin, nommé Gobous, qui voulait venger le vol de quelques pièces de bétail.

Toute la contrée que les voyageurs avaient traversée jusqu'alors présentait un sol ondulé, sans être

montagneux ou rocailleux, et les plus beaux pâturages pour le bétail; il n'y en avait pas de pareils dans la colonie : c'étaient des plaines verdoyantes qui se prolongeaient à perte de vue. Partout on observait des kraals de Cafres autour desquels paissaient de nombreuses troupes de bestiaux; on y voyait aussi des champs cultivés en grain cafre et en millet, en potirons, féves, et autres légumes. Le peuple avait une grande abondance de lait; il paraissait être heureux et vivre dans l'indépendance.

A deux journées au-delà du kraal de Nogasie, nos voyageurs arrivèrent à une belle forêt, celle d'Ignouba, qui se trouve auprès du pays des Amapondas, dont le chef ou roi s'appelle Faco. Ici le sol change, étant raboteux et peu praticable pour les chariots. Au moment où les voyageurs entrèrent dans le kraal du roi, on y était occupé à célébrer une fête en réjouissance de la fin des moissons. M. Bain décrit une danse qui fut exécutée sous ses yeux. Les hommes, au nombre de quelques centaines, se tenaient d'un côté, et les femmes de l'autre. Les premiers étaient armés de massues, peints et accoutrés d'une manière hideuse; les femmes ne portaient pas de vêtements. Les deux partis s'avancèrent l'un vers l'autre avec quelque régularité; tandis que les femmes frappaient des mains et des pieds et poussaient des cris, les hommes brandissaient leurs massues, faisaient toute sorte de gestes et de contorsions, et chantaient une basse-taille qui faisait un assez bon effet, à ce qu'assure M. Bain. Les mouvements et le chant ne s'accordaient pas mal. Toute la vallée re-

tentissait de ce bruit, et la terre paraissait en trembler; les efforts que faisaient les danseurs provoquaient une sueur abondante qui délayait la peinture de leurs visages, et répandait une odeur désagréable.

Nos voyageurs s'infonnèrent dans le pays de Faco s'il était vrai, comme on le leur avait assuré, qu'il y avait, parmi les Amapondas, des gens d'origine européenne; personne ne put leur donner des renseignements à cet égard. Selon l'observation des colons, les Amapondas sont d'une taille plus petite, mais mieux prise que les autres Cafres. Il règne aussi quelque différence entre leurs manières de s'habiller. Tandis que la femme cafre s'enveloppe de la tête aux pieds dans un ample manteau plissé, de peau de bœuf, sur lequel pend une triple rangée de boutons; et, tandis qu'elle porte pour coiffure un bonnet haut comme celui d'un grenadier, et chargé d'une verroterie qui coûte quelquefois au mari plusieurs pièces de bétail, la femme amaponda, moins riche, s'en va couverte d'un manteau chétif, sans ornement, et n'ayant d'autre coiffure que ses cheveux. Il y a peu de temps que le pays des Amapondas fut envahi par une partie de la nation des Zoulahs, qui, après la mort de Chaka, s'était divisée en deux tribus, dont l'une, commandée par Takou, fut chassée de son pays, et se jeta dès-lors sur les Amapondas; mais ceux-ci, aidés de quelques tribus cafres, les repoussèrent, et les forcèrent de rétrograder vers le nord. A cette occasion, un colon, Klaas Lockenberg, qui depuis vingt ans habitait

parmi les Cafres, et qui avait conduit un corps de Cafres de Hinza contre les Zoulahs, périt dans la mêlée.

A deux petites journées au-delà du kraal de Faco, les voyageurs atteignirent le sommet des monts Umzoumvobo, d'où ils eurent un coup d'œil magnifique sur une quantité de montagnes, et sur le fleuve des Hippopotames, ou Umzoumvobo, qui coulait au bas d'un escarpement de deux mille pieds de haut. Ils eurent de la peine à passer avec leurs chariots entre deux montagnes pour descendre vers la rivière. Il fallait, en plusieurs endroits, rendre le chemin praticable, afin de pouvoir avancer. Après deux jours d'une descente très pénible, ils réussirent enfin à toucher à la rive orientale de l'Umzoumvobo. Ils demeurèrent dans cet endroit plusieurs jours, d'abord pour réparer les voitures qui avaient été beaucoup endommagées dans la descente ; ils firent aussi plusieurs excursions pour voir s'il était possible de trouver un chemin vers le nord-est. M. Bain annonce que les découvertes qu'ils ont faites exigeront une réforme complète des anciennes cartes de la Cafrerie. Selon lui, l'Umzoumvobo, ou rivière des Hippopotames, est la rivière de Saint-Jean du commodore Owen, quoique dans les vieilles cartes ce nom ait été appliqué au Ky. C'est une belle rivière, navigable pour de petits navires depuis son embouchure jusqu'à l'endroit où nos voyageurs campaient, c'est-à-dire sur un espace d'une vingtaine de milles. Elle abonde en hippopotames, et ses bords escarpés sont ombragés de beaux arbres de diverses espèces, dont

plusieurs sont inconnues dans d'autres parties de la contrée. Le sol, arrosé par l'Umzoumvobo, est peut-être le plus riche de l'Afrique méridionale : tous les végétaux y atteignent une hauteur prodigieuse; l'herbe s'élève en beaucoup d'endroits à dix et même à douze pieds, et nulle part elle n'a moins de deux pieds, en sorte qu'il est fatigant de la traverser.

Ayant trouvé un passage le long de la rive orientale, les voyageurs s'avancèrent lentement, étant obligés d'abattre en divers endroits les halliers. Ils voyagèrent ainsi six jours dans la direction du nord-est, et passèrent, mais avec difficulté, plusieurs rivières. Ils arrivèrent enfin au pied des monts Umzoumcoula, qui formaient une barrière insurmontable à leur passage. Il fallut donc renoncer à l'espoir de pénétrer davantage dans la Cafrerie. Ils traversèrent le pays des Amaclasabics, dont le roi s'appelle Snaam. Leur aspect effraya les habitants; mais ils parvinrent, à force de présents, à les apprivoiser. Arrivés chez une autre tribu, celle des Mujalies, ils reçurent la nouvelle fâcheuse de la marche d'une armée nombreuse de Maquabie, chef puissant qui avait été subjugué par le redoutable Chaka. Depuis la mort violente de ce chef, qui a été assassiné en septembre 1828 par ses frères, Maquabie avait secoué le joug de la servitude, et se vengeait de son humiliation passée par le meurtre et la rapine, à la tête d'une horde nombreuse. Les indigènes fuyaient de tous les [illegible] Un M. Fynn, qui s'était détaché de la cara[illegible] de nos voyageurs, avait été dépouillé et mis en [illegible] urieux

Cet événement contraria beaucoup les voyageurs, et les força de changer de marche. Ils manquaient d'ailleurs de vivres, et s'estimaient heureux de pouvoir se nourrir des bestiaux de leur attelage qui succombaient faute de bonne herbe. Ils voulaient passer l'Umzoumvobo; mais il aurait fallu traverser des affluents qui n'étaient pas aussi guéables que le fleuve. Pendant quinze jours ils cherchèrent une route sans pouvoir en trouver : ils furent obligés enfin de revenir à leur premier lieu de campement, et de gravir les montées roides d'où ils avaient eu tant de peine à descendre. En retournant à la colonie, ils trouvèrent tout le pays dans la consternation, à cause de la marche dévastatrice du féroce Maquabie. A peine nos voyageurs purent-ils trouver des gens pour les aider à rendre la route praticable. Il paraît que la bravoure n'est pas une qualité dominante chez ce peuple, que le nom de Chaka ou de Fetchanie (horde de Maquabie), met en fuite. M. Bain, indigné de leur lâcheté, déclare qu'ils ne méritent pas d'habiter un aussi beau pays, sur lequel on aura sans doute dans la suite des renseignements plus précis.

CHAPITRE XXXI.

Voyage de Cowie et de Green à la baie de Lagoa.

Un peu avant le voyage de M. Bain, deux autres colons anglais du Cap, Alexandre Cowie, chirurgien d'Albany, et Benjamin Green, marchand de de Graham's-Town, avaient tenté une expédition semblable, et avaient réussi à atteindre la baie de Lagoa, comme nous l'apprenons par les feuilles publiques du Cap et de Londres (1). Nous plaçons ici le peu de renseignements que nous possédons jusqu'à présent sur ce voyage remarquable, le premier dans cette direction qui ait réussi. Ce récit terminera la série des voyages entrepris dans la colonie du Cap et au-delà de ses limites.

Les deux colons anglais dont il est question en ce moment, s'étaient préparés, en juillet 1828, au voyage qu'ils avaient projeté; ils voulaient se rendre, par terre, à l'établissement que possèdent les Portugais sur la baie de Lagoa. Cependant les ravages qu'exerçait le fameux Chaka, et les troubles que ses progrès causaient parmi les tribus sauvages de la Cafrerie, arrêtèrent leurs progrès au-dehors de la colonie anglaise. A la fin de décembre enfin, ils arrivèrent sur les bords escarpés de l'Umzoumvobo

(1) *South African Advertiser*, 1830; et *Asiatic Journal*, déc. 1830.

ou Omzimvobo, ou rivière de Saint-Jean. On a vu, par le voyage de M. Bain, que ces bords forment des montagnes, d'où il est très difficile de descendre vers le fleuve. Selon nos deux voyageurs, ces montagnes ont 2000 pieds de haut; il fallut employer quatre jours à en descendre. Ils visitèrent Matuana, chef de la tribu des Lemangwanis; ils virent aussi les descendants des Européens, qui, à diverses époques, ayant fait naufrage sur la côte de la Cafrerie, y étaient restés. Nous avons vu que M. Bain n'a pu rien apprendre à leur sujet.

Étant sortis du bassin de l'Umzoumvobo, les deux colons entrèrent dans le pays des Amapondas, que Chaka, à la tête des Zoulahs, venait de dévaster. Il paraît que cette contrée est magnifique, surtout du côté de la mer, offrant de superbes pâturages arrosés par un grand nombre de ruisseaux; les collines alternent avec les plaines; les rivières abondent en poissons et en hippopotames; les arbres atteignent une hauteur gigantesque; on en voit de soixante-dix à quatre-vingts pieds; les forêts que forment ces arbres énormes sont le repaire d'une foule d'éléphants; les champs produisent des cannes à sucre, du millet et du maïs; rien ne pourrait surpasser leur fertilité.

La caravane longea la côte, jusqu'au kraal de M. Fynn, auprès de Port-Natal, où ils recueillirent beaucoup de renseignements sur Chaka, sur sa tribu et sur la contrée où elle exerce ses prouesses. Nos voyageurs rencontrèrent peu d'indigènes. Ils avaient eu le dessein de se diriger, en partant de Natal, vers

le nord, et de pénétrer dans le pays des Betjouanas, comme Burchell et Bain. Par amour de la science, ils auraient voulu examiner les sources de la rivière d'Orange, sur lesquelles on n'a encore que des notions vagues, et revenir dans la colonie par Litakoum. Cependant, à Natal, ils changèrent de projet. Ce qui les y détermina, ce fut probablement la nouvelle que la horde des Mantatis avait dévasté récemment le pays des Betjouanas. Au mois de février 1829, ils passèrent l'Omtongala, ou rivière des Pêcheurs; et, le 1er mars, ils atteignirent Nabambé, village sur la rivière de Zimt-Langa : c'est la résidence de Dingaan, frère et successeur du redoutable Chaka. Ce chef paraît être aimé dans sa tribu; il se montra très hospitalier envers les voyageurs blancs, et leur donna des preuves d'un caractère généreux et digne d'un homme civilisé. Il disait lui-même qu'il tâchait de faire le contraire de son prédécesseur, et qu'il voulait que son peuple fût libre et heureux.

Le kraal, ou village, où réside Dingaan est à environ cent vingt milles, et au nord-est, de Natal. Les cabanes sont bâties comme celles des Cafres véritables, mais plus propres et arrangées plus commodément en dedans. Tout le pays est très peuplé, fertile et bien cultivé. Nos voyageurs y remarquèrent deux sortes de cannes à sucre; d'abord la canne ordinaire (*saccharum officinale*), qui croît sur toute la route de Natal à Lagoa, et puis une espèce plus petite, dont la tige n'a que l'épaisseur du petit doigt.

Pendant le séjour des deux voyageurs à Nabambé, il y vint une quarantaine de Portugais bâtards, qui cherchaient à se procurer des vivres; leur peuplade, située auprès du fort de Lagoa, ayant été pillée par les troupes de Chaka. Ces Portugais bâtards portaient de longues robes d'indienne, attachées autour de la ceinture. L'un d'eux avait le teint cuivré et des cheveux plats. Ils assurèrent à Cowie et Green que Lagoa n'était qu'à cinq journées de là. C'est ce qui détermina ceux-ci à s'y rendre, en laissant toutefois leur chariot et la plus grande partie de leur suite à Nabambé.

Ils se mirent en route le 6 mars. Il fallut traverser un pays désert et aride : ils n'y rencontrèrent pas un être humain. En longeant un précipice, ils perdirent leur cheval qui portait leurs effets, en sorte qu'ils n'eurent plus rien que ce qu'ils portaient sur eux. Heureusement ils purent se procurer assez facilement des vivres.

Le Zimt-Langa, qui arrose le pays de Nabambé, est le principal affluent (occidental) de la rivière de Sainte-Lucie, qui est alimentée par trois autres rivières : ce sont le Volossie-Imptlopie, ou Blanc; le Volossie-Innansie, ou Noir; et le Volossie qui est l'affluent le plus oriental. Ces trois rivières, en s'unissant à environ trente-cinq milles de la mer, forment l'Omvolossie, ou Grand-Volossie, la rivière Sainte-Lucie des cartes européennes. Le gué du Volossie-Noir, que nos voyageurs passèrent le lendemain de leur départ de Nabambé, avait une centaine de yards en largeur; il était infesté d'alligators; les bords en

étaient marécageux, et ombragés de figuiers chargés de bons fruits, et dont le tronc avait six pieds de diamètre. Semblable au figuier d'Inde, cet arbre a des branches descendantes qui s'implantent et s'enracinent dans la terre.

S'étant engagés ensuite dans un pays montueux, Cowie et Green passèrent par un long défilé dans les montagnes Jagamenanya, ou des Tigres-Noirs, et traversèrent, le 9, les rivières de Morrie et de Sordwana. Ils rencontrèrent un grand nombre de gibier de diverses espèces, et virent un tigre très féroce, d'une espèce entièrement différente de celle de la colonie.

Sur les bords de la rivière d'Omkousie, qui a près de trois cents pieds de large, ils tuèrent un gros serpent, le *boa constrictor*. Ils longèrent une grande chaîne de montagnes appelées les Bombo, qui se dirigent à peu près du nord au sud. Ils passèrent, le 11, la rivière de Pongola, qui coule à travers cette chaîne avant de se jeter dans la mer. Le pays d'alentour était plat, marécageux et couvert de mimosa.

Le lendemain, ils gravirent ces montagnes, au haut desquelles on trouva tour à tour des bois, des collines, des vallées, et des champs cultivés. Ils y virent aussi beaucoup d'indigènes. Ceux-ci leur conseillaient de ne pas continuer leur voyage, à cause des fièvres qui, dans cette saison, commencent à exercer leurs ravages sur la baie de Lagoa. Cependant, ayant fait tant de chemin, et surmonté tant d'obstacles, les deux colons, à qui le courage man-

quait moins que tout le reste, ne se laissèrent pas effrayer, et résolurent d'atteindre leur but. Ils descendirent, le 14, avec quelque difficulté, les dernières terrasses de la chaîne de Bombo, passèrent à gué la rivière d'Uagovomo, et arrivèrent au kraal d'Uadolomba, petit chef de la tribu des Unnumios. Ici, et dans les villages suivants, nos voyageurs ne furent pas si bien reçus qu'à Nabambé : on les regarda au contraire avec méfiance; le peuple paraissait d'ailleurs extrêmement misérable.

Le climat, de pluvieux qu'il avait été, devenait très chaud; mais, pendant les nuits, il faisait un froid rude et humide. Le 15, ils passèrent de nouveau la rivière d'Ungovomo, et ils campèrent sur le lac d'Omvobo, ou Étang d'Hippopotame, auprès du confluent de l'Ungovomo et de la Pongola. Ils longèrent cette dernière rivière jusqu'à l'endroit où elle reçoit celle de Mapouta; et après avoir traversé celle-ci, ils arrivèrent à un beau lac de quatre milles de long sur quatre cents pieds de large, et dont les eaux étaient parfaitement limpides. On y voyait des alligators, des hippopotames, et une variété extraordinaire de poissons. Des bosquets charmants ornaient ses bords, et, sur la pelouse, bondissaient le léger springbock et une espèce particulière d'antilope, qu'on ne voit pas dans la colonie du Cap.

Il fallut de nouveau passer par un désert aride, entrecoupé par des lacs d'eau salée, des marais et des forêts de broussailles. Le 25 mars enfin, ils aperçurent la baie de Lagoa, terme de leurs désirs et de

leur expédition. Ils n'avaient vu jusqu'alors que des sauvages; sur cette baie, ils espéraient être reçus avec hospitalité par un peuple civilisé et d'origine européenne. Hélas! ils se virent cruellement trompés dans leur espoir. Ils trouvèrent dans l'établissement portugais un gouverneur qui n'était autre chose qu'un marchand d'esclaves, et qui dépouilla les deux voyageurs du peu qui leur restait, en sorte qu'ils n'eurent même plus de souliers aux pieds. Ils furent mieux traités par les habitants du fort. Cependant les effets meurtriers du climat ne tardèrent pas à se faire sentir. Cowie tomba malade le 4 avril; il eut recours à la saignée, mais en vain; il mourut la nuit d'après. Ils avaient un domestique hottentot, nommé Platje; ce fidèle serviteur expira le lendemain. N'ayant plus qu'un interprète auprès de lui, Green tomba dans la mélancolie, et il ne survécut que trois jours au Hottentot. Tel fut le sort de ces deux voyageurs, qu'un zèle ardent pour la science avait conduits à travers tant de périls. Green était un homme fort, vigoureux, et plein de courage. Dans la colonie, on l'avait surnommé Green-le-Tigre, parce qu'il avait eu, un jour, à soutenir contre un tigre une lutte, d'où il était sorti victorieux. On croit que les papiers des deux voyageurs ont été sauvés, et que le public jouira de leurs observations curieuses sur la géographie et sur l'histoire naturelle des contrées qu'ils ont parcourues.

CHAPITRE XXXII.

État actuel de la colonie du Cap.

Nous puiserons dans un document officiel, dans le rapport d'une commission d'enquête, imprimé, en 1827 et 28, par ordre de la chambre des communes du parlement anglais (1), les renseignements sur l'administration, les finances et le commerce de la colonie du Cap; nous ajouterons quelques détails plus récents, afin de présenter aussi exactement que possible l'état actuel de cette colonie.

§ I.

Administration de la colonie.

Autrefois le cap de Bonne-Espérance dépendait, sous le rapport commercial, de la compagnie des Indes en Hollande, et il n'était administré que dans le but de favoriser les vues et les intérêts de cette compagnie marchande. Un gouverneur, assisté d'un conseil, recevait ses pouvoirs d'elle, et rendait compte de son administration aux directeurs de la compagnie. Il promulguait des lois, levait des im-

(1) *Reports of the Commissioners of Enquiry upon the Administration of the government, and upon the finances at the Cape of Good Hope.* Londres, 1827-28; in-fol.

pôts, nommait aux fonctions civiles, et accordait des terres à perpétuité ou temporairement; seulement pour l'administration de la justice et la police générale, il recevait des ordres des états-généraux de Hollande. Quand la colonie fut prise pour la première fois par les Anglais, en 1795, le gouverneur anglais fut investi de pouvoirs à peu près aussi illimités. Mais lorsque, conformément au traité d'Amiens, le Cap fut rendu, en 1805, à la République Batave, le commissaire hollandais qui y fut envoyé déclara qu'à l'avenir la colonie serait régie par les mêmes lois que la république. Le commissaire promulgua des lois provisoires; le gouverneur et un conseil de neuf membres eurent le pouvoir exécutif. En 1806, les Anglais reprirent définitivement possession de la colonie; et depuis lors, le gouverneur seul fut investi de tous les pouvoirs; il pouvait faire des lois et ordonnances, modifier ou annuler les anciennes, lever des impôts, fixer les baux des terres, faire des concessions de terrains, et émettre du papier-monnaie : il avait la juridiction d'appel dans toutes les causes où il s'agissait d'une somme de deux cents livres sterling, ou mille dollars, et dans tous les procès criminels susceptibles d'appel, et qui ressortissaient auparavant de la haute justice de Batavia. Il réglait la procédure et contrôlait la conduite des juges dans le cas de plaintes. Il eut plus tard aussi le pouvoir de mitiger les punitions décernées par les juges; et, à l'exemple des gouverneurs hollandais, il usait de la faculté de renvoyer de la colonie ceux qui avaient provoqué son ressentiment;

en sorte que, malgré le changement de gouvernement, les colons étaient aussi arbitrairement régis par les Anglais qu'ils l'avaient été par les Hollandais. Le seul changement important qui eut lieu en 1812, ce fut l'abandon que l'autorité fit des terres à ceux qui, sous le régime hollandais, n'avaient été considérés que comme les fermiers du gouvernement. Ce n'est que depuis lors que les propriétaires eurent un intérêt à améliorer leurs possessions. En second lieu, on permit aux colons d'exporter leurs denrées, le grain excepté, pour les places commerçantes de la Grande-Bretagne; avantage qui fut sensible, surtout lorsque l'Angleterre mit à Sainte-Hélène une garnison considérable, à cause de la captivité de Napoléon Bonaparte. A cette époque, le Cap fournit une grande partie des approvisionnements.

Pour mettre les colons en sûreté contre les Cafres, la Hollande avait prohibé à ceux-ci l'entrée dans la colonie. Les Anglais mirent une force militaire assez considérable à Uitenhagen, expulsèrent les Cafres du Zuureveld, et les rejetèrent sur la rive septentrionale de la grande rivière aux Poissons, qui avait été désignée ou prise pour la limite de la colonie du côté de la Cafrerie. On a pu voir par les relations de voyage précédentes, que les Cafres n'en sont pas moins en hostilité avec la colonie, et que la voie paisible, quoique lente, des missionnaires tend plus que la guerre ouverte à en faire des amis des colons.

L'exécution des ordres du gouverneur est confiée au secrétaire colonial, qui signe tous les actes du gouvernement. Quelquefois il est remplacé par un

sous-secrétaire. Ses bureaux contiennent les archives administratives et le registre de toutes les demandes adressées au gouvernement. Ce secrétaire est un ministre au petit pied, et beaucoup de colons le regardent comme aussi puissant que le gouverneur même. Il est de fait qu'il exerce une grande influence sur l'administration, et qu'il est souvent plus important d'être protégé par lui que par le chef.

Dans les districts, la police, la justice et l'administration civile sont entre les mains des landdrosts et des heemraden, ou conseillers. Suivant la population, le nombre de ces conseillers varie de quatre à huit. La grande étendue de quelques districts a forcé récemment d'établir des landdrosties subsidiaires, qui dépendent des landdrosties principales. A Simon's-Town, l'officier qui a le commandement militaire exerce les fonctions de résident du gouvernement; c'est un landdrost sous un autre nom. On a nommé depuis peu trois heemraden pour l'assister. A Port-Elisabeth et à Port-Frances on a aussi investi récemment deux magistrats d'une juridiction inférieure, pour les causes de peu d'importance et pour la police. C'est le gouverneur qui nomme les heemraden. Les deux plus anciens sortent annuellement du conseil de chaque landdrostie. Pour les remplacer, le landdrost et les autres heemraden désignent quatre candidats, parmi lesquels le gouverneur choisit deux heemraden nouveaux. Toutefois les conseillers sortants sont rééligibles. Pour être apte à ces fonctions, il faut être âgé de trente ans au moins, avoir résidé dans le district pendant trois ans, y

posséder une terre en propre ou en bail, ou avoir des biens fonciers dans le chef-lieu. Sous la présidence du landdrost, les heemraden s'assemblent mensuellement pour expédier les affaires civiles et les procès criminels, pour contrôler les recettes et dépenses, dont les comptes passent dans les bureaux du secrétaire colonial à la fin de l'année. Chaque semaine, le landdrost et les heemraden siégent comme juges. Les administrations de district sont chargées, entre autres affaires, de donner leurs avis sur les demandes adressées au gouvernement, et tendant à obtenir des concessions de terrain, ou à convertir les baux en titres de propriété, moyennant une somme une fois payée. Cet avis se donne ordinairement après une inspection du terrain faite par le landdrost, un des heemraden et un arpenteur juré du district. Le conseil des landdrosts et heemraden a un secrétaire nommé par le gouverneur. Ce secrétaire unit fréquemment à sa charge celle de commissaire-priseur, pour toutes les ventes à l'enchère qui ont lieu dans le district. Tous les secrétaires ont le privilége exclusif du notariat, et reçoivent en dépôt les actes civils des particuliers. Enfin, sous le rapport de la police, le landdrost est secondé par les veldcornets, que l'on prend parmi les notables de chaque district, et que le gouverneur nomme sur la présentation des landdrosts.

Depuis que la population de la colonie s'est accrue, surtout par l'émigration des Anglais à qui on a assigné des terres à cultiver, on a senti la nécessité de surveiller l'administration des landdrosts,

dont quelques uns sont à sept cents milles anglais du siége du gouvernement, et pourraient impunément enfreindre leurs devoirs : on veut séparer les pouvoirs judiciaires d'avec les fonctions administratives. Toute la colonie a été divisée en deux provinces : celle de l'ouest, comprenant les districts du Cap, de Stellenbosch, Zwellendam, Worcester et Clanwilliam; et la province de l'est, composée des districts de Graaff-Reynett, Beaufort, Somerset, Albany, Uitenhagen et George. Chacune de ces provinces a son chef; elles sont à peu près égales en étendue; en 1826, on comptait dans la province occidentale 45,014 individus libres, et 28,934 esclaves; et dans la province de l'est, 39,513 individus libres, et 6,575 esclaves. Ce que produit surtout la première de ces provinces, ce sont les grains et le vin. La seconde est riche en pâturages, et convient essentiellement pour élever des bestiaux et des moutons. La ville du Cap, quoique fort éloignée de plusieurs districts, continue d'être le chef-lieu de la province occidentale, parce que c'est le lieu de débarquement et l'entrepôt des productions de la colonie. Pour le chef-lieu de la province orientale, on a désigné Uitenhagen, ou bien Graham's-Town, qui, comme position militaire et étant dans le voisinage de la Cafrerie, mérite peut-être la préférence. Si l'on ne cherchait qu'une position centrale, il faudrait même préférer le nouveau village de Somerset. Toutefois, Uitenhagen possède aussi des avantages particuliers. Cette ville, éloignée de quatre-vingts milles de Graham's-Town, n'est qu'à vingt milles du Port-

Élisabeth, mouillage dans la baie de Lagoa, qui attirera tôt ou tard une grande partie des productions de la province destinées à être exportées. Uitenhagen est abondamment pourvu d'eau, et possède de vastes édifices, tels qu'il en faut pour un siége d'administration.

Le gouverneur de la colonie est assisté, comme nous l'avons dit, par un conseil composé des principaux fonctionnaires publics. Les anciens colons, habitués, depuis le régime hollandais, à cette forme de gouvernement, et n'étant pas gens à s'enquérir des principes d'un bon gouvernement, ne demandent pas autre chose. Mais il s'est élevé une génération plus exigeante : ce sont les fils des colons anglais qui se sont établis sous les auspices du gouvernement actuel : ils reçoivent de l'éducation, connaissent les avantages du régime constitutionnel, et désirent voir introduire la forme représentative dans le gouvernement de leur colonie. Ces vœux ne peuvent manquer de se fortifier de plus en plus, et mériteront des égards. Aussi a-t-il déjà été proposé de créer dans chacune des deux provinces une assemblée législative; l'une de vingt, et l'autre de huit membres. Ce ne peut être qu'un simulacre de représentation; mais on prétend qu'on trouve jusqu'à présent trop peu de personnes capables de siéger dans de pareilles assemblées, et qu'il faut attendre que l'éducation devienne plus générale : c'est à quoi tendront les écoles qui ont été fondées dans les derniers temps. Le gouverneur a des pouvoirs trop étendus relativement à l'assiette des impôts, à la faculté

de faire grâce des peines et amendes encourues, de renvoyer des individus de la colonie, de nommer aux emplois. On a conseillé au gouvernement anglais de se réserver une partie de ces pouvoirs, pour prévenir des abus. Il a été proposé d'ôter aux landdrosts et aux heemraden la juridiction en matière criminelle, qui leur a été attribuée en 1817, pour dispenser les habitants de se faire juger dans le chef-lieu, à des centaines de milles de leur demeure. L'expérience a prouvé que les fonctionnaires de district ne possèdent pas une connaissance suffisante des lois, et ne jugent pas avec impartialité et sans préjugés les gens de couleur. Il est question de restreindre les drosties, et de les nommer Counties ou Comtés, comme les divisions de la Grande-Bretagne : outre les veldcornets, on aurait des juges de paix et des constables, à l'instar de ceux de la métropole. Quelques détails feront voir l'état des districts et la nécessité des réformes.

La province de l'ouest se compose, comme nous l'avons vu, de quatre districts ou landdrosties, dont l'un a une sous-drostie. Ces districts diffèrent en grandeur et en population. Le district du Cap qui produit principalement du grain a une population concentrée de 8,969 âmes, dont 3,699 esclaves. Il a des fermes bien tenues; le landdrost siége au chef-lieu. Le district de Stellenbosch, bien plus étendu, compte 16,446 âmes, dont 8,699 esclaves. Il produit beaucoup de vin de très bonne qualité. Le chef-lieu Stellenbosch est trop reculé et communique trop difficilement avec la ville du Cap; toutefois

une population considérable habite ce chef-lieu et les environs, et on ne pourrait, sans inconvénients, transférer ailleurs le siége de l'administration. Dans le district de Zwellendam, on compte 13,746 âmes, parmi lesquelles 3,041 esclaves. La population paraît s'accroître peu, surtout dans le chef-lieu; cependant si l'on réussit dans le projet d'établir à l'embouchure de la rivière de Breda un entrepôt pour l'exportation des grains provenant des hautes régions du district, et d'une partie du district de George, il se pourra que, dans la suite, les bords de la mer se peuplent, et que le cabotage entre cette contrée et la ville du Cap y procure des ressources. La sous-drostie de Caledon, qui dépendait auparavant du district, a maintenant un magistrat particulier. Dans le district de Worcester, qui comprend la sous-drostie de Clanwilliam et la sous-magistrature de Tülbagh, il y a 11,623 habitants, y compris 4,711 èsclaves. Le siége du landdrost était d'abord à Tülbagh; mais il a été transféré à Worcester, au grand mécontentement des paysans du Nieuveveld, du Roggeveld et du Bokkeveld, qui se trouvent maintenant trop éloignés du chef-lieu; Tülbagh même était à trois ou quatre journées du nord et de l'est de ces contrées. Les paysans, allant toujours chercher de nouveaux pâturages pour leur bétail quand les autres se dessèchent, finissent par étendre peu à peu les limites de la colonie; c'est ainsi qu'ils regardent déjà comme en faisant partie les bords de la Sack-Rivier, où erraient encore il n'y a pas long-temps les malheureux Boschimans, et quelques peuplades

ou familles de la race mêlée des Hottentots bâtards. Le gouvernement ne gagne rien à cette usurpation; au contraire, en étendant la colonie sur des terrains peu productifs, on le force à augmenter les moyens de défense et les frais d'administration, d'autant plus que les paysans errants, qui commettent de graves injustices envers les sauvages indigènes, exigent une surveillance spéciale.

Si nous nous tournons maintenant vers la province orientale, nous y trouvons d'abord, le plus près du district de Worcester, celui de Graaff-Reynett, qui présente à peu près le même aspect, et a le même climat. Avec la sous-drostie de Beaufort et une partie de Cradock, ce vaste district a une population de 27,647 individus, dont seulement 3,124 esclaves. C'est dans les montagnes de Graaff-Reynett que s'engraissent les bestiaux et les moutons destinés à l'approvisionnement de la ville du Cap. Les herbagers ont fini par longer le cours de la rivière d'Hippopotame jusqu'à son confluent dans la rivière d'Orange : il a fallu tracer une nouvelle limite de ce côté; elle comprend maintenant le territoire qui s'étend depuis la chaîne de Winterberg jusqu'au nord de la rivière de Sack, sur la frontière de l'ouest. Beaucoup d'herbagers, au lieu de se contenter d'élever des bestiaux sur les terrains qui leur ont été alloués, profitent du voisinage de la frontière pour vendre illicitement des armes et de la poudre aux tribus des Griquas et Betjouanas. Cette contrebande est d'autant plus condamnable, que les tribus qu'on vient de nommer tendent à gagner de

l'ascendant sur les tribus plus éloignées, et font une guerre d'extermination aux pauvres Boschimans, qui ne tiennent à aucun sol. C'est à ces guerres acharnées qu'il faut attribuer l'état de détresse auquel sont réduites plusieurs tribus, et qui a forcé un grand nombre de ces barbares de se réfugier dans la colonie, où ils se sont mis au service des colons. Comme le chef-lieu est à six journées de ces contrées limitrophes, le gouvernement n'est guère capable de surveiller la conduite des paysans envers les peuplades sauvages, et envers les individus qui se mettent à leur service. La sous-drostie de Beaufort a été établie sur la lisière de plaines de Karroo, pour servir de communication entre le nord et le sud du district, et pour surveiller les esclaves et les Hottentots fugitifs qui se livrent quelquefois au brigandage avant de dépasser la frontière, et se joindre aux tribus sauvages. Jusqu'à présent la population de Beaufort est encore peu considérable; mais quand il y aura plus de communication entre l'est et l'ouest de la colonie, elle pourra gagner beaucoup. Le gouvernement a laissé pénétrer les missionnaires de ce côté plus loin qu'ailleurs. On ne remarque pas que les missions aient fait de grands progrès dans la civilisation des sauvages, ni que la colonie fasse plus de commerce qu'auparavant avec les tribus du dehors; seulement les missions ont produit cet avantage qu'elles ont répandu le nom anglais, qu'elles rendent les blancs respectables aux yeux des nations barbares, et qu'elles aplanissent la voie pour des relations amicales à la place des mesures de sûreté mili-

taires qu'on a été jusqu'à présent obligé de prendre contre elles.

Le district de Somerset, contigu à la partie de la Cafrerie où les tribus sauvages sont animées de l'esprit le plus hostile, a été composé, il n'y a pas long-temps, d'une partie de Graaff-Reynett, de la sous-drostie de Cradock, et d'une partie d'Albany. Ce district n'est ni très étendu ni bien peuplé. Le but qu'on s'est proposé en le formant a été d'établir une autorité pour surveiller les colons qui, dans une partie de cette contrée, ont des habitudes blâmables, et n'obéissent guère aux lois. Il ne reste au district d'Albany qu'une population de 2,767 individus, dont 400 esclaves. Outre le landdrost établi à Graham's-Town, on a cru devoir envoyer un magistrat à l'embouchure de la rivière Kourie, également pour surveiller la conduite des colons. Uitenhagen est un district peuplé de 8,399 habitants, parmi lesquels 1,132 sont esclaves. L'officier qui commande le fort de la baie d'Algoa a été chargé provisoirement des fonctions de magistrat dans la contrée voisine de cette baie. Enfin, dans le district de George, la population est de 6,737 individus, y compris 1,919 esclaves. Le sol y est en général pauvre; les communications y sont difficiles. Le village de George, qui en est le chef-lieu, s'est peu accru depuis qu'il est fondé. Si le gouvernement formait quelque établissement aux embouchures de la Kuysera et de la Kromme-Rivier, il se pourrait que les colons y fussent attirés. Dans le voisinage de George il y a un village hottentot plus peuplé que ce chef-lieu.

Une espèce de conseil municipal existe dans la ville du Cap sous le nom de sénat bourgeois (*burgher senate*); son origine date de l'an 1657, lorsque le commissaire du gouvernement hollandais ou de la compagnie, Van Goes, désigna deux magistrats pour juger en matière criminelle les hommes libres, c'est-à-dire ceux qui n'étaient pas au service de la compagnie de l'Inde. L'année suivante on doubla leur nombre, et on étendit leur juridiction sur les affaires civiles. Ils continuèrent d'exercer ces fonctions jusqu'en 1784 : cette année, une cour de justice fut établie; elle se composait d'un président et de douze juges, dont la moitié était prise parmi les fonctionnaires de la compagnie : l'autre moitié consistait dans le sénat bourgeois, qui fut porté alors à six membres permanents. Ils continuèrent ainsi d'exercer des fonctions judiciaires jusqu'en 1792, lors de la réforme de la justice au Cap. Ce sénat administrait et réglait en outre les affaires de la ville, et même du district entier du Cap, avant que celui-ci fût placé sous une juridiction particulière; ce qui eut lieu en 1809. Lors de la reprise de la colonie, en 1804, le commissaire du gouvernement hollandais proposa d'accorder, à la bourgeoisie du Cap, la faculté d'élire les membres du sénat, à l'imitation des municipalités dans tous les états libres; cependant le gouverneur général Janssens maintint le vieux système colonial; les six membres du sénat furent même réduits à cinq. Les Anglais n'accordèrent pas à ce corps plus de franchise municipale que les Hollandais; lord Caledon le réduisit

à un président et quatre membres qui exerceraient chacun à son tour, et pendant deux ans, la présidence, à laquelle on attache un salaire de 3,500 rixdollars; ils sont chargés de l'administration des terres appartenant à la ville, de la grande et petite voirie, des conduits d'eau, de la taxation de la viande et des grains, de l'inspection des poids et mesures, enfin des pompes à feu. Ils ont le pouvoir de faire des réglements et de condamner à des amendes. Avant qu'il y eût un surintendant, le sénat bourgeois exerçait aussi la police sur les gardes-de-nuit et sur les étrangers. Actuellement il exerce une police vexatoire sur les noirs libres, qui ne peuvent s'éloigner de la ville, même pour quelques heures, sans un laisser-passer du directeur des pompes à feu. En cas de contravention, on les arrête, et on les conduit en prison. Le sénat bourgeois est autorisé aussi d'empêcher la mendicité, et de prendre soin des indigents infirmes. A cet effet, l'hospice Somerset, acheté aux frais de la ville, a été confié à sa surveillance; c'est lui qui nomme les officiers et les employés de cet établissement. Ce qui lui donnait encore plus d'importance, c'est qu'il était chargé de la surveillance des écoles, qui est maintenant presque en entier entre les mains de la commission biblique et scolaire. D'après ses instructions, le sénat devait surveiller la moralité des habitants, et faire au gouverneur un rapport sur les excès et débauches des individus qui exerçaient de l'influence sur d'autres. En dernier lieu, la perception des revenus publics et la gestion des fonds provenant des impôts

payés par les habitants de la ville, sont entre ses mains; il dresse le budget du chef-lieu de la colonie; mais on y soupçonne des abus. Plusieurs fois le sénat a adressé au gouvernement des représentations en faveur de particuliers et de la communauté. Comme ce corps est le seul qui ressemble à un conseil de bourgeois élus, il est tout simple que les habitants s'adressent à lui quand ils ont des griefs à proférer : mais il ne paraît pas que le gouvernement y ait beaucoup d'égards; et il a été question de supprimer ce corps, ou de le réduire à des fonctions insignifiantes, pour ne pas entraver la marche du gouvernement. Dans ce cas, il faudrait introduire une assemblée législative qui représentât encore mieux que le sénat bourgeois les citoyens du Cap.

§ II.

Finances de la colonie.

Dans l'origine, la colonie du Cap ne devait servir qu'à fournir des vivres aux vaisseaux de la compagnie de l'Inde; elle ne s'étendait que jusqu'à la Salt-Rivier, et l'on ne cultivait que quelques terres en grains et en tabac. La compagnie fournissait les outils de labourage et les bestiaux; elle accordait ces terres avec l'exemption des taxes pour trois ans; mais passé ce terme, elle exigeait des fermiers une rente consistant dans le dixième du produit des terres. Ils étaient obligés de vendre le produit entier à la compagnie, qui prélevait aussi le dixième du produit dont elle leur abandonnait l'usage. Elle leur accor-

dait le droit de pêche pour leur consommation, et la libre disposition d'une partie du produit. Mais il leur était défendu de tenir des tavernes, de commercer en bestiaux avec les indigènes. La compagnie leur fournissait à crédit des marchandises, en prenant hypothèque sur leurs terres.

Quand la colonie s'accrut, il fallut bien se relâcher un peu de ce régime de tutelle. Les bourgeois francs de la ville du Cap obtinrent des facilités pour commercer avec les paysans; ceux-ci furent aussi moins restreints dans leurs relations commerciales; mais le système des revenus fut maintenu. En reléguant peu à peu les indigènes, on disposa de leurs terres en faveur de fermiers, en leur imposant l'obligation de payer à la compagnie une dîme en bétail. On fit des concessions de terrains arrosés de sources, en les abandonnant, moyennant une somme, pour plusieurs années. Un collecteur faisait rentrer dans les magasins de la compagnie, avant la moisson, ce qui lui était dû en rentes; et pour tenir tout le monde dans l'ordre, il était défendu de cuire du pain sans une licence, sous peine d'amende et de travaux forcés pendant six mois. La compagnie poursuivait les boulangers qui achetaient du grain sans licence, ou qui faisaient moudre ailleurs que dans ses moulins. En 1711, l'esprit de fiscalité comprit aussi les vignes dans les dîmes. Outre le droit sur les bestiaux, qui équivalait à 24 rixdollars pour trois mille arpents de pâturages, la compagnie, sous prétexte de réparer les routes et de détruire les bêtes féroces, leva encore une taxe

payable en bestiaux et en brebis. On voit, par un rapport d'un comité en 1792, que depuis 1781 jusqu'en 1791, on avait levé sur les colons, en taxes directes, la somme de 2,652,898 guilders (176,889 livres sterling). Le produit de leurs terres était trop éventuel pour permettre une surcharge de taxes. La compagnie, au lieu de percevoir la dîme en nature, avait fini par accepter une somme d'argent : elle revint à l'ancien mode de la perception des productions en nature; et ses magasins fournirent aux boulangers le grain nécessaire. Cependant la nécessité ne tarda pas à la faire renoncer au monopole des grains. Des greniers de prévoyance furent établis pour l'approvisionnement du chef-lieu; mais toujours sous l'obligation de payer une dîme à la compagnie. Le gouvernement batave eut soin aussi d'imposer des taxes sur le vin et sur l'eau-de-vie introduits du dehors; il s'attribua le monopole du vin en détail, et afferma à quatre personnes le droit du débit dans toute la colonie. Ces débitants privilégiés ont le nom de pagters, ou fermiers. Leur monopole n'a été aboli en 1823 que dans la ville du Cap et dans le district d'Albany.

Outre les taxes sur les propriétés et les productions, on lève une taxe personnelle, ou une capitation sur tous les individus; les hommes commencent à la payer à l'âge de seize ans, et les femmes à l'âge de vingt.

Quoique les taxes soient assez onéreuses et considérables, il paraît pourtant qu'elles ne suffisent pas toujours pour couvrir les dépenses dans les districts

les plus populeux et les plus productifs, et encore moins dans les districts qui donnent un revenu insignifiant, et où pourtant le gouvernement est obligé à de grands frais pour maintenir la sûreté publique.

Avant l'année 1813 on mettait en réquisition, pour le service public, les chevaux et les chariots des habitants, sans aucune rétribution; depuis lors, il a été ordonné de payer les relais. Il en est résulté des dépenses considérables dans les districts de l'Est, où passe la route assez fréquentée de la Cafrerie, et où se prépare la guerre contre les Cafres. Il a fallu, dans ce pays, lever des taxes extraordinaires pour défrayer les voyages des fonctionnaires. Ce qui a encore augmenté les charges publiques dans tous les districts, ce sont les emprunts qu'on a été obligé de faire, pour construire des édifices publics et d'autres travaux nécessaires. Le bureau du landdrost et des heemraden du district a la faculté d'ordonnancer des dépenses du montant de 500 rixdollars, sans autorisation du gouvernement. Ces bureaux ayant fait souvent usage de cette faculté, sans mettre les stipulations en règle, il en est résulté beaucoup de confusion dans les comptes. Nous ne sommes pas encore au bout des taxes. En 1812, on en a établi une nouvelle, sous le nom de commando-tax; en voici le motif. De tout temps les habitants mâles de la colonie ont été obligés, depuis l'âge de seize ans, au service personnel, quand il s'est agi de défendre les frontières contre les tribus vagabondes. Cependant, comme ce service était très onéreux pour les districts de l'Ouest, dont les habitants étaient forcés de s'absenter très loin

et pour long-temps de leurs demeures, ils firent la proposition de se cotiser afin de fournir de quoi défrayer un corps soldé pour la défense des frontières. Le gouvernement n'eut garde de refuser. Une somme de 61,000 dollars fut imposée et répartie sur la ville du Cap et sur les cinq districts les plus éloignés des frontières. La ville seule fut imposée à la somme de 15,000 dollars, c'est-à-dire à un quart à peu près.

Nous avons vu que, dans l'origine, les colons n'étaient que les fermiers du gouvernement, qui se considérait toujours comme propriétaire du sol; et quoiqu'il ôtât rarement les terres à ceux qui les tenaient de lui, et à leurs familles, ils ne pouvaient pourtant pas se considérer comme propriétaires. En 1813, le gouverneur, sir John Cradock s'occupa d'assurer aux colons un droit de propriété, afin de les engager par là à mieux cultiver les terres, et d'augmenter les revenus du gouvernement. On leur accorda la faculté de demeurer fermiers ou d'acquérir des titres de propriété; pour cela, il fallait faire lever les terrains par les arpenteurs, entendre les avis des landdrosts et leurs heemraden, examiner les réclamations des colons, etc. C'était beaucoup d'embarras pour le gouvernement; on ne s'entendait pas; les colons se plaignirent de payer toujours, et le gouvernement prétendit qu'il ne retirait pas d'avantages d'une mesure qui devait accroître ses finances. Le mode de perception déplaît aussi. Quand les fermiers apportent leurs denrées au marché de la ville, leurs chariots subissent à l'octroi des visites longues et minutieuses; il en résulte des délais

ajoutés à ceux que cause un voyage long et pénible à cause des attelages de bœufs qu'on prend ordinairement. On lève un rixdollar pour jauger les barils de vin et d'eau-de-vie : cet impôt est destiné, assez singulièrement, à faire un fonds pour l'entretien d'une bibliothéque publique. En 1824, il a rapporté 16,181 rixdollars; aussi le gouvernement a trouvé bon de joindre cet impôt aux autres, et de prendre la bibliothéque à sa charge. Au marché du Cap, il n'y a pas une seule denrée qui ne paie un impôt. Dans l'origine, c'était uniquement pour la construction d'un marché neuf; mais actuellement ces impôts servent à faire face à beaucoup de dépenses. Les bouchers ne peuvent abattre ou vendre au Cap une pièce de bétail sans payer à l'Etat deux rixdollars. En 1825, ils ont payé de cette manière 33,193 rixdollars. D'un autre côté, les boulangers paient un rixdollar d'impôt pour chaque double boisseau de farine qu'ils emploient. Cette taxe est appliquée à l'entretien des greniers publics, qui ont reçu ainsi, en 1825, la somme de 25,554 rixdollars. Pour lever plus facilement ces impôts, on ne laisse travailler d'autres bouchers ni d'autres boulangers que ceux qui ont obtenu des licences. Il paraît que dans les districts les landdrosts imitent ce système, qui détruit la concurrence et gêne l'industrie. On ne peut pas dire que les vivres soient chers au Cap; cependant ils seraient à meilleur marché, si l'on ôtait les entraves du débit. C'est ce qui a été proposé et peut-être effectué dans les derniers temps; et, comme on a organisé en même temps des marchés dans les dis-

tricts, il est à espérer que l'industrie agricole prendra bientôt une autre face dans cette colonie.

On a un mode également onéreux pour lever l'impôt, ou opgaef, sur les personnes et les récoltes. En mars et en avril, après la moisson, on appelle les habitants du district à la landdrostie, qui est, pour quelques uns, très éloignée, afin d'y faire la déclaration de leur récolte en grain et en vin, de l'état de leur famille, et du nombre de leurs bestiaux; après quoi, le secrétaire du district fait connaître à chacun le montant de la taxe qu'il doit payer. En 1825, les impôts sur les terres se sont montés à 126,632 rix-dollars.

Le fisc étant à la recherche de nouvelles ressources, a récemment pensé d'établir un impôt sur les esclaves, ou plutôt sur les maîtres pour les esclaves qu'ils entretiennent. Un bon esclave est, dans la colonie, un moyen de gagner sa subsistance: on loue son travail ou ses journées à des particuliers. On fait de même à l'égard des nègres et des négresses capturés sur des négriers, et que le gouvernement place pour quatorze ans chez des colons. Les anciens colons, qui sont généralement d'un caractère indolent, trouvent fort commode de faire faire tous les travaux des champs par des esclaves ou par des Hottentots qu'ils louent à bas prix. On espère que les colons anglais, récemment arrivés, répandront des habitudes plus laborieuses, et feront disparaître cette paresse, cause de la lenteur des progrès de la colonie dans l'agriculture et dans les arts mécaniques. On évalue à vingt-quatre mille quatre cent

quatre-vingt-deux le nombre des esclaves enregistrés, et âgés de seize à soixante ans; et dix mille Hottentots et autres individus se sont engagés comme ouvriers ou domestiques pour l'année.

Il se fait dans la colonie une grande consommation de poudre, tant pour la destruction du gros gibier que pour la défense des fermes isolées. Le gouvernement s'était attribué le monopole de la poudre, surtout avec l'intention d'en surveiller la distribution, et d'empêcher que les colons n'en vendissent avec des armes à feu aux tribus sauvages sur les frontières de la colonie. Cette précaution a été inutile, on a vendu sans cesse de la poudre et des armes par contrebande. Comme il faut nécessairement que les paysans, surtout vers les frontières, soient armés, on a conseillé au gouvernement de renoncer au monopole, et de laisser les paysans se munir d'armes comme ils voudraient.

Les ventes publiques jouent un grand rôle dans la colonie, et sont une source de revenus pour le gouvernement. Il y a au Cap une administration particulière, *vendue-department*, chargée de les diriger. Des marchands ou des propriétaires de biens-fonds qui veulent disposer de leurs propriétés par la voie des enchères, sont obligés de s'adresser à cette administration qui détermine le jour, et fait faire la vente par des commissaires. Les ventes de marchandises se font ordinairement dans les rues. Nous avons vu, par les relations de voyage, que, dans les campagnes, les ventes à l'enchère sont, pour les colons, des occasions de réunion, de régal

et de réjouissance. Le bureau des ventes accorde habituellement trois mois de crédit pour le paiement des biens-meubles dans la ville du Cap et à Simons-Town, et quatre mois pour les paiements dans les campagnes. Ce crédit met les acheteurs à même de débiter en détail les objets d'achat avant de les avoir payés, et il y en a qui achètent sans argent, et comptant payer avec le produit de la vente. A la fin de chaque vente à l'enchère, le bureau dresse des billets (*vendue rolls*) : ce sont véritablement des lettres de change qu'on tire sur les acquéreurs ; et comme le bureau est responsable du paiement, et a le pouvoir de se faire payer strictement au terme alloué, ces billets entrent en circulation, et s'escomptent facilement à raison de six pour cent, soit à la banque, soit chez les particuliers. Le bureau retient, pour les frais de vente, d'abord cinq pour cent, puis encore deux, enfin un demi. Dans chaque district il y a un maître de ventes (*vendue master*) et un commissaire-priseur (*auctioneer*). D'après un compte de quatre années, la recette du gouvernement sur les ventes s'est monté à 173,289 rixdollars.

Les douanes sont, dans la colonie, d'une institution récente. Dans l'origine, la colonie n'existait que pour la commodité de la compagnie de l'Inde; ceux qui s'y établissaient en cultivateurs étaient exclus du privilége de commercer avec le dehors; ils devaient se trouver heureux si, par leur propre travail ou par celui de leurs esclaves, ils produisaient assez de denrées pour pouvoir les échanger contre quelques articles de première nécessité. Pendant tout le temps

du régime hollandais, le commerce avec le dehors ne fut jamais encouragé ; ce n'est que depuis que les Anglais ont pris la seconde fois possession du Cap, que ce pays maritime a commencé à avoir part aux affaires du monde commercial. Une nouvelle espèce de colons est venue s'y établir; c'étaient des consommateurs qui savaient subsister à l'aide de leur industrie, et qui avaient plus d'activité que les colons de l'ancienne race. En mettant en circulation un papier-monnaie soutenu par son crédit, le gouvernement facilita les transactions commerciales. Le commerce augmenta, on prit le goût de la vie aisée des Européens. La prohibition de la traite des noirs engagea les colons du Cap à tirer parti de leurs esclaves, en les louant pour un certain temps à ceux qui avaient besoin de leurs services. Ce qui avait surtout contribué à la prospérité de la colonie, c'étaient les approvisionnements de la flotte anglaise dans le temps de guerre. Mais la paix vint enfin, la flotte fut réduite ainsi que la garnison; le papier-monnaie perdit de sa valeur; de mauvaises récoltes et des spéculations manquées sur les vins du Cap produisirent de la gêne dans le commerce. Le gouvernement anglais avait d'ailleurs pris des mesures pour forcer la colonie à ne commercer qu'avec la Grande-Bretagne. Dix pour cent d'impôt sur l'introduction des marchandises étrangères mirent presque fin aux relations avec le dehors, surtout avec les ports de l'est, d'où le Cap tirait des vivres dans les mauvaises années, notamment du blé et du riz. En revanche, le Cap fut inondé de marchandises anglaises à bon compte.

Il n'a point de marine pour faire un commerce important avec les Indes occidentales ou avec l'Amérique du sud ; il ne lui vient plus que peu de navires de l'Europe, si l'on excepte l'Angleterre : ceux qui arrivent apportent quelques articles de fabrique hollandaise, pour lesquels les colons de l'ancienne race marquent de la prédilection, et quelques marchandises françaises. Le gouvernement anglais, fidèle à son système colonial, persiste à maintenir l'impôt de dix pour cent sur les marchandises étrangères, et sur toutes les denrées quelconques des contrées orientales, tandis qu'il ne prend que trois et un quart pour cent sur toutes les productions et marchandises venant d'Angleterre dans des bâtiments nationaux. Ceux qui connaissent bien le Cap sont d'avis que la principale ressource de cette colonie consistera toujours dans l'approvisionnement des vaisseaux qui vont dans la mer des Indes ou qui en viennent. Il faut donc que le gouvernement favorise et facilite l'exportation des vivres ou l'échange des provisions contre les marchandises apportées par les navires qui ont besoin de se ravitailler. Pour que toutes les parties de la colonie puissent profiter de ce commerce, il faudra que les ports de la côte puissent y participer. On a proposé d'établir dès à présent une douane au port Élisabeth, afin de faciliter les exportations de la province de l'est. Cette douane pourrait avoir un poste à Port-Frances. Il faudrait encore que le gouvernement encourageât les exportations de vivres pour Sainte-Hélène, et l'exportation des vins du Cap pour l'Angleterre et pour les

possessions anglaises dans l'Inde, en échange du thé et d'autres denrées précieuses de l'Asie.

La poste, au lieu de rapporter au gouvernement, n'a été jusqu'à présent qu'un sujet de dépenses. On expédie les malles aux lettres, dans la colonie, par le moyen de postillons hottentots, ou esclaves des paysans qui demeurent auprès de grandes routes, et qui sont désignés comme maîtres ou teneurs de postes. Ils reçoivent une indemnité calculée sur le nombre d'heures employées pour transporter les lettres au prochain relai. Sur les routes du nord et de l'ouest, ce sont 3 rixdollars; sur la route de l'est, on paie jusqu'à 9 rixdollars par heure. Le bureau général des postes au Cap expédie et reçoit une malle par semaine. Quand le service public l'exige, on fait partir aussi des postes extraordinaires sur la route de l'est, où demeurent les colons anglais, et où s'expédient beaucoup de feuilles publiques. Il faut, pour le transport de la malle, deux et quelquefois trois chevaux. Ce sont les landdrosts qui désignent les teneurs de postes, et quelquefois les paysans retiennent le salaire et n'en donnent qu'une faible part aux Hottentots qui se chargent du transport. La dépense annuelle du bureau des postes au Cap a été jusqu'à présent d'environ 4,875 liv. sterl. par an, et les postes n'ont rapporté que 1,950 liv. sterl. On a proposé de supprimer la poste de Tülbagh à Graaff-Reynett, et de correspondre avec ce dernier district par Graham's-Town et Somerset.

Anciennement le gouvernement pourvoyait à tout; il avait donc aussi une imprimerie : maintenant il

existe au Cap des imprimeries particulières, et l'imprimerie du gouvernement n'est plus d'une grande utilité. Depuis 1793, on a une Lombard-Bank, ou caisse hypothécaire, où l'on prête sur les propriétés, et qui est dirigée par trois commissaires. Le trésor avança à cet établissement des fonds pour qu'on pût les prêter en détail, à raison de cinq pour cent, à ceux qui possédaient des biens-fonds, ou des effets en or ou en argent, des meubles, etc. Quand les Anglais prirent possession de la colonie, en 1806, ils découvrirent de grands abus dans cette institution. Des spéculateurs empruntaient à cette caisse des fonds à raison de cinq pour cent, et les prêtaient à bien plus haut intérêt. La caisse avait prêté sans exiger de remboursements. L'usure profitait plus que l'honnête industrie de cet établissement : aussi les Anglais crurent-ils devoir le réformer. On ne prêta plus que des sommes modérées, et pour un court terme, à raison de six pour cent d'intérêt. On créa un fonds d'un million de rixdollars en papier, indépendamment de celui dont la caisse était saisie : elle fut autorisée à escompter les billets de vente, ou vendue-rolls, dont il a été parlé plus haut. Cet établissement a été très utile à la classe agricole et au commerce; c'est à cette institution qu'on attribue les perfectionnements et les améliorations qu'on a remarqués dès-lors dans les constructions de la ville, dans les ateliers et dans les fermes. L'escompte qui, en 1808, n'avait donné à la caisse qu'un bénéfice de 3,478 rixdollars, lui rapporta, six ans plus tard, une somme de 37,427 rixdollars; et en 1824, le béné-

fice fut de 47,251 rixdollars. Comme la caisse prêtait des fonds pour les travaux publics, la ville du Cap y a gagné de nouveaux édifices publics pour l'administration, la justice et la bibliothèque, ainsi que des aqueducs et réservoirs. Dans les districts, on a bâti par ce moyen des églises, des maisons pour les landdrosts, et autres édifices publics. Sous peu, la Lombard-Bank sera probablement remplacée par une banque soutenue au moyen d'actionnaires, comme dans les grandes villes d'Europe. Cette banque pourra avoir une succursale dans la province orientale, pour faciliter les transactions commerciales avec les Cafres dans les marchés qui ont été ouverts dans cette province. La commission qui a été chargée d'une enquête sur l'état de la colonie, a proposé d'autres améliorations, telles que l'établissement d'un hospice pour les infirmes indigents; d'un musée; l'application de quelques fermes du gouvernement au soutien du clergé; la construction d'écoles pour les Hottentots, les Malais, et d'autres nations; l'avancement accordé aux fils des colons dans les grades du corps militaire colonial, etc.

§ III.

Commerce.

Le meilleur indicateur de l'état du commerce, c'est le montant des importations et exportations. Depuis 1815 jusqu'en 1826, la valeur des importations a été, pour chaque année, de 3 millions et demi à 5 millions de rixdollars, dont le tiers et

même la moitié et au-delà, consistait en marchandises anglaises, importées par des navires de la même nation; quant au reste, une petite quantité seulement avait été introduite par navires étrangers. Les exportations, pour la même époque, se sont montées chaque année à 1 million et demi jusqu'à 3 millions un quart, dont la plus grande partie consistait en productions de la colonie. On verra, par le tableau suivant, le mouvement du commerce maritime du Cap dans les années 1827 et 1828 (1).

Valeur des importations.

	En 1827.	En 1828.
De la Grande-Bretagne...	214,157 l. st.	200,933 l. st.
Des colonies anglaises....	61,792	40,904
Des pays étrangers.......	10,103	19,125
	286,052	260,962

Valeur des exportations.

Pour la Grande-Bretagne.	145,521	134,156
Pour les colonies anglaises.	48,220	90,962
Pour les pays étrangers...	18,058	28,784
	211,799	253,902

Valeur des productions seules de la colonie, exportées en 1828.

Pour la Grande-Bretagne...............	132,300
Pour les colonies anglaises..............	75,465
Pour les pays étrangers................	26,082
	233,847

(1) *South African advertiser*, septembre 1829.

En 1829, enfin, il y a eu, comparativement à l'année précédente, une augmentation de la valeur de 25,086 livres sterling pour les exportations, et de 96,618 pour les importations. C'est surtout en vins (pour 20,000 livres sterling en plus), en froment, peaux et cornes, que les exportations ont haussé de valeur. Les importations diminueront en proportion des progrès de l'agriculture et de l'industrie. Déjà on a essayé de propager la culture de l'indigo et des mûriers. On commence à feutrer la grosse laine pour la chapellerie, en usage chez les Hottentots; d'autres objets d'industrie seront introduits successivement. Voici, en peu de mots, les rapports commerciaux du Cap avec les autres nations. La Grande-Bretagne est pour plus de la moitié dans les importations, et reçoit plus des trois quarts des objets exportés. L'île Maurice et l'Inde entrent pour environ un quart dans les importations, et reçoivent très peu du Cap; les Pays-Bas envoient divers objets; l'Amérique méridionale, les Indes occidentales, Sainte-Hélène, en reçoivent des approvisionnements; la France introduit ses produits, ainsi que l'île de Java et les États-Unis; la nouvelle Galles méridionale en reçoit des vivres; Madère, le Danemark, le Portugal, en introduisent; quelquefois la Suède, l'Espagne et Malte en envoient aussi un peu; enfin le Cap expédie quelques productions pour l'île Bourbon, Mozambique, et pour la Méditerranée.

Depuis 1820 jusqu'en 1826, le Cap n'a exporté des grains que pour la valeur de 758,125 rixdollars, et il en a reçu pour la valeur de 2,153,850; ce qui

fait, pour les sept ans, un excédant d'importation équivalant à 1,395,725 rixdollars. La culture du froment ne paraît pas avoir augmenté beaucoup depuis que les Anglais sont maîtres de la colonie. En 1806, on en avait semé 14,106 muids, et en 1824, on en a ensemencé 15,829. La récolte de ce grain est extrêmement variable. En 1822, on n'en récolta que 84,108 muids, et en 1809, les moissons avaient rapporté 200,247 muids; aussi le prix du muids, qui, en 1816, avait été de 68 rixdollars, fut, en 1822, de 264 rixdollars. Les vendanges, depuis 1816 jusqu'en 1824, ont produit 20,700,000 gallons de vin; ce qui fait, terme moyen, pour une année, 2,300,000 gallons. De ces 20,700,000 gallons, on a exporté 8,500,000 gallons; cela fait, en terme moyen, 950,000 gallons par an. La valeur des vins du Cap a baissé beaucoup; le baril de vin, de première qualité, de 152 gallons, qui, en 1813, coûtait 300 rixdollars, n'en coûte plus que 250; et le prix du vin ordinaire est tombé de 145 rixdollars à 50. On accuse les marchands du Cap de les frelater. Il est vrai que pour donner du corps à ces vins, et les mettre en état de supporter le voyage par mer, on y mêle de l'eau-de-vie de France; les impôts de cette eau-de-vie, depuis sept ans, se sont montés à la somme de 1,350,000 rixdollars.

Le commerce avec l'Inde et les autres contrées orientales décline depuis 1823, ce que l'on attribue aux importations d'étoffes de coton anglaises et de soieries françaises dans ces pays, et aux frais considérables du transport des marchandises de l'Inde. La compa-

gnie des Indes a, jusqu'à présent, fait un bénéfice considérable au Cap; grâce à son monopole, il paraît qu'elle y débitait annuellement 110,000 livres de thé, qu'elle vendait le double de ce qu'il valait. Aussi a-t-on élevé des plaintes dans la colonie contre ce monopole, qui, vraisemblablement, cessera bientôt. Cette compagnie gêne beaucoup le commerce, et la colonie ne sent que trop le joug de l'Angleterre sous ce rapport. Quoique dépourvu de ports très sûrs, le Cap pourrait servir d'entrepôt, s'il jouissait de plus de liberté pour la navigation mercantile. La commission d'enquête fait remarquer au parlement d'Angleterre que les productions de la colonie ne sont pas assez variées pour que les navires puissent charger au Cap de grandes cargaisons d'assortiment pour les marchés d'Europe ou de l'Inde. Au lieu de forcer les marchands du pays d'attendre qu'il vienne quelques uns de ces grands bâtiments, qui, se rendant en Europe ou dans l'Inde, touchent par hasard au Cap, il faudrait que l'on permît aux petits navires d'y faire le commerce de transit, qui pourrait être fort avantageux, et qui, sous les restrictions actuelles, est presque nul. A cet effet, il faudrait que les marchandises, mises en entrepôt, y fussent exemptes de payer des droits, et que la marine étrangère pût commercer librement au Cap, sans égard au système de réciprocité établi, pour condition de ce commerce, par les lois anglaises; d'ailleurs la Grande-Bretagne ne laisse entrer dans ses ports les grains et les vins du Cap qu'après avoir perçu des droits presque aussi forts que ceux qu'elle impose aux productions des contrées

étrangères; ce qui n'est pas propre à favoriser le commerce des colons. Ceux-ci sont encore peu versés dans les spéculations maritimes. On a essayé d'attirer sur les côtes, particulièrement à l'embouchure des grandes rivières, une population de marins. Ces essais n'ont pas donné encore de résultats. La pêche n'est pas florissante; faute de capitaux, et par suite de la disparition des baleines, la pêche de ces animaux est tombée. En 1820, on exporta encore pour 143,376 rixdollars d'huile de baleine; et six ans après, l'exportation ne fut plus que de 13,386 rixdollars. Au total, il y a eu, depuis 1816 jusqu'en 1824, un excédant d'importations sur les productions exportées, de 15,000,000 de rixdollars; à la longue, la colonie pourrait se ruiner, si elle ne fournissait pas de quoi payer les marchandises qu'elle reçoit. Cependant il faut remarquer que le commerce de terre la dédommage en partie de l'infériorité de son commerce maritime.

Le gouvernement hollandais, loin de favoriser les relations mercantiles entre les colons et les Cafres, les avait prohibées. Sous ce rapport, la colonie a gagné depuis le régime anglais. Quand les Cafres eurent été repoussés, en 1819, un de leurs chefs, témoignant le désir d'entretenir des relations amicales avec la colonie, donna lieu à l'établissement d'une foire annuelle sur la frontière; on prit des mesures semblables à l'égard des Griquas et d'autres tribus de la frontière occidentale. Les foires ont réussi, et déjà elles donnent lieu à un commerce qui n'est pas sans importance. Un seul marchand de

Graham's-Town a débité, depuis août jusqu'en décembre 1824, pour 32,700 rixdollars en verroterie, fils de cuivre, et boutons, objets de prédilection chez les Cafres. Cependant, depuis ce temps, ce peuple a acquis des notions plus exactes sur la valeur des objets qu'il aime, et qu'il payait très cher aux marchands de la colonie. En 1826, les succès de l'établissement des foires sur la frontière de l'est ont engagé le gouvernement à autoriser l'établissement de foires semblables sur toute la ligne des frontières; mais on y a mis des restrictions : on ne laisse partir pour ces foires limitrophes que des marchands munis de licences qui doivent être renouvelées tous les ans; on a prohibé aussi le débit des armes, des munitions de guerre et des liqueurs spiritueuses. On se promet de ces foires des suites très efficaces pour la civilisation des sauvages, et pour la paix de la colonie.

Les colons, qui ont besoin aussi d'un peu de civilisation, gagneront aux institutions dont s'enrichit successivement le chef-lieu. On s'est cotisé au Cap pour fonder un collége; il est ouvert à la jeunesse depuis le mois d'octobre 1829; une société littéraire a commencé ses séances dans la même année; une société philanthropique, qui existe depuis 1828, a obtenu la faculté de racheter des enfants d'esclaves, pour leur faire enseigner des métiers et les mettre à même de gagner, dans la suite, leur vie dans une condition libre. Puisque la traite des esclaves est prohibée, il faut espérer que l'esclavage s'éteindra peu à peu. On s'est occupé aussi de rendre aux Hottentots un peu de ce qu'on leur a pris autrefois. Nous avons vu qu'on les

rassemble en missions. En 1829, le gouvernement a fait choisir un certain nombre de Hottentots, pour leur assigner des terres aux environs de la rivière de Kat (1) et du Winterberg. A la fin de la même année, on comptait déjà sur la rivière de Kat 881 colons de cette nation qui possédaient 362 chevaux, 792 bœufs d'attelage, 1,822 pièces de bétail, et 8,227 chèvres et brebis. En colonisant les Hottentots ainsi, on les place entre les Cafres et les colons; les postes militaires seront portés au-delà des établissements hottentots, et la colonie se trouvera agrandie et fortifiée. Malheureusement, il est difficile d'inspirer le goût de la vie sédentaire aux Hottentots; ils préfèrent courir à l'aventure, et il faudra peut-être beaucoup de temps avant qu'ils deviennent des colons utiles, et surtout des colons civilisés.

Nous terminerons tout ce qui concerne les voyages dans la région du Cap par la liste chronologique des gouverneurs de la colonie du cap de Bonne-Espérance, depuis sa fondation.

1. *Sous la domination hollandaise.*

Joan-Antoine Van Riebeek.........	8 avril	1652.
Zacharias Wagenaar..............	9 mai	1662.
Cornelis Van Qualberg............	24 octobre	1666.
Jacob Borghorst..................	18 juin	1668.
Pieter Hackius...................	2 juin	1670.
Coenraad Van Breitenbach.........	1 décembre	1671.
Albert Van Breughel	23 mars	1672.
Ysbrand Goske....................	2 octobre	1672.

(1) Il a été fondé, en 1829, sur cette rivière, à environ quinze milles au-dessus du Beaufort, un village sous le nom de New-Edimbourg. *South Afric. advert.* 1829.

Johan Bax (Van Herentals)........	2 janvier	1676.
Hendrick Crudax.................	29 juin	1678.
Simon Van der Stell..............	14 octobre	1679.
Willem Adriaan Van der Stell.......	11 février	1699.
Johan Cornelis d'Ableing...........	3 juin	1706.
Louis Van Assenburg..............	1 février	1708.
Willem Helot....................	28 décembre	1711.
Mauritz Pasques de Chavonnes......	28 mars	1714.
Jan de la Fontaine (gérant)........	8 septembre	1724.
Pieter Gysbert Nood..............	25 février	1727.
Jan de la Fontaine (gérant).........	24 avril	1729.
Jan de la Fontaine (titulaire).......	8 mars	1730.
Adriaan Van Kervel..............	14 novembre	1736.
Daniel Van den Henghel...........	20 septembre	1737.
Hendrik Swellengrebel............	14 avril	1739.
Ryk Tülbagh....................	30 mars	1751.
Joachim Van Plettenberg..........	12 août	1771.
Pieter Van Reede, Van Oudtshoorn. (Il n'exerça pas, et mourut pendant son passage à la colonie, à bord du vaisseau l'Asia, le 23 janvier 1773.)		
Cornelis Jacob Van de Graaf.......	14 février	1785.
Johannes Isaac Rhenius............	29 juin	1791.
Abraham Jos. Sluysken (commissaire du gouvernement)..............	2 septembre	1793.

2. *Sous la domination anglaise.*

J. H. Craig.....................	1 septembre	1795.
Comte de Macartney..............	23 mai	1797.
Sir François Dundas (lieutenant-gouverneur).....................	22 novembre	1798.
Sir George Young................	18 décembre	1799.
Sir François Dundas (lieutenant-gouverneur)....................	20 avril	1801.

3. *Sous la domination de la République batave.*

Jan Willem Janssens..............	1 mars	1803.

4. *Sous la domination anglaise.*

Sir David Baird..................	10 janvier	1806.
Hon. H. G. Grey (lieutenant-gouverneur)........................	17 janvier	1807.
Du Pré, comte de Caledon.........	22 mai	1807.
Hon. H. G. Grey (lieutenant-gouverneur)........................	5 juillet	1811.
Sir Jean-François Cradock	6 septembre	1811.
Hon. R. Meade (lieutenant-gouverneur)........................	3 décembre	1813.
Lord Charles-Henri Somerset	6 avril	1814.
Sir Rufane Shawe (faisant l'interim de la place de gouverneur pendant l'absence de lord Somerset)	13 janvier	1820.
Lord Charles-Henri Somerset (de retour)........................	1 décembre	1821.
Richard Bourke (lieutenant-gouverneur), arrivé en...............	février	1826.
Lord C. H. Somerset (continué par permission)..................	5 mars	1828.
Richard Bourke (lieutenant-gouverneur), de retour en	août	1828.
Reparti avec sa famille pour l'Angleterre, le	9 novembre	1828.

CHAPITRE XXXIII.

Voyage de Jacob de Bucquoy à la baie de Lagoa, en 1721 (1).

Nous avons suivi tous les nombreux voyageurs qui ont exploré la colonie du Cap, ou qui, après avoir franchi les limites de son territoire, ont agrandi le cercle des découvertes géographiques par leurs explorations au nord et à l'est de cette région. Pour compléter l'ensemble des notions acquises jusqu'à ce jour sur l'Afrique méridionale au sud du cap Negro, à l'ouest, et du cap Corrientes, à l'est, nous n'avons plus qu'à faire connaître le petit nombre de voyageurs qui ont abordé sur la côte orientale de cette portion du globe, soit en revenant des Indes, soit en s'y rendant, mais sans traverser la colonie du cap de Bonne-Espérance. Le seul mouillage favorable sur cette côte est la belle baie de

(1) Voici le titre de l'ouvrage en hollandais : Jacob de Bucquoy's *Zestienjaarige Reize naa de Indiën, vol aanmerkelyke Ontmoetingen : byzonderlyk des Schryvers wedervaaren in de bezending naa Rio de La Goa, etc. med nodige Aanmerkingen over de gelegenheid der plaatsen, der aard, der volken, etc.* 1[re] édition. Harlem, 1745; 2[e] ibid. 1757, 1 vol. petit in-4°, avec deux portraits de l'auteur et deux planches. L'ouvrage est suivi d'une *Hydrographie générale abrégée*, par le même auteur, avec une carte de False-Bay, et de *Remarques sur l'utilité de la navigation.* Il a été traduit en allemand, *Reise nach indien*, etc. Leipzig, 1771, in-12. Le traducteur a ajouté l'extrait du voyage de Jacob Franken.

Lorenzo Marquez ou de Lagoa. Déjà nous avons vu que deux colons du Cap y étaient parvenus par terre; mais leur voyage n'a point été publié. Dans le peu qui nous en a été donné, la route qu'ils ont parcourue nous fournit bien, pour la géographie, un itinéraire neuf et précieux, mais ne nous donne aucun détail sur la baie même; nous en trouverons de curieux et d'abondants dans les voyageurs maritimes qui y ont abordé : quelques uns ayant touché aussi à Mosambique et sur la côte orientale, et ailleurs, nous feront anticiper un peu sur l'objet du Livre suivant; mais il est plus essentiel de conserver leurs relations dans leur intégrité, que de s'astreindre trop rigoureusement aux divisions géographiques. Le premier des voyageurs qui nous fait connaître la baie de Lagoa est Jacob de Bucquoy, qui publia, en 1721, un voyage aux Indes.

L'auteur de cette relation était Hollandais; né à Amsterdam, le 26 octobre 1693. Après avoir voyagé dans la plus grande partie de l'Europe, il entra, en 1719, au service de la compagnie des Indes orientales, comme ingénieur. Parti en novembre, il arriva, le 4 mars 1720, au cap de Bonne-Espérance. Ayant ensuite été chargé de veiller à la construction de forts que l'on voulait élever dans la baie de Lagoa, de Bucquoy s'embarqua le 12 février 1721; l'expédition était composée de deux hourques, et commandée par Guillaume Van Taak. Le 1er avril, on eut connaissance du cap Corrientes, qui est peu élevé, et on longea la côte d'Inhambana, qui est sablonneuse et couverte de dunes jus-

que dans le voisinage de la pointe de la baie de Rio de Lagoa, où l'on entra le 3 du même mois.

Cette baie, située sous le 26° de latitude sud, s'étend vers l'ouest-nord-ouest; elle est à peu près à deux mille milles du cap de Bonne-Espérance. Elle se trouve dans le royaume de Biri, et confine au nord avec celui d'Inhambana. Le Rio Marquez, qui a son embouchure au-dessous de celle du Rio de Spiritu-Santo, sépare le royaume de Biri du pays des Tempouris. Sa longueur, comptée depuis l'île Sainte-Marie, qui est à son entrée, jusqu'à la Pointe-Rouge, est de six milles; sa largeur est de quatre. Les grands navires ne peuvent mouiller commodément devant cette baie, à cause des bancs nombreux et des bas-fonds que l'on y rencontre.

Le terrain qui entoure la baie est marécageux et couvert de broussailles le long du rivage; dans l'intérieur du pays, il est aride et stérile, la verdure y est brûlée; il n'y a d'eau douce que dans le Rio de Spiritu-Santo. Celle que les indigènes boivent est ordinairement saumâtre et salpêtrée; quelquefois même ils en boivent de salée. Plus loin dans l'intérieur, on voit des cantons bien boisés. Les montagnes sont à une trentaine de milles de l'entrée de la baie (1).

On avait eu l'intention de mouiller dans le Rio de Spiritu-Santo; mais le pilote du bord, qui prétendait bien connaître ces parages, fit passer au-delà; et l'événement prouva qu'il n'était jamais venu dans

(1) De Bucquoy's *Aanmerkelyke Reize*, p. 17.

la baie, car il conduisit le navire dans une rivière salée. On avait à peine jeté l'ancre, qu'une multitude de canots chargés d'indigènes vinrent à bord; ces gens apportaient des fruits : ils offrirent deux chèvres au commandant. On leur donna en échange quelques cordons de verroterie, de petits miroirs et d'autres bagatelles, qu'ils reçurent avec beaucoup de joïe, et examinèrent très soigneusement.

« Ces hommes, dit de Bucquoy, me parurent épouvantables : ils étaient généralement replets et trapus, noirs comme du jais, et entièrement nus, excepté que leurs parties sexuelles étaient recouvertes d'un étui en joncs tressés, long de onze à douze pouces, dressé sur le côté, et attaché à un cordon faisant le tour du corps; ce qui produisait un effet très singulier. Suivant ce que l'on nous avait dit au Cap, nous devions trouver à l'île Sainte-Marie, et sur les bords du Rio de Spiritu-Santo, des hommes d'une taille extraordinaire. Ils étaient en effet très grands; mais aucun n'avait sept pieds de haut. » De Bucquoy pense qu'on avait confondu, dans les récits qu'on lui avait faits, les habitants de cette partie de la côte d'Afrique avec ceux qui vivent plus haut, au sud de Mosambique. Un de ses compatriotes, qui avait abordé chez ceux-ci, lui raconta qu'ils avaient sept pieds à sept pieds et demi de haut, l'air féroce, et qu'ils massacraient la plupart des étrangers qui avaient le malheur de s'arrêter sur leurs rivages, même pour commercer. Ils font présent à leurs voisins des corps de leurs ennemis morts de leurs blessures en combattant; ceux-ci dépècent ces

cadavres et les mangent. Quant aux prisonniers de guerre, ils les dévorent comme font les peuples du Rio de Lagoa, auxquels ils ressemblent beaucoup par les mœurs et les usages.

Le lendemain de l'arrivée, Van Taak descendit à terre avec sa troupe, pour examiner le lieu le plus convenable à l'établissement d'un poste. Les soldats étaient au nombre de cinquante-quatre; ils marchèrent en bon ordre, tambour battant, vers une forêt. Arrivés à une portée de canon du rivage, ils s'arrêtèrent dans une plaine entourée d'arbres, où ils trouvèrent une quarantaine d'indigènes armés qui les attendaient. Il y avait parmi eux, dit Bucquoy, un vieil esclave portugais fugitif, qui s'avança comme interprète, et nous demanda de quelle nation nous étions, d'où nous venions, et ce que nous demandions. Nous répondîmes que nous venions comme amis, afin de commercer avec eux; qu'à cet effet nous demandions la permission de dresser dans cet endroit une tente, pour y apporter nos marchandises. Dès qu'ils nous l'eurent accordée, des ordres furent donnés de transporter, près d'une levée en terre, les tentes et des vivres; ce qui fut exécuté à l'instant.

« Le commandant défendit expressément, et même sous peine de la vie, à chacun de s'éloigner de son poste, de faire violence aux indigènes, et surtout d'avoir aucune communication avec les femmes, parce qu'il en résulterait de nombreux inconvénients. Ces injonctions furent exactement suivies jusqu'à l'époque où nous devînmes plus familiers avec ces gens-là. »

étaient capables de faire le service travaillaient nuit et jour à monter les palissades, afin que nous fussions en sûreté pendant la nuit; car chaque jour nous avions des aventures avec les indigènes : tout leur faisait envie. Pendant la nuit nous étions continuellement aux aguets, devant toujours nous défier d'eux. Enfin, nos fortifications étant terminées, il fut nécessaire d'explorer l'intérieur du pays : nous entreprîmes donc quelques excursions, mais avec peu de fruit. Je m'occupai à dresser la carte de la baie; les officiers du navire la parcoururent pour prendre le relèvement des bancs et des passes, pour reconnaître les rivières, surtout celles dont l'eau était douce; car nous savions, d'après ce que l'on nous avait dit, que le Rio de Spiritu-Santo devait avoir son embouchure dans cette baie. En effet, nous la trouvâmes, mais trop tard, puisqu'il devenait inutile de nous déplacer, étant si peu nombreux, et ayant fait tant d'ouvrage. »

Faute d'avoir pris les précautions nécessaires quand on découvre un pays inconnu, on ne put tirer de l'expédition le parti que l'on avait dû en espérer; tandis qu'en procédant convenablement, on se serait établi, et l'on aurait construit un fort sur une île du Rio de Spiritu-Santo, qui est à deux ou trois milles de son embouchure, et l'on n'aurait pas perdu tant de monde.

Le Rio de Spiritu-Santo est une grande rivière dont la source se trouve sous les 21° de latitude méridionale, et 39° 30′ de longitude orientale, dans les monts Dégor, et, suivant la supposition de

la plupart de ceux qui en ont parlé, dans le lac Zachaf. Elle coule d'abord à l'est pendant soixante-dix milles, puis au nord-est, ensuite au nord, jusque derrière les Mines d'or. Depuis sa source, elle parcourt une longueur de cent cinquante milles. Elle est navigable, dans la mousson favorable, jusqu'au comptoir de Manisse, à quarante milles de son embouchure. Le pays est plat de chaque côté; mais plus haut on ne peut plus y naviguer à cause des chutes d'eau, des écueils et des bancs de sable. De Bucquoy pense que, dans la saison des pluies, on doit pouvoir la remonter à trente milles plus haut. Il y a beaucoup d'hippopotames, qui, pendant la nuit, viennent à terre pour pâturer : elle est également très poissonneuse. Son embouchure, qui a un mille de largeur, est barrée par un banc de sable sur lequel on a de la peine à passer avec un sloop quand la marée est basse. Une fois ce banc franchi, les grands navires peuvent remonter à la voile jusque dans les environs du comptoir de Manisse, la profondeur étant constamment de six à sept brasses. « Nous trouvâmes près de ce comptoir, dit de Bucquoy, un ruisseau dont le sable contenait de l'or; c'était, suivant toutes les apparences, une veine de ce métal ; car, dans l'intérieur du pays, il y a des mines très riches. Autrefois les Portugais ont eu un fort à l'embouchure du fleuve; et, suivant ce que le gouverneur de Mosambique m'a raconté, on s'y procurait annuellement, par échange, une trentaine de livres d'or; cependant nous y avons vu, non pas de l'or, mais beaucoup de cuivre, qui, par la

couleur, ressemblait infiniment à cet autre métal. »

D'après les rapports faits aux Hollandais, la capitale du royaume du Monomotapa doit, suivant la plupart des cartes anciennes, être à quatre-vingts milles plus haut, et sur la rive septentrionale du fleuve; toutefois ni indigène, ni étranger ne l'a encore trouvée, et cela n'est pas surprenant; car le Monomotapa confine au sud avec le royaume de Sofala, et celui-ci le sépare du royaume de Manisse. Or la capitale du Monomotapa est située par 18° de latitude sud, et 45° 20′ de longitude est, et le Rio de Spiritu-Santo a son embouchure par 26° de latitude; de sorte que la susdite capitale est à cent vingt ou cent trente milles plus au nord. « On voit par là, ajoute de Bucquoy, quelle confiance on peut ajouter aux cartes et aux récits qui reposent sur les rapports des hommes dont l'intérêt est de les faire de telle ou telle façon »; et il cite à ce sujet les Portugais. Le Monomotapa est aussi riche en mines d'or que le Pérou, en Amérique, et je crois que c'est l'Ophir des anciens : c'est la raison pour laquelle les Portugais ont tenu cachées aux autres nations ces contrées si riches, et les ont mal placées sur les cartes, comme on peut en juger d'après toutes celles qui ont été publiées anciennement. Mais en voilà assez sur le Rio de Spiritu-Santo; retournons à notre poste infortuné.

« Le fort Rio de Lagoa étant terminé, et la carte que j'avais levée de la baie achevée, le conseil expédia au Cap une des hourques pour y porter les marchandises qu'on s'était procurées, et qui consis-

taient en riz, ivoire, cire et ambre gris : il y joignait un rapport sur notre triste état. Dans la même saison, le gouvernement du Cap envoya à la baie un yacht, avec quatre-vingts hommes, des vivres, et divers objets dont le comptoir avait besoin. Ce navire ayant chargé les marchandises qu'on s'était procurées de nouveau, retourna au Cap avec une galiote, et il ne resta près de l'établissement qu'une hourque. »

Les Hollandais étaient bien approvisionnés et en état de repousser les indigènes ; ils ne craignaient pas d'autre malheur ; et, à l'exception des malades et des morts parmi les nouveau-arrivés, ils vivaient assez tranquillement ; mais les choses allaient bientôt changer. « Le 11 avril 1722, dit de Bucquoy, les naturels vinrent nous annoncer que trois navires étaient mouillés dans la baie, et qu'ils n'en connaissaient pas le pavillon. Aussitôt l'ordre fut donné de placer un poste suffisant à l'entrée de la rivière, afin de savoir ce que ces bâtiments pouvaient être. Tous les jours les Cafres venaient à notre fort, avec des morceaux de toile de l'Inde autour du corps ; ils disaient qu'ils l'avaient reçue en faisant des échanges avec ces navires ; ils se servaient de ce qu'ils avaient de surplus en guise de pavillons et de banderoles à leurs pirogues et à leurs maisons (1).

« Tout resta en cet état jusqu'au 19 avril ; ce jour-là les bâtiments inconnus, qui s'étaient approchés jusqu'à l'embouchure de la rivière, arborèrent

(1) De Bucquoy's *Aanmerkelyke Reize*, p. 1 à 17.

le pavillon et la flamme britanniques; nous ne savions que penser de cela; voir des vaisseaux de guerre anglais dans des parages peu fréquentés, à une époque où il n'y avait pas d'hostilités déclarées, nous paraissait étrange, et nous ne songions pas aux pirates; mais l'événement nous montra bientôt à quelles gens nous avions affaire. Nous mîmes notre artillerie en état, et nous nous préparâmes à nous défendre; car les inconnus annonçaient des intentions hostiles. Nous prîmes donc quelques Cafres avec nous, et nous plaçâmes la hourque en avant pour nous servir de défense par eau. Cependant les bâtiments se rapprochèrent encore; il y en avait deux grands, dont un de soixante-douze et un autre de quarante-quatre canons, et un brigantin. Ils étaient montés par des équipages nombreux; les trompettes retentissaient de dessus les gaillards d'arrière. Le plus grand laissa tomber l'ancre, et tira un coup à boulet sur la hourque et sur le fort; puis il lâcha toute sa bordée, et l'autre fit de même. Nous ne demeurâmes pas en reste, et nous leur répondîmes de la même manière. Mais, à la première décharge, les plus grosses pièces s'enfoncèrent dans le sable, parce que nous n'avions pas encore pu établir des batteries solides : on s'était borné à placer les pièces en barbette sur le sable. Nous réparâmes cet inconvénient le mieux que nous pûmes : mais quel fut notre étonnement quand nous aperçûmes que la hourque avait amené son pavillon, et que l'ennemi s'en était emparé !

« Il continuait à tirer ses pièces de douze chargées

à boulet et à mitraille ; les Cafres sautèrent par-dessus les palissades, et s'enfuirent vers la forêt. Nous reconnûmes que soixante-dix-huit hommes qui étaient encore en vie dans le fort, et parmi lesquels il y avait beaucoup de malades, ne pouvaient tenir contre la multitude d'ennemis. » Cependant de Bucquoy voulait s'occuper de remettre les pièces en état, lorsqu'on vint lui annoncer qu'un individu avait fait abattre le pavillon ; et au même instant quatre bateaux remplis de monde s'approchèrent des murs, et les ennemis descendirent à terre ; quatre d'entre eux, le pistolet dans une main et le sabre dans l'autre, entrèrent dans le fort, et virent avec étonnement qu'une poignée de gens eussent l'audace de leur résister. L'un d'eux demanda d'une voix arrogante où était le commandant ; celui-ci, s'étant fait connaître, désira savoir qui ils étaient : ils répondirent qu'ils étaient les rois de la mer et du monde ; puis ils commandèrent aux Hollandais de mettre bas les armes, et au commandant d'aller à bord du grand vaisseau. Celui-ci eut beau protester, il fut obligé d'obéir à la force ; de Bucquoy l'accompagna. Les ennemis s'emparèrent du fort ; à chaque instant ils recevaient des renforts, ils placèrent partout des postes.

De Bucquoy raconte qu'arrivé au navire, on lui enjoignit de suivre le capitaine, qui entra dans la chambre ; il y trouva toute la bande réunie autour d'une grande jatte de punch, et accompagnée d'une troupe de musiciens à la manière anglaise ; puis il ajoute : « On nous fit asseoir, la jatte de punch cir-

cula; puis on nous interrogea en détail sur la nature du pays, sur l'état de notre établissement. Le commandant ayant satisfait à ces questions, ces gens nous demandèrent s'il leur serait facile de se procurer des vivres pour leurs vaisseaux, de l'eau, etc. Nos réponses ayant semblé les satisfaire, ils nous assurèrent qu'ils étaient fâchés d'avoir rencontré dans cet endroit un comptoir hollandais; qu'ils avaient besoin d'une place dans ces parages, mais que, s'ils avaient su qui nous étions, ils en auraient attaqué un autre; cependant que, dans l'état où en étaient les choses, leur coutume n'étant pas de lever l'ancre sans avoir fait leurs affaires, l'argent, le tabac et les liqueurs étaient des objets de contrebande, et qu'ils en avaient besoin; qu'en conséquence nos vivres et nos munitions leur seraient très utiles, et que, s'ils trouvaient d'autres choses qui pussent leur servir, ils en feraient usage; que, du reste, nous devions nous consoler de notre sort et être tranquilles. »

Ensuite la musique se fit entendre, et l'on but à la ronde. Au bout d'une ou deux heures, de Bucquoy, cédant à la curiosité, alla dans l'entrepont pour considérer la manière de vivre de ces pirates. Ils étaient occupés à boire du punch : il y avait des gens de toutes les nations, et jusqu'à des nègres; chacun appelait de Bucquoy, mon frère. Quant aux pirates qui étaient à terre, s'étant enivrés, ils maltraitèrent leurs prisonniers, et leur conduite fut si bruyante et si brutale, qu'une vingtaine de gens de la garnison prit secrètement la fuite. Les caisses et

les coffres furent ouverts par force, les marchandises en furent tirées. Le lendemain matin, les Hollandais furent distribués entre le fort et les vaisseaux; de Bucquoy fut chargé de procurer du bétail et des vivres. Des balles de toile furent fendues, et les pièces échangées contre des bagatelles, des poules, des fruits : il en fut de même des autres marchandises appartenantes au comptoir; tout était en commun. Les excès des pirates finirent par révolter les indigènes, qui lancèrent leurs sagaies contre les navires, et tuèrent du monde. Au milieu de leurs désordres, les pirates n'oublièrent pas qu'ils étaient Anglais, et fêtèrent l'anniversaire de George II, leur souverain. Ils se livrèrent à tous les désordres imaginables : notre voyageur dit qu'il rougirait de raconter leurs débauches.

Le 26 juin, les pirates eurent radoubé et réparé leurs vaisseaux; étant bien approvisionnés, et le temps de remettre en mer approchant, ils tirèrent un coup de canon et hissèrent le drapeau noir, pour annoncer qu'ils allaient tenir conseil. Il fut décidé qu'ils prendraient avec eux la hourque pour qu'elle marchât en avant : leur grand vaisseau tirait vingt-deux pieds d'eau; mais ordinairement il n'en monte que dix-huit dans la baie : or, sachant que de Bucquoy en avait levé une carte, ils le requirent de les conduire au large; ils dirent qu'ils délivreraient aux gens du comptoir cinq balles de toile pour se procurer des subsistances, et qu'ils rendraient la hourque après en avoir ôté les mâts. Quoique de Bucquoy ne se sentît nulle inclination à s'embarquer

avec ces forbans, il y fut forcé par la nécessité. Avant de partir, les pirates voulurent démolir les maisons du comptoir, afin de tirer parti de la charpente et des planches; mais les indigènes, connaissant leur dessein, arrivèrent en grand nombre avec leurs sagaies devant les palissades, et les menacèrent de fondre sur eux s'ils arrachaient une planche de plus; les pirates voyant leur grand nombre, et ayant plus d'une fois éprouvé leur bravoure, furent obligés de se désister de leur entreprise; ils retournèrent donc à leurs vaisseaux, où ils restèrent armés jusqu'à l'instant où ils levèrent l'ancre, laissant le fort ruiné, et la garnison dépouillée de tout ce qu'elle possédait, et dépourvue de vivres.

En sortant de la rivière le gros bâtiment toucha; ce ne fut qu'avec peine qu'on le remit à flot : on resta huit jours dans la baie; pendant ce temps, de Bucquoy fut menacé, au moins une douzaine de fois, d'être fusillé. Enfin, le 16 juillet, après avoir essuyé la veille un violent coup de vent, on fit voile à la grande joie de notre voyageur; elle ne dura pas long-temps. Les pirates, suivant leur usage, arborèrent le pavillon noir; de Bucquoy, accompagné du capitaine de la hourque, se rendit à leur assemblée, et réclama l'exécution de leur promesse pour qu'il pût retourner à terre avec ses compagnons. Mais le capitaine du gros navire lui répondit que les circonstances les forçaient de ne pas la tenir, parce que, dans la dernière tempête, le navire avait éprouvé de grands dommages, et leur brigantin ayant coulé à fond, la hourque leur devenait indis-

pensable pour leur salut, et que, dès qu'ils auraient pris un bâtiment, ils le lui donneraient. De Bucquoy et ses compagnons furent contraints de se résigner, et d'attendre ce que la Providence déciderait d'eux.

Les pirates, suivant leur usage, qui est de ne rien décider sur leur croisière future avant d'avoir mis en mer, afin que l'on ne connaisse pas leurs projets, résolurent de se porter sur Mosambique, et ensuite sur Goa. Le grand navire avait un équipage de cinq cents hommes, tant blancs que nègres; le second navire en comptait deux cent cinquante, et la hourque trente; elle portait trente canons. La flotille aperçut la côte de Zanguebar le 6 d'août, et le lendemain on se trouva devant Mosambique. « Nous croisâmes devant cette place jusqu'au 12 de ce mois; alors les pirates hissèrent le pavillon français, et tirèrent un coup de canon pour demander un pilote. Le fort arbora aussitôt son pavillon; la barque du pilote sortit, et vint se placer sous la hourque, en se tenant toutefois hors de la portée du canon; le pilote fit signe avec son chapeau pour indiquer la route à tenir, puis vira de bord et rentra. Les corsaires louvoyèrent pendant le reste de la journée devant la place, et continuèrent leur croisière durant quelques jours; n'apercevant pas de navires, ils supposèrent que ceux-ci, les reconnaissant, s'étaient échappés.

Cependant les vivres diminuaient, on perdait inutilement le temps à croiser; on délibéra sur le parti qu'il convenait de prendre. Les uns, et le capitaine

était de cet avis, voulaient que l'on entrât dans le port de Mosambique, et que l'on s'emparât de la ville; les autres, qui avaient déjà beaucoup d'argent, et qui ne se souciaient pas de se hasarder trop téméwrairement, représentaient cette entreprise comme impossible, quand même on aurait six fois plus de monde; mais le capitaine s'écria comme un furieux: « Impossible! Ah! s'il s'agissait de prendre le ciel « d'assaut, je tirerais le premier coup. » Puis il raconta toutes ses prouesses; et, après avoir adressé un discours à ses compagnons, il leur demanda où ils voulaient aller; ils répondirent à Madagascar: on fit donc voile vers cette île, et, le 4 septembre, les trois navires laissèrent tomber l'ancre dans la rivière Maseliet, qui est par 15° de latitude sud.

Un coup de canon avertit les insulaires de la présence des vaisseaux. Trois jours après le roi arriva, suivi de deux mille hommes armés, et ordonna que le capitaine et tout le monde parussent devant lui; les Hollandais, au nombre de vingt-deux, furent amenés comme prisonniers; chacun mit un genou en terre devant lui, et lui baisa le bout des deux premiers doigts de la main, en y ajoutant la formule du salut. « Alors, dit de Bucquoy, le roi demanda aux pirates qui nous étions, et pourquoi ils nous avaient pris. Ils lui racontèrent les faits sans aucun déguisement. Le roi, s'adressant à nous, voulut savoir ce que nous souhaitions; nous lui dîmes que nous désirions rester sur son territoire, afin de pouvoir y construire un navire, et retourner parmi nos compatriotes, ajoutant que, durant notre sé-

jour chez lui, nous espérions recevoir de sa bonté paternelle des vivres, des vases pour les faire cuire, du sel, et ce qui nous serait nécessaire; il nous le promit, pourvu que nous vécussions tranquillement : sur quoi nous lui baisâmes de nouveau la main, et lui adressâmes nos remercîments. »

Le lendemain, de Bucquoy, accompagné du capitaine et du pilote de la hourque, alla prier le capitaine des pirates de leur rendre ce bâtiment; mais cette requête, portée à l'assemblée, fut rejetée. Les pirates se séparèrent; une partie resta dans l'île auprès du roi, les autres se rembarquèrent; la hourque et le second navire, dont le principal capitaine prit le commandement, partirent pour les Antilles; le grand vaisseau, sous les ordres d'un nouveau chef, devait croiser dans la mer des Indes. Ce fut le 4 novembre qu'ils mirent à la voile, laissant les Hollandais dans une position vraiment fâcheuse, dépouillés entièrement, éloignés de leur patrie, et privés de tout secours humain. Ce que ceux-ci avaient réussi à cacher, consistait en une barrique de vieux cordages et d'outils de charpentier, un pot de graisse puante, et quatre à cinq sacs de riz gâté, que les pirates avaient voulu jeter dans la mer, parce qu'il n'était plus mangeable.

La première occupation de ces malheureux fut d'élever des cabanes pour se mettre à l'abri des intempéries de l'air : elles étaient en branches d'arbres, et couvertes en feuilles d'aloès. Cette besogne achevée, ils songèrent à construire un navire, afin de

pouvoir sortir de l'île; car ils ne pouvaient espérer avec certitude de voir revenir les pirates pour les emmener, et, à l'exception d'un navire maure de Daman, de Diu, ou du Guzurate, qui venait sur cette côte une fois par an, ou tous les deux ans, elle n'était guère visitée que par des bâtiments que la nécessité y amenait. On se partagea le travail; les hommes les plus robustes allèrent dans les bois pour y abattre des arbres et scier des planches; le capitaine et de Bucquoy restèrent sur le rivage pour aider aux charpentiers. Pendant la nuit, on se divisait en plusieurs gardes. Il fallait que les sentinelles fussent attentives pour éloigner les bêtes féroces et les voleurs; le peu que les Hollandais possédaient suffisant pour tenter les vagabonds qui infestaient le rivage, et qui les inquiétaient sans cesse.

Au bout de deux mois, le navire était à peu près à moitié fini : on espérait pouvoir s'embarquer dans deux à trois mois. Un ordre parfait avait régné dans cette petite communauté; aucune maladie ne l'avait désolée. Par malheur, le capitaine, par sa conduite inconsidérée, perdit l'autorité qu'il avait conservée jusqu'alors; des murmures éclatèrent contre lui. La mauvaise nourriture à laquelle les Hollandais étaient réduits altéra leur santé. Le roi tint d'abord les promesses qu'il leur avait faites; ensuite il les négligea entièrement. En peu de jours ils tombèrent tous malades, et se trouvèrent hors d'état de se secourir les uns les autres : plusieurs moururent si brusquement qu'ils furent trouvés dans leurs cabanes sans vie, et répandant déjà une mauvaise odeur. En trois mois,

cette petite troupe perdit les deux tiers de ses membres; de ce nombre furent le capitaine de la hourque, le pilote, et le maître charpentier. Il ne restait plus en vie que huît personnes très affaiblies par les maux qu'elles avaient endurés. La mort du charpentier fut pour ces pauvres gens le coup le plus sensible qui pût les frapper, puisqu'elle les privait de toute espérance de s'échapper. Égarés par le désespoir, plusieurs se livrèrent à toutes sortes de désordres. D'ailleurs, les bandits de la côte les tourmentaient plus audacieusement, sachant bien qu'ils n'étaient pas en état de porter leurs plaintes au roi; ils leur dérobèrent la plus grande partie de leurs outils.

« Nous avions passé huit mois dans l'île, dit de Bucquoy; nous ne pouvions apercevoir aucun moyen de sortir de notre triste position. Les uns voulaient aller trouver le roi; les autres, rester sur la côte à attendre l'arrivée d'un navire. La plupart penchaient pour prendre le premier parti, et pour s'établir dans l'île : dans ces cas-là, le roi donne des terres, des esclaves pour les cultiver, et une femme. En revanche, on est tenu de l'accompagner, à sa réquisition, dans ses guerres contre ses ennemis, et d'instruire son peuple.

« Nous restâmes quelques jours encore sur la côte; nous étions tristes et abattus, nous ne savions que résoudre. Une nuit, nous entendîmes tout à coup les habitants du rivage pousser de grands cris; on s'approchait de nous. Quelle fut notre surprise en apercevant les Anglais partis avec le grand navire! Ils nous apprirent qu'il avait échoué sur le cap le plus

septentrional de Madagascar, et y avait été mis en pièces. Cent vingt-cinq hommes, s'étant sauvés à terre, avaient décidé de construire un petit bâtiment avec les débris. Pendant qu'ils étaient occupés à cette besogne, leurs esclaves, d'accord avec les Madecasses, avaient comploté de les surprendre pendant leur sommeil de midi, et de les égorger. Ce projet avait reçu son exécution; les pirates avaient été massacrés, à l'exception de vingt-un qui avaient pu se sauver sur le navire; et de ceux qui, après un long voyage et de grandes privations, étaient arrivés moitié morts de faim à l'endroit où nous étions; plusieurs avaient conservé des diamants, qu'ils portaient constamment sur eux; d'autres n'avaient rien du tout. Notre étonnement fut réciproque, en nous revoyant les uns les autres dans un état si déplorable.

« Notre première opération avec les pirates fut de faire des trocs; ils avaient besoin de vêtements; nous en étions bien pourvus. Chacun joua le rôle d'un gros commerçant. Nous reçûmes des diamants en échange de vieilles hardes ; on ne faisait aucun cas de ceux d'un ou trois carats; on ne prenait que les gros. Les habits et les hauts-de-chausses étaient les marchandises les plus recherchées. »

Deux ou trois jours après, on vit paraître un navire monté par des Français et des Portugais. Ils appartenaient à la troupe des pirates, et avaient construit leur bâtiment avec les débris de celui qui était resté échoué. Les Portugais, chassés par leurs compagnons, gagnèrent la côte à la nage. Les Français

ayant ensuite abandonné leur vaisseau, se joignirent aux Anglais qui voulaient aller chercher fortune à la cour. Les Hollandais et les Portugais s'occupèrent de radouber le navire. Au bout de sept à huit semaines il fut prêt à prendre la mer. Les pirates, instruits du dessein des Hollandais, et connaissant leur faiblesse, les attaquèrent, les dépouillèrent de leurs diamants et de tout ce qu'ils possédaient encore, puis, le pistolet à la main, les forcèrent, ainsi que les Portugais, à s'embarquer, et à pousser au large. Ils en usèrent ainsi pour empêcher ces malheureux d'aller se plaindre au roi. Ceux-ci, étant sortis de la rivière, se dirigèrent au sud, afin de pouvoir entrer dans un port pour y faire de l'eau, du bois et des vivres, et calfater leur bâtiment où l'eau entrait; car il fallait prendre quelques précautions avant d'entreprendre une navigation de cent soixante milles dans un si frêle vaisseau, qui n'avait que la grandeur d'une chaloupe ordinaire, qui était d'ailleurs très incomplétement équipé, et très mal approvisionné.

Après vingt jours d'une navigation pénible, les voyageurs, qui étaient au nombre de vingt-un, savoir, treize Portugais, un nègre et huit Hollandais, abordèrent à Mosambique. De Bucquoy leur avait servi de pilote. Le gouverneur et tous les habitants leur témoignèrent leur surprise de les voir arriver sains et saufs, en si grand nombre, dans un bâtiment si chétif. Les Portugais, que de Bucquoy ramenait ainsi chez eux, racontèrent leurs aventures. Étant à l'ancre, deux ans avant, le long de l'île Mas-

careigne(1), ils avaient été pris par des pirates. « Ils les avaient suivis, dit de Bucquoy, et en conséquence avaient été témoins de tout ce qui nous était arrivé. Sans eux notre sort eût été déplorable; n'ayant avec nous aucun document écrit qui constatât ce que nous étions, et à quelle nation nous appartenions, on nous aurait regardés comme des pirates, et nous aurions langui dans un cachot, en attendant qu'on se fût procuré des renseignements sur notre compte. Ces gens nous furent donc très utiles. C'est ainsi que Dieu manifeste sa providence miraculeuse dans tous les événements, comme l'expérience le prouve à quiconque veut l'observer. »

Les Hollandais furent conduits au château et soignés convenablement; le lendemain, de Bucquoy, accompagné d'un de ses compagnons, alla prier le gouverneur de vouloir bien leur faire fournir ce qui leur serait nécessaire pour qu'ils pussent continuer leur voyage à leur comptoir de la baie de Lagoa, ou au cap de Bonne-Espérance. Le gouverneur, surpris de cette requête, leur demanda s'ils s'imaginaient que leur frêle embarcation pût les y conduire, et s'ils voulaient aventurer leur existence; il finit par rejeter leur supplique, et leur dit qu'ils pouvaient rester sous sa protection jusqu'à l'arrivée d'un navire portugais qui les transporterait à Goa ou à Daman, ou ailleurs, ou bien jusqu'à celle d'un bâtiment anglais ou français, qui les mènerait à quelque comptoir hollandais; qu'en attendant, ils ne

(1) Aujourd'hui l'île Bourbon.

manqueraient de rien, et pourraient aller où ils voudraient.

En peu de temps la plupart des Hollandais furent attaqués d'ophthalmie; d'autres, de diarrhée. Ces maladies étaient occasionnées par la trop grande quantité de fruits qu'ils mangeaient, et par la mauvaise qualité de l'eau de l'île, qui est saumâtre et salpétrée. Ils furent conduits à l'hôpital, qui était dirigé et tenu par des religieux. De Bucquoy fait l'éloge de cet établissement, qui était fort propre, et où les malades étaient bien soignés, sans distinction de pays; il exprime le vœu que ceux des colonies hollandaises pussent égaler celui de Mosambique; cependant la compagnie n'épargne rien pour qu'ils soient en bon état.

La ration que les Hollandais recevaient au château suffisait pour les nourrir: « Mais, dit notre voyageur, la nature désire de temps en temps quelques petites douceurs, et nous n'avions aucun moyen de nous les procurer. Aucun de nous ne gagnait rien; il nous était impossible d'acheter quelque rafraîchissement, et ce qu'on nous donnait ne pouvait nous faire recouvrer nos forces; nous désirions ardemment de voir arriver un navire, et surtout de sortir de l'île. Nous languîmes ainsi pendant quelques semaines; ensuite je dessinai des cartes pour des Maures, ce qui me fit gagner un peu d'argent, que je partageai avec mes compagnons: cela nous permit d'améliorer un peu notre sort. De plus, je donnai des leçons de navigation à un capitaine; j'enseignai à d'autres l'usage des instruments de ma-

thématiques; enfin, j'appris à un ecclésiastique à se servir de l'astrolabe et à connaître le globe; de sorte que ma position devint bien plus aisée. Un jour ce prêtre me demanda si je voudrais entrer au service du roi de Portugal; car on avait besoin d'un ingénieur, et, dans ce cas, il me proposerait. Je le remerciai beaucoup de son obligeance, ajoutant que tout ce que je souhaitais était de retourner parmi mes compatriotes, parce qu'un étranger, s'il a du succès, excite la jalousie, surtout lorsqu'il est d'une religion différente de celle des habitants du pays où il s'est fixé. Le bon père approuva ma conduite, et me dit : Vous avez raison, et vous faites bien de vouloir vous retrouver avec ceux de votre nation, plutôt que de rester avec les Portugais; ils haïssent les Hollandais, et sont hautains et orgueilleux; d'ailleurs le séjour de Goa ne vous serait pas utile, et, dans votre pays, on ignore ce que c'est que l'inquisition. Cet homme respectable me témoigna beaucoup d'amitié pendant tout le temps que je demeurai dans l'île. »

Elle est située précisément sous le 15e degré de latitude sud, le long de la côte du royaume de Mangalé; sa longueur du nord au sud est à peu près d'une demi-heure de marche, et sa largeur de quatre cents roeden; sa circonférence est d'un mille et un quart. Elle forme une grande et belle baie qui s'enfonce dans le continent. Entre le fort et la pointe septentrionale de cette baie, on voit deux îles sablonneuses et inhabitées : une flotte nombreuse y peut mouiller à l'abri de tous les vents par huit,

neuf et dix brasses; le fond y est excellent. Les vaisseaux, en entrant, sont obligés de s'approcher tellement du fort, que des remparts on pourrait jeter une pierre à bord. Ce château, bâti sur une hauteur à une extrémité de l'île, est bien fortifié et bien muni d'artillerie; ses batteries commandent entièrement l'entrée, la sortie et l'intérieur de la baie. Un autre château, sur la pointe du nord, commande l'autre rive de la passe; mais la garnison n'est jamais nombreuse, et souvent les soldats sont affaiblis par l'insalubrité du climat.

A six cents pas au sud du château, on rencontre dans une vallée le village composé de deux cent cinquante maisons, construites la plupart en pierre, à la manière portugaise, et qui ne sont ni hautes ni grandes. Indépendamment de ces habitations, il y a aussi des cabanes en paille pour les indigènes. Une seule rue traverse ce village; au-delà des ruelles qui séparent les maisons, il y a des jardins. On compte trois églises et trois couvents dans ce village, auquel de Bucquoy s'étonne que beaucoup d'auteurs, et même des Portugais, donnent la qualification de ville, puisqu'il n'est pas muré, du moins en entier : une espèce de retranchement, qui le défend en partie du côté de l'est, est presque en ruine. Notre voyageur ne doute pas que si les pirates l'eussent voulu sérieusement, ils n'eussent pu s'emparer du Mosambique.

L'air de ce lieu est chaud et insalubre : on a déjà observé plus haut que l'on y manque d'eau douce. Le terrain en est aride et stérile; on n'y voit que

quelques arbres, entre autres des orangers, des citronniers, et d'autres naturels au climat des Indes. Tous les grains y sont importés; on n'y trouve de plantes potagères que dans les petits jardins des Portugais; ainsi un pauvre étranger a beaucoup de peine à s'y procurer quelque chose.

Les indigènes sont des nègres, de petite stature, ayant les cheveux laineux et des mœurs très grossières. Les autres habitants du pays sont des Portugais, mais la plupart de race noire; ils font le commerce de même que les Maures, qui peuvent passer trois ans à Mosambique comme facteurs et marchands, et ensuite retournent à Daman, à Surate, ou à telle autre ville dont ils sont venus. Ceux-ci échangent leurs marchandises des Indes contre de l'or, qui est aussi abondant sur ce marché que dans aucun autre lieu de l'Inde. Ils fondent l'or en grosses barres, et l'envoient annuellement dans ce dernier pays, avec leurs navires.

Les Portugais ont plusieurs autres comptoirs subalternes sur la côte orientale d'Afrique; à la côte de Sofala, dans la rivière de Cuama, au Monomotapa, et ailleurs; ils y font le commerce avec de petits bâtiments; les marchandises qu'ils y expédient sont du vin et de l'eau-de-vie, des toiles communes, de la verroterie, du corail, et d'autres menus objets: ils reçoivent en échange de l'ivoire, de l'ambre gris, et surtout de l'or; ce trafic est si avantageux que les gouverneurs, après un séjour qui n'est que de trois ans, partent ordinairement pour Goa avec un trésor vraiment royal.

Le comptoir de Mosambique est le plus considérable de tous. Les Portugais sont la seule nation chrétienne qui ait des possessions sur la côte orientale d'Afrique, si riche en or. Le hasard fit découvrir sur leurs cartes, à notre voyageur, la vraie position de ces établissements; et c'est d'après ces renseignements que la capitale du Monomotapa a été placée sur les nouvelles cartes : il regrette que ses compatriotes ne prennent pas les mêmes précautions pour les cartes qu'ils font, parce qu'elles ne seraient pas aussi répandues qu'elles le sont maintenant chez les Anglais et chez d'autres nations (1).

Le temps de l'arrivée du navire allant à Goa étant passé, le gouverneur offrit aux Hollandais de s'embarquer sur les navires qui étaient mouillés en rade, et d'aller chercher fortune ailleurs. Trois d'entre eux prirent du service comme matelots à bord des navires maures, qui partirent pour Daman, Diu et Surate. De Bucquoy, resté avec trois autres de ses compagnons, vit enfin entrer dans la baie, le 20 août, le navire du roi de Portugal, attendu depuis si long-temps. Après quatre mois de séjour dans l'île de Mosambique, il la quitta, et, au bout de cinquante-six jours de traversée, débarqua dans le port de Goa.

Après une courte résidence dans cette capitale des Indes portugaises, de Bucquoy prit passage sur un navire maure, qui le conduisit à Carrevaa; il alla de

(1) De Bucquoy's *Aanmerkelyke Reize*, p. 29 à 119.

là par terre à Barcelot, où résidait un agent de la compagnie hollandaise ; un navire du pays le porta ensuite à Cananor ; attaqué en route, à la hauteur de Kanvara, par des pirates indous, l'équipage gagna la terre à travers les brisans ; les forbans les y poursuivirent, et se décidèrent à les fusiller. Déjà de Bucquoy était à genoux, et allait recevoir le coup de la mort, lorsqu'une dispute s'éleva entre ces écumeurs de mer et les habitants de la côte. Les casuistes du pays, prétendant que la mer est libre, et n'est soumise à aucune loi, la sentence fut révoquée, et les captifs se rembarquèrent : ils coururent encore des risques en traversant les vaisseaux des forbans ; mais enfin ils atteignirent Cananor, puis allèrent mouiller sur la rade de Calicut. Enfin de Bucquoy, continuant son voyage le long de la côte de Malabar, entra dans le port de Cochin. Trois semaines après un navire de la compagnie des Indes, arrivé de la côte de Perse, et destiné pour Batavia, le transporta dans cette ville fameuse. Il y entra le 10 juillet 1725. Il parut le lendemain devant le gouverneur général et le conseil des Indes hollandaises. Interrogé sur ce qui lui était arrivé, il raconta ses aventures depuis le moment où les pirates l'avaient forcé de leur servir de pilote pour sortir de la baie de Lagoa. Le gouverneur, après l'avoir écouté, témoigna tout haut son étonnement de ce qu'un homme eût pu surmonter tant de contrariétés. De Bucquoy fut de nouveau admis au service de la compagnie, et reçut sa commission d'assistant avec vingt florins (45 fr.) d'appointe-

ments par mois. C'était bien peu pour un homme qui avait précédemment été mieux payé, et qui avait essuyé de grosses pertes au pillage du fort de Lagoa. Quelque temps après le gouverneur général le nomma commandant en second de ce poste; mais à l'instant où il allait s'embarquer pour prendre possession de son emploi, on apprit que le conseil des Indes en Europe y avait destiné une autre personne. Notre voyageur fut placé dans les douanes; il s'efforça d'améliorer sa position en donnant des leçons de mathématiques : son mérite fut apprécié; il réussit dans son entreprise : ce fut une période de bonheur pour lui.

En 1730, il fut envoyé comme teneur de livres au comptoir de Ligor, sur la côte orientale du golfe de Siam. Le résident étant mort quelque temps après, de Bucquoy lui succéda. En 1733, il demanda son congé, le temps de son service étant expiré. De retour à Batavia, il fut placé comme secrétaire sur la flotte de la compagnie, qui retournait en Europe : elle mit à la voile le 10 octobre 1734. Au commencement de l'année suivante, de Bucquoy revit le cap de Bonne-Espérance : il en partit le 17 avril; et, le 5 juillet, le vaisseau qui le portait laissa tomber l'ancre sur la rade du Texel (1).

La relation de de Bucquoy n'a pas été traduite en français, et ne se trouve pas même, par extrait, dans les Recueils de Voyages qui ont été publiés dans notre langue; cependant elle n'est pas dépourvue

(1) De Bucquoy's *Aanmerkelyke Reize*, p. 119 à 222.

d'intérêt. L'auteur est un homme de bonne foi, qui raconte naïvement ce qui lui est arrivé; on conçoit une opinion avantageuse de son caractère par la sympathie qu'il manifeste pour ses compagnons d'infortune : il en retrouva plusieurs; il se croit obligé de faire connaître à son lecteur ce qui les concerne jusqu'au moment où il n'a plus entendu parler d'eux. Son livre, écrit avec peu de méthode, contient des renseignements curieux sur divers points de la côte d'Afrique, sur Madagascar, sur Batavia, et plusieurs comptoirs hollandais dans les Indes orientales; il ne peut entrer dans le plan de cet ouvrage que de présenter ce qui est relatif à la côte d'Afrique.

§ I.

Observations de de Bucquoy sur les habitants de la baie de Lagoa.

Quoique tous les peuples qui vivent sur les côtes du pays entourant le cap de Bonne-Espérance soient généralement nommés Cafres, ils composent différentes races : les uns, tels que les Hottentots, n'ont pas de demeures fixes, mais se transportent d'un lieu à un autre comme les Arabes; leur richesse consiste en bétail : d'autres, qui s'étendent au nord vers le cap Corrientes, ont des habitations stables, réunies quelquefois en villages; ceux-ci ont des chefs sous lesquels ils vivent.

En général, ces peuples sont naturellement paresseux, perfides, changeants, et adonnés au larcin; ils sont entièrement nus, se contentant de couvrir

les parties sexuelles avec un fourreau de bambou, ou des feuilles d'arbres. Leurs cabanes ressemblent à des ruches d'abeilles; elles sont en roseaux entrelacés; ils en enduisent les parois et le sol avec de l'argile mêlée de bouse de vache. Leurs meubles se bornent aux plus indispensables. On voit, chez chaque famille, un mortier en bois dans lequel se pilent les grains destinés à faire le pombé, sorte de boisson enivrante. Ils tressent toutes sortes de paniers en jonc.

Leur richesse consiste dans le nombre de leurs femmes et de leur bétail; ils achètent les premières avec de la verroterie et des vaches. Dès qu'une femme a conçu, elle n'a plus de rapport avec son mari : chacune d'elles a une demeure séparée. Ces Cafres ne font ni cuire ni rôtir leurs aliments; ils les mangent généralement crus; dès que les viandes commencent à sentir le feu, ils les dévorent avec une avidité extrême.

Ils font cuire le grain dans l'eau, ce qui donne une liqueur dont le goût ressemble à celui du lait de beurre; et ce grain de sorgho, sec et broyé, leur sert de nourriture. Le pombé est leur boisson principale; ils boivent ce pombé à leurs jours de fêtes, aux enterrements et aux banquets : quand ils peuvent y joindre du miel, ils le rendent meilleur; alors ils s'adonnent à la joie, chantent et gambadent de la manière la plus grotesque.

Les hommes se contentent d'aller à la chasse et à la pêche; les femmes font presque tous les travaux; elles sèment le sorgho, le cultivent, le récoltent et le préparent pour l'usage de la famille : on les voit sans cesse occupées.

Jamais les hommes ne marchent sans être armés au moins d'une demi-douzaine de sagaies. Les bêtes sauvages qu'ils poursuivent sont les tigres, les lions, les antilopes, les zèbres. Les autres animaux sauvages, communs dans le pays, sont les éléphants, les rhinocéros, les loups. Il y a aussi des scorpions, des scolopendres, des serpents, des lézards, et des rats gros comme des petits chats. Les Cafres préparent les peaux des bêtes avec habileté : ils en mangent la chair. Jamais dans cette contrée un voyageur n'est embarrassé; partout il trouve un asile et des aliments. Ces gens ne savent pas ce que c'est qu'épargner, ni réserver pour le lendemain ; la sollicitude leur est inconnue. Ils sont braves à la guerre ; ils la font, non pas pour étendre leur territoire, mais pour réduire les vaincus en esclavage. Ils aiment à se vanter de leurs prouesses dans les combats : la gloire qu'ils y acquièrent les récompense de leurs fatigues.

Quand une tribu marche contre une autre, elle part sous le commandement de son chef. Celui-ci fait appeler ses guerriers, leur expose le sujet de la dispute, et ordonne à chacun de se tenir prêt, à un temps fixé, pour le suivre. Alors ils brandissent leurs sagaies, et poussent tous à la fois le cri de guerre. Ensuite on boit abondamment du pombé, et on se sépare pour se réunir à l'époque déterminée. Lorsque les deux partis ennemis s'aperçoivent, chacun jette des cris affreux, puis, chantant et continuant à crier, ils en viennent aux mains. Ils combattent avec une opiniâtreté extrême, et se laissent exterminer plutôt que de céder. Les vainqueurs retournent chez eux,

emmenant en triomphe leurs prisonniers. C'est sur eux qu'ils assouvissent leur vengeance, surtout quand ils ont pu s'emparer d'un chef. N'importe que celui-ci soit vivant ou mort, il est sacrifié : ils dépècent son corps et en dévorent les morceaux tout crus; de sorte que le sang leur coule de la bouche. De Bucquoy raconte qu'un jour un de ces chefs, irrité de ce qu'un autre avait voulu, à l'arrivée des Hollandais, se faire passer pour le principal de la contrée, s'écria d'un ton courroucé : « Le capitaine Masombé, que vous reconnaissez pour roi de ce pays, ne vit que par un effet de ma bonté. J'ai vaincu, tué de ma main et mangé son père. Quant à lui je lui ai alors, par grâce, donné le rivage pour sa résidence. » Notre voyageur pense, qu'excepté dans des circonstances de ce genre, ils ne tuent pas des hommes, et ne se repaissent pas de leur chair.

Ils n'ont pas d'usages particuliers pour l'enterrement des morts. Les amis et les parents du défunt creusent, près de sa demeure, une fosse avec une petite saillie, semblable à un siége, dans l'intérieur; ils y descendent le cadavre tout nu, et l'y placent sur ses pieds, à peu près à un pied de la surface, et remplissent aussitôt le trou de terre. Ensuite ils font un vacarme horrible, frappent des mains, s'asseyent sur le tombeau, et se coupent respectivement les cheveux; ce qui est une marque de douleur. Bientôt ils se relèvent et rentrent dans leurs cabanes. Alors toute la cérémonie est terminée. De Bucquoy, après avoir dit qu'il n'a pas observé autre chose, ajoute que les peuples qui vivent à cinquante milles plus

au nord, mangent les morts de leur propre nation.

Excepté dans les temps de guerre, ils vivent paisiblement, et sont très hospitaliers et très généreux les uns envers les autres. La jalousie n'existe pas chez eux; ils offrent eux-mêmes leurs femmes et leurs filles.

Leur langue est rude et grossière; ils désignent, sans nulle réserve, les choses par leurs noms : cet idiome n'est ni agréable, ni riche. De Bucquoy prétend qu'ils n'ont pas cent mots différents; et cependant ils se font bien comprendre les uns des autres. Ils n'ont que cinq noms de nombre.

1. — Mootje.
2. — Mahieré.
3. — Marara.
4. — Mouné.
5. — Tauo.

Quand ils veulent exprimer une grande quantité, ils appliquent les mains l'une contre l'autre autant de fois qu'ils le croient nécessaire; puis, avec leurs doigts, ajoutent les unités : ils en usent de même toutes les fois qu'ils ont à faire des calculs; ce qui n'arrive pas souvent, puisque leur commerce consiste en échange de marchandises contre d'autres. Ils ignorent l'art de l'écriture; ils conservent le souvenir de leurs prouesses dans des chants. Ils supputent leur âge par des marques qu'ils font à un arbre, planté ordinairement à l'époque de leur naissance. Leur parure consiste en verroteries et en anneaux de cuivre très lourds; il y en a qui pèsent plus de trois livres : ce sont les femmes les plus riches qui

les portent. Les pauvres, loin de pouvoir s'en orner, ont à peine un morceau de toile pour cacher leur nudité.

Ils préfèrent le fer à tous les métaux; ils ne font aucun cas des autres. Ils fabriquent avec le fer des sagaies, des couteaux, de petites haches qu'ils portent communément avec eux. D'ailleurs, ils font tous les instruments qui leur sont nécessaires pour la chasse et pour leurs autres besoins; mais, du reste, ils sont indolents et aiment à se divertir. Dans toutes leurs affaires, ils consultent les vieillards, et suivent ordinairement leurs conseils.

De Bucquoy n'a vu chez eux ni idoles, ni rien qui annonçât un culte extérieur. Ils regardent le soleil et la lune comme deux capitaines; le premier donne et conserve la lumière, la chaleur, les sources et la vie; la lune fait tomber la pluie. Ils croient à une espèce de métempsycose, et pensent que la bravoure est immortelle. De même que les Musulmans, ils pratiquent la circoncision; les nouvelles et les pleines lunes sont pour eux des époques de réjouissances; alors ils chantent, dansent et battent des mains pendant toute la nuit. Notre voyageur considère cet usage comme provenant des Arabes, qui ont propagé l'islamisme à Madagascar, dans les îles voisines et les cantons les plus reculés de la côte orientale d'Afrique. Du reste, ces Cafres suivent leurs penchants sans aucune contrainte. Les profondes réflexions leur sont inconnues, et ils semblent ne pas désirer d'adopter une manière de vivre plus réglée et plus civilisée, celle qu'ils mènent con-

venant le mieux à leur caractère sensuel et simple.

« Voilà, dit de Bucquoy, ce que j'ai pu recueillir pendant un an de séjour dans la baie de Lagoa, et qui diffère de ce que d'autres ont écrit. Ces peuples ne sont pas aussi farouches qu'on l'a raconté; car ils sont charitables pour tout le monde, obligeants pour les étrangers, et ont beaucoup d'autres bonnes qualités » (1).

CHAPITRE XXXIV.

Voyage de Jacques Franken à la baie de Lagoa, en 1759.

La relation de Franken ne nous est connue que par l'extrait qui s'en trouve à la suite de la traduction allemande du voyage de Jacques de Bucquoy (2). Le titre de ce livre nous fait connaître que le navire la Diligence, sur lequel Franken était parti de Batavia, avait péri sur la côte du Bengale. Franken

(1) De Bucquoy's *Aanmerkelyke Reize*, p. 17 à 29.

(2) *Auszug aus* Jacob Frankens, *unglücklichen Reise mit dem Schiffe der Fleis von Batavia, über Bengalen nach Holland in den Jahren* 1756 *bis* 1760, *Enthalteine Beschreibung von Bengalen, Rio de Lagoa und des Vorgebürges der guten Hoffnung*. Leipzig, 1771, 1 vol. in-8°, avec une carte et une planche relatives au voyage de de Bucquoy. Boucher de la Richarderie, dans sa *Bibliothéque universelle des Voyages*, cite (tome v, page 31) l'original hollandais comme étant imprimé à Harlem, en 1761, 1 vol. in-8°; mais il ne donne le titre qu'en français : *Voyage malheureux du Vaisseau de la compagnie des Indes, la Diligence, à son retour de Batavia par le Bengale, en Hollande*; par Jacques Franken (en hollandais).

alla de ce pays à la baie de Lagoa, où il s'embarqua pour le cap de Bonne-Espérance. Enfin, une traversée heureuse le ramena des côtes de l'Afrique méridionale dans sa patrie. L'extrait que nous avons sous les yeux n'offre aucune particularité des aventures malheureuses de l'auteur; il ne contient que ses observations sur le Bengale, sur le Rio de Lagoa et sur le cap de Bonne-Espérance. Nous n'en prendrons que ce qui concerne le Rio de Lagoa.

« Cette baie, dit Franken, est située sur la côte orientale d'Afrique, sous les 26 degrés de latitude sud, et à deux mille milles du cap de Bonne-Espérance. » Notre voyageur est d'accord avec Bucquoy sur les dimensions de la baie, ainsi que sur l'île et les écueils qui sont à son entrée; il donne des avis utiles aux navires qui veulent y pénétrer, et les avertit des dangers qu'ils ont à courir dans cette occasion. Il ajoute que le cours du Rio-Marquez forme la limite des royaumes de Biri et de Tempé. Les Hollandais ont eu sur la rive droite de ce fleuve un fort qui fut rasé en 1734 ou 1735; on n'en trouve plus que quelques vestiges. Devant l'emplacement de ce fort, le Rio-Marquez a près d'un demi-mille de largeur, et une grande profondeur; on y est parfaitement en sûreté contre tous les coups de vent; ses bords sont marécageux et couverts de buissons touffus. Les indigènes y font, en différents endroits, des enclos en pieux hauts de trois pieds, où les poissons et les tortues entrent quand la mer monte; ils les y prennent à la marée basse. A la Pointe Rouge et ailleurs, il y a des bancs où les huîtres sont très bonnes. A deux milles, au nord de son embouchure, le Rio-Marquez reçoit à gauche le

Matol, dont l'eau est salée. Ce dernier est nommé d'après un capitaine nègre, qui a là sa bourgade, et qui est le plus sociable de tous ceux du voisinage. C'est chez lui que demeura pendant quelques mois, du temps des pirates, le commandant Jan Van de Capelle. Le long de cet affluent du Rio-Marquez, on ne rencontre que des forêts composées d'acacias peu élevés, mais à fortes épines; de gayac, et d'autres arbres de ces régions. On peut se procurer là autant de bois à brûler que l'on en désire. A un quart de mille de l'embouchure de cet affluent, on en voit un autre dont l'eau est douce. Quand on l'a remonté à la distance de deux à trois milles, on y puise de l'eau excellente. Franken dit que pendant le séjour de son navire dans la baie, on en a constamment fait usage. Le pays que traverse cet affluent est uni et très propre à la culture. Notre voyageur présume que cet affluent est un bras du Seringhé, grand fleuve qui prend sa source dans le pays haut, et, probablement, coule long-temps entre les montagnes; mais, faute d'un nombre d'hommes suffisant, il lui a été impossible d'étendre ses recherches dans ce canton.

« Indépendamment du Rio-Marquez, nous découvrîmes, dit Franken, à peu près à quatre milles au sud dans la baie, une rivière dont l'eau était également douce; elle était très large à son embouchure, dont le courant était très fort. Probablement elle vient de très loin, et sort des montagnes. Nous l'avons remontée à une distance de vingt milles, et nous lui avons constamment trouvé la même force. C'est sur ses bords que se fait le plus grand commerce en dents d'éléphants. Le pays qui l'entoure se présente comme

une vaste plaine, qui se prolonge jusqu'aux montagnes. »

Franken parle aussi du Rio de Spiritu Santo, que l'on rencontre à gauche quand on est entré dans la baie; il y a devant son embouchure un banc de sable, sur lequel une chaloupe ne passe qu'avec difficulté; les Portugais y avaient bâti un fort. Les détails que les compagnons de notre voyageur lui donnèrent sur ce fleuve, sont conformes à ceux que l'on a lus dans la relation de Bucquoy. Franken pense que l'on doit pouvoir se procurer de l'or sur ses rives, puisqu'il a vu du cuivre très beau qui en venait; et dont la couleur ressemblait à celle de l'or; et que d'ailleurs les interprètes lui ont fréquemment raconté, que, du temps du commandant hollandais Van de Capelle, il y était arrivé des hommes à longs cheveux noirs, et portant autour des reins un morceau de toile blanche, ce qui est sans doute le vêtement des peuples du Monomotapa. Ils y avaient apporté de la poudre d'or pour faire des échanges; mais ensuite ils n'avaient plus voulu revenir; peut-être parce que les habitants de Manisse ou ceux du Seringhé leur avaient enlevé les marchandises qu'ils remportaient. Franken conclut de ce récit que l'on ne peut faire un voyage avantageux qu'en remontant le fleuve aussi haut qu'il serait possible avec un bateau bien armé, et monté par cinquante hommes; alors on serait en état de s'emparer, aussi-bien que les Portugais, du commerce de la poudre d'or (1).

(1) Frankens, *Unglückliche Reisen*, p. 302.

Le pays de Lagoa est très montueux; le terrain est sablonneux, aride et stérile; l'eau que l'on trouve dans les trous et les fossés est très salpétrée; les indigènes la boivent, parce qu'ils habitent loin des rivières dont l'eau est douce. A la longue, elle produit des effets fâcheux sur leur santé. Le pays de Tempé est le plus sec; toutefois, le canton élevé sur le flanc duquel se voyait la forteresse est très fertile; on y recueille des ananas, des bananes, des citrons, des cannes à sucre, des ognons, du pourpier, du riz, du tabac, des patates, du maïs, et une espèce de grain que les indigènes nomment parsadé ou pombé; on a dit précédemment que c'était du sorgho. Franken parle, comme les autres voyageurs qui ont décrit cette côte, de la boisson fermentée que l'on prépare avec ce grain. Il cite les mêmes bêtes sauvages; il ajoute que les vivres ne manquent pas dans cette contrée, et que les bœufs, les moutons, les chèvres, les poules, et d'autres animaux y abondent. A la Pointe Rouge, et plus avant dans l'intérieur, il y a beaucoup de capoks, arbre dont le fruit ressemble au bouton d'une rose; quand il est mûr, il s'ouvre, et le capok ou coton paraît.

Les forêts fournissent une grande quantité de miel et de cire; le sifflement d'un certain oiseau indique aux indigènes les endroits où ces substances se trouvent. Le commerce consiste principalement en dents d'éléphant et en ambre; Franken observe qu'il n'a vu que très peu de cette dernière marchandise. Dans l'intérieur du pays, il y a du cuivre excellent, de l'étain et du fer qu'une tribu de Hottentots y apporte,

avec des pelles qu'ils ont façonnées, et dont on se sert pour cultiver la terre.

Au mois de septembre, les vents de nord commencent à souffler; alors les sauterelles arrivent en grandes troupes des déserts de sable, et couvrent l'intérieur du Monomotapa; ce qui occasionne souvent des maladies chez les habitants : ce sont généralement des fièvres ardentes qui enlèvent les malades en deux ou trois jours. C'est dans ce mois et en octobre que l'on fouit la terre pour l'ensemencer. La saison des pluies ou la mauvaise mousson dure de novembre en mars; alors la chaleur est si insupportable que l'on ne peut marcher sur le sable, et que la semelle des souliers se crispe. Les matinées et les soirées sont très fraîches; le matin, il tombe une rosée très forte, qui, au lever du soleil, s'élève en forme de brouillard. Durant cette saison, le tonnerre, les éclairs, les orages sont fréquents. De mars en octobre, la température est parfois très froide : il règne constamment une grande sécheresse, et les vents soufflent du sud-est et du sud-ouest.

Les indigènes sont nommés, par quelques uns, Tarnetans; mais ils sont plus généralement connus sous la dénomination de Cafres. Franken les dépeint, sous les rapports physiques et moraux, de la même manière que les autres voyageurs qui ont présenté le tableau de leurs mœurs et de leurs usages. Il dit, de plus, qu'après avoir broyé et pétri les grains de pombé, ils enveloppent cette pâte dans des feuilles de bananier et d'autres végétaux, puis ils creusent un trou en terre, l'y placent, et allument du feu

sur la terre. Le pain est si complétement cuit de cette manière, que souvent sa croûte devient très dure, et qu'il a un assez bon goût. Ils font promptement du feu au moyen d'un petit morceau de bois dans lequel ils coupent une entaille, où ils mettent un peu de foin ou de fiente d'éléphant; puis ils prennent un petit bâton d'épine bien sec, et le font tourner dans l'entaille jusqu'à ce qu'il paraisse de la flamme.

Franken leur ayant adressé des reproches sur leur coutume atroce de tuer un des deux enfants quand une femme accouche de jumeaux, ils lui répondirent qu'une telle femme est makva, c'est-à-dire la sœur d'un chien. Ils croient que, dans ce cas, elle a été engrossée par un malin esprit.

En général, ces Cafres jouissent d'une très bonne santé; ils atteignent à un âge de soixante, soixante-dix à quatre-vingts ans. Franken en a même vu qui, d'après leurs récits, devaient être âgés de plus de cent ans. Ils se marient de très bonne heure; les filles, dès l'âge de onze à douze ans; à douze ou treize ans quelques unes sont déjà mères. Mais, en revanche, à trente ans elles sont rangées parmi les vieilles femmes, et n'ont plus d'enfants.

Les habitants de la baie de Lagoa sont plutôt craintifs que méchants, et même assez civilisés; ce que Franken attribue à leur communication constante avec les Hollandais. Sous le rapport de la douceur, ils diffèrent beaucoup des Cafres, qui demeurent quelques milles plus loin dans le pays. Ils ne savent ce que c'est qu'une année, un mois, ou un

jour; ils nomment une heure, une brasse. On trouve parmi eux beaucoup de médecins, et ils ont de très bons médicaments. Ces médecins guérissent promptement leurs malades.

Ces gens vivent très tranquillement : maintenant l'on n'entend guère parler de guerres, qui autrefois étaient très fréquentes; quand il en éclate une, elle est réellement insignifiante. Ils sont étrangers à la jalousie; car souvent la mère s'offre, ainsi que sa fille, en présence de son mari; et quelquefois celui-ci en use de même pour sa femme. Mais les plus grands désordres à cet égard règnent dans le pays de Tempé; dès qu'on y met le pied, on est assailli de créatures qui révoltent par leur effronterie; on peut dire que la population y vit comme les bêtes.

Ces Cafres n'ont d'autre religion que des usages superstitieux. Avant de faire ou d'entreprendre une chose, ils consultent le sort, pour en connaître d'avance l'issue heureuse ou malheureuse; si le sort leur est contraire, ils ne font rien de toute la journée, et n'osent pas même passer une rivière, ou aller dans un autre canton. Ils ont diverses manières de jeter le sort pour savoir comment le médecin guérira une maladie. Franken a vu des malades couper la tête à une poule, en sucer le sang, puis le cracher contre un arbre, afin que le diable ne leur fît pas de mal (1).

(1) Frankens, *Unglückliche Reise*, p. 302 à 320.

CHAPITRE XXXV.

Voyage de Guillaume White à la baie de Lagoa, en 1798 (1).

L'AUTEUR, dans une préface datée de Londres, le 17 février 1800, nous apprend qu'à son départ de l'Inde, où il servait comme capitaine dans le 73e régiment de Montagnards, il était loin de penser qu'il pût jamais rien écrire pour l'offrir au public. Il proteste donc que ce n'est pas la vanité qui l'a engagé à publier sa relation; il y a été porté par un désir sincère de donner à sa patrie quelques renseignements sur une partie de l'Afrique peu connue, quoiqu'elle ait été fréquentée par des Anglais et des Américains, qui font la pêche de la baleine. Le mauvais état de sa santé et la brièveté de son séjour dans la baie de Lagoa ne lui ont pas permis de rendre sa relation plus intéressante ; d'ailleurs il avait à peine assez de

(1) *Journal of a Voyage performed in the* Lion, *extra Indiaman, from Madras to Colombo and da Lagoa bay on the western coast of Africa in* 1798 *vith some account of the inhabitants of da Lagoa bay, and a vocabulary of the language;* by William White. London, 1800; 1 vol. in-4°. — On en trouve une traduction française à la suite de *Relation de l'Ambassade anglaise au royaume d'Ava.* Paris, 1800; 3 vol. in-8°. Cette version n'est pas toujours exacte.

papier pour mettre au net les notes qu'il prenait.

Forcé par le délabrement de sa santé à quitter le climat de l'Inde, White n'avait pu trouver un passage sur la flotte de la compagnie anglaise, qui partit de Madras en février 1798. En conséquence il s'embarqua sur le Lion, que la compagnie avait frété: c'était un vieux navire hollandais à moitié pourri, et fort mauvais voilier; d'ailleurs on le chargea trop, et notre voyageur pense qu'il y avait de l'imprudence à risquer sur un pareil bâtiment la vie d'un si grand nombre d'hommes. Le gouvernement de Madras donna l'ordre au Lion d'aller d'abord à Colombo dans l'île de Ceylan, pour y attendre les vaisseaux du Bengale, qui devaient y charger de la cannelle. « Sans cette relâche, dit White, le Lion aurait probablement évité le mauvais temps, qu'il éprouva ensuite dans les parages du Cap, et il serait peut-être arrivé dans cette colonie vers le milieu de mai; mais depuis quelques années les divers gouvernements de l'Inde expédient les navires dans toutes les saisons; ce qui en fait périr plusieurs, et en oblige beaucoup d'autres à rentrer tout désemparés, et avec des voies d'eau. »

Le 26 février 1798, le Lion fit voile pour Colombo, où il arriva le 11 mars. Les navires attendus du Bengale n'y abordèrent qu'au commencement d'avril; ils étaient au nombre de deux. Ils remirent en mer avec le Lion, le 22 du même mois, sous l'escorte d'un vaisseau de ligne. Celui-ci fut perdu de vue le 25, par 3° 23′ de latitude nord; le 29, à 32′ au nord de la ligne, le Lion cessa de

voir les autres, qui, marchant mieux que lui, le laissèrent en arrière.

Du reste, il ne lui arriva rien d'intéressant jusqu'au 10 juin, lorsqu'il se trouvait par 32° de latitude sud, et 35° de longitude à l'est de Greenwich. Ce jour-là le vent soufflait avec force du nord-nord-est; bientôt il augmenta, des éclairs sillonnèrent l'horizon; à onze heures du soir, le vent sauta au nord-nord-ouest : la violence de la tempête déchira et emporta les voiles que l'on s'empressait de ferler. Le vaisseau faisait tant d'eau, que l'on était obligé de tenir continuellement deux pompes en activité; il roulait et fatiguait beaucoup : le troisième et le second pont étaient pleins d'eau. A deux heures du matin, le grand mât de hune tomba, et, dans sa chute, causa des dommages considérables.

La tempête continua le 11; les pompes ne pouvant suffire à vider le vaisseau, on fut contraint de jeter à la mer, pour l'alléger, des caisses d'indigo, des barriques de sucre, des sacs de riz. Pendant la nuit, le mât d'artimon et le mât de misaine s'abattent et se brisent. L'eau gagne les vivres; le 12, l'eau entre de toutes parts dans le navire; on jette les canons à la mer, à l'exception de deux, enfin de la poudre, du bois et des vivres. Tout ce que l'on peut faire, en tenant sans cesse les pompes en mouvement, est d'empêcher le navire de couler à fond.

Le 14, le vent devint plus modéré, et la mer fut moins grosse. Cependant, au point du jour, on commença de nouveau à jeter des marchandises et des effets par-dessus bord; on plaça un mât de misaine

provisoire, et l'on résolut de faire route au nord pour gagner la baie de Lagoa sur la côte d'Afrique, ou la baie Saint-Augustin dans l'île de Madagascar. Le bâtiment était dans un état si déplorable, que tout l'équipage s'attendait, à chaque rafale, à être englouti avec lui.

Le 15, le vent souffla du sud-est; il était modéré, et le temps très beau : on ne discontinuait pas de jeter les marchandises à la mer, parce qu'elle roulait beaucoup par l'effet d'une forte houle de l'ouest. D'ailleurs l'eau entrait toujours avec violence par l'arrière, où la membrure laissait à chaque roulis un écartement de trois pouces entre les côtés.

Le 20, le vent tourna à l'ouest par rafales; le 21 et le 22, il souffla de l'ouest-sud-ouest : le temps fut couvert et très inconstant, avec de violentes bourrasques, de la pluie, du tonnerre et des éclairs. Enfin, le samedi 23, à la grande joie de chacun, on aperçut, à dix heures du matin, la terre dans l'ouest : c'était le mont Calato ou Calico sur la côte orientale d'Afrique. Le lendemain, à cinq heures du matin, on jeta l'ancre près l'île Sainte-Marie, à quatre à cinq milles du continent. Au lever du soleil, on découvrit six vaisseaux mouillés dans la baie de Lagoa. A huit heures, le Lion tira un coup de canon, et fit des signaux de détresse; à dix heures, il leva l'ancre pour entrer dans la baie avec le flux. A quatre heures après-midi, le canot d'un bâtiment baleinier, armé dans la baie, vint avec le second capitaine à bord du Lion, pour lui indiquer un récif

qu'il devait éviter. Les seconds capitaines des autres navires arrivèrent successivement pour offrir leurs services au capitaine du Lion.

Le lundi 25 juin, les capitaines de tous les navires, dont trois étaient américains, s'empressèrent de se rendre auprès de celui du Lion. Ce malheureux bâtiment semblait être poursuivi par une destinée inévitable; le courant le porta, le vent étant faible, sur un banc qu'il voulait éviter : comme on ne pouvait s'en dégager, on démonta le gouvernail que l'on fut obligé de couper, parce qu'il frappait violemment contre la proue. Aussitôt on tira un coup de canon, et l'on fit de nouveau signal de détresse; les capitaines des autres navires s'approchèrent à l'instant dans leurs canots. Le Lion donnait de si violents coups de talon, qu'il était presque impossible de se tenir sur le pont. On mit la chaloupe à la mer, et l'on jeta par-dessus bord les mâts et les vergues de rechange pour alléger le vaisseau : on eut beau porter une ancre en avant et roidir le câble, on ne put le remettre à flot; on n'y parvint qu'à la marée montante, tous les canots le prirent à la remorque; enfin il put mouiller à côté des bâtiments baleiniers; l'une des pompes n'avait pas cessé d'être en mouvement depuis vingt-quatre heures.

Un conseil, composé des trois capitaines des navires anglais et de leurs charpentiers, fut assemblé le 26. Leur avis unanime condamna le Lion, comme incapable de reprendre la mer; en conséquence, le capitaine fréta ces bâtiments pour transporter la plus grande partie de sa cargaison en Angleterre, et un

autre pour en porter le reste au cap de Bonne-Espérance.

Le Lion fut mené près de l'embouchure de la rivière Mafumo, afin de pouvoir opérer plus facilement le débarquement des marchandises à bord des navires qui devaient les prendre. Tous les marins qui examinèrent le Lion convinrent qu'ils n'avaient jamais vu un vaisseau arriver en si mauvais état; ils étaient surpris qu'il eût pu résister aux efforts combinés du vent et de la mer. Les pompes ne cessaient pas de jouer. Le 28, il put franchir la barre du Mafumo, et entrer dans cette rivière. Le 18 juillet l'équipage l'abandonna, laissant la carcasse avec les vivres, les agrès et quelques marchandises aux soins du troisième lieutenant. « Si le Lion n'a pas été englouti en pleine mer, dit White, c'est uniquement à la belle conduite du capitaine Sever, de ses officiers, du maître d'équipage et du charpentier, que nous sommes redevables de notre salut. Pendant la longue tourmente que ce bâtiment a essuyée, ces braves gens se sont tenus constamment sur le pont, ou bien se sont portés dans tous les endroits où leur secours était nécessaire, et ont fait des efforts incroyables qui ont été couronnés d'un plein succès pour la sûreté des hommes confiés à leurs soins; car, malgré la chute des mâts, des vergues et des manœuvres pendant la nuit, et au plus fort de la tempête, personne n'a été tué, quoique l'équipage fût composé de plus de cent individus.

« La courte relation que je vais donner de la baie de Lagoa aurait été d'un plus grand intérêt si, pen-

dant le peu de temps que nous fûmes mouillés dans le Mafumo, j'avais eu un canot à ma disposition. Dans les circonstances où nous nous trouvions, je ne pouvais descendre que rarement à terre, et que pour peu de temps chaque fois : d'ailleurs le mauvais état de ma santé ne me permettait pas de m'écarter bien loin dans le pays. Cependant j'ose dire que ceux qui seront dans le cas de visiter ces parages reconnaîtront que ma description est exacte; j'espère qu'elle sera de quelque utilité aux vaisseaux qui pourront aborder cette partie de l'Afrique. »

La baie de Lagoa, située à peu près par 25° 52′ de latitude sud, et 33° de longitude à l'est de Greenwich, a une étendue de trente milles de l'est à l'ouest, et de soixante du nord au sud. Elle est très fréquentée par les navires qui vont à la pêche de la baleine. Ces cétacés y entrent au mois de juin pour mettre bas, et la quittent en septembre quand leurs petits sont assez forts pour les suivre en mer. Ils ont communément soixante pieds de long, et donnent ordinairement chacun huit tonneaux d'huile: il y en a de beaucoup plus grands. En 1798, ils furent ici très nombreux.

Cette baie est très commode pour y former un établissement; elle offre un bon port, et plusieurs grandes rivières y ont leur embouchure. Le Mafumo, qu'on nomme aussi English-River, est navigable pour les gros navires; il a quatre milles de large, et, dans les grandes marées, quatre brasses d'eau sur la barre qui est à son embouchure. Plus haut, son canal est large d'un quart de mille. Sui-

vant le rapport des Portugais établis dans ces cantons, les navires tirant douze pieds d'eau peuvent remonter le Mafumo à plus de quarante milles de la mer, et de grandes chaloupes peuvent y naviguer jusqu'à plus de cent milles. Le mouillage que les vaisseaux prennent ordinairement est au-delà de la barre, dans un endroit où l'eau est profonde. Il est facile de s'y procurer des vivres de toute espèce, tels que du bœuf excellent, des chèvres, des poules, du poisson, des patates, des choux et d'autres herbages, des citrons, des bananes; l'eau de la rivière est très bonne. Il y a dans la baie de Lagoa beaucoup de hauts fonds, d'écueils et de bancs changeants; mais un navire peut mouiller en sûreté dans plusieurs parties où il y a un bon fond et une profondeur suffisante. Les sondages sont très inégaux partout.

Les habitants des rivages de la baie sont Cafres. Ils ne parurent pas nombreux à White; il n'en vit jamais plus de cent à cent cinquante à la fois, quoiqu'ils accourussent autour des Européens, quand ceux-ci descendaient à terre; il ne pense pas qu'il y en eût plus de six à dix mille dans le canton voisin de la baie. Leur couleur est d'un beau noir; les hommes sont grands, bien faits, robustes. Ces gens sont presque nus; les femmes n'ont autour des reins qu'un morceau de pagne très étroite; deux lanières teintes ou tannées avec de la terre rouge, et ornées de verroterie, pendant par-derrière. Les hommes portent suspendu au cou un sifflet de corne d'antilope ou de cerf; ils s'en servent pour s'appeler quand ils

sont éloignés les uns des autres. Ils en ont aussi de bois et d'ivoire. Ils se parent également de boutons de cuivre et de petits morceaux de porcelaine passés dans des plumes d'oie et dans diverses racines, auxquelles ils attribuent des vertus médicinales. White en avait rapporté des échantillons, et trouva que c'était un aromate astringent. Il vit ces Cafres l'employer avec succès, après l'avoir mâché, et l'appliquer sur une blessure pour arrêter le sang; ils s'en servent de même pour guérir les maux d'estomac; à les en croire, c'est un remède infaillible.

Ils se coupent ordinairement les cheveux, excepté une grosse touffe sur le haut de la tête; ils lient cette touffe, et la soutiennent avec de petits morceaux de bois, pour qu'elle conserve la forme d'un pain de sucre; quelquefois ils gardent de chaque côté de la tête deux grosses touffes de cheveux qu'ils passent dans les trous de morceaux de cuivre de la grosseur de nos boutons; du reste, ils arrangent leurs cheveux de manières tellement dissemblables, que White n'en a jamais rencontré deux qui fussent coiffés exactement de même; quelques uns se donnent beaucoup de peine pour cela; ils oignent souvent leur chevelure avec de l'huile; ils se rasent avec un morceau de fer, ordinairement un grand clou, auquel ils font prendre la forme d'un ciseau. Hommes et femmes se rasent les sourcils, n'en laissant que deux petits brins au milieu. Les femmes se rasent toute la tête, à l'exception d'un petit espace de la forme d'un croissant sur le sommet. Les hommes s'épilent toutes les parties du corps, sauf sous les

aisselles ; pour faciliter cette opération, ils se frottent avec des cendres.

Les personnages distingués portent au cou et au poignet des chaînes de cuivre ; quelques femmes en ont, autour du cou, qui sont larges de trois pouces, et qui pèsent quatre à cinq livres ; celles des hommes sont plus petites, à plusieurs rangs, triangulaires au cou, et semblent les empêcher de tourner librement la tête ; mais ils supportent cet inconvénient, parce que ces chaînes sont des marques de distinction, et se quittent vers l'âge de trente ans ; elles sont données par les parents à leurs enfants. Hommes et femmes portent des anneaux aux doigts des mains et des pieds, et quelques unes des chaînes de cuivre immédiatement au-dessous du genou. Les femmes se parent de colliers de verroteries de diverses couleurs ; elles ne manquent jamais de se frotter le corps avec de l'huile, où elles délaient de la terre rouge, qui est commune dans les environs. De même que dans tous les pays du monde, les plus pauvres n'ont pas beaucoup d'ornements.

Tous ces Cafres sont tatoués sur le visage depuis le milieu du front jusqu'au bout du menton ; le tatouage a la forme d'un demi-cercle, avec une ligne de points qui descend du milieu ; il figure un X sur les tempes ; le corps, et principalement l'estomac, sont embellis de la même façon ; chaque famille a une manière particulière de se tatouer.

La polygamie est en usage. Les hommes donnent aux pères une dizaine de bœufs, plus ou moins, pour une de leurs filles. Il faut aussi, dans ces cas-là, faire

présent de quelques uns de ces animaux aux chefs, qui sont ainsi intéressés à maintenir cet usage. White représente tous les hommes comme fidèles et les femmes comme vertueuses, quoique presque nues. Ces Cafres furent très surpris qu'il eût fait des questions sur ce sujet. Quelques femmes viennent cependant à bord des vaisseaux mouillés dans la baie; mais leur nombre n'est pas considérable; elles ne se livrent pas même à différents hommes; et elles sont justement considérées comme le rebut de la société.

Ces Cafres saluent en prononçant les mots *tching-tching*, qu'ils répètent rapidement, et appuient beaucoup sur le dernier. Quelques uns y ajoutent le mot *saheh*, mais cela est rare; en même temps ils s'inclinent, et présentent une des deux mains. Ils sont doux, inoffensifs, gais, riant de bon cœur pour la moindre chose, surtout quand on leur offre de leurs denrées moins qu'ils n'en demandent. Ils sont pourtant très rusés, tâchent de tromper quand ils le peuvent, et surfont leurs marchandises trois fois au-delà de ce qu'elles valent. Ils sont enclins à la vengeance quand on les insulte, et saisissent alors la première occasion d'assassiner leur ennemi. Quoique bons et honnêtes, ce sont des mendiants importuns, notamment du côté du nord. White pense qu'ils tiennent cette habitude des Portugais. Ils ne dérobèrent rien à bord du Lion, dont ils couvraient constamment les ponts depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures du soir.

Ce voyageur n'attribue leur manque, presque total, de vêtements qu'à leur ignorance dans l'art de

fabriquer des tissus; car ils reçoivent avec plaisir toutes sortes de vieilles hardes, telles que gilets, chemises, vestes, mouchoirs, culottes, bas et souliers en échange de volaille, de poisson, d'œufs et autres denrées qu'ils apportent dans leurs pirogues. Ils recherchent beaucoup les chapeaux ainsi que les perruques.

De même que chez tous les peuples cafres, les femmes sont chargées de tous les travaux pénibles; on les voit fouir la terre dans les champs et couper du bois, pendant que les hommes armés les gardent. Souvent on rencontre une femme portant sur le dos un enfant enveloppé d'une peau de chèvre, et un gros fardeau sur la tête; elles parcourent ainsi plusieurs milles le long du rivage. Cependant quand les hommes venaient à bord du Lion, ils travaillaient toute une journée pour une poignée de sucre qu'ils appelaient miel anglais. La canne à sucre croît dans leur pays, mais ils ne savent pas en extraire le suc.

Ils passent ordinairement leur temps assis autour du feu à fumer, à arranger leurs cheveux, ou à faire des cages ou quelque autre bagatelle, tandis que leurs femmes pilent du sorgho ou du riz, ou s'occupent d'autres travaux utiles. Ils ne connaissent aucune sorte de jeu ou d'amusement. Leurs cabanes sont propres, de forme circulaire, et n'ont qu'une porte; une cour, sur le devant, est entourée de palissades hautes de huit pieds; leur diamètre est ordinairement de quinze pieds; au milieu se trouve un foyer de deux à trois pieds de circonférence, et autour duquel règne un creux destiné à recevoir leurs

talons quand ils s'asseyent. Pour tenir lieu de chaises ou d'escabelles, ils se servent d'ossemens de baleines. Les principaux ont un lit placé sur quatre pieux, et haut d'environ deux pieds; d'autres en ont un fait en terre, avec une élévation, en forme de traversin, du côté de la tête.

Les plus considérables, tant hommes que femmes, fument du tabac dans des pipes de fer, qui sont de la forme des nôtres. Sans doute ces pipes leur coûtent beaucoup de peine à faire, car ils y attachent un grand prix, et ne s'en défont pas volontiers. Pour fumer du bang, c'est-à-dire des feuilles de chanvre, ils prennent un bambou creux, et long d'environ quatre pieds, posent l'un des bouts dans une grande corne de vache, presque entièrement remplie d'eau, et mettent le bang allumé dans une petite coupe qui est au haut du bambou; alors tenant avec leur bras plié le haut de la corne, ils hument la fumée par un petit chalumeau qu'ils font entrer dans la pointe de la corne. Cette opération provoque chez eux une toux assez forte, qui paraît leur faire éprouver un vif plaisir.

La nourriture ordinaire de ces Cafres consiste en poisson, sorgho et riz; ils mangent de tout sans répugnance, excepté du fromage; ils dévorent sans les laver, et en leur laissant à peine le temps de cuire, des boyaux de chèvres et de bœufs; les baleines mortes et les phoques qui viennent échouer sur la côte, sont pour eux des mets recherchés. Ils ne donnent pour tout aliment aux esclaves pris à la guerre que de l'herbe et de l'eau; aussi ces malheureux ont-

ils l'air triste et défait; ils étaient entièrement nus. On demanda aux Cafres comment ces infortunés pouvaient subsister; de même que les bœufs, répondit l'un des maîtres, qui ajouta que, dans les temps de disette, eux-mêmes étaient réduits à se nourrir d'herbe. Quelques uns de ces captifs furent offerts aux Anglais pour une bouteille de rum ou de rak.

Si ces Cafres manquent de vivres, ils ne le doivent qu'à leur extrême indolence. Ils acceptent les graines des plantes potagères qu'on leur donne; mais il est presque certain qu'ils ne les sèmeront pas. Celles que l'on se procurait provenaient des jardins jadis cultivés par les Portugais : jamais les indigènes n'avaient songé à les entretenir. Souvent on leur a fait don de petits cochons; mais, au lieu de les garder pour les faire multiplier, ils les ont toujours tués pour les manger. Ils aiment beaucoup les liqueurs spiritueuses; et plus elles sont fortes, plus elles leur plaisent; elles leur sont surtout agréables quand on y mêle du piment.

White ne doute pas que ces Cafres n'aient l'idée d'un Être suprême, mais il n'a jamais remarqué ni appris qu'ils eussent d'autre culte que de légères pratiques de la religion musulmane; d'ailleurs ils n'ont ni mosquée, ni un lieu quelconque destiné à des cérémonies religieuses. Ces notions leur viennent de leurs communications avec Surate et avec Mozambique. Pendant le séjour du voyageur anglais dans la baie de Lagoa, il s'y trouvait un prêtre musulman et deux ou trois autres personnes de la même croyance, attendant un navire qui devait les prendre à son

bord lorsque la mousson lui permettrait d'arriver.

Les Cafres de la baie de Lagoa sont tous circoncis; cette cérémonie se pratique successivement dans chaque canton sur le bord de la mer, ou sur les rives du Mafumo; immédiatement après l'opération, les jeunes gens entrent dans l'eau pour étancher le sang; ils ne peuvent ensuite approcher de leurs cabanes avant d'être parfaitement guéris. Ils regardent ce temps comme une espèce de jubilé ou de fête, et restent ensemble sous l'inspection d'un vieillard, dont ils sont obligés de suivre les instructions et les ordres; ils ne font que danser, chanter et se promener.

La première fois que White descendit à terre, avec plusieurs capitaines de navires, les indigènes se rassemblèrent autour d'eux, au nombre de cent cinquante ou deux cents; il y avait parmi eux une quarantaine de nouveaux circoncis vêtus de leur habillement de guerre, qui consiste en un grand bonnet fait de jonc; ils l'abaissent sur le visage quand ils combattent; il est percé de deux trous pour les yeux, et orné de grains de verroterie rouges et blancs. Ces jeunes gens avaient aussi des joncs autour du cou et autour de la ceinture. Chacun était armé d'une petite lance semblable à celles dont se servent les Madecasses; ils la jettent, avec une adresse extrême, à une quarantaine de pas, et manquent rarement un but, quelque petit qu'il soit; ils tuent même des mouettes au vol.

Ces jeunes gens dansèrent, en chantant en chœur, avec beaucoup d'agilité, et parfaitement en mesure; ils étaient sur deux lignes, et chantaient alternati-

vement; ils se formèrent ensuite en colonnes, puis en cercle; tout à coup ils s'arrêtèrent, donnèreut un coup de sifflet, et se dispersèrent en criant de toute leur force. Quelques uns furent réprimandés par leurs maîtres de ce qu'ils ne savaient pas mieux leur leçon. Ensuite ils revinrent, et, en passant, saluèrent la troupe des Européens. White leur donna du tabac, qui leur fit très grand plaisir, parce qu'il était fort et provoquait l'éternuement.

White débarquait souvent pour visiter les villages de ces Cafres; partout il était reçu avec des marques d'attention tant de la part des hommes que de celle des femmes. On lui demandait, ainsi qu'à ses compagnons, s'ils n'avaient besoin de rien, et on leur présentait de l'eau et du lait. Ils paraissaient fort contents quand ces étrangers prononçaient des mots de leur langue. « Quand nous apportions avec nous du poisson, dit White, ou qu'il nous arrivait de tuer du gibier, ils nous le faisaient cuire; mais ils ne nous rendaient pas ces petits services sans intérêt; ils nous demandaient tantôt un mouchoir, tantôt une veste. Quand nous le leur permettions, ils coupaient les boutons de nos habits; mais si nous avions l'air tant soit peu mécontents, ils cessaient à l'instant. »

Sur la rive méridionale du Mafumo, il y a quatorze chefs principaux et d'autres moins considérables. Tous sont tributaires de Capelleh, dont les états s'étendent à deux cents milles dans l'intérieur, et à cent milles le long de la côte. Durant le séjour du Lion dans la baie, l'un des navires baleiniers envoya un canot à une des îles de la rade pour y cher-

cher de l'ambre gris. Le lieutenant, chargé de cette commission, fut très bien accueilli du chef de l'île; et s'il ne put se procurer de l'ambre gris, il rapporta beaucoup de volailles et d'autres provisions.

Capelleh est très jaloux, si l'on a des rapports avec un autre chef. Quand il ne fournit pas les choses dont on a besoin, on lui dit que tel ou tel chef en a offert; cette ruse produit ordinairement l'effet désiré; il aime mieux se gêner que de souffrir que les autres chefs reçoivent les toiles bleues et les liqueurs spiritueuses des Européens.

On ne compte que quatre chefs sur la rive septentrionale du fleuve, dont l'un d'eux porte le nom. Du temps que les Portugais avaient un établissement dans cette baie, Mafumo était le plus puissant, parce qu'ils l'aidaient ordinairement dans ses guerres; mais depuis leur départ, Ouambo, un de ses rivaux, lui a enlevé ses états, et le tient dans une sorte de captivité. Mafumo vint deux fois à bord du Lion avec des agents d'Ouambo, qui avaient envie de trafiquer avec le capitaine de ce navire. Divers avis que l'on reçut empêchèrent d'accepter leurs propositions. Quoique prisonnier, Mafumo n'avait pas perdu l'appétit, car il mangea et but autant que six Européens qui auraient eu grand'faim. Les agents d'Ouambo avaient de longues robes rouges, et paraissaient mépriser les habitants de la rive méridionale. On eut lieu de présumer que Capelleh craignait beaucoup Ouambo. En effet, les Cafres de la rive septentrionale sont belliqueux et féroces, tandis que ceux de la rive méridionale sont doux et tranquilles.

Capelleh était âgé d'une soixantaine d'années, grand et mince; il ne venait voir les Européens que pour obtenir des présents et pour boire des liqueurs spiritueuses, qu'il aimait beaucoup. Le bâtiment qu'on appelait son palais était situé à neuf milles des bords du fleuve, et construit d'après le plan des cabanes ordinaires, mais beaucoup plus grand. Capelleh, lorsqu'il rendait visite aux Européens, était toujours accompagné de deux ou trois reines, et d'une garde de trente hommes armés de lances et de haches d'armes. Quelques uns d'eux avaient des boucliers de peau de rhinocéros ou d'autres cuirs. Quand on offrait quelque chose à Capelleh, il témoignait son contentement en s'écriant : *Ah! ah!* et très souvent, *oua hom ben* (fort bon); mais il ne songeait guère à faire un présent en retour, à moins qu'on n'exprimât le désir d'en recevoir. « Un jour, je lui donnai, dit White, une veste d'écarlate galonnée et un hausse-col, sur lequel étaient gravées les armes de la Grande-Bretagne. Il se retira sur-le-champ dans une cabane pour s'en décorer; car ces Cafres ont la coutume de s'empresser de mettre sur eux les cadeaux qu'on leur fait. Quand Capelleh fut de retour, je lui dis que cet habillement appartenait au roi George; il en parut très satisfait et très fier. Il portait auparavant l'uniforme de la compagnie des Indes hollandaises, qui est vert et blanc; il avait une culotte rouge, deux épaulettes d'or, un chapeau retapé. Mais ce qui le combla de joie, fut la vue de quelques bouteilles de rum et d'eau-de-vie que je lui présentai. Empressé de goûter ces liqueurs, il en prit aussitôt une bou-

teille, et l'emporta dans sa cabane; où, d'après son désir, je le suivis. Aidé de la reine favorite, il la vida en moins d'un quart d'heure; disant à ceux qui l'environnaient, *tching-tching*, chaque fois qu'il buvait.

« Il me témoigna des attentions particulières, parce que j'étais en uniforme, et il m'offrit de sa liqueur, mais je la refusai; il me prit alors par la main, cria : *tching-tching*, me fit apporter différentes sortes de noix grillées et du lait nouveau, ce qui fut pour moi un assez grand régal, car je n'en avais pas tâté depuis plusieurs mois. Capelleh se garda bien d'offrir de l'eau-de-vie aux gens de sa suite, qui certainement ne l'auraient pas refusée. Toutes les fois qu'il en buvait, la plupart le regardaient avec des yeux d'envie. Après avoir vidé sa bouteille, il sortit, et nous fit présent de deux gros bœufs, en disant que le lendemain il irait à bord du Lion, si le temps le permettait. Cependant il retourna ce soir-là au lieu de sa résidence ordinaire, ne se souciant pas, sans doute, de se hasarder à venir à notre bord à cause de la grandeur du navire. D'ailleurs, on lui disait que c'était un vaisseau de guerre, et certainement il craignait d'y être retenu prisonnier, jusqu'à ce que son peuple eût donné quelque chose de prix pour sa rançon; car j'appris qu'une fois invité à bord d'un vaisseau, il y avait été détenu. Mais il aurait éprouvé un accueil bien différent sur le Lion, le capitaine Sever ayant résolu de lui rendre des honneurs et de lui faire de beaux présents. »

White raconte que des Cafres de la baie de Lagoa,

après avoir travaillé pendant plusieurs semaines à bord de navires baleiniers qui avaient besoin de monde, avaient été enlevés et vendus au cap de Bonne-Espérance comme esclaves. Il entendit leurs femmes et leurs parents les réclamer. Arrivé au Cap, il instruisit de ce fait lord Macartney, alors gouverneur de la colonie; cet homme généreux, indigné d'une pareille conduite de la part des hommes blancs, fit chercher les Cafres victimes d'une si lâche perfidie; quelques uns furent retrouvés; il les racheta, et donna ordre de les renvoyer dans leur pays par la première occasion.

On peut dire que ces peuples sont sans rancune; car, malgré l'aventure qui vient d'être rapportée, et qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses pour les navires fréquentant la baie, Capelleh, et même la plupart de ses sujets, paraissaient singulièrement attachés aux Anglais. Ils parlaient souvent du roi George, et demandaient pourquoi il n'envoyait pas sur leurs côtes des soldats et des ouvriers pour bâtir un fort et des maisons.

La marchandise de meilleure défaite dans ce pays est la grosse toile de coton bleue : on peut se procurer en échange de l'ambre gris, des dents d'éléphant et d'hippopotame; celles-ci sont à très bon marché, ces animaux étant fort communs dans le fleuve; White en apercevait souvent. Ils viennent le soir à terre, où les naturels les tuent; mais les Cafres font un grand cas des dents d'éléphant, et ne les cèdent qu'au prix d'une guinée (25 fr.) la pièce. Du reste, les denrées étaient à bon marché à l'é-

poque du voyage du Lion; un bœuf, pesant quatre cents livres, coûtait seulement une pièce de toile bleue longue de plus de trente pieds, et achetée quatre à cinq rixdallers au Cap; une poule se vendait pour un cercle de fer; on s'en procurait cinq pour dix vieux boutons. Cependant l'arrivée du Lion avait fait tout renchérir; White dit que les meilleures marchandises pour traiter des vivres dans la rivière Mafumo, sont la toile de coton bleue, de vieux habits, des anneaux de cuivre, des morceaux de fil de laiton, de la verroterie de toutes les couleurs, et surtout très grosse, des pipes et du tabac, des couteaux, des chapeaux, des perruques et des souliers. L'approvisionnement d'un navire, n'importe sa grandeur, peut s'effectuer à très bon marché. La chair des bœufs de ce pays prend très bien le sel.

Des négociants partis de la côte de Malabar ont envoyé, à différentes époques, de petits navires à la baie de Lagoa; des Portugais dirent à White qu'il y venait tous les ans un navire de Mosambique. Le Portugal y avait eu un petit fort; les Français l'avaient pris depuis peu de temps, l'avaient rasé, et en avaient enlevé les munitions et les canons en état de servir.

Dès qu'un navire entre dans la baie ou dans la rivière, son arrivée est annoncée à Capelleh par le roi de l'eau, qui est une espèce de premier ministre, demeurant sur la rive méridionale. Il n'est pas permis d'acheter un bœuf avant que Capelleh soit venu en personne; après qu'il a reçu un présent de *vieilles*

hardes et de liqueurs fortes, il donne en échange un bœuf, et ensuite on peut s'en procurer un ou deux par jour. Le roi de l'eau est presque aussi puissant que Capelleh, et possède beaucoup de bétail.

Les canots des Cafres de la baie de Lagoa sont regardés par White comme les plus mal construits qu'il eût jamais vus. Ils sont cousus, comme ceux de la côte de Coromandel, avec du fil fait d'écorce d'arbre; les coutures sont ensuite enduites de bouse de vache; on les fait marcher à l'aide de pagaies; la voile est en natte; ils sont à fond plat, ils ont un mât, et à peu près douze pieds de long sur quatre de large; lors même que vingt personnes y sont embarquées, on n'y voit ordinairement qu'un seul rameur : il n'y en a jamais plus de deux.

Le poisson est abondant et de bonne qualité dans la baie de Lagoa; on y prend aussi des chevrettes, des langoustes, des huîtres, et divers autres coquillages, enfin des tortues.

Le terrain de la rive méridionale du Mafumo est noir, léger et très fertile; il n'exige pas une culture pénible; il suffit de le retourner avec un bâton. On y sème, en décembre et en janvier, du riz et du maïs. Dans les endroits incultes, il y a de très bons pâturages. Au temps du séjour du Lion, qui était en juin et juillet, c'est-à-dire dans la saison sèche, l'herbe était encore assez belle. Sur la rive septentrionale, la terre est plus légère et plus sablonneuse.

La belle saison commence en avril, et dure jusqu'en octobre; alors les pluies lui succèdent : pendant qu'elles tombent, les herbes potagères de toute

espèce abondent ; il y en aurait pendant toute l'année, si les indigènes voulaient se donner la peine de creuser des puits, parce qu'on peut trouver de l'eau dans plusieurs endroits propres au jardinage. Toutes ces plantes croissent sauvages dans les endroits où les Portugais les avaient jadis semées. Il y a aussi des bananes, des citrons, des ananas, des tomates, du manioc, des patates, peu d'ignames, quelques autres racines comestibles, des palmiers et des ricins. White vit des pintades, des perdrix et des cailles, mais en petite quantité. Les indigènes lui assurèrent que, dans l'intérieur, ces oiseaux sont plus nombreux, et qu'il y a aussi des oies et des canards sauvages, ainsi que diverses espèces d'oiseaux chanteurs. On ne rencontre dans les cantons voisins de la baie ni chevaux, ni ânes, ni buffles : les naturels ne croyaient pas qu'il fût possible de faire travailler les bœufs. Il y a beaucoup de chiens et de chats ; la panthère est commune dans les environs. On rencontre dans l'intérieur des éléphants et des rhinocéros, des antilopes, des lapins et des lièvres, enfin des sangliers.

White juge que le climat de la baie de Lagoa est très sain. Les matelots des navires baleiniers y restent plusieurs mois de suite dans leurs canots exposés au serein qui est très fort, et n'en éprouvent jamais aucun mauvais effet. Peut-être n'en est-il pas de même dans les saisons chaudes et pluvieuses ; néanmoins les indigènes ont l'air bien portant, et plusieurs d'entre eux parviennent à un âge avancé.

Notre voyageur pense qu'une colonie fondée dans

cette baie ne tarderait pas à se suffire à elle-même, puisqu'elle pourrait y cultiver toutes les plantes potagères de l'Inde et la plupart de celles de l'Europe; d'ailleurs elle ne serait qu'à deux cents lieues de la baie Saint-Augustin, sur la côte occidentale de Madagascar, à cent cinquante de Mosambique, et quatre cent cinquante du cap de Bonne-Espérance, où l'on pourrait aisément se procurer tout ce qui serait nécessaire pour la formation de l'établissement. Un fort serait bien placé sur la rive méridionale, et à deux milles de l'embouchure du Mafumo; il se trouverait au centre du pays, ne serait dominé par aucune hauteur, et pourrait empêcher tous les canots ou les navires de remonter ou de descendre la rivière. En temps de guerre, la baie serait une station fort commode pour les vaisseaux qui viendraient s'y approvisionner de vivres frais, au lieu de perdre beaucoup de temps à gagner le Cap; traversée pendant laquelle ils éprouvent souvent des orages et des tourmentes, et sont retardés par des vents contraires, notamment dans les mois de juin, de juillet et d'août. Durant cette période où les vents de nord-ouest règnent au Cap, la baie de Lagoa jouit de l'été. D'ailleurs le voyage du Cap est très dangereux pour les vaisseaux qui ont été long-temps en croisière, ou qui sont avariés; car il n'existe pas, pour ainsi dire, un bon port sur la côte méridionale d'Afrique, excepté ceux de la baie de Simon.

L'aspect du pays est très agréable; du haut d'un

tertre on peut suivre des yeux, à plusieurs milles de distance, le cours du Mafumo, dont les deux rives sont couvertes de beaux arbres; il ne manque que des maisons à cette perspective pour qu'elle soit charmante. Du côté de l'est, le terrain s'élève dans le lointain, et offre quatre rangées de montagnes dont la dernière se perd dans les nues.

Le 18 juillet, White s'embarqua sur le navire anglais London, commandé par le capitaine Keen; les vents contraires du sud-est l'empêchèrent de sortir de la baie avant le 21. Le navire mouilla le 22 août suivant dans la baie de la Table, après avoir éprouvé plusieurs coups de vent. White ne quitta le Cap que le 4 novembre; le 3 février 1799, il débarqua à Douvres, après avoir été seize ans absent de sa patrie.

VOCABULAIRE DES CAFRES DE LA BAIE DE LAGOA.

Les habitants des côtes de cette baie parlent tous la même langue, mais ils la prononcent différemment. « J'ai éprouvé, dit White, beaucoup de difficultés, par cette raison, à écrire quelques uns de leurs mots; mais ayant interrogé un grand nombre d'individus, et tous m'ayant bien compris lorsque j'eus complété mon vocabulaire, je dus penser que j'avais bien rendu les sons des mots. Je fus quelques jours à me rendre raison de leurs nombres, parce que nul d'entre eux n'entendait ce que je voulais dire par vingt ou trente. Ils ne comptaient que par dizaines; quant au nombre cent, ils n'en avaient pas

la moindre idée, sinon qu'il exprimait beaucoup plus qu'ils ne pouvaient s'imaginer.

Français.	Cafre de la baie de Lagoa.
Homme	Manhi.
Garçon	Tangouai.
Enfant	Lioufani.
Femme	È diou hâll.
Jeune femme	Ouansati.
Fille	Ouanhouyanai.
Tête	Saco.
Bouche	Ñomo.
Lèvres	Aïnalhasi.
Nez	Nompho.
Langue	Loudjim.
Dent	Menho.
OEil	Ticho.
Oreille	Dgiviaï.
Cheveux	Chiss.
Cou	Nammou.
Bras	Boco.
Main	Mandhaï.
Doigt	Tentiho.
Pouce	Tentiho colaou.
Ongle	Ouallah.
Dos	Taco.
Corps	Tchephaouva.
Estomac	Mabellea.
Ventre	Caouzaï.
Cuisse	Tombi.
Genou	Tollo.
Pied	Tchizenda.
Jointure	Boutannganaou.
Dormir	Naï-Tela.
S'éveiller	Afaoukila.
Se tenir debout	Imeïla.
S'asseoir	Attaïmeïla.
Marcher	Meitero.

Français.	Cafre de la baie de Lagoa.
Courir	Oh hombéra.
Courir vite	Ouatta touma.
Venir	Taleno.
Viens ici	Bouia taleno.
Apporter	Bouia.
Aller	Macah.
S'en aller	Macah-angeh.
Nager	Oua chamhah.
Plonger	Ouané iou bella.
Je, moi	Disambah.
Toi	Ouiné.
Lui	Naouini.
Malade	Daouagva.
Douleur, peine	Caouaouicha.
Blessure	Acheakila.
Fripon	Quioubaou.
Voleur	Yiva.
Soleil	Diambou.
Lune	Moumo.
Lumière	Fioumallo.
Obscurité	Tombello.
Jour	Siquiouzendgeva.
Aujourd'hui	Nimaïoncha.
Demain	Monrouco.
Vent	Meyho.
Pluie	Omphoula.
Tonnerre	Tilaou.
Habit	Canchiou.
Veste	Canchiou tongo.
Culotte	Omeleng.
Mouchoir	On tousé.
Chapeau	Tchilembea.
Bouteille	Fellitaïe.
Verre	Inndiho.
Affamé	Galla.
Manger	Counia.

Français.	Cafre de la baie de Lagoa.
Sel	Moniou.
Sucre	Oulamhia.
Herbes	Coffo.
Eau	Mati.
Eau salée	Nambo.
Lait	Tambah.
Pain	Sagogoud.
A boire	Couno.
Un coup à boire	Saffia.
Altéré	Cazellé.
Ivre	Ouapoco.
Bon	Ouahombea.
Mauvais	Omphané.
Œufs	Manzaou.
Tomate	Tchimati.
Banane	Tesenga.
Banc	Bangheaïe.
Tabac à fumer	Follay.
Tabac en poudre	Follay-tenonphaou.
Pipe	Repipaou.
Poule	Ehouco.
Canard	Handani.
Poisson	Samphi.
Congre	Nougounamo.
Langouste	Mahenti.
Chèvre	Biouté.
Mouton	Imfiou.
Cochon de lait	Golooouaï.
Rhinocéros	Mellem.
Éléphant	Lofo.
Débarquer	Nemaourahanda.
Aller à bord	Rïagallaouini.
A ta santé, mon ami	Da ouinni inna haoussa.
Épée	Pangoua.
Poignard	Coutooua.
Poudre à canon	Bouchoungo.

Français.	Cafre de la baie de Lagoa.
Balle	Rigbea.
Boulet	Maganreah.
Fusil	Cheballeah.
Canon	Cheballeah chicaou leacumbo.
Pierre à fusil	Rigbra.
Bois	Laoucumbo.
Chaise	Tchitaino.
Caisse ou coffre	Oniacha.
Canot	Chéné.
Aviron	Coetta.
Voile	Mattanga.
Mât	Momma.
Câble	Pina.
Seau	Baraïdi.
Hameçon	Ondovo.
Harpon	Caoucaïvah.
Couteau	Makouah.
Clou	Nombo.
Futaille	Omphanté.
Un	Tchingia.
Deux	Siberei.
Trois	Triraïraou.
Quatre	Mounaou.
Cinq	Thanaou.
Six	Thanaou natehendyeva.
Sept	Natrébizi.
Huit	Thanaou triraïraou.
Neuf	Namaouana.
Dix	Caouma.
Vingt	Mai caouma mabderé.
Trente	Mai caouma mararaou.
Quarante	Tou hided imberé.
Cinquante	Tou hided inaïraou.

FIN DU TOME VINGT-UNIÈME.

TABLE

ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGES EN AFRIQUE.

SUITE DU LIVRE XVII.

VOYAGES AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, ET LE LONG DES CÔTES OCCIDENTALES ET MÉRIDIONALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP NEGRO JUSQU'AU CAP CORRIENTES.

SUITE DU CHAPITRE XXV.

Voyage de Thompson.

§ IV.

Observations de Thompson sur les Boschimans, les Corannas, les Betchouanas, les Griquas, les Mantatis.

CHAPITRE XXVI.

Voyage de M. Cowper-Rose, officier anglais, dans la colonie du Cap, et dans le pays des Cafres.

CHAPITRE XXVII.

Voyage de Jacob Van Reenen, dans le pays des Cafres, en 1790-91.

CHAPITRE XXVIII.

Voyages d'Alberti et de Brownlee dans le pays des Cafres, en 1806 et en 1818-24.

CHAPITRE XXIX.

Voyage du missionnaire H. P. Hallbeck, de la société des frères Moraves, dans le pays des Tamboukkis et des Cafres, en 1827.

CHAPITRE XXX.

Voyage de A. G. Bain sur la rivière d'Umzoumvobo dans la Cafrerie, en 1830.

CHAPITRE XXXI.

Voyage de Cowie et de Green à la baie de Lagoa.

CHAPITRE XXXII.

État actuel de la colonie du Cap.

CHAPITRE XXXIII.

Voyage de Jacob de Bucquoy à la baie de Lagoa.

§ I.

Observations de de Bucquoy sur les habitants de la baie de Lagoa.

CHAPITRE XXXIV.

Voyage de Jacques Franken à la baie de Lagoa, en 1759.

CHAPITRE XXXV.

Voyage de Guillaume White de Madras à Colombo, et à la baie de Lagoa, en 1798.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXI.



